

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

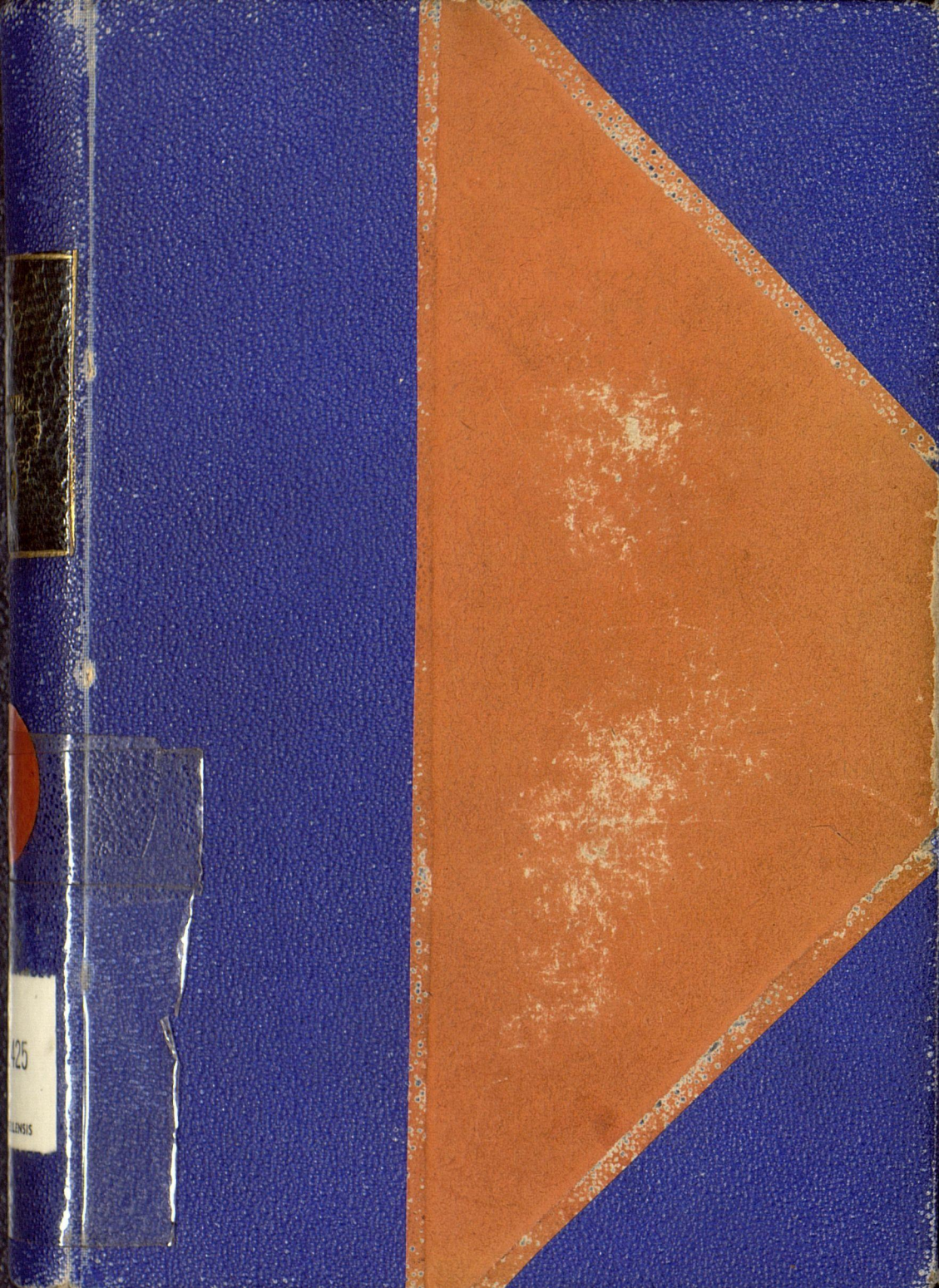
La Wallonie, 3^{ème} année, Liège, 31 janvier 1888 – 31 décembre 1888 (n°1-11).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

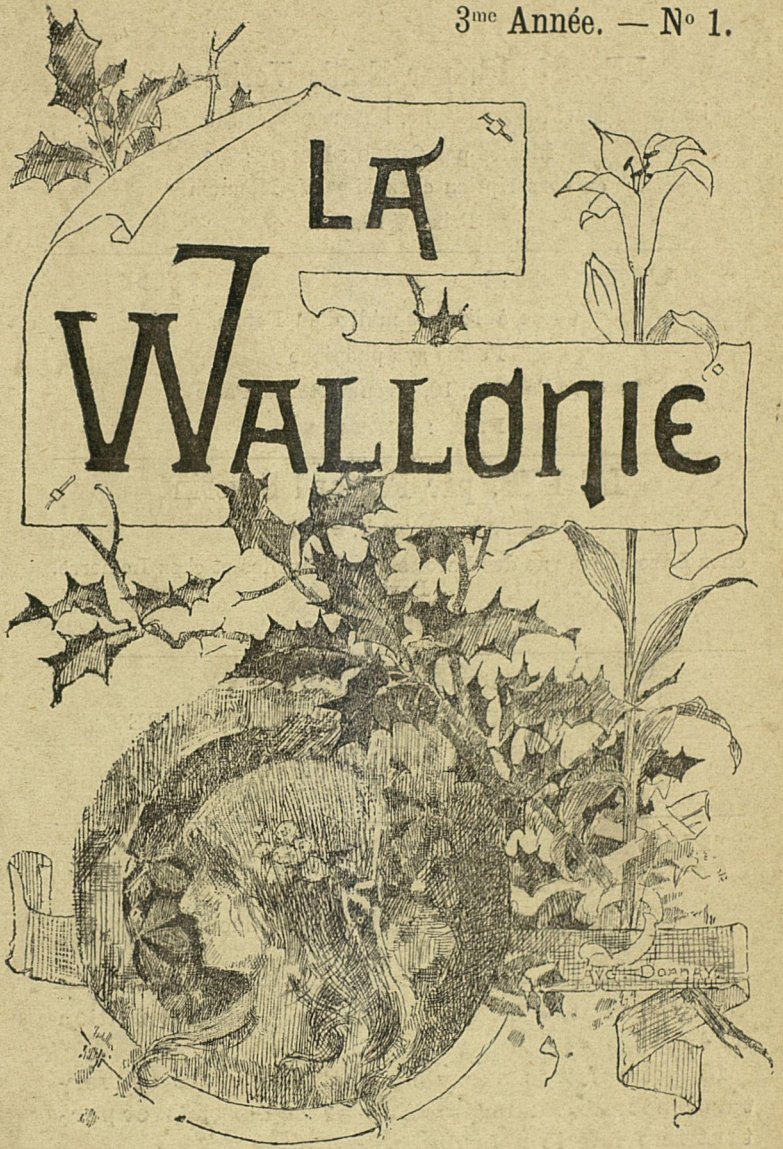
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



Small gold-leaf label on the spine with illegible text.

425
ILLINIS

3^{me} Année. — N^o 1.



Numéro double.

31 Janvier 1888.

LES SOIRS, par Emile Verhaeren

Un volume de vers, hors commerce, luxueusement édité à petit nombre,

illustré par ODILON REDON;

en souscription chez M^{me} V^e Monnom.

Prix : 7 francs.

VINCENZO M. LOMBARDI

Glose à l'Après-midi d'un Faune,

Poème symphonique

chez l'auteur, 10, Avenue Reille, Paris.

Prix : 5 francs.

LE LYS, par Fernand Severin

avec Frontispice par H. DE GROUX

chez Lacomblez, rue des Paroissiens, Bruxelles et chez Lemerre,
Paris.

Prix : 2 francs.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Bureaux : Rue du Jardin Botanique, Liège.

Abonnement : 5 fr. par an.

HISTOIRES ESTUDIANTINES

Par Georges ROSMEL (Gust. RAHLENBECK)

chez B. Knoetig, 70, rue Verte, Bruxelles.

Prix : 2 francs.

Dorénavant, « La Wallonie » publiera une édition de luxe :

15 exemplaires sur vieil Hollande, avec couverture spéciale, numérotés à la presse, signés, et portant imprimé le nom du souscripteur.

Quelques exemplaires seulement sont encore disponibles au prix de 20 francs.

QUAND MÊME



3^{me} ANNÉE

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



VERS ÉCRITS SUR UN EXEMPLAIRE

DE " *MENSONGES.* „

LE porte en moi, penché sur mon cœur, — triste livre, —
Un implacable esprit qui me regarde vivre :
Rien n'a pu l'endormir, hélas! ni le griser.
Même à l'heure troublante et folle du baiser,
Entre des bras ardents et sur des seins de femme,
L'étrange esprit est là, tout au fond de mon âme,
Qui me voit m'exalter, trembler et m'attendrir
Comme à d'autres moments il me verra souffrir,
Sans plus d'émotion ni de pitié bénie
Qu'un médecin penché sur un lit d'agonie....

PAUL BOURGET.



EN ALLEMAGNE (1).

(SENSATIONS D'UN PASSANT.)



J'ÉCRIS sous mes pommiers, très matin, dans le froid bleu de la terre. Sur la côte, en face de moi, par delà la haie, les brouillards se lèvent, lointains et pourtant tout proches, couleur de soleil lavé d'aurore, comme des soies humides, tissées de rosées, des soies faites exprès pour les alcôves d'ombre où désommeillent à peine les bois. Dans le silence doux, pleut une lumière, une eau de clartés jeunes et fraîches, cristallisées d'un peu du givreux éclat des derniers diamants stellaires, là-bas balayés sur les pentes du jour. Et un vent qui charrie les florales senteurs, les pépiements des couvées, le zon des abeilles tôt levées, les chipettes des diligentes arondes — à tire d'ailes fendant les feuilles — un vent léger et lent

(1) Sous presse. Paraît à la fin de janvier chez l'éditeur Decaux, Paris. Ces fragments forment le début du livre.

comme le doigt d'une source sur de la chair nue, me lave les prunelles, nocturnes encore. Eternel vagabond des patries, peut-être il m'arrive et des fleuves, et des monts, et des villes, de ces lointains traversés par mon pas de songeur, mon pas roulé à l'oubli avec les poussières du chemin et qui ne retentit plus qu'en moi, étouffé, semblable au bruit de quelqu'un qui marcherait dans les ténèbres de la maison. Comme sur les eaux et les cimes et dans la bataille des cités, il m'apportait les aromes laissés en arrière, les mystiques aromes du jardin de l'âme, enclos aux murs de la vie coutumière, ici il dit les paroles rêvées ailleurs, les nostalgiques réveils en de passagères hôtelleries, les vignes vendangées en courant et les vins bus dans les buires royales et les gros verres mal taillés — les froids exils chez les races incompatissantes aux raffinés tourments, les fumeux horizons dépassés par les locomotives et les dampfschiffs, la gloire des suprêmes ouvriers dans les marbres et les ors des palais, la cruelle volupté de manger de l'étranger à pleines bouchées et la petite ombre furtive qu'au long des quais, sur les pullulants trottoirs, au dos des vagues et parmi les tourbillons de l'air et de la rue, traîna notre errante curiosité. Et diminué par la distance, — si divers du moi qui sous la clarté plus haute et le vent déjà plus chaud écris et songe, — je vois s'agiter, marcher parmi les chemins d'hier, un passant des paysages et des carrefours, attentif, inquiet, mobile comme quelqu'un connu en

voyage et qui s'en serait allé avec votre geste et qui, finalement, vous serait revenu et en qui vous reconnaîtriez le compagnon inséparable et final.

J'ouvre mes carnets, je fouille ces hâtives écritures de la route, demi-effacées, d'un gris de mine de plomb frotté par les doigts, par place s'écrasant en un brouillard où suggestivement il faut recouvrer la sensation. Les feuillets poudreux, machurés de charbon, griffés par le bois du crayon quand la mine est à bout, ont le désordre de la vie en voyage, bousculée par les départs et les arrivées à travers des gares encombrées, des sifflements de locomotives, des galopées de foule garrulant en de rauques et innombrables idiomes. Une main pressée de passant a jeté là des mots, plutôt des signes, des voix, des épiphonèmes, comme les sons de la musique intérieure, vagues souvent, notés sur d'illusoires portées et dont la clef ne se récupère plus tard qu'après de laborieux calculs. C'est le hallier touffu où, comme un vol de papillons, passe, vogue et vire, avec la lointaine et fragile poussière de ses ailes, l'éphémère impression équivalente au bruit des choses qu'elle répercute, frisson de l'air passagèrement retenti dans l'âme et qui s'écourte en cette télégraphie des doigts faisant le geste d'arrêter un

peu de rumeur et de songe. Pourquoi notre manie d'éterniser le court délice de la sensation perçue, la décevante et brève minute où battit en nous le petit mécanisme, nous suggère-t-elle l'ambition d'immortaliser, par une forme concrète, la diffuse, mobile, vibratile, fantasque et d'autant plus exquise volupté de nos nerfs pincés par l'aiguë souffrance de jouir intellectuellement ? Les grasses encres du typographe agglutinent en un lourd laitier de forme littéraire les gaz subtils et les volantes flammes attisées au creuset intérieur par la circonstance. Je rêverais pour le carnet du voyageur impressif, éveillé au sens de ce qui passe et bouge, notant le rêve de la vie en sons et en couleurs, la rare fortune d'être cliché photographiquement avec des sténographies résumées, incurieuses de la belle main et de la belle écriture. Les griffonnages en travers des feuilles hachurées, toutes salies d'écrasés de poussières et de tatouages de doigts, — ici humides de pluie, là recroquevillées de soleil, — les pointillés électriques de papier sans fin où pique l'aiguille sous la poussée du caprice et les croquades et les bouts de lignes qui ne s'achèvent pas, et la grosse éclaboussure d'un potage absorbé en épinglant un détail, et la dépense d'hôtel chiffrée au coin d'une page pour déjouer la fallace d'un insidieux aubergiste, et des vocables qui éclatent tout seuls, abrégeant une aventure, remémorant une rencontre, inintelligibles excepté pour un, et les cabalistiques grimoires, et tout l'au jour le

jour des surprises de l'esprit, des découvertes de l'œil, de la chasse aux prestiges et de la vie qui s'égrène par les chemins.



Liège dans ses suies et ses coteaux, Verviers et son buffet — vingt minutes d'arrêt — puis les soudaines ténèbres coup sur coup des tunnels, et un relai dans les calcaires poudroyants, avec la montée silencieuse des gabelous dans les voitures, à haute casquette monumentale, froids et polis, hachant l'invariable : *Haben sie nicht ?...* — ensuite une grande plaine infiniment après les rocs cornus, et des horizons, toujours des horizons où vite décroissent des villes, des hameaux, des cubes en briques, des ordonnances classiques ; — Aix-la-Chapelle, la glorieuse, entrevue du quai à travers des feuillées, des parasols en coutil, des mamans à gros ventre remorquant, mères canes, une flottille de blondes gretchen en des volants de mousseline ; — et du silence, l'ombre moussue des noires forêts tendant un rideau frais à nos portières ; — devant nous, dans le claquement des stores, les gentilles impatiences lassées de deux mains hortensia, plongeant au fond d'une mallette, feuilletant un indicateur, tour à tour gantées et dégantées, et très vives, comme la petite personne en cache-poussière mastic qui les remue, —

une figure de chair poupine, fleurie par le rouge œillet de la bouche et rebondissante parmi les capitons élastiques ; — et nous roulons dans une poussière enflammée, sous un midi brûlant de juin, voluptueusement engourdis par le sourd fracas du train, ma femme un bouquet de roses sur les genoux, les roses de chez nous, toutes vivantes comme des cœurs et parfumées des sèves de la terre délaissée, moi les yeux tendus vers les lointains, toujours plus lointains.

Un choc violent, l'essoufflement rauque de la machine qui stoppe ; sur le quai, des volées de porte-faix, et tout de suite, à la sortie, dans la lumière de la rue, par-dessus le pavé aveuglant, le vertige et presque l'effroi d'une merveilleuse ascension de tours, comme l'épanouissement d'un jardin de pierre qui monte et fleurit à quelque cent mètres au delà de la rumeur d'une entrée de ville.

Le Dom de Cologne
.

CAMILLE LEMONNIER.



PAYSAGES SOUFFRANTS.

I.

A Emile Verhaeren.

LEN wagon. Le train file en tangages de fer
Sous un ciel maladif aux lumières avares
A travers du pays morne et gris; c'est l'hiver...
Un peu de bleu déteint se fane dans des mares
Flasques comme seraient du linge et des satins
Et des robes et des manteaux vidés de gestes.
C'est l'hiver — ô cruel hiver qui me détestes !
Et les arbres hargneux raturent les lointains
Et griffent le soleil dont saigne le visage,
Et me griffent aussi comme des ongles fous.
Le train file avec on ne sait quoi de plus doux
Dans cette hostilité froide du paysage,
Et sur les fonds aigris, couleur d'encre et de fiel,
Un moulin agrandi semble moudre du ciel.

Le soir tombe... Plus rien d'un peu vert n'accompagne
La fuite du train noir dans le soir. Tout s'est tu...
Et le drap mortuaire est vite rabattu
Sur la face déjà noire de la campagne.

II.

Là-bas, tant de petits hameaux sous l'avalanche
De la neige qui tombe adoucissante et blanche,
Tant de villages, tant de chaumines qui sont
Pour le reste d'un soir doucement assoupies,
Car la neige s'étend en de molles charpies
Sur les blessures des vieilles briques qui n'ont
Rien senti d'une Sœur sur leur rougeur qui saigne!
Mais, ô neige, c'est toi la Sœur au halo blanc
Qui consoles les murs malades qu'on dédaigne
Et mets un peu d'ouate aux pierres s'éraflant.

Las! rien ne guérira les chaumines — aïeules
Qui meurent de l'hiver et meurent d'être seules...
Et leurs âmes bientôt, au gré des vents du nord,
Dans la fumée aux lents départs, seront parties
Pendant que la neige, à l'heure de leur mort,
Leur apporte ses rafraichissantes hosties!

GEORGES RODENBACH.





FEUILLETS D'UN VIEUX CAHIER.

NÔTES, savants, prêtres, nous traversons la vie dans la posture des adorateurs, les mains et les lèvres levées vers le triple idéal du Beau, du Vrai et du Bien.

Mais si nos fronts se heurtent aux nuages, nos pieds traînent dans la fange ; à chaque pas que nous faisons vers notre vision, nous soulevons comme un miasme de haine et de huées. Et nous nous rongons le cœur, guettant l'heure où notre poème tourbillonnera par l'azur d'un triomphal envollement, où la vérité cosmique que nous entrevoyons se dégagera du mystère de la Nature, où la charité dont nous débordons ruissellera dans le cœur des hommes comme un flot rénovateur. Mais nos rêves de revanche valent-ils la sérénité de ces grands Contempteurs, qui, dans leur mépris de la gloire temporelle, refoulent au plus profond d'eux-mêmes l'expression de leur génie, et poursuivent la contemplation de l'éternelle Trinité dans le silence?... le silence?... le silence?

Avez-vous jamais, en les miraculeuses nuits d'automne, quand le vent vespéral se lamente au loin comme une voix de vieillard, senti s'éveiller en vous la géniale musique de l'âme? S'enveloppant dans la mélancolie de l'ombre, la mémoire s'apaise et s'endort; les nerfs s'émoussent sous la monotonie des sensations et composent en de fines symphonies leurs éternelles vibrations. Le corps se dissout dans l'inconsciente masse de la matière, et l'âme ne se révèle plus à elle-même que par la perception du rythme universel. Les palpitations argentines des étoiles dans les ténèbres deviennent des mélodies de flûtes sourdant de l'ombre des violoncelles et des orgues. Pan se métamorphose en Musique.

C'est à ces heures que les lentes cavalcades des vers, avec des flamboiements éteints de harnois et de bannières, déferlent dans l'âme des Poètes.

Mon corps est pétri de la poudre des morts. En mes veines fermentent les passions d'innombrables cadavres. Je suis à la fois bestial et angélique. Viens, ô meurtrier dont les ongles sont encore rouges, reçois mon fraternel baiser; car hier une voix m'a hurlé : Tue! Ecrase-moi sous ta semelle, ô prostituée qui hantes les infamies; car vers les minuits une voix m'a soupiré : Souille-toi!

Mais si j'ai mesuré la profondeur des hontes, j'ai atteint à la hauteur des apothéoses. Je suis digne de

te regarder dans les yeux, ô Christ ! Mes lèvres se sont ouvertes à tes chastes caresses, ô Béatrix !

De la charité ! encore de la charité ! toujours de la charité !

Je rêve d'un paradis où la lassitude ne sera plus la limite des voluptés, où l'amour s'immobilisera dans son instant d'intensité suprême, où la note la plus fabuleuse se suspendra éternellement aux cordes des harpes, où le vers que nous rêvâmes, surpris à l'immuable moment de sa conception, hantera l'âme des Poètes jusqu'à la fin des siècles et des siècles.

Je rêve d'une vierge aux cheveux flaves cerclés d'un laurier d'argent, aux yeux céruléens levés vers le paradis, aux lèvres puériles et chastes, à la gorge vaguement arrondie sous les plis un peu roides d'un peplum d'azur. Je rêve d'une vierge pareille au lys.

Mais la vision d'une femme à la noire toison ceinte d'un bandeau d'or m'obsède. Ses yeux dardent une érotique convoitise, ses lèvres écarlates aspirent aux brûlures des nudités, sa gorge gonfle de charnelles splendeurs sous la pourpre. La vision d'une femme pareille à la fleur d'angsoka m'obsède.

Or, ceci c'est la parabole de l'Âme et de la Chair, dont le double amour me déchire dans la solitude des jours et des nuits.

Miserere !

STUART MERRIL.



VERS.

LA BAS.

CALMES voluptueux avec des encensoirs
Et des rythmes lointains par le soir solitaire,
Claire heure alanguissante et fondante des soirs,
Le soir sur des lits d'or s'endort avec la terre,
Sous des rideaux de pourpre et longuement se tait !
Calmes voluptueux avec de grands nuages
Et des îles de nacre et des plages d'argent
Et des perles et des coraux et le bougeant
Saphir des étoiles à travers les feuillages,
Et de roses odeurs et des roses de lait,
Pour s'en aller vers les couchants et se défaire
Aussi comme une fin lente de jour, un jour,
En un voyage ardent et mol comme l'amour
Et légendaire ainsi qu'un départ de galère !

LÉGENDES.

Les grands soleils cuivrés des suprêmes automnes
Tournent éclatamment en un carnage d'or ;
Mon cœur, où les héros des ballades teutoniques
Qui cornaient, par les bois, les marches de la Mort ?

— Combats dans les rochers, les campagnes, les havres
 Les burgs — et puis qui brusquement tombaient vermeils
 Saignant leurs jours, saignant leurs cœurs, puis leurs cadavres
 Passaient dans la légende ainsi que des soleils.

Ils jugeaient bien et peu la vie : une aventure ;
 Avec des mors d'orgueil, ils lui bridaient les dents ;
 Ils la mataient sous eux comme une âpre monture
 Et la tenaient broyée en leurs genoux ardents.

Ils chevauchaient fougueux et roux — combien d'années ?
 Crevant leur bête et rois et s'imposant au Sort ;
 Mon cœur, oh les héros des ballades fanées,
 Qui cornaient, par les bois, les marches de la Mort ?

LES VIEUX ROIS.

A Fernand Khnopff.

Hommes stérilisés par des siècles d'ennui
 Et de virginités posthumes et pourries :
 Vos mains ? du fer ; vos cœurs ? du bronze et de la nuit.
 Et vos ongles et vos deux yeux ? des pierreries.

Immobiles soleils, étincelants et noirs,
 Assis sur des trônes d'ébène, ornés de gloire
 Et d'or. Masques rêveurs et grands comme les soirs,
 Et calcinés comme les rocs d'un promontoire.

Viellards immenses et vieux comme les mers,
 Qui regardez en vous pour voir toute la terre,
 Qui n'interrogez point l'azur des cieus amers,
 Qui demeurez, penchés sur votre seul mystère.

Les fers cruels flamboient et vous dardez comme eux
Sous les mîtres d'orgueil et sous les lances bleues
Qui rayonnent vers vous leurs aciers vénéneux :
Et la terreur de votre front souffle à cent lieues.

Et vous restez muets, toujours. Un léopard
Lèche vos pieds bagués, et des femmes qu'on pare
Pour vous distraire à les tuer d'un seul regard
Tordent en vain vers vos désirs leur corps barbare.

Et votre cerveau sèche et demeure engourdi,
Lassé de visions de meurtre et de magie,
Et plus aucun vouloir en vous ne resplendit :
Et vous mourrez tout seuls, un soir, dans une orgie.

EMILE VERHAEREN.





VIEUX RIEUR.

N petit rire toussé, lentement, descend les marches. — A chaque palier, le petit rire s'arrête, un instant; puis la descente, lente, recommence.

En bas, une émission plus pressée, plus toussée, plus haute se dirige, avec un *bonjour* très gai, vers la concierge. Et le petit rire, emmenant un petit vieux, dont il fait sa propriété, sa chose, sort dans la rue, disparaît.

C'est, cette descente de vieux rire, comme le réveil de la maison, une sonnerie saccadée de curieuse trompette. Et des idées claires, soudaines et fuyantes résonnent très sympathiquement en les cervelles au passage de ce réveil-matin organique.

Personne, en la maison, ne se rappelle à quelle époque le vieux est venu habiter cette chambrette lumineuse sous les combles. Ce qui paraît indiscutable, c'est que, depuis longtemps, on ne sait concevoir la maison sans le vieux; il a toujours demeuré là, il est né avec le bâtiment, monté avec les pierres.

Lui et la chambrette ont été construits en même temps, certes : et lui, il a été toujours vieux, petit, gai, la chambrette toujours pauvre, lumineuse, radieuse.

La curiosité des locataires monte de temps en temps, avec des ruses. — Les jours de soleil, la porte de la chambrette est entr'ouverte : et, dans le couloir obscur, par cette fente, un aveuglement agréable de clarté frappe les yeux épiants. Dans la clarté pleine, au milieu de la pièce, le vieux devant sa table, assis, l'échine pliée, se trémousse de gaietés continuelles. De vieux bouquins, de décrépites brochures toutes déformées et bouleversées par d'âpres et multiples racornissements de volutes, de crasseux bouts de papier imprimé où des phrases entières disparaissent, noyées sous des taches séculaires : et, parfois, très rare, la note éclatante, mais comme dépaycée, d'un livre nouveau, d'une page jeune, fraîche. Tout cela, pêle-mêle, devant cette gaieté inébranlable et fure-tante, s'étale.

Des heures, il s'y plonge, renifle les relents des moisissures : telle senteur spéciale lui révèle une époque, établit une date ; et, les yeux mi-clos, endormis de sourires, il se plaît au classement de ses feuilles, ainsi, par les seules recherches de son flair.

Un jet de son petit rire toussé accompagne chaque trouvaille. Puis, comme il ouvre les yeux, regardant la feuille ou le livre que ses doigts tiennent, il tombe en admiration, dès la première phrase. Il se précipite

alors dans un vertige gourmand de lecture, accompagne la course de son regard avec un balancement de tête s'accélégrant en même temps que l'admiration monte, que la jouissance s'aiguise, que son petit rire toujours plus vertigineusement tousse et siffle et lui serre, par une suffocation bien voluptueuse, la gorge.

Tout en se livrant aux pleines jouissances maniaques sous l'irrésistible chatouillement de chaque syllable, il n'oublie point son estomac. Toujours à la même heure, il grignote le déjeuner modeste dont il se nantit lors de la promenade matinale. La nature de ses plaisirs est alors double. Il assaisonne sa nourriture de rires bouillonnants, avale avec des glouglous de rire. Voluptueusement, ses aliments descendent en sa gorge pendant que, dans sa cervelle, l'épanouissante caresse d'une vieille phrase se promène : ainsi, sous le pénétrant charme de ces différentes délices, s'abandonne-t-il à une langueur de bien-être, se plonge-t-il en une pâmoison toute tremblotante. Cependant, comme toute satisfaction le roule en d'immédiates visions de gaietés folles, il se soulage : et sa langueur se transforme en une convulsion bousculante de son éternel rire toussé.

*
* *

Mais, doucement, le jour pâlit, défaille, se dérobe. Le crépuscule envahit la pièce : et, même dans cette douceur d'invasion lente, presque regrettante et craintive, l'ombre froisse, comme une violation bar-

bare. L'indéfectible conception lumineuse de la chambrette se révolte, se désole : et les yeux épiants s'éloignent, avec des regrets, des protestations mornes, des malaises. Tandis que, en la pénombre, une note plus stridente de vieux rire courageusement et vainement lutte contre la fuite irréparable de l'astre.

Le vieux se décide, déserte la chambrette, va dîner.

Et, tandis que, le matin, il carillonne avec une évidente joie sa toux riante en les oreilles des locataires, il rentre le soir sans que personne l'aperçoive, toujours astucieusement invisible, comme gagné par une indéfinissable honte.

* * *

Les jours noirs, par les implacables brumes, la chambrette reste hermétiquement close.

Elle se cache. Elle s'anéantit. Elle semble avoir conscience de la fatalité de son rôle lumineux, clair. Les locataires l'oublent, la maison s'en impose la momentanée ignorance, comme pour ne pas reprocher au temps, au ciel, à la chambrette elle-même cette regrettable révolte contre l'absolue conception riante, l'indestructible idée lumineuse.

Quant au vieux, il carillonne toujours, à l'aube, dans la descente. Mais ce quasi gigantesque effort accompli, il s'enferme, à son retour. Avec la chambrette, il s'efface en l'indulgence de l'oubli temporaire.

Nul regard n'épie.

Et la chambrette et le vieux semblent se complaire en l'abandon, garder une invisible reconnaissance pour l'indulgence de l'oubli.

Cependant, en ces jours tristes, un regard, un seul, insoupçonné, inaperçu, parfois se glisse, par une mince fente de la porte close, en la chambrette.

Cette curiosité suraiguë de regard, dans la générale ignorance, observe.

Il est là, le petit vieux, dans la morne atmosphère. Il furète et renifle, mais posément, paresseusement, lourdement. Il fait des efforts visibles pour ne pas tomber en l'inaction complète. Et il rit, par nécessité, par fatalité de rôle, par force d'inertie; il rit un rire silencieux et immobile, la bouche entr'ouverte, fixe : il se plaque quand même sur la face cette grimace froide de rire, cette trouée noire, cette large goutte figée de rire noir.

Il attend l'invasion pleine de l'ombre. Le crépuscule, presque nuit, s'écoule, sans que le vieux bouge.

En vain la curiosité de l'unique regard attend, au crépuscule, l'ordinaire sortie pour le dîner. Le vieux se laisse surprendre par l'obscurité complète, se laisse disparaître, fondre en la nuit épaisse. Alors, silencieusement, il s'en va.

Depuis longtemps, las de ne plus rien voir, le seul œil épiant s'est éloigné. Ainsi le vieux sort-il absolument inaperçu, rentre-t-il entièrement non vu.

Et, l'anomalie chagrine de la journée sans rayons

d'or ayant pris fin, il s'endort en l'ardent espoir d'un lendemain lumineux.

* * *


Dans l'ignorance, réelle ou voulue, des jours sans soleil, dans la sympathie épanouissante des jours de soleil, le petit vieux rire toussé, qui en ce bâtiment s'incarne, y vit, toujours. Et, peut-être, pas un locataire ne suppose un instant seul que, tant que la maison existera, tant que les murs n'en seront pas poussière, une force quelconque, fût-ce même la mort, puisse l'en arracher.

MARIO VARVARA.





SOIR.

 H, si mélancoliques
Les Esseulés de ce soir-là
Que leur regard de faméliques,
Ciel, de vert, s'étoila :

De la rive rebelle,
Où sont éteints les Paradis,
Leur pure angoisse réappelle
Les aveux déjà dits,

Les aveux d'amours blanches,
Aux lèvres qui chantaient si bas :
"Que nos désirs frôlent vos hanches, ,,
Et qu'on n'entendit pas....

Et les aveux de gloire
Dans le torrent pourpre des cœurs
Où les Souvenirs mènent boire
Les vieux Soleils vainqueurs !

CHARLES-EUDES BONIN.



POÈMES IRONIQUES.

IV.



Mon Amour ne va pas aux femmes de la terre, ô Folie, impures et humaines : je porte une Idéale en moi.

Que j'ai conçue d'un seul effort de mon génie.
Indescriptible et Triomphale :

Femme qui est Beauté.
Chair qui est Pureté.
Front qui est Pensée.
Lèvre qui est Plaisir.
Œil qui est Regard.
Voix qui est Harmonie.
Col qui est Grâce.
Parole qui est Candeur.
Main qui est Geste.
Oreille qui est Neige Immaculée.
Gorge qui est Puissance.
Ame qui est Blanchœur.

Corps qui est Volupté.

Esprit qui est Amour.

Je l'aime ! D'amour ! Et mon cerveau qui la créa
peut la voir dans la vision confuse du rêve. Mais les
yeux de ma chair ne la voient point et mon oreille
humaine ne l'entend pas.

Sois-moi propice, ô Folie Salutaire ! Vierge conso-
latrice des douloureux, ravis mes sens ! Exaspère ma
vue et mon ouïe et mon toucher.

Afin que fou glorieux et Génial, *la voyant* venir
vers moi et ses yeux m'aimer, je lui parle tout bas,
et, la tenant par la taille, j'entende son cœur chanter
de divins hymnes.

Allant par les champs et par les grèves avec le
Fantôme de mon Idéale.

V.

La Chair est Forte et l'Esprit est Faible.

L'Esprit a rêvé d'un Idéal grand vers lequel il
s'élève avec un ardent amour.

Et son Extase contemple un Radieux Rêve.

L'Esprit est triste, oh triste et si dolent : " Je ne
„ trouverai point, dit-il, la femme de mon beau rêve. „

—
" Et je me renfermerai dans la Virginité hautaine
„ des Purs Dédains. „

—
L'Esprit est doux et triste et si pur, et son Rêve
blanc.

—
Dans sa douleur grandiloque, dans son royal déses-
poir, il s'isole et douloureusement médite.

—
Mais la Chair a des révoltes énormes et furieuses,
car elle veut les Jouissances et les Voluptés.

—
L'Esprit triste dit non et s'affine en son rêve ; la
Chair gronde et devient brutale.

—
Elle veut de grands combats d'amours fauves avec
de longs rugissements et des rales de plaisir.

—
L'Esprit dit non. Mais la Chair bouillonne et vibre,
et s'exaspère, se consumant en ses puissants désirs.
Et l'Esprit ne sait plus penser.

—
Alors. Triste, oh Triste et Dolent, il dit oui. Si
faible ! S'élançe alors la Chair ivre et folle dans sa
vaillance aux jeunes et triomphantes batailles.

—
Et l'Écho de sa jouissance monte avec de grands
heurts et de sonores cris de victoires et descend en
une longue plainte et des sanglots de plaisir.

On entend comme les longs ululements d'une louve affamée et les rauques cris de rage et les soupirs saccadés des fauves qui se repaissent.

—
La Chair est Forte et l'Esprit est Faible.

—
Mon Rêve était pourtant bien beau, dit l'Esprit avec amertume ! Et la Chair : je suis affolée de tant jouir !

—
Et l'Esprit pleure de la voir jouir ainsi.

VI.

A Stuart Merrill.

L'Enfant avait l'amour de la Neige glacée et des Blancheurs frigidés.

—
Il alla par les bruyères mornes, sur les vastes plateaux où la Neige Immaculée étincelait au Pâle soleil de l'Hiver.

—
Il s'arrêta au bord du Champ de Blancheur, triste d'être impur à cette Pureté et de ne pouvoir, sans la salir, la posséder.

—
L'Enfant s'est revêtu de fourrures blanches. Il invoque l'Esprit des Neiges, le priant de lui pardonner.

—

Alors avec un saint respect, une angoisse craintive, il traverse le Champ de Neige, poussé par les désirs.

—
Au sommet d'un monticule il s'assied dominant le morne océan des Neiges.

—
Et triste, il regarde la trace de ses pas et la Neige est triste d'avoir été salie.

—
Alors l'Esprit des Neiges envoie de doux flocons, de légers flocons d'ouate blanche qui tombent. Tombent. Tombent.

—
Et l'Enfant pense que c'est joli de voir tomber la Neige et que tout est Blanc.

—
L'Enfant enveloppé dans ses fourrures blanches regarde pâlir et s'effacer la trace de son impureté.

—
Le Crépuscule descend. La Neige tombe. La grande plaine morne a repris sa virginité première.

—
Et l'Enfant joyeux regarde la vaste plaine blanche et songe des Rêveries liliales.

—
Le Froid l'engourdit et l'enveloppe d'un grand bien-être. Ses joues rosées pâlissent et ses pieds brûlent de froid. Mais il ne souillera plus la Neige Impollue.

—

Il possède enfin la Neige et la Pureté des Blancheurs Glaciales. Mais sa force anéantie l'immobilise. Ses yeux ouverts regardent la Neige_Blanche.

—

Mais il songe que pour les frigidités, le Gel, le Grésil, les Glaces Blanches, le Givre, pour les Esprits purs et les Rêves Blancs qui volent à la brise du soir, il est une tache dans la Neige et qu'il la souille, car il n'est point pur.

—

Et son Désir, radieux et triste, monte vers l'Esprit des Neiges et demande pour sa chair la Toute Pureté.

—

Et l'Esprit des Neiges envoie vers lui sa belle fée blanche, la Mort, qui vole à grands coups d'aile.

—

La Fée Mort plane sur lui, secouant ses blancs linceuls, belle et souriante. Elle ferme les yeux de l'Enfant — gracieuse — par deux baisers sur ses longs cils noirs. Elle étend sur lui sept grands linceuls blancs.

—

Elle plane de nouveau, joyeuse, sur l'Enfant Pur : elle ordonne à la Neige de tomber encore.

—

Et la grande lande reste blanche et morne dans la nuit qui vient.

GASTON VYTTALL.



ENFANCE.

LEMPS du regard qui rêve et des lèvres mi-closes,
Où les Eldorados sont proches et certains,
Est-ce une exhalaison mourante de tes roses
Qui m'arrive aujourd'hui du fond de tes lointains ?

J'ai revécu ma chère angoisse d'un voyage,
En voiture, de nuit, par des chemins connus,
Et tout l'enchantement du jeune paysage,
Et les premiers chagrins voulus et bienvenus.

Des transports oubliés reprennent l'âme lasse,
Et voici que mon cœur frémit comme autrefois
D'entendre tout au loin siffler un train qui passe,
Sous le toit où l'on dort pour la première fois.

On rêvait les splendeurs d'un jardin de mystère
Derrière le grand mur qu'on n'avait pu franchir,
Une chose était-elle ancienne et solitaire,
Des légendes, bientôt, paraient son souvenir.

Les pays visités laissent dans la mémoire
Des éblouissements de forêts et d'étangs,
Et l'on rêvait encore un pays illusoire
Avec ce qu'on savait des pays existants.

Je me suis promené dans d'étranges contrées
Dont l'intense regret grandit de jour en jour,
Les yeux tombés sur moi des vierges rencontrées
M'ont planté dans le cœur le rosier de l'amour.

Mes lendemains ont pu me jeter sur la grève,
J'ai cet orgueil après la peine et les combats
D'avoir tant exploré le Chanaan du rêve,
Que ceux qui m'y suivront marcheront dans mes pas.

LE RETOUR.

Après ce vain voyage aux fraternelles grèves
Où j'avais cru mourir dans la mort de mes rêves,
Quand les chevaux cabrés d'un enfantin orgueil
Se furent ébroués, à la fin, dans le deuil
Qui paye obscurément nos colères mauvaises,
J'ai revu ton château dans ses sombres mélèzes,
Au sein des genêts roux qu'effleurent de leur feu
Les grands rayons d'airain qui lui disent adieu,
Ton château morne, Yseult ! dont l'antique verrière,
Pleine encor des tisons d'une clarté dernière,
Du fond de l'horizon me regardait venir.

Et toi, tu m'attendais, sachant ton souvenir
Tenace à la façon des flèches barbelées,
Et que tous les efforts de mes mains affolées
Ne feraient qu'affermir en moi le trait reçu !

J'étais là de nouveau, plus lâche et plus déçu,
Attendant, sans un mot, sur les degrés du trône,
Que tu vinsses à moi de ce pas qui pardonne.
Tu pris donc en pitié mon remords éperdu,
Tes yeux, sombres d'abord d'avoir trop attendu,
Éclatèrent du seul orgueil de leur victoire !

Ainsi ton fier logis verrait la même histoire
Traîner dans ses splendeurs un rêve inexaucé,
Et de tristes ennuis troubleraient son passé.
O lendemain du rêve expiré, soir des races
Qui ramène aux amours fanés les lèvres lasses
Sans leur rendre pourtant la fraîcheur du désir !
Le paradis perdu de l'antique plaisir
Se rouvrait, dévasté par nous-mêmes naguère,
Et par dessus l'humaine et commune misère
C'était l'esseulement de nos remords princiers,
Un privilège amer de pleurs inessuyés,
Les vœux trop hauts, la vaine et folle impatience,
Et tous les maux naissant de plus de conscience !

23 Décembre 1887.

FERNAND SEVERIN.



DE MON CARNET.

Musée ancien, Berlin, Vendredi 13 Nivôse.



E reviens aux sources de calme; loin — ailleurs — la foule barbare des longues rues et des grands boulevards larges; ailleurs, les palais gris, aux façades plates et tristes; ailleurs, les pointes luisantes des casques, les sentinelles automatiques, les mécaniques saluts militaires.

Oublié, tout l'hirsute et le gluant de la vie.

J'ai refait — politesse, après l'absence! — ma visite aux primitifs Italiens, et me voici à ma place de contemplation, dans une salle dont l'enseigne doit être (derrière moi) : école hollandaise, XV^e-XVII^e siècle.

Devant moi, une tête de Christ (d'un Van Eyck) vue de face, dont le regard séculaire finit par m'envelopper — après un malaise crispant — d'une langueur ineffablement douce.

Au-dessus, un portrait d'homme, attribué à Quentin Massys, et dont un jour je veux dire les traits.

Enfin, à côté, (sous un étonnant *Neptune et Amphitrite* de Jan Gossart) un *Christ au Jardin des olives* qui est mon supplice et ma volupté. C'est lui qui m'a

appelé ici, et, irrésistiblement, mes regards reviennent à *lui*, après les distractions vers les Rubens et ce sublime saint Jérôme, là-bas, à côté de la porte.

Voici : dans un cadre pauvre à la dorure très vieille, une sombreur profonde de nuit. Après quelque attention, s'aperçoivent des lignes argentées et des faces, éclairées par le croissant lunaire au coin de gauche. Au milieu, c'est le Christ, à genoux, les mains jointes, en une toge vieux-bleu aux bords pâlis répandus sur le sol. A droite, Pierre, couché mi-assis, la face au ciel et les yeux clos, une main sur le genou, puis, après les plis d'une robe violet-rose, un pied nu à la lumière. En face, dans le coin de gauche, à la base du rocher tout noir devant lequel prie Jésus, un autre apôtre, endormi la tête sur la main et le coude au genou ; je ne vois d'ici que les reflets de sa blonde chevelure et le pourpre de sa robe. Sous la lune, un ange, les ailes déployées et flottantes, la robe aux reflets violet-foncé. Le calice, qui n'est visible que de tout près, se devine à quelque blancheur devant les mains du Christ.

Cela tient en moins de quatre pieds carrés et c'est renseigné mystérieusement : " Manière de Gérard David. „

Tout l'intérêt du tableau est la tête du Christ : rien de la conception ordinaire, rien du Dieu, ni du miraculeux charmeur, ni du beau jeune homme roux ; non, une horrible face livide, aux méplats féroce-ment accusés, de forme bizarre, les pommettes extraordi-

naiement saillantes, comme quelque crâne de race jaune, de grosses lèvres de sauvage, — et je ne sais rien de plus énorme que cette douleur ainsi comprise. Ce n'est plus *telle* souffrance, ce n'est plus le *Christ au Jardin des oliviers*, c'est l'Homme en Détresse, qui joint là ses mains impuissantes devant la grande misère de vivre, en une nuit d'angoisse !

Et je songe aux heures noires, aux heures terribles qui nous passent sur l'âme, de temps en temps : des heures où nous prenons aussi, des figures de barbare, quand la grande Farce veut bien nous faire entendre son rire à cœur ouvert. Toutes les affres de l'âme humaine sont dans cette figure, dans cette ultime supplication, au milieu de la suprême Indifférence des choses et des autres.

.

Mais quelle amertume me vient, avec un sourire d'ironie, en voyant voguer en l'air sombre, l'Ange libérateur. Il est toute élégance, toute finesse, toute beauté : un ton de robe superbe en ces argentures lunaires, les bras légèrement écartés, les ailes régulières, la robe ample et portée à l'aise, comme dans une atmosphère complaisante, et une petite tête blonde, aux bandeaux frisés, si gracieusement penchée, — oh ! combien douce....

C'est la naïveté de l'Espérance, — qui ne nous reviendra jamais plus.

(Passe un luisarnement de casque et un monocle : c'est un officier de cuirassiers.)

ERNEST MAHAIM.



REQUIEM.

LES doux et lents regrets de l'âme adolescente
Pieux comme un chant d'orgue et comme une oraison
Illuminent encor de lune consolante
Les chemins dévastés de mon triste horizon.

Pudique déité des floraisons premières
Toi, qui semais les fleurs sur les coteaux voisins ;
Déesse des candeurs, pur foyer des lumières,
Déesse des lotus, des lys et des jasmins,

Ta langue connaissait des musiques d'aurore
Et tes yeux s'éclairaient de l'âme du printemps ;
Les pudeurs des aveux, roses, venaient éclore
Sur ta lèvre pareille aux boutons hésitants.

Et voici que nos mains, d'un ongle impitoyable,
Ont déchiré nos cœurs sanglants et douloureux,
Et qui se sont fermés dans la nuit insondable
Nos chers, nos tristes yeux un instant amoureux.

Car si mes regards froids ont des lueurs funèbres
Si mon cœur est bien mort, c'est que je l'ai voulu
— Du moins si nous marchons pensifs en nos ténèbres
Nous n'aurons point rêvé de rêve dissolu.

Tu t'éloignes, les yeux voilés d'un lourd mystère ;
Je suis le seul par qui ton nom fut évoqué :
Demeure inaccessible aux hommes de la terre
Chère âme d'inconnu, grand cœur inexplicé !

Tu restas, dans la mort des chimères plaintives
Le lys de chasteté qui croit dans l'âpre orgueil
De l'abnégation et des larmes furtives
Et dont le souvenir parfume encor mon deuil.

Du moins nul ne saura nos douleurs solitaires
Nul ne pénétrera notre secret profond
Car j'ai l'orgueil muet des tombeaux séculaires :
Je mourrai seul et fort sans avoir dit ton nom.

LA FIN.

Jardin de chasteté, fleur splendide et hautaine,
Toi, dont les larges yeux plus purs que le cristal
Ignorants de l'amour ont la candeur sereine
Des pâles ciels du nord récéleurs d'idéal,

Toutes les puretés du printemps et de l'aube,
Tous les rêves d'azur, tous les rêves d'enfant,
Tu sais les enfermer sous le lin de ta robe
Et tu sembles un lys superbe et triomphant.

Toi qui vas promenant ta blonde indifférence
Par la vulgarité de nos mornes ennuis
Tu demeures pour nous la suprême espérance
— Comme une claire étoile en l'abîme des nuits.

Et telle je voudrais : que tu meures, chère âme,
Afin que de ton cœur tu ne fasses jamais
Un bûcher où brûle l'intense et brève flamme
Des bonheurs défendus et des amours mauvais.

Mais tu voudras savoir tout le charnel mystère
Et le rêve d'aimer tourmentera ton cœur
Car l'âme ne peut pas demeurer solitaire
Et pleure du désir dont plus tard elle meurt.

Alors nous, comme ceux en qui dort la souffrance
Des calices souillés et des boutons meurtris,
Nous gémirons de voir la calme indifférence
Des astres qui luiront sur nos esprits flétris.

Quand tu nous auras pris le dernier de nos rêves
Nous nous résignerons à n'attendre plus rien
Car en vain nos appels sonneront par les grèves :
Nul songe ne vaudra la pureté du tien.

Pour ne plus rencontrer les tuniques souillées,
Nous voilerons des mains nos regards douloureux
Et nous demanderons aux palmes effeuillées
Si nulle pureté ne reste sous les cieux ?

Nous ne trouverons plus sur les rives amères
Le nénuphar, blanc rêve entre les joncs fixé,
Et sentant tout le deuil des plaintives chimères
Nous nierons le présent d'un grand geste lassé.

GEORGE GARNIR.



MES MÉMOIRES.

(1^{er} CAHIER)

CHOSSES SENTIES

Feuillets d'un journal soigneusement tenu.

J'ai pensé depuis, suivant l'opinion de ceux qui disent que le lézard se délecte à la face de l'homme, que cestuy là avoit prins aussi grand plaisir de nous regarder que nous avions eu peur à le contempler.

LÈRY.

MON MARIAGE.

Printemps.

*Nessun maggtor dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.*

ALIGHIERI, 686-688.



ETTE journée néfaste ! oh quel pénible souvenir, et pourrai-je jamais, jusqu'au bout en noter les événements et les sensations ?

Longtemps j'étais resté, comme un cadavre vivant, sans mémoire et sans pensée, et un long intervalle s'est écoulé, duquel je ne me rappelle rien — et bien des choses ont dû se passer.

Cette hallucination qui m'avait rejeté hors de moi-même avait dû rester inaperçue des miens. J'avais d'ailleurs, antérieurement, si bien passé pour fou que rien dans ma conduite n'était plus susceptible d'exciter l'étonnement.

Tout ceci, ce sont de claires déductions que je tire d'événements, sinon pour moi, restés incompréhensibles, et auxquels dans la tranquillité de la nuit majestueuse, je songe.

Donc ce matin un de mes amis me mena dans une grande maison, sise au coin d'un boulevard et d'une large rue — très apaisée. Au moment d'y pénétrer, une lucidité me revint et je me souvins, fort vaguement, d'avoir un jour, été sommairement marié. Avec qui ? je ne m'en souvenais absolument plus.

Dans un vaste et luxueux salon, en bas, trois vieilles dames causaient, qui ne parurent pas se douter de notre présence.

La curiosité qui me talonnait me fit rapidement franchir les degrés d'un vaste escalier tournant, de grande allure. L'atmosphère était suffocante et tout bruit assourdi. J'ouvre une porte au second étage et vois celle qui m'attendait, étendue sur un sofa et livrée aux mains de femmes qui la coiffaient : C'était une déjà bien ancienne passion artistique, oubliée, croyais-je, pour d'autres, oubliées aussi celles-là, mais tant rajeunie et si douce. Il y avait donc si longtemps ?... Et m'approchant d'elle, voulant m'excuser d'une si inexcusable absence, je lui baise le bras

puis la bouche. Elle ! oh elle, répond bien mal, puis me dit très aimablement, tendrement presque, laissant tomber une à une ses paroles musicales : " Ne va pas croire, oh cher ! que je t'aime... „ et moi l'arrêtant " oh non ! mais à genoux je te remercie de te laisser adorer car c'est de tout moi-même que je suis tien ! „ D'un geste allangui me fermant la bouche elle continua " Puisque tant vous désirez parler, lisez-moi ceci „ Et bien haut, sans avoir même idée de protester, je lus en une terrible revue à couverture verte un abominable article sociologique. Cette lecture si complètement m'absorba que je ne m'aperçus pas de la disparition de l'aimée.

Je me mis sans dépit à la fenêtre et vis ma femme décolletée s'avancant dans la rue moussue, au devant de plusieurs dames fort grandes dont aucun souvenir n'éclairait ma mémoire. La rue elle-même et les boulevards environnants étaient abandonnés et silencieux avec une lumière ancienne de choses disparues. Une herbe maigre qui poussait entre les pavés et les ramures veuves et décharnées avec les maisons closes et comme maudites et ces toilettes toutes très archaïques sous un ciel frisé et triste donnaient la sensation d'un vieux parc oublié, rendez-vous de souvenirs bien défunts.

Peu sûr encore de moi-même et de ma vision, je quittai la fenêtre et allai me laver les mains que je sentais brûlantes de fièvre.

Cette vaste chambre à coucher, véritable lanterne

à l'angle de la maison, trop claire, me frappa alors par son aspect réellement horripilant : Une chambre de maison garnie n'est pas plus passagère et moins personnelle. Une simple table et deux aiguières, des rideaux blancs, des lits jumeaux d'acajou, un tapis gris et des meubles recouverts des traditionnelles housses blanches, un papier très pâle à petites fleurs indécises, dans le même ton bleuâtre que le papier et malgré un certain luxe et un douteux confort, sa simplicité essentiellement bourgeoise me déplut infiniment.

Des idées noires et tristes m'enveloppaient, alors que machinalement planté au milieu de cette chambre je m'essuyais les mains.

Je me sentais furieux. Qui donc m'avait installé cette ridicule habitation ? Sans me prévenir, ... de sa belle autorité ! Mais un désintérêt si complet de l'Advenir m'agrippait, que je me sentais lâchement en prendre mon parti avec un : " Qu'importe au fait ? "

Et d'autres pensées m'attirèrent. Ce qui à ce moment me frappa le plus vivement, ce fut ce sentiment de stabilité, d'arrêt, que donne tout d'abord le mariage et qu'exprime si bien là : faire une F'in. Et cinquante idées plus biscornues les unes que les autres, qu'ici je n'annote pas, les ayant oubliées, et me sentant d'ailleurs la tête trop en feu pour faire la chasse à de si éphémères souvenirs. Mais ce doute ? Suis-je bien certain d'aimer ma femme ? Moi qui n'ai jamais su ce qu'en vérité je pensais, avoir eu la sottise outre-

cuidance de me croire un sentiment si niabile de sa nature ? Et j'abdique mon libre vouloir, mes goûts, tout moi-même enfin ! Et peu à peu, une certitude de n'aimer pas, s'élève et m'accable.

Pourquoi donc l'ai-je épousée ! Eh Dieu, le sais-je moi-même ; certes, je devais rêver, être en proie à un irresponsable délire. Me marier ! Pareille folie ! Oh ! il faudra que je me délivre de cette chaîne qui a déjà pénétré dans ma chair avant même que d'être rivée, et si pour me punir d'avoir agi sans réflexion, je dois boire à ce calice amer d'une impossible vie commune, soit ! Mais quand viendra *son* tour d'y boire, je saurai y déposer quelques gouttes du plus affreux et du plus lent des poisons !

LETTRÉ A UNE AMIE.

*Oh ! je t'aimais comme... un lézard qui pèle
Aime le rayon qui cuit son sommeil.
L'amour entre nous vient battre de l'aile :
Eh ! qu'il s'ôte de devant mon soleil.*

Été.

TRISTAN CORBIÈRE.

Voici qui, très certainement, vous étonnera : J'avais promis de vous écrire et je le fais ! J'ai mon excuse... Un bien long mois depuis cette promesse !

Pourquoi suis-je à vous écrire ? Ma foi, je n'en sais trop rien. Ai-je quelque chose à vous dire ? Je ne crois pas ; mais enfin, je vous écris... Mettons, parce que je m'embête. Et encore ce motif est-il bien fallacieux,

car rien de moins vrai : Je n'en ai ni le temps, ni l'envie : Une série d'occupations très assommantes et très absorbantes, mais qui m'amuse parce qu'elles m'absorbent. Dire pourtant que je m'amuse, me paraît une assez merveilleuse blague, car enfin, quoi d'amusant à faire du Droit, quand c'est pour un examen. Il est bien certain que c'est de ma faute, et qu'un peu moins de fainéantise à l'origine m'eût fort allégé le fardeau, seulement, voilà le diable, comme jamais je ne pourrai reconnaître avoir eu tort en agissant d'une manière quelconque et surtout en n'agissant pas il m'est, de par moi-même, défendu de regretter Rien.

Or, si cette habitude de voir les choses à ses désavantages, il y a un avantage énorme à n'avoir jamais à se dire : Si j'avais fait ceci... Si je n'avais pas fait cela!..., etc. Je n'ai pas souvenir d'une pareille récrimination venue à mon esprit. J'espère, d'ailleurs, en développant logiquement et le plus possible cet égoïsme particulier, en arriver à une certaine infailibilité subjective qui me donnera un grand repos, une parfaite tranquillité et un mépris plus grand encore que je ne l'ai de tout ce qui n'est pas de mon avis ou s'est dérobé à l'influence de ma volonté. Jamais n'oubliez que l'Orgueil ne peut être une qualité : Un peu, c'est Vice, beaucoup, Vertu ! En plus, je pourrai me détacher radicalement des milieux antipathiques dans lesquels on se voit trop souvent forcé de vivre, et arriver à l'Impassibilité suprême dans l'Indifférence absolue.

Ce n'est, comme vous le sentez qu'affaire d'entraînement, de volonté, et de cette Pose qui n'est que le hochet que l'homme intelligent jette à la foule stupide pour se conserver vrai et simple à soi-même. Car savez-vous ce que c'est qu'une supériorité. Valoir plus qu'un autre ? Quel est le criterium et qui donc osera se poser en juge, dont vous puissiez admettre l'arbitrage ? Non elle n'est que le produit d'une singularité. *C'est une monstruosité.* Tout simplement se différencier des autres et le leur faire sentir fût-ce en les blessant ou en les exaspérant. Quand logiquement ils s'attendent à blanc, leur montrer noir. Il ne faut qu'un peu d'étude, beaucoup de patience et assez de perspicacité pour découvrir les pensers communs, généraux et vulgaires, ceux particuliers à un milieu ou une personne et systématiquement aller à l'encontre de leurs concepts rudimentaires. Un simple exemple qui peut s'appliquer moralement aussi bien que physiquement : Etre débraillé dans un monde roide, très roide dans un monde débraillé ; populaire avec les aristocrates, aristocrate avec le populaire ; et le comble contradictoire avec soi-même : très chic, de mise et de tenue, absolument débraillé d'opinions (?) et de discours, mal équilibré, désorbité, inconcevable, troublant, énervant et dominateur donc ! Ou bien : prendre un sujet quelconque de discussion et à force d'arguments et parfois de talent et de mauvaises raisons (sublimes et suprêmes les mauvaises raisons et

quelle volupté !) convaincre son adversaire, et lorsqu'il est convaincu, se retourner, démolir sa propre argumentation, détruire ce qu'on a péniblement échafaudé et ahurir son contradicteur par de si prodigieux sauts de carpe. Et surtout, toujours, toujours être insaisissable et protéen ; avoir mille mauvaises raisons pour une bonne, détruire les rapports naturels entre les choses et supprimer les intermédiaires. Le seul danger voici : ce système est trop simple pour être à la portée du vulgaire : il faut disposer d'une somme de connaissances, de volonté et de toupet bien plus grande que celle dont dispose son antagoniste, sinon ce sera lui qui affirmera sa supériorité.

Hé ! Voilà une bien longue lettre pour ne rien dire, mais en commençant n'ai-je pas mis que je ne savais en vérité pourquoi je vous écrirais si j'avais eu quoi que ce fût à vous narrer ?

DÉCLARATION TARDIVE.

Automne.

*Les époux se doivent mutuellement
fidélité... Code civil, 212.*

Il y a longtemps que j'erre sans but ainsi qu'une planète désorbitée par la disparition de son étoile. Mon étoile a disparu, emportée par l'attraction d'un astre plus puissant, et cet arrachement a été si brusque que je n'ai pu la suivre et depuis ce temps, à

travers les immensités, pour moi désertes, je vague plaintivement cherchant à qui m'attacher, mais personne ne veut attirer ma désespérance.

Et je la vois toujours, Elle ! Au loin Tu brilles, esclave étincelante de ton sombre dominateur, le jaloux, qui sournoisement veille sur toi. Pourquoi, dis, pourquoi as-tu sitôt fui ? La certitude de mon amour, n'a-t-elle, vraiment pu t'arrêter un seul instant sur cette pente où tu devais, toi divine, trouver, non un obéissant à genoux, mais un maître exigeant, que tu prenais, accordais-tu, faute de mieux ! O suprême dédain ! Je t'aimais, et pour toi j'avais quitté tout, abandonné tout, sans te le dire, ainsi qu'il convient à la pudeur d'un sentiment vrai... Mais tu pouvais le savoir... tu devais le deviner ! Je n'attendais qu'un geste pour voler à toi, m'offrir, me donner irrémissiblement. Quand j'ai appris l'aliénation volontaire de toi-même, mon confiant essor brusquement s'est arrêté et, depuis je tombe, je tombe, hurlant de rage contre ce gouffre sans fond où je m'engloutis sans espoir de jamais rencontrer une aspérité où me déchirer, me briser définitivement et pouvoir mourir !

Car ta désertion, ô chère, m'a enlevé les derniers restes de ma virilité d'âme et je ne suis plus capable d'assez de volonté active pour m'ôter cette vie qui me pèse : je carresse ma plaie saignante en songeant à la main aimée qui me la fit. De ton corps, je ne puis plus vouloir, puisque tu l'as donné à d'autre, mais ton cœur, vierge encore, oh, déverses-en les douleurs

et les espoirs en moi qui suis à toi, donne-moi ta pensée, tout ce Toi qui est si bien à Toi et si bien Toi, aie pitié, aie pitié de mon amour et de mon angoisse extrêmes, songe à cette atroce souffrance de se sentir seul, alors que là, là à côté de soi vit celle qu'on devait avoir. Puisque tu n'as pas voulu, ou pu être mienne, sois à côté de moi, toujours et c'est si peu! J'aurai Foi en ton Verbe, et quel inviolable tête à tête : Qui pourra s'en douter seulement, puisque rarement, le plus rarement possible nous nous rencontrerons et que cette vie commune toute immatérielle ne sera que la fusion de nos deux pensées vierges et sœurs.

SYMBOLE POUR CINQ OU SIX.

Celui qui connaît la vérité, et qui a la science de l'habitation intérieure, indépendant des amours et des douleurs de la Terre, celui-là est heureux...

J'ai si profondément pénétré les choses accidentelles, que j'ai trouvé la liberté et l'absolution des liens.

Hiver.

RUSBROCK L'ADMIRABLE.

J'étais seul et profondément je réfléchissais. Une fatigue lourde m'accablait, un frisson d'épuisement à plusieurs reprises déjà, m'avait secoué. Je résistais rageusement croyant tenir le fil conducteur d'une tortueuse et bien ténébreuse pensée. Oh dominer ! toujours dominer, soi-même et autrui et ses Idées !

Mais ma faible machine corporelle surmenée, se refusait à m'obéir encore et je me sentais presque vaincu. Le dernier effort ! Oh oui le dernier puis l'abandon, et mes dents vacillaient dans leurs alvéoles et mes deux grandes incisives douloureusement se retournèrent dans ma mâchoire. Une glace, devant moi me montra la chose monstrueuse. Une colère me ranima et empoignant vigoureusement chacune de mes dents je les remis en leur primitive situation. Et la droite me resta entre les doigts. Un fougueux désespoir m'envahit, difficilement et à peine calmé par un vieux ressouvenir de la greffe dentaire : En la terre déchirée de mes gencives enter à nouveau la plante misérable qui en était tombée ! et je m'enfuis de chez moi, follement.

Il était nuit noire. J'étais seul — et pourtant une foule confuse, compacte, de gens connus, inconnus, silencieusement et à grands gestes m'accompagnait. Horreur ! ils me bousculent et je tombe sur la descente ardue. Ma dent ! je la retrouve, mais l'extrême pointe en est brisée et j'ai la sensation, superaiguë, atroce, d'avoir perdu là, l'Âme même de ma dent, sa vie ! Un ricanement satisfait éclaire le visage sans couleur de la tourbe bizarre qui s'agite autour de moi. Ils ne m'accompagnent plus ; Je cours affolé : ils me poursuivent. Je ne puis crier et Eux, eux, on ne les entend pas. Ils me harcèlent et je ne sens pas leur effort et rien que la perception de leur désir me fait tomber et peu à peu, de chute en chute,

ma dent que je tiens toujours dans ma main crispée, ma dent s'émiette et chacun s'empare d'un fragment. Quand tous en ont, ils s'en vont suivant, celui-là, fier et glorieux, qui m'avait volé l'essence de ma dent. Et moi je n'en avais plus qu'un morceau infime lorsque j'arrivai chez le praticien qui m'attendait. Il m'assura longuement avec mille preuves à l'appui, de la possibilité de l'opération, de sa facilité même. Mais gravement il me donna ce conseil rétrospectif d'avoir eu à me garder soigneusement de la horde turbulente de Ceux qui m'avaient entouré puis abandonné. Avec le seul débris qui m'était resté nul remède n'était applicable.

Et mon désespoir primitif me revint : je me voyais éternel, avec un grand trou à la place de cette grande dent et je pleurais, épouvanté de moi-même : de longs flots de sang visqueux coulaient de ma bouche convulsée.

Et tant je pleurais que mon œil gauche se mit à tournoyer désespérément dans son orbite avec une rapidité croissante qui devint vertigineuse et sortit de ma tête avec la force d'un bolide. Une sanguinolence affreuse couvrait d'un voile hideux toute ma face désespérée, et coulait, coulait; ma tête entière me paraissait devoir se dissoudre en une purulence de Douleur !

Et mon œil, à terre me regardait d'une façon cruelle et triste : je le voyais et lui me voyait, et je compris son ironie : mon visage s'éclaircit, la souil-

lure en disparut, un sourire me transfigura et une joie énorme, immense, sans borne, m'envahit.

Je n'avais plus qu'un seul œil; la nécessité de mon monocle s'imposait : *Je n'ai plus qu'un œil.* Et gouailleusement, glorieusement, je m'en retournai le carreau fiché dans l'œil droit.

PIERRE M. OLIN.





MISS DISPUTE (1).

Pour Armand Rassenfosse.

P'ANTIQUE horloge dont le massif pendule, un soleil de cuivre doré ruisselant de rayons jaunes, tictaquait derrière la petite vitre découpée en rond au beau milieu du coffre de chêne verni, venait de sonner lentement quatre coups, mais si lentement, si doucement qu'on eût dit le toussotement étouffé de quelque aïeul caché dans un recoin obscur de la chambre...

— Sophie !

— M'même !

— Abie donc ! voilà qu'il est quatre heures...

Sophie ne répondit pas, mais quittant la fenêtre où elle s'était installée avec un tricot — lequel depuis bien quinze jours en était toujours à ses premières rangées de mailles — passa dans la chambre joignante qui servait de cuisine au petit ménage. On

(1) Fragment inédit extrait des *Histoires Estudiantines*, un vol. de 150 p. à couverture illustrée, qui paraît aujourd'hui.

l'entendit mettre une pelletée de charbon sur le feu, soulever puis, après un remue-ménage de couvercles et de ronds en fer, remettre en place la bouilloire, un moulin à café grinça, mêlant son ronronnement continu à la mignonne chanson de l'eau dont l'ébullition commençait, enfin l'arôme fort du café qui *passé* pénétra par l'entrebaillement de la porte, envahissant peu à peu la chambre tout entière.

— Pas trop de chicorée, feie ! cria la mère, en se soulevant sur son fauteuil à grands ramages brodés, — “ c'est pas tout les jours Dimanche, paraît, „ ajouta-t-elle à mi-voix, comme pour se justifier vis-à-vis d'elle-même.

— Pas de danger, m'même, répondit la jeune fille qui rentrait portant sur ses bras une belle nappe de toile grise avec des étoiles et des fleurs dessinées en fil blanc, j' n'en ai même pas mis une petite cuiller pleine !

En un clin d'œil, elle eut débarrassé la table de l'encrier, des bobines, des chiffons et des boîtes en carton qui l'encombraient. D'un mouvement brusque elle étala la nappe, puis la tira un peu à droite, puis un peu à gauche pour que la grosse étoile centrale vint se mettre bien au milieu, noua en gros nœuds les quatre coins qui traînant à terre se fussent salis et abimés et lissa soigneusement, en y passant doucement la main, les mille petits plis de la toile.

— Mets toujours trois tasses, *feie*, p't êt bien que Matante Loïse viendra prendre le café avec...

— P't êt' bien aussi qu' Nanette viendra, vers le quart-de-cinq...

— C'est pas pour sortir ensemble au soir, au moins? questionna la mère d'une voix où dormait un soupçon.

— Sûr que non ! répondit la jeune fille avec une nuance d'indignation.

Mais à l'instant même de cette si précise dénégation, elle se sentit rougir, mais rougir ! depuis la fossette du menton jusqu'à la retombée des cheveux frisotants sur le front et, pendant une minute entière, elle passa et repassa la main sur la nappe comme si tous ses petits plis se fussent subitement figés en une raideur amidonnée...

Heureusement que la maman furetait dans l'armoire au milieu d'un cliquetis d'assiettes et de tasses et ne se retourna pas. Successivement elle sortit du meuble quatre tasses en épaisse porcelaine blanche ornées de filets d'or et de noms, en grosses lettres tourmentées, puis, sur des assiettes à fond imagé représentant les batailles d'un Napoléon bistre ou d'un Kléber violet, des tranches coupées de pain gris et un quartier de *doréie*, la tarte au riz safrané qui est au pays de Liège ce que le jambon est à l'Ardenne et la choucroute à l'Alsace.

A peine tout cela fut-il rangé sur la table, qu'un doigt rude frappait à la porte, presque impérieusement.

— Entrez ! crièrent ensemble les deux voix, l'une jeunette, l'autre grave.

— Tiens ! qui voilà ? s'écria Sophie, jouant la surprise. Entrez donc, Matante Loïse, et donnez-moi donc votre chapeau d'abord, que je le mette sur le lit...

Et, souriante, elle força la visiteuse à accepter le beau fauteuil à ramages tandis que la mère s'installait sur une chaise, à côté.

Matante Loïse — tout le quartier appelait ainsi M^{me} Héloïse Gardisalle née Xhipette — tenait, rue Sainte-Marguerite, à quelques maisons seulement de distance de la demeure de Sophie, une boutique tout exigüe de verdurière. C'était une grasse commère, ja passablement engagée dans le détroit de la quarantaine et dont la lèvre ombragée de forts poils grisonnants disait le caractère énergique. Toutes ou presque toutes les ménagères du quartier se fournissaient chez elle, à cause surtout des petites gouttes de pèquet dont la marchande les régalaient parfois — et venaient tous les jours, l'anse du panier passée au bras et les mains sous le tablier, y jacasser jusqu'à ce qu'un souvenir poignant, une lessive oubliée sur le feu ou un mioche laissé en tête-à-têtes avec une boîte d'allumettes phosphoriques, tombant au milieu des délices des interminables commérages, les chassât de la boutique. Matante Loïse était ainsi tout naturellement devenue la chronique vivante de la paroisse, connaissant tout, sachant tout, depuis le nombre exact des jupons et des bas que M^{me} la conseillère Martou de la rue

Hocheporte remettait chaque semaine à sa lessiveuse, jusqu'aux moindres amourettes ou *hantages* des plus sages fillettes, avec nom, prénom, adresse et signalement de l'amoureux : " une mauvaise langue „ comme on l'appelait, quand elle avait le dos tourné. Sophie était femme, et cela jusqu'au bout des ongles, de là les prévenances, les gentilleses, les chatteries...

— Puis-je entrer ? fit, quelques instants après, une voix grêle, au dehors.

— Oui, viens vite, Nanette, tu m'aideras...

L'amie entra, courut embrasser Sophie et sa mère et, rougissant un brin — d'avoir couru, sans doute — vint donner la main à Matante Loïse.

Les deux jeunes filles, chuchotantes, passèrent dans la cuisine puis au bout de quelques minutes reparurent, Sophie portant une énorme cafetière en porcelaine aux reflets bleuâtres d'où s'échappait par le goulot et les trous du couvercle une exquise odeur de café frais — *pas trop de chicorée, feie !* — Nanette suivant avec un grand pot de grès contenant du sirop de pommes, pour les tartines.

— Faut-il remplir tout à fait, Matante ? Oui ?... le sucre est là, dans cette soucoupe, à droite... à ton tour, m'même !... et, se glissant derrière les dossiers des chaises, elle servait tout son monde avec des sourires, des attentions qui ravissaient d'admiration l'amie Nanette, moins experte en l'art exquis et ingénu d'être femme. Lorsque toutes les tasses furent remplies, Sophie revint s'asseoir à sa place, entre

la grasse verdurière et Nanette où, tout en se faisant de grandes tartines au sirop et buvant à petits coups son café qu'elle adorait avec très peu de lait, " une larme, „ comme elle disait, elle causait, à tort et à travers, tandis que les deux vieilles, ne parlant plus, trempaient dans leurs tasses de grands chateaux de pain gris ou des quartiers de *dorée*, absorbées en une béatitude.

Au bout d'un gros quart d'heure, les deux jeunes filles, quittant la table, vinrent avec leurs chaises s'installer à l'une des fenêtres donnant sur la rue et là, les rideaux relevés, s'amusaient au va-et-vient continuel des passants et, le front collé à la vitre, les coudes enfoncés dans les coussins des fenêtres, observaient et commentaient avec de petits rires qui fusaient les groupes des voisins des maisons vis-à-vis qui, assis en rond sur des chaises, prenaient le frais au seuil de leurs portes.

Matante Loïse et la maman qui en étaient chacune à leur troisième grande tasse s'assoupissaient lentement, avec de gros soupirs. Le chat de la maison, un vieux matou à la robe jaune tachée de gris, avait sauté sur les genoux de sa maîtresse et ronronnait, les yeux clos, voluptueusement pelotonné sur le tricot tout doucement interrompu et dont la boule avait roulé bien loin, jusque sous le lit. Matante Loïse, elle, la tête inclinée au-dessus de l'ébouriffement du corsage énorme qu'il avait bien fallu entrebailler un peu, s'était bel et bien endormie

tandis que deux grosses gouttes de café noir prises dans les poils de la moustache, lui coulaient lentement des deux coins de la bouche.

Sophie qui depuis quelques instants parlait tout bas, les lèvres à l'oreille de son amie, tout à coup se retourna.

— Dis donc, Nanette, elles dorment...

Tout était prêt, d'avance : le chapeau, les gants, le parasol... vite, vite, sans même se regarder dans la glace, elles mirent leurs chapeaux, passèrent leurs gants... avec des précautions inouïes, on ouvrit la porte de la chambre... si elle grinçait, tout était perdu... un " Bonsoir m'même ! „ dit tout bas, et la porte se referma, silencieusement.

Sur l'escalier, elles espionnèrent. Il ne fallait pas que la marchande d'en bas les vît.

Heureusement il n'y avait personne dans le corridor ni sur le seuil. Tout-à-coup la sonnette de la boutique tinta. Précipitamment, elles regrimpèrent les marches de l'escalier.

C'était un client qui venait d'entrer.

Tant mieux ! comme cela la mercière, occupée, ne les verrait pas passer devant la porte vitrée du magasin. Les deux ombres redescendirent, sur la pointe des pieds et, d'un saut, se trouvèrent au dehors... libres, enfin !

GEORGES ROSMEL.

(GUSTAVE RAHLENBECK.)



PASTOURELLE-KERMESSE.

LANGUIDES aux candeurs des pétales du Mal !

pour la Gloire d'aucun que n'attise un désir,
les épis courtisés d'une furtive brise
les épis du matin vaporeux qui se grise
d'une velléité lascive de gésir :
sur les foins roséaux volette l'alouette
et l'incitation rieuse des buissons
à ne vouloir un deuil de veuvage qui fouette :
pour l'aveu résigné de rêves d'unissons
la grêle presle ondule et, si frères ! les ailes
du matin roséaux gazouillent aux tourelles.

Languides aux candeurs des pétales du Mal,
languides s'en iront vers le soir aromal
maints souvenirs pleurés de virginité lasse
et des regrets d'hier qui nul rêve n'enlace.

Pour la Gloire d'aucun que n'attise un désir
aux veules voluptés de ne savoir choisir,
très-haut l'orbe d'opale a surgi sur les brandes
et les rais dardent l'or des promesse d'hymen

qu'ironiques ombraient les ramures, si grandes !
 de la mélancolie éprise d'un demain :
 et très-folles s'en vont les folles farandoles,
 très-folle la gaité des midis ruisselants
 tournoie aux violons des vieux airs, si dolents !
 pâmant les pubertés vers les folles idoles.

Languides aux candeurs des pétales du Mal,
 languides s'en iront vers le soir aromal
 maints souvenirs pleurés de virginité lasse
 et des regrets d'hier qui nul rêve n'enlace.

Très-lent, l'orbe de sang, vaincu, voile son deuil,
 et la lutteuse ténébreuse épand ses mailles,
 où naguère irisaient tel rêve les semailles :
 très-longes les sapins noirs, muets témoin d'accueil,
 les sapins ont redit les émois de naguère
 et le Vierge vaincu que n'exalte une guerre :
 si, la défaite pleure en maint foulé gazon,
 par le repos silent, au soir, des hautes herbes
 où la flûte module un éploré tenson
 d'illusion qui fuit les pubertés superbes.

Et languides s'en vont, par le soir aromal,
 maints souvenirs pleurés de virginité lasse
 et des regrets d'hier qui nul rêve n'enlace,
 Languides aux candeurs des pétales du Mal !

27 Octobre 87.

ACHILLE DELAROCHE.





SOIRS MOUVANTS (1).

INTRODUCTION.



EAN Versée, brusquement, scruta les réflexions qui se mouvaient sur mon visage. Il s'étendit plus frileusement au fond du grand voltaire, les pieds ramenés sous le fauteuil ; sa belle tête pâle et fatiguée luisait vaguement en la pénombre, et j'y sentais comme un parfum de rêves morts, un triste reflet de crépuscule ; noyé dans les sourdes vibrations de l'atmosphère et les plaintives rumeurs du soir, il avait des apparences de fatalité pensive, une sorte d'étrangeté inquiétante.

Un feu de bois épuisé, devant moi, laissait voleter de fugitives lueurs, ainsi que des musiques chuchotées. Le calme régnait, au dehors, sauf parfois l'onduoyant murmure des trembles frissonnant sous les rayons magiques de la Lune. La tête appuyée sur la

(1) Le premier chapitre, et la conclusion, d'une suite analogue aux Quelques Proses partiellement publiées dans *La Wallonie*, l'an dernier.

main, je fixais opiniâtrément la flamme incertaine de la lampe : la zone de lumière circonscrite par l'abat-jour atteignait mon front, et presque magnétisé, j'écoutais, invinciblement j'écoutais les paroles préférées lentement par Jean Versée :

— Souvent la volonté même devient trompeuse; la Vie l'écrase ou la détourne du but; et les joies instinctives de l'Amour peuvent la tuer.

— Oh ! cependant la volonté..., dis-je, sans savoir pourquoi.

— Tu doutes encore !

Il s'enfonça dans son fauteuil; un silence énorme et rigide pesa sur la quiétude de la chambre ; je sentis les choses attentives autour de moi ; et soudain la lampe s'éteignit.

Il reprit, sa voix devenue plus grave, harmonieuse mais très basse, comme une rumeur lointaine :

— J'ai rencontré, par dizaines, de ces têtes fières qui semblent porter en elles du Soleil et la gloire d'un avenir hautain. Je les aimais, avec envie peut-être. D'autres, frêlement douloureuses, des êtres songeurs avec timidité. Malheureux, je les haïssais, me sachant leur semblable. Depuis, j'ai appris qu'il me les fallait aimer. Elles furent, ces faces pâles, oui, jadis elles furent lumineuses comme les autres : belles d'orgueil et fortes de volonté; maintenant souffrantes, sensibles et parfois paralysées, je respecte en elles le Souvenir d'un Orgueil qui a lutté — et, qui sait, lutte encore — contre la Vie.

— Mais cette lutte, c'est notre bonheur, à nous : l'allégresse de créer et de survivre...

— Tu dis ? La *Volonté aux prises avec la Vie* ? Ce serait, oui, de là naîtraient des ŒUVRES ; — mais du Bonheur ! Il est deux familles d'hommes, vois-tu : les uns pensent et produisent ; les autres entendent les juger et sont leurs parasites ; les uns sont les savants, les artistes, les Initiateurs ; les autres sont la Foule. A celle-ci le Bonheur possible, — peut-être ; A nous, le Vouloir et l'Orgueil.

— Mais le bonheur pour nous *doit pouvoir* exister pourtant.

Jean Versée me regarda fixement, d'une moue étonnée.

— Le BONHEUR ! dit-il. Oui, si tu veux. C'est, pour nous, l'Imagination assez ailée pour se créer l'Idée d'une Joie constante, et c'est une Volonté dure et forte, qui puisse refouler tout l'amer des Regrets.

Il laissa retomber le poids du silence, lourd et mou comme une massue de feutre. Par la grande baie vénitienne, un jour lunaire, de pâleur et d'acier, venait s'épandre jusqu'à nous ; et nos ombres presque immobiles vacillant sur le parquet, caressaient les prunelles vertes de mon grand chat, mon grand chat magnétique aux formes de sphinx.

Là-bas, dans le jardin au fond des allées, un peu de vapeur mauve s'élevait timidement, sortant des ombres touffues vers le métallique visage de la Lune ; et du Silence, et le froid du Calme.

De nouveau, les yeux de Jean Versée s'appesantirent sur moi.

— Du Bonheur ! oui, certes, il est possible. Mais il faudrait savoir ne plus penser. Y as-tu songé déjà ? Toute pensée nouvelle éclaire un horizon nouveau, et le désir de le connaître ; et cela nous mène indéfiniment. Toute joie nouvelle en fait désirer d'autres ; et cela nous mène indéfiniment. Comment pourrions-nous *Imaginer* sans nous courber vers un désir ? La Volonté est l'Action réfléchie du désir, et le Désir est un Regret ! Oui, c'est le Cercle Infranchissable, le cercle polaire de notre pauvre planète idéale. — Et, songes-y, si tel plaisir en tue un autre, telle Volonté meurtrit une Imagination, *les joies se livrent entre elles la lutte pour l'existence....*

Il se leva brusquement.

— Bonsoir !

Sa main effleura mes doigts, et j'entendis se fondre et pâlir dans la nuit le bruit étouffé de ses pas.



Seul, je reste sans mouvements dans mon fauteuil. Des ombres passent devant mes yeux, et d'autres sont là qui rampent sur le plancher, folâtrant avec les rayons de la lune.

Que je le veuille ou non, il me FAUT penser. Un courant fatal pousse mes songeries vers l'image de

Jean Versée, et vers ses réflexions lentes. Des voix semblent me parler, invisibles.

Créer, produire ? Et la trivialité de ce qui n'est point cela... — Mais aussi la vanité crépusculaire et toujours mouvante de ces désirs.... Une Image vaine, peut-être, pour d'autres ; mais si lumineuse ! Ainsi les Désirs sont frères des Regrets, et tout ce nuageux errant des pensées tend vers l'Inaccessible, — et la Mort glaciale du cœur.

Ah, la volonté, la scintillante lame d'acier qui perce la Vie et sculpte une Idée dans le Rêve... — Mais elle est froide, froide, et l'Inertie inébranlable des choses, et le rayon foudroyant et fatal de l'Amour, peuvent l'é mousser et la ternir.

Le Bonheur ! Ne point penser, pour faire avorter les désirs. Et alors ce bonheur de l'inertie végétale, être une chose qui ne vit pas, se laisse dériver au mol courant des années.

Le Nirvanâ final, un peu plus tôt ; ou le sommeil de ce qui me fait homme...

Oh, ce repos serait honteux !

Honteux ? Je ne sais.

Et les sollicitations du Rêve ? — Il agonise.

Et les révoltes du Vouloir ? — Il sera Mort.

Et la force du Souvenir, qui te montrera un jadis triomphant, qui te dessinera de traits flamboyants l'avenir autrefois rêvé, et le Regret — car tu y trouverais, là aussi, le Regret, — oui le Regret brûlant des songes de Victoire, et ta honte impuissante qui te mépriserait...

Dieu ! Que ma tête est lourde, et que penser fait mal.

(Ici, une lacune de plusieurs chapitres.)

.....
.....
Après une vision d'espoir et de sourires, il sent le Doute l'assaillir peu à peu, et, aux suggestions de joie victorieuse s'opposer, malgré ses efforts, la redoutable intuition du Bonheur inaccessible.

FINALE.

L'ANTITHÈSE.

Pourquoi ces bras, les bras glacés de l'Insomnie, m'enlacent-ils de leur force inerte ? La Femme de Marbre me tient en son pouvoir ; je sens, là, sa longue étreinte ramper sur mon corps, et son froid sur ma chair pénètre jusqu'à mon cœur.

Mon front, pendant longtemps, reste encore gonflé d'espoirs confus ; mais j'écoute pâlir et s'éteindre, et m'abandonner de plus en plus, l'écho de leur joie triomphale.

Et seul, je me vois seul, et cette idée du Néant qui plane autour de moi...

Des visions mornes passent et repassent devant mes yeux fermés ; et leur signification, semée de doutes et de résolutions brisées, cette signification, je ne veux pas, je ne veux pas chercher à la saisir.

Ma volonté luttera. L'Avenir de Lumière à moi s'est dévoilé, et dussé-je en souffrir toujours, qu'il soit! Oui; que de mes rêves morts éclore à l'espérance la fatale germination des Œuvres.

Que les Rêves, loin de l'exil, se changent en Orgueil, et que l'Orgueil soit mon seul Amour.

Je veux les écarter, ces visions de plaintes! Pourquoi, pourquoi me brûler de cette angoisse?

Je vais tâcher., JE VEUX, à leurs images funèbres, opposer un songe de gloire. Mais *pourrai-je* le créer ainsi? Et sera-t-il bien tel que je le voudrais être?

.

Un bruissement pur et de cristal, une phrase qu'une harpe module; puis une lourde draperie sentr'ouvre; je suis à l'entrée du palais du silence.

Il est bâti de pierres éternelles, et les murs constellés de gemmes resplendissent. Des harmonies vibrent doucement; elles accompagnent le vol des espérances, les Espérances aux longues ailes blanches et lazulines.

Cette musique a des sons d'eau vive; oui, comme une eau limpide et folâtre qui ruisselle sur un escalier de marbre; cette eau résonne de sourires frais; elle glisse et coule, mutine et bavarde, elle susure indollement, et lutine le marbre.

Je le vois, l'escalier de marbre. Il est grand et large. Cet escalier aux lentes courbes se perd dans l'invi-

sible : il est vraiment royal. Oh ! non, je le sens trop beau, trop immaculé pour un être mortel. Cet escalier divin mène jusqu'à l'Infini.

Cet escalier est colossal. Ses formes sont admirables. Mais cette grandeur m'écrase. — *Ces marches sont pour des géants.* — Quelles sont ces voix qui parlent de gloire inaccessible ?

En vérité, cette hauteur lumineuse m'effraie. Et l'eau, l'eau tombe et se tord sur les degrés de marbre, comme si elle souffrait. Cette eau, en tombant, gémit comme une douleur humaine.

Dieu ! mon cœur a froid dans ma poitrine. Dieu, cette eau, elle rougit, elle est rouge, et pleure en chancelant de marche en marche. Cette eau vit et pleure ; toute rouge.

.

L'escalier vertigineux frissonne.

Oh ! du sommet de ce vertige, une éblouissante clarté descend. C'est un nuage de lumière qui vient planer du ciel ; le sang des marches scintille et pleure, mais il tombe toujours, toujours.

Cette lumière est aveuglante, et mon regard ne peut s'en détacher. Elle s'approche encore.

Ciel ! Une forme virile, au seuil de l'invisible, là ! Elle s'avance dans la lumière, comme le soleil marche entouré de ses rayons. Oh ! ce vieillard lumineux,

auguste et magique, s'arrête là, devant moi, debout sur les degrés de marbre. Sa face long-barbue est d'une blancheur polaire. Son front, incurvé comme l'azur, a la majesté pérennelle de la Durée; et le Regard impassible se reploie sur lui-même, dédaigneux de la terre. Une auréole lui ceint la tête, une auréole lumineuse et rouge; et le sang coule encore sur le marbre, à ses pieds.

Cette auréole est horrible. Dieu! j'y aperçois des têtes d'Enfants, exsangues et sinistres. Ces têtes pâles contemplant le grand Vieillard, et leurs yeux morts n'ont plus que la vie du Désir.

Je frissonne de terreur, et n'ai la force de fuir. Le Vieillard, je vois son geste de pierre qui m'ordonne d'écouter.

Soudain, les têtes d'enfants tordent leurs glauques regards vers l'impassible Dieu, et, un nouveau geste tragique tendu vers moi, il dit, proférant des paroles fatales et absolues :

JE SUIS L'ANTITHÈSE, NON LA VIE. LES CŒURS SAIGNANTS SONT LES FRONTS PENSIFS.

Alors un cri discordant, mais sourd; du désespoir et de la crainte. Et tout a disparu sauf l'escalier de marbre dont la matière semble s'animer, palpiter, et roule en cascades scintillantes des aiguës-marines et des émeraudes, un éblouissement précieux de caresses claires!

L'escalier pâlit et déjà se fait invisible, — et la sensation d'un néant énorme, irrémédiable.

Mais voici que s'ouvre à mes yeux le sein de la Terre, la Chair productrice et vivante des choses. Je vois la Vie sortir des immuables combinaisons des corps, et les atômes échauffés tourbillonner en folie d'amour bestial; la Vie, la Vie partout. C'est l'universelle Germination qui déflore, la poussée exubérante et lubrique des Sèves, les baisers frémissants du Tout, l'âcre sueur de l'animalité, la priapée convulsive et malpropre, et, sous l'or d'un Soleil inexorable et lourd, jusqu'aux pistils des fleurs souillés par les pollens!

Or, comme je détourne la tête avec dégoût, une musique charnelle s'élève de cette grossièreté, bacchanale exaspérée; mais le chant s'affaiblit. Et voici qu'avec la grandeur du tonnerre et la force infrangible de l'Absolu, comme le Rêve se dresse vainqueur sur le cadavre du Réel, un hymne auguste et sacré, impassible et triomphal, annonce l'Enfantement d'un Mystère angélique, et répand sur le Monde le néant de la CHAIR et la gloire intangible de l'éternel INFINI.

ALBERT MOCKEL.





CHRONIQUE DES ARTS.

Monsieur Laurent Bourdoux, le violoniste dont nous avons fait l'éloge dernièrement, est l'élève de M. Rodolphe Massart et non point de M. César Thomson, comme nous l'avions annoncé par erreur. A César ce qui revient à César, et nos excuses à M. Rodolphe Massart, auquel nous devons — il faut le dire, — plusieurs virtuoses distingués. L. H.

PUVIS DE CHAVANNES.

Naguère vient d'être close une Exposition des œuvres de M. PUVIS DE CHAVANNES, dans les *Galleries* de *Durand-Ruel*, à Paris.

Il sied de dire le plaisir relatif de la visite — et de la manifestation d'art l'humble admiration.

En effet rien davantage n'est anti-artistique qu'un étalage d'œuvres, surtout picturales, offrant un ensemble de boutiques et ne pouvant au sensitif rappeler que la répugnance du commerce, quand il

voudrait — son orgueil ! — s'isoler en la psychologie d'un unique rêve, intactile et si fluide pour tant d'autres.

Tels blasphèmes de reliques devraient se confiner aux enfers d'un *Hôtel des ventes*, et non être affichés sur les murs de salons qui envelopperaient si bien de cajoleuses atmosphères la seule toile carressée.

Malgré cette prostitution d'art, ce raccrochage par les diverses faces de son tant subtil talent, M. PUVIS DE CHAVANNES se fait idéalement aimer.

Sans prétendre l'analyser — les conditions pour l'étude d'un artiste en son plein aujourd'hui étant d'avoir vécu depuis vingt ans dans le grand mouvement de l'art contemporain, d'avoir connu le déploiement de son idée en les milieux quintessenciés, — sans critique de métier, que nous ravisse la seule suggestion de sa poésie.

Quelque sensibilité exquise trémole et frôle toute une gamme de tons enjoleurs et si lointains que presque toujours s'en essore le calme d'une volupté naïve.

Apparaît, affalée en un large fauteuil rouge, une femme aux chairs rongées par un plein air lumineux ; une femme assoupie dont l'haleine est humide de jouissance ; une femme gonflée encore de soupirs lubriques, retombant, lasse, d'une nervosité amoureuse ; un sommeil après le bonheur rappelant cette endormeuse strophe de Charles Baudelaire :

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde
 Et que la lassitude amène le repos !
 Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde
 Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux.

Au-dessus : une femme qui lit, retenant d'une main ouverte une frêle batiste sur sa gorge nue, — et son regard va plus loin que le livre : à la suite des évocations.

En face : une femme qu'une camériste peigne. C'est toute une splendide nonchalance ; une menue délicatesse de vérité, jusqu'à la fleur froissée entre les mornes doigts.

A côté : l'Enfant Prodigue. Dans une nature pauvre, au milieu d'un troupeau de porcs fouillant du groin la terre, un effrayant remord vers les splendeurs par les haillons royaux ;

Et un Pauvre Pêcheur n'osant respirer dans sa barque figée en une mer sans respiration, sous un ciel aplane et de misère qui semble suinter sur ce corps débile de malheureux.

Plus loin : un saint Jean-Baptiste à genoux qu'un bourreau va décapiter. En un coin du tableau pénètre Salomé, le plateau à la main, l'autre bras pendant au long du corps, mais si gracieux ! Elle est calme, elle sourit presque ; et ce contraste de bourreau au sourcil brutal, lançant d'un tour de bras le coutelas, — avec la placide élégance de la danseuse et que tranche l'agenouillement suprêmement auréolé du Saint, donne cette longue impression d'un vitrail de

chapelle qui aurait frappé dans le spleen d'un après-midi de collège, en province, le cerveau d'un enfant.

Surgissent près des Femmes au bord de la mer : une *grande bleue* selon la suave expression de René Maizeroy, sur laquelle plaque la douce tache de ses cheveux blonds qu'elle tresse l'une d'elles debout.

Là-bas s'aperçoit Doux Pays où, sur un rivage fleuri, des enfants jouent, des femmes cueillent des fruits ou rêvent devant un horizon barré d'un ciel d'or.

Et puis, voici l'Espérance : une jeune fille vêtue d'un suaire blanc, les seuls bras nus; d'un geste indifférent elle lève une fleur. Quelques lambeaux de ciels rosâtres s'amoncellent lointains. Ciels d'aurore ou de crépuscule ?

La même jeune fille est représentée nue. Près d'elle, en l'ombre se noie un monticule planté de croix. Le ciel n'a plus de rose et tombe en grisaille sur ce cimetière des espoirs morts. La jeune Espérance tient un rameau vert et dans ses yeux sourit un plus suggestif regard d'attirance.

La salle voisine offre les dessins de M. PUVIS DE CHAVANNES.

En dehors des cartons sur commande pour Hôtels de ville et autres monuments officiels, voici deux sanguines : La Fée aux blés et Printemps.

La Fée aux blés, dans une allure de frôleur fantôme, va semant les épis. Le Printemps surgit en un triomphe de floréal. Ces deux dessins évoquent, sous

leur tranquillité de lac, une merveilleuse musique de sensationnelles exqu coastés.

Ici le regret de n'avoir pu courtiser d'autres œuvres, grâce au toujours fastidieux d'une Exposition; mais surtout celui de ne savoir noter que la pure sensation de telles toiles d'un artiste si sincère et aristocratiquement simple et maniéré.

ALBERT SAINT-PAUL.

GIOCONDA.

Le bruit a couru que si l'opéra de Ponchielli était éreinté par la presse, la direction se vengerait en ne donnant pas Siegfried, et la dite presse ne l'a pas accablé ! Décidément les temps sont changés ! — Comme notre intention n'est pas de faire l'éloge d'une musique qui ne nous dit rien, n'allons-nous pas compromettre la représentation du drame de Wagner ? — Nous ne le pensons pas, ce serait trop flatteur pour la *Wallonie*.

Déclarons tout d'abord que nous n'analyserons pas note par note, accord par accord ainsi que maint pédant jaloux d'étaler ses connaissances soi-disant musicales. — Pourquoi ? En sommes-nous incapable ? — Précisément. — Est-il nécessaire du reste de s'arrêter à ces petits côtés de l'art ; si la sensation est produite, le procédé n'est-il pas indifférent ? — L'art est général, c'est-à-dire indiscutable, ou bien il n'est pas, et alors pourquoi ces ergotages sans fin. —

Nous ne pouvons comprendre ce besoin de mettre l'art en formules ou d'établir le schéma théorique d'une conception artistique ainsi que dernièrement encore l'a fait un jeune écrivain, dans la Wallonie (*). « Du cercle infini de la Vérité, le Symbole contenant l'idée s'élève en forme de tige et de calice; sur le fer et le calice du symbole des pétales s'épanouissent et sont la fleur délicate et brillante de l'Œuvre. » Pour mieux comprendre, nous avons tracé un cercle; des tiges s'en dégagent et se terminent par une fleur,

(*) 1° Si vous prenez l'impression comme seul critère, il vous faudra soigneusement choisir vos « impressionnés. » Et d'après quelle mesure les jugerez-vous? D'après leur goût avéré? Mais le goût n'est rien de précis; il est la codification des opinions de la Foule (admirer Wagner a si longtemps été de mauvais goût); ou bien, dire: « Cette personne a du goût » signifie « cette personne a le même goût que moi; » je n'ai pas inventé ce mot. Vous devrez donc juger votre public d'impressionnés d'après sa manière d'apprécier une œuvre d'une beauté absolue; et l'examen complet, interne de l'œuvre, en dehors de l'impression produite, sera le seul procédé possible. — Quant à l'Art, vous ne l'admettez que s'il est « général. » Quoi, général? Capable d'impressionner la Foule? Alors, M. D., ce que vous et moi nous admirons n'est plus de l'Art. Ma cuisinière, je vous l'affirme, bâillerait à la *neuvième symphonie* et sommeillerait à la *Passion selon saint Mathieu*; et cependant il y a bien plus de cuisinières que de musiciens. Je vous en donne ma parole d'honneur, vous ne trouverez pas 4 vidangeurs et 3 balayeuses en état de comprendre Baudelaire. Et dites-leur donc qu'il est « indiscutable! »

2° Je ferai observer à mon aimable adversaire, que jamais je n'ai entendu réduire l'Art en formules. En cherchant à préciser sous la forme concrète d'une image l'abstrait de la théorie symbolique, j'y songeais si peu que j'écrivais, plus loin: « Que cette Loi soit nécessaire, tel n'est pas mon avis; et, si elle était donnée, j'estime qu'il la faudrait souvent transgresser. »

Agrérez l'assurance, etc., etc.

ALBERT MOCKEL.

nous n'y voyons décidément qu'une grande araignée descendue du plafond de l'auteur sans doute.

Franchement c'est puéril et ne précise en rien les idées très intéressantes développées dans le cours de l'étude.

Et Gioconda ? Un opéra comme il en est haut, ni bon ni très mauvais, aucune audace, aucune trouvaille mais beaucoup de vulgarité. Cette musique s'adresse directement à un public peu raffiné, facilement entraîné par des dehors brutaux. Nous n'y avons certes pas subi l'emportement résultant d'œuvres puissantes, ce frémissement physique qui vient aviver la sensation intellectuelle pour entraîner l'être entier vers un monde supérieur, c'est médiocre — donc ennuyeux. — Le bagou du voyou non la voix sublime d'un Dieu. Avec ces données terre à terre, l'in vraisemblance de ces pauvres personnages venant chanter leurs petites histoires est trop flagrante ; le public songe à être pour ou contre le traître suivant la disposition du jour, et à suivre l'action ; ce qui n'est pas facile ici car le libretto de Boïto est inextricable. Admettre pareille musique serait admettre la musique de tout le monde ; ce serait encourager les ratés habitués à suivre les chemins tracés et qui ont appris à l'école la façon d'aligner proprement des notes ou de martyriser d'inoffensifs boyaux de chat. Des naïfs les appellent : Artistes !

La mise en scène et les ballets de Gioconda sont assez brillants. L'interprétation est très faible à

l'exception pourtant de Séquin, il a su donner au rôle de Barbara tout le caractère dont il est susceptible. Et c'est tout? Mais oui — pourquoi en dire davantage — cela ne servirait à rien, du moins nous l'espérons car il serait triste pour la *Wallonie* d'avoir des lecteurs assez peu consciencieux pour se laisser convaincre par la simple lecture d'un article.

Du reste si vous voulez en savoir plus, allez y voir.

D.

A BRUXELLES.

Une pièce naturaliste. — Le théâtre libre.

LES CONCERTS.

Au coin du territoire ixellois, à une enjambée du boulevard qui ceinture Bruxelles, existe un tout petit théâtre, — un théâtriculet — joli (ce qui l'a fait baptiser bonbonnière) où l'on joue la comédie de genre et parfois le drame. On le nomme Théâtre Molière. Longtemps y a fleuri un répertoire *gnan-gnan*, en faveur auprès d'une sorte de clientèle prude qui soutenait l'institution de sa béquillarde sollicitude. Là pleurèrent de beaux yeux attendris au récit des malheurs de *Serge Panine*, en entendant la tirade : — Vous comptez sur les imbéciles? Vous aurez la majorité. — Têtes doctes qui... se sentaient blessées, se vexaient lorsque le maître de forges et sa Claire s'envoyaient réciproquement coucher durant cinq actes.

Il y a deux ans, les us de l'endroit furent modifiés. Y reçurent l'hospitalité des échantillons plus modernes de l'art dramatique, entre autres l'*Arlésienne*, ce délicieux chef-d'œuvre. Tout récemment *Sapho* a permis à une artiste de haute valeur de se révéler. Nommons M^{lle} Sylviac. Elle a créé une *Sapho* d'une vérité effrayante, traduisant, avec une justesse de nuances rigoureusement telle, la note de ce caractère de femme à laquelle vingt ans de sa vie mondaine au contact de hauts artistes ont donné un si curieux mélange de distinction acquise et de crapulerie d'instinct. M^{lle} Sylviac est un des plus beaux tempéraments que nous ayons vus au théâtre ; son début a été une éclatante révélation.

Voici — après un essai traité à la matinée littéraire, *Sœur Philomène*, qui, à l'abri de sa robe de virginité, expose crûment dans sa réalité un drame poignant, éclos et évolué dans la sévérité froide d'un hôpital. Avec une conscience et un talent rares, Jules Vidal et Arthur Byl ont tiré leur pièce de l'œuvre des de Goncourt qu'ils ont quintessenciée, se contentant d'adapter à la scène les phrases des romanciers — joailliers sertissant en couronne une poignée de diamants.

Le premier acte est un chef-d'œuvre de vérité. Pas d'exposition, le monsieur qui raconte à l'autre ce qui se passe, afin de mettre le spectateur au courant. La vérité se dégage nettement du drame, mais de la manière la plus naturelle et puissante.

Si, à Paris, Monsieur Sarcey (Francisque) a assisté à la première représentation de cette œuvre, il a dû, certes, en faire une maladie et... une conférence.

Le deuxième acte est terriblement impressionnant! Mais je dois dire que toute convention n'a pu ou n'a voulu y être évitée par les auteurs. Il y a, dans cet acte, du trop, de l'exagéré dans le dialogue, très peu de chose pourtant, des nuances seulement. Quant à la scène de l'agonie de Romaine, antiphrasée sur la prière murmurée au fond, c'est là, nous semble-t-il, un effet de théâtre, absolument truqué. Mais incontestablement, cette scène est poignante, et chacun s'y laisse prendre.

Quoi qu'il en soit,voici une belle et forte œuvre; elle est nouvelle et sera une révélation pour beaucoup. La simplicité pleine de grandeur qui en fait du grand art convertira nombre d'esprits intelligents mais peu initiés à la tendance rénovatrice du théâtre réaliste ou matérialiste.

L'interprétation de la sœur Philomène a été superbe, M. Alhaiza, le sympathique directeur y a donné une nouvelle preuve de son beau talent. M^{lle} Sylviac s'y est faite superbement émouvante. M^{lle} Plys, une élève de notre conservatoire, a rencontré de grandes qualités dans l'interprétation du personnage de la sœur Philomène.

* * *

Vous aurez bien entendu parler du théâtre libre de Paris. Un particulier qui de son état est quelque

chose comme commerçant, eut un jour l'idée originale et artiste de faire ce théâtre; y seraient joués tous ceux qui apportant des pièces nouvelles, frapperaient à l'huis directorial. Comme interprètes, des amateurs de talent et des acteurs de bonne volonté, agréés à cause de leur haute valeur, — au point que déjà, certains de ceux-ci s'honorent d'être du théâtre libre. — Des scènes de la vie jouées par des individus *qui les vivent*, ou par des acteurs assez personnels pour se les assimiler. C'est que dans ces conditions le talent pour un amateur c'est, à condition d'être intelligent et sensible, — de pouvoir garder sur la scène, le sangfroid et le naturel, de façon à être comme il serait chez lui dans une situation analogue. — Pour un acteur de profession, le talent d'interprétation réaliste est tout le contraire de ce qu'il serait au théâtre, où tout est correction, style, étude; où chaque mouvement, chaque innovation, sont appris et indiqués; où tout est préparé pour l'effet d'optique au détriment de la réalité. — Ici, pas de régisseur harmonisant l'ensemble d'une interprétation. Chacun apprend son rôle et le joue avec son tempérament et sa compréhension personnelle, de là une réalité scénique absolument superbe.

Pour se produire à Paris, le théâtre libre a dû prendre quelques précautions dont heureusement nous n'avons pas à nous entourer ici. La censure, cette inepte et tartufesque institution aurait évidemment rendu stérile la tentative de M. Antoine.

Aussi les représentations ont-elles lieu à huis-clos, dans une salle où ne sont admis que les invités. Les frais généraux du théâtre sont payés par quelques riches protecteurs.

M. Antoine et M^{me} M. Defresnes, les deux principaux interprètes amateurs du théâtre libre, sont venus nous donner trois représentations. Ils ont joué *Jacques Damour*, la *Femme de Tabarin*; puis M. Antoine a dit avec M^{lle} Balesta, le *Baiser*, trois œuvrettes écloses au théâtre libre.

Jacques Damour, tiré de la nouvelle de Zola par M. Hennique, est un acte naturaliste plutôt par la vérité des personnages que par la sincérité de l'action; toute la partie du drame qui se déroule à partir de l'entrée de Jacques Damour est excellente et vraie; mais l'auteur a cédé peut-être involontairement à l'habitude, aux conventions, en préparant son entrée dès le début de l'acte, et le dialogue, là, est peu naturel.

La femme de Tabarin, tragi-parade de Catulle Mendès, roule sur le sujet suivant. Pendant une de ses parades sur les tréteaux, Tabarin surprend sa femme en train de se laisser... conter fleurette par un mousquetaire. Il la tue. Les spectateurs croient que c'est là la Parade et s'émerveillent. Le sang qui coule du cou de Francisquine leur fait seul comprendre leur erreur. On pourrait dire que la crudité, — le naturel — des termes et du peu de personnages dans cette œuvre, font d'elles du naturalisme XVII^e

siècle. Il fallait voir la tête des " habitués „ à l'ouïe des mots : canaille, cocu et d'autres ; un instant, j'ai cru que l'on se fâcherait à cause de la... chaleur que Francisquine mettait dans ses caresses au mousquetaire. Mais tout s'est bien passé.

Dans la première de ces œuvres, M^{me} Defresnes a manqué de simplicité et de vérité ; dans la seconde, elle était superbe, elle mourait avec de tels spasmes que l'on frissonnait, et son cri suprême : Canaille, sortait comme un râle, mais un râle dans lequel elle mettait toute sa haine furieuse pour lequel elle a concentré toute la vie de ses derniers instants.

Le Baiser est une exquise œuvrette de Théodore de Banville, tendre, joyeuse, pleine d'humour et de guoguenarderie, dont les héros sont Pierrot et la fée Urgèle. Celle-ci était M^{lle} Baletta qui a réparé par son éclatante beauté ce que sa diction avait d'imparfait. — M. Antoine était Pierrot. — Cet artiste a interprété ses trois rôles avec une souplesse et une vérité extraordinaires. Tragique dans *Jacques D'amour* et dans *Tabarin*, presque parfait de subtilité dans le *Baiser*, il a prouvé son tempérament dramatique hors ligne. A quand le théâtre libre de Bruxelles ? Nous connaissons un Pierrot, cousin très germain de celui du *Baiser*, qui serait bien digne d'exciter l'émulation des amateurs. Mais où trouver un interprète assez fluide pour ne pas écraser les roses dans la neige ?

*
* *

Concert ici — concert là ! — cela ne finit plus. On demande *des* chroniqueurs musicaux. Je veux simplement dire que les concerts Servais ont doublé le cap de la tentative : ils ont réussi. Des programmes intelligents ; un orchestre excellent, des prix pour les différentes sortes de bourses assurent le succès de ces concerts qui sont du reste déjà suivis par tout un clan de sectateurs. Les concerts populaires sont toujours aussi beaux ; au dernier, le dimanche 10, nous avons entendu du Beethoven, l'entrée des Dieux dans le Walhall — bissée s'il vous plaît — le pianiste d'Albert, qui nous a *virtuosé* les oreilles ; Enfin des airs de ballet de Namouna, d'Edouard Lalo, un pauvre vieil artiste qui, après avoir mangé la misère pendant cinquante ans, vient de faire recevoir — je crois — ce ballet à l'opéra. Et si cette œuvre n'est pas une exception, quel talent ! son orchestre a de la puissance et de l'originalité. Espérons que la fin de cette carrière d'artiste malheureux recevra la consolante couronne qu'elle mérite et que le nom d'Edouard Lalo ne demeurera pas plus longtemps inscrit dans le martyrologe de l'art.

LUDWIG GHELDRE.

SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION.

C'est une véritable innovation que l'audition pour deux pianos donnée le jeudi 12 janvier, à l'Émulation,

par MM. Duyzings et Debeffe. Grand a été le succès de ces deux artistes. Nous les en félicitons bien vivement, d'autant plus qu'ils ont pris l'initiative d'une hardie entreprise. N'entendre rien que du piano pendant deux heures consécutives ! Cette seule pensée était de nature à effrayer certaines personnes. Mais, hâtons-nous de le dire, cette soirée a été excessivement intéressante et exempte de la moindre monotonie.

Il est vrai que le programme était très artistique et les exécutants des musiciens accomplis.

L'éclat du mécanisme, un ensemble parfait, et surtout une interprétation irréprochable : voilà toutes les qualités auxquelles MM. Duyzings et Debeffe doivent leur succès.

Nous avons entendu pour la première fois un duo de Rheinberger dont l'Adagietto en forme de "Canon," présente surtout de l'intérêt; des variations de Saint-Saëns sur un thème de Beethoven admirablement écrites pour l'instrument; de délicieuses variations de Schumann, et enfin un très brillant Rondo de Chopin.

Mentionnons aussi les deux valse romantiques de Chabrier (dont la première est charmante), jouées dernièrement à Liège par les mêmes interprètes.

Outre ces morceaux écrits uniquement pour deux pianos, trois transcriptions figuraient au programme, la célèbre danse Macabre de Saint-Saëns, dont la réduction reproduit fidèlement l'impression d'une exécution avec orchestre; la rêverie du soir de la suite algérienne du même auteur; et la si entraînante rapsodie de Chabrier : Espanà.

E. S.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.



LES SOIRS,

par EMILE VERHAREN.



Les Soirs viennent le livre I d'une œuvre dont seront les livres II et III : *les Débâcles* et *les Tombeaux noirs*.

Ainsi, n'être discret ce sied et dire le vouloir en l'œuvre intégrale, de l'Auteur. — C'est exprimer idéalement et suggestivement (or, par les rapports sans hasards, conscients et pensés, de l'Homme aux Milieux et à la Nature surtout) l'état d'âme particulier, en une période de vie, d'un nerveux et névrosé malade passionnément inquiet d'arts et de philosophies...

En *les Débâcles* : de ce Moi de tourments, lumineux seulement de la mort éternellement pâle et saignante des crépuscules, plus aigus et hostiles et de

mouvements s'exagéreront les angles : en les détails, le plus logique progrès du mal de la sensation vers le mal de l'idée.

En *les Tombeaux noirs* : dans l'essentielle vraisemblance demeurée de la comparaison universelle, s'enarrera la conception, pendant qu'on est malade et qu'on va du désir et la peur de cesser la vie au désir et la peur de la démence maîtresse, — des grandes idées de la Philosophie, de la Science et l'Art....

Mais de la réalité des *Soirs*, en ce volume, grand ! vienne mon admiration s'expliquer, exaltée, et empreinte inévitablement du scandement immense et inusité d'un martèlement aux sûretés vibrantes sur l'airain et l'argent m'émerveillant : noir, rouge et livide ciel.

Après la dédicace au très artiste et digne poète Georges Rodenbach, — ainsi que le demande le désir nouveau d'unité, par tel poème couvrant des grands thèmes la suite, le livre s'ouvre : *les malades*.

Glorieux de ténèbres ! donc ils diront qu'elle est pour eux cette œuvre, Qui osèrent aux heures troubles interroger

Si le bonheur régnait dans cet âcre égoïsme :
Souffrir éperdument, mais par sa volonté,

et Qui, ne voulant pas allumer devant la hantise du vêpre mille lumières ! tragiques curieux d'eux-mêmes penseront longtemps la voluptueuse torture.

Et se lève multiple un lourd vent de métal : et il

sera implacable et sanglant, et il sera lamentable
âprement à l'heure habituelle, à l'heure de hantise
adorée et haïe, et il assurera qu'au loin

L'ombre s'affermissait sur les plaines captives.

Et par les grandes ailes métalliques de plus en plus
sinistre, la détresse s'épand et le dégoût, et le désir

De s'en aller revivre en un monde nouveau
Dont le couchant pareil à un trépied qui fume,
Dresse le Dieu d'ébène et d'ombre en leur cerveau.

Et diluée aux sonorités poignantes de l'airain et
l'argent, la sinistre détresse s'épand : elle s'épand en
la déroute aux voix navrées des plaintes par les
routes, quand

.... Les plaines
Se remplissent de nuit et de tressaillement,

et elle s'épand qui saigne si l'on voit

.... monter la mort dans les adieux des soirs,

et lorsque se souvient la lune

.... des grands ciels brandis avec du rouge au clair.

Mais, dans le passé, des plains-chants éclatés d'ors de
déclins d'empires sans date elle s'épand ! et, dans
l'avenir, de songes luxuriants et giratoires de ceux
qui reviennent des Terres et des Mers, et qui ne sou-
riront plus,

Car les soirs leur seront de tourmenteurs aimants,
Les soirs et les soleils ouverts comme des portes.

Et de la détresse le monde entier s'angoisse : et l'on regarde

Partir pour l'infini les arbres pèlerins :

et parmi les sonorités plangorantes écartelées aux horizons coléreux tordent leur sourdeur et veulent s'évader les chênes d'autres âges,

Et leur sève se plaint plus tristement, que si
Le dernier cri du monde avait traversé l'ombre.

S'apaise par un automne une solennité mortelle largement. Mais entendez ! que le poème terminal : *la madone*, immensément rappelle — depuis telle envolée massive en ce mode insolite et tant trouvé, et si savant de vibrations :

Appels de cloche à cloche, ô mon âme des soirs !
Entends baller les mélopées
Autour des tours et des voussoirs,
Tombalement entrefrappées
Autour des grandes tours, ô mon âme des soirs !

rappelle immensément, tels élans épars évoquant la nuit de mort et de démente : entendez de la lèvre qui ne s'éteindra

De ceux dont les souhaits s'en vont plus loin que Dieu
la plainte d'amour et de peur brûler vers " la Madone énorme et noire „

Qui tient le houx, la rose, et le crapaud de bronze....

Tacite quasi, parce que perdue en le triomphe de ce livre, va ma louange pleine à ce puissant et à ce

droit artiste orgueilleux : à Celui qui vient de remplir l'attente large autour de lui ouverte, et dont le nom, si l'on est intelligent et sans mensonge, doit, proclamé ! sortir des vains tumultes désormais : Emile Verhaeren.

Décembre 1887.

RENÉ GHIL.

Memorandum. Les pages si cordiales de la *Wallonie* m'incitaient à résumer (ce mois sans doute) l'expression complète et égoïste de mon Art instrumental.

L'étude, le mois dernier, *la Littérature des Images*, de Albert Mockel, m'en dispense. Plus rien d'essentiel n'est à dire, à mon avis, de ma Théorie, et de ma pensée intime dite avec quel tact ! après cette Critique, qui m'est émotion douce et courage : venant de tel signataire. — Peut-être, uniquement, plus tard, sera-t-il logique d'exposer moi-même un peu de ma philosophie et du plan détaillé de mon œuvre : LA VIE, en trois parties : *légendes de rêve et de sang* (six livres), *la glose* (quatre livres), *la loi* (un livre).

Quant aux deux reproches que m'adresse M. Albert Mockel : trop de précision théorique dans la coloration vocale (très secondaire, d'ailleurs) dont la Science ne s'est préoccupée, car le rapport de l'air à l'éther n'est pas connu : et un peu trop d'obscurité dans l'exécution, ce blâme qui m'eût été adressé par mon propre article et dont tient compte mon livre I, en préparation *le meilleur devenir* : M. Albert Mockel a raison.

Pour les reproches si sincères et la louange si brave, ma gratitude, donc, à Albert Mockel, et merci à la *Wallonie*.

Janvier 1888.

R. G.

UN LIVRE D'ÉTRENNES.

Un volume illustré chez Piaget à Paris.

Aux devantures des libraires se coudoient les livres d'étrennes, mêlant, le soir, sous la clarté jaunâtre des becs de gaz les rutilances de leurs couvertures surchargées d'or ou plaquées de couleurs crues : les uns luxueusement illustrés pour des babies — moins difficiles autrefois quand d'affreuses images suffisaient à leurs jeux, — d'autres relatant des voyages agrémentés de fabuleux détails qui laisseront à l'esprit de leurs lecteurs trop jeunes une idée entièrement fautive des régions décrites.

Tâche malaisée que celle de choisir entre tous.

Un me charme :

LA COMÉDIE DES JOUETS.

Un délicieux recueil de Contes qui, pour s'adresser aux petits, n'en garde pas moins l'empreinte d'un incontestable talent.

Lemonnier les a écrits avec son cœur, il a fait appel à d'intimes et chères souvenirs : la funèbre dédicace l'indique.

Et des larmes semblent s'être glissées entre les feuillets; dès lors s'en dégage une philosophie qui pénètre et attriste.

Dans la *Noël des jouets*, quand paraissent, à la vitrine d'un bazar, des acrobates en caoutchouc;

de loustics polichinelles; des poupées follettes qui s'essayent à étaler le velours et le satin de leurs robes à queue en vue de leur entrée dans le monde — au sortir du magasin —; des vaches rouges ou bleues reposant à l'ombre d'arbres drôlement frisés; un Jésus de cire souriant à un âne qui le contemple sans jamais remuer la tête; un sapin illuminé, brillant au travers des vitres contre lesquelles les enfants pauvres viendront aplatir, au dehors, leurs petits nez rouges par la froidure de décembre.

Dans *la Chasse de minuit*, un homme poursuivant, infatigable, un cerf qui toujours se dérobe : Symbôle du Rêve irréalisé.

En un troisième encore, de petits personnages sortent à la file d'une boîte obscure pour rentrer sitôt venus : ainsi le passage en ce monde de tous les êtres qui naissent, s'attirent, se poursuivent éternellement et meurent sans jamais se rejoindre.

Ne pas chercher ici l'exubérant auteur de *Un Mâle* et de *La Belgique*, cet autre chef-d'œuvre.

Doucement coule le style des *Noëls flamands*, de *Bébés et joujoux*, de *Histoire de huit bêtes et d'une poupée*, avec, en plus, une note profondément mélancolique de nature à mettre, au cœur de tous, un sentiment — presque inconnu en cette ère d'indifférentisme vrai ou affecté — que Paul Bourget dénomme " la religion de la souffrance humaine. "

Camille Lemonnier sait, en telle occurrence, garder en son riche écrin les vocables rares pour se servir

d'autres qui chatoient sans aveugler : preuve d'un tempérament complexe mais personnel et artiste toujours.

MAURICE SIVILLE,

CAMILLE LEMONNIER ET SON DERNIER LIVRE :
LA BELGIQUE.

Pour écrire cette œuvre intime et vibrante : *La Belgique* (1), pour y faire chanter les souvenirs glorieux et les tendresses filiales, y évoquer dans leur atmosphère propre les plaines gaîment tranquilles de la Flandre et les ciels mélancoliques de la Wallonie, — il fallait être Camille Lemonnier.

Par un hasard qui est ici une heureuse chance, Camille Lemonnier est l'un des rares Belges qui — dans le meilleur sens, — soient vraiment belges. Les deux races opposées se sont fondues pour nous donner ce brillant évocateur des couleurs et des formes, ce doux et triste pensif analysant l'Idée.

Né d'une famille latine, et portant un nom bien wallon, il a senti de plus en plus s'épaissir autour de lui l'influence d'une éducation flamande, d'un milieu flamand.

(1) *La Belgique*, par CAMILLE LEMONNIER, un superbe volume, in-4°, de 750 pages, illustré par Mellery, Constantin Meunier, etc., chez Hachette.

Sa nature primitive s'est transformée, a dévié vers les rutilantes somptuosités des Thiois, et son œil de Wallon ne perçoit les objets qu'à travers une brume scintillante de souvenirs germaniques. — Mais, peu à peu, il se sent attiré par tout ce qui le rattache à la race wallonne. Et, à mesure que passeront les années, de plus en plus il s'inclinera dans ce sens. Son premier livre, voyez, a pour titre *Nos Flamands*. Puis viennent des *Contes flamands et wallons*, encore *Un coin de village*, où paraît la placidité joyeuse de nos voisins. Et alors se montre le but nouveau; c'est *Un Mâle*, histoire wallonne, enveloppée de reflets flamands, dans ces magiques descriptions de bois, de censes, de fêtes latines, toute cette vie romantique et bellement brutale des mardaudeurs, et ce triomphe de la force vive au soleil! C'est encore *Le Mort*, où l'atmosphère wallonne entoure déjà de ses tristesses réfléchies le drame raconté simplement, et cette analyse de deux cerveaux épais de paysans, et toute cette existence attachée à la glèbe. C'est *Happe-Chair*, qui gronde au milieu de l'âpre campagne industrielle, et ce peuple souffrant et bon qui se meut dans un air appesanti de houille et de fer, avec l'histoire de cet ouvrier si wallon, Huriaux, et l'observation de la race transposée jusqu'en la forme du livre.

Cette qualité de *Janus Bifrons* est rare, très rare chez nos artistes; — je ne parle point des bourgeois, qui sont tous belges. Et, lorsque nous avons trouvé

à la signaler, elle produisait parfois des mélanges inattendus et malheureux : Je cite ce peintre qui promettait du génie, et dont il n'est resté qu'Antoine Wiertz. Je cite encore, sans faire de comparaison, le jeune talent de Jean Delville, chez qui la couleur et le symbole se livrent une belle et déconcertante bataille. La plupart des artistes ainsi influencés sacrifient la Forme luxuriante à l'Idée, ou l'Idée à la Forme. Rien de pareil en Camille Lemonnier ; il garde le beau soleil des Flamands, et la mélancolie pensive de notre race.

Cette dualité nous vaut de splendides échappées sur les campagnes de bruyère campinoises, vers Anvers et le Limbourg, des évocations de soleil doré, des sensations de labeur pénible et germinant, lorsqu'il s'agit des terres poldériennes. La compréhension diverse et fourmillante de Camille Lemonnier pénètre aussi bien la blanche mélancolie de Bruges — ce chaton gothique dans l'or rouge des Flandres —, aussi bien la tranquillité riche des pays brabançons et les atmosphères grises de nos contrées, que la vie joyeusement lourde d'insouciance du peuple bruxellois, et les grondements rauques des bassins ouvriers, où trépident et crépitent, où ronflent, tonnent et crient la Vapeur et le Fer.

Jamais la Patrie, l'artistique et vraie patrie, n'a été vue et décrite en pareille œuvre. Car, à côté des Choses, Camille Lemonnier a su voir les Idées,

au-dessus de la nature adorable et variée ou torturée et noire, il a su faire parler la Voix de l'Art. Et ce sont des torrents d'images, aux mots pleins et sonores, rappelant tels trésors des musées flamands, tel chef-d'œuvre de sculpture ou d'architecture, telle ruine ou tels souvenirs sur lesquels l'Age a imprimé son formidable Remember.

Donc nous devons remercier en Camille Lemonnier le barde qui a chanté la terre natale comme lui seul pouvait le faire, et admirer le grand artiste profond et fort, éblouissant et suggestif, historien passionné des choses et des êtres, le vibrant impressionniste de nos paysages natals, et celui qui de cette matière forgée au feu du souvenir, a su marteler une Œuvre.

ALBERT MOCKEL.

Deux livres de vers nous sont venus, et demandent une courte analyse. *Le Missel*, par Raoul Pascalis (Raoul Russel) et *Élaine*, par Eddy Lévis.

M. Raoul Pascalis dédie son volume aux néo-platoniciens, parle du Symbole et se range ainsi nettement dans l'école nouvelle.

A mon sens, il se trompe. Ses vers, parfois sonores et beaux, sont absolument vides de sens symbolique, tout à fait en dehors des horizons qui s'éclairent à nos yeux. M. Raoul Pascalis n'est point le premier venu. On y trouve du lyrisme, de belles rimes graves

ou frêles, un élan qui n'est point commun et, sinon le coup de pouce de la personnalité, du moins une très apparente faculté d'assimilation.

Mais, parce que dans ses vers il fait de l'aimée la Madone et la Vierge de la religion catholique, parce qu'il la chante sous forme de prière, et qu'en ses strophes d'amour s'entendent des voix d'église, il ne doit point se dire adepte de la littérature novatrice. Car ses vers ont la coupe, les rythmes, les formules auxquels nous sommes depuis toujours habitués : Nulle recherche harmonique et voletante, point de ces dessins aux guirlandes indolemment gracieuses comme en savent tracer les Poètes d'aujourd'hui. Non, à peine est-il parnassien, et de fond et de forme ; il ne se rattache nullement à nos désirs présents. Mais son *Missel* est un élégant bouquet de fleurs connues, il porte un joli titre et, — sauf une grande incertitude dans le choix des verbes et des épithètes, — vaut par assez de qualités pour être lu, et même relu, avec plaisir.

Tout autre est l'*Elaine* d'Eddy Lévis. Le titre seul, — et son charme de pétales et d'ailes blanches nuancées de lilas, — la distinction du titre dit le contenu du livre. Ce sont quelques petites pièces, toutes chantées à la femme aimée ; mais non plus, ainsi que dans le *Missel*, avec la force un peu gonflée d'une éloquence ecclésiastique ; au contraire, du frêle, des choses douces et vierges, souvent raffinées de joliesse élégante, parfois adorables, et parfois un

peu minces. Ceci est de l'art très fin, mièvre, gracile et ennemi des vigueurs; quelques pièces ont la grâce exquise des mots chuchotés et des nuances perçues moins par les yeux que par l'esprit. D'autres sont par instants plus proches d'une demi-banalité courante; mais toutes gardent un parfum de délicatesse et de fragilité charmeuses.

Il y a là du Ronsard, du Pahureau beaucoup, tout un relent de la Pléiade, et des souvenirs voulus ou non de Pétrarque et de ses Amours. Le sujet commandait l'analogie; les titres, longs, doux et lents, la complètent; et l'impression définitive du livre est celle d'un bréviaire écrit par Pétrarque et Pahureau, pour être illustré par Watteau et Boucher.

A. M.

LES FORÊTS, par JAMES VANDRUNEN.

100 ex. non mis dans le commerce.

En un ravissant volume, J. Vandrunen a fait une suite de paysages de forêts d'une singulière acuité de vue et d'une curieuse et très artistique recherche. Ce sont des pages purement descriptives mais avec en plus cette pointe d'émotion dans la nature qui est une caractéristique bien moderne. Ces " forêts " sont presque des poèmes en prose dont le plus grand attrait provient surtout de la " manière de dire. "

Elles sont là au nombre de cinq : *forêt bleue, forêt rousse, forêt blanche, forêt rose, forêt noire*. Il serait difficile de préférer l'une à l'autre, sauf la forêt rose que nous avouons n'aimer guère. La forêt bleue est, elle, d'une impression tout à fait remarquable de fraîcheur.

Ce volume très artiste a été édité avec un soin scrupuleux. Il réalise une très louable tentative de nouveauté. Il est imprimé sur un papier couleur terreau, en vert, bleu, roux, argent, rose et noir. L'impression est très nette et ce mélange de couleurs charmant; deux seules restrictions, le texte argent est difficile à lire et le texte noir choque un peu après tout cet égaiement de joyeuses couleurs. Ce littérateur impressionniste a trouvé là l'écrin qui lui convenait, et ce volume est en tous points charmant.

Janvier 1888.

P. M. O.





PETITE CHRONIQUE.

Caprice Revue publie un excellent portrait de Camille Lemonnier, en tête d'un article de critique sur *La Belgique* signé Maurice Siville.

*
* *

MM. Albert Saint-Paul et Mario Varvara ont choisi ce titre pour le livre qu'ils préparent : *Album Parisien*. Un lapsus nous l'avait fait annoncer sous cette dénomination : *Notes d'album*. Et voilà l'erreur réparée.

*
* *

Superbe, le dernier concert du Conservatoire ; après une très inégale *Symphonie russe* de ce très fort musicien : Tchaïkowsky, des fragments symphoniques du second acte d'*Orphée*, un *Ave Verum* de Mozart et un écrasant et magistral motet de Leisring (tous deux massacrés par les chœurs) ; puis M. Engel de la Monnaie, un chanteur consommé et délicat, dont la voix est bien fatiguée, mais dans lequel l'on

sent un artiste. Son succès a été écrasé par celui du pianiste d'Albert, un prodigieux virtuose. Moelleux, finesse, phraser délicat et style rigoureux, servis par une surprenante souplesse et une dextérité déconcertante, il a tout cela. Nous en reparlerons.

* * *

Nous recevons le premier numéro du *Moyen-Age*, une revue philologique publiée à Liège et à Paris. Le Comité de rédaction se compose de M. G. Platon; M. Albert Marignan, auteur de remarquables travaux sur l'Eglise au moyen âge; et M. Maurice Wilmotte, l'érudit et artiste professeur de philologie romane, à l'Ecole normale de l'Université de Liège. Au nombre des collaborateurs figurent MM. Gaston Paris, P. Meyer, Kurth, Albert Réville, Hermann Suchier, etc. Nos meilleurs souhaits au *Moyen-Age*, et une poignée de main de félicitations à notre ami Maurice Wilmotte.

* * *

Notre collaborateur Louis Hirsche, édite chez Scheffer, rue de la Cathédrale, Liège, une mélodie sur des vers de Sully Prudhomme : *Ressemblance*. Prix : un franc. C'est la première et très délicate fleur de tout un bouquet que compose maintenant notre ami. Auguste Donnay l'a orné d'un très artiste dessin.

* * *

Une Réparation, la comédie de Fritz Ell, sera jouée : à Paris, au Cercle Saint-Vincent, par M^{me} Thénard ; à Gand, par les "Mélomanes", et à Tournay, au Théâtre de la Ville.

NOS LIVRES.

CÉLESTIN DEMBLON.	Contes mélancoliques (épuisés).	
	Nouveaux contes mélancoliques (épuisés).	
	Le Roitelet, poème (épuisé).	
	Noël d'un démocrate.	fr. 0 50
	Au Hameau, roman (en préparation).	
JULES DESTRÉE.	Lettres à Jeanne	» 4 »
	Les Primitifs italiens (en préparation).	
ÉCRITS POUR L'ART.	Quelques collections — avec portraits de Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle Adam, René Ghil, Stuart Merrill, etc. —	
	6 numéros	» 3 »
FRITZ ELL.	Une Réparation, comédie	» 1 50
	Madame Buschoff (en préparation).	
RENÉ GHIL.	Légende d'Ames et de Sangs (livre d'essais, épuisé)	» 5 »
	Traité du Verbe, avec Avant-dire de STÉPHANE MALLARMÉ (1 ^{re} éd. épuisée).	» 6 »
	Nouvelle édition	» 2 »
	Légendes de Rêve et de Sang (six livres) :	
	Livre II : Le Geste Ingénu.	» 3 50
	Les autres sont en préparation : en voici les titres : I. Le Meilleur Devenir ; III. L'Egoïste Preuve ; IV. Le Soin de Vivre ; V. Le Geste Epars ; VI. L'Evangile. Viendront ensuite : La Glose (en plusieurs livres) et La Loi (en un livre).	
ARNOLD GOFFIN.	Delzire Moris.	» 2 »
LODWIG HEMMA.	Les Fumistes Wallons	» 2 »
	Fleurs de Peau (en préparation vague).	
CAMILLE LEMONNIER.	Thérèse Monique.	» 3 50
	Un Coin de Village	» 3 50
	Un Mâle	» 3 50
	Le Mort	» 3 50
	L'Hystérique	» 3 50
	Les Concubins	» 5 »
	Happe-Chair	» 3 50
	Histoire des Beaux Arts en Belgique.	
	Noëls Flamands	» 3 50
	La Belgique	» 50 »
	Madame Lupart (en préparation).	
	En Allemagne (sous presse).	
V. EMM. C. LOMBARDI.	Glose à l'après-midi d'un Faune, de STÉPHANE MALLARMÉ (Musique).	

STUART MERRILL.	Les Gammes » 3 » Le Cycle de Wagner : XXII Sonnets (en préparation).
ALBERT MOCKEL.	Sont en préparation : Les Soirs Mouvants, prose symphonique. L'Essor du Rêve. L'Orgueil.
GUSTAVE RAHLENBECK.	Histoires estudiantines » 2 »
HENRI DE REGNIER.	Les Lendemain (épuisé) » 3 » Apaisement » 3 » Les Sites » 2 » Les Jardins d'Armide (en préparation). Quadriges, prose (en préparation).
GEORGES RODENBACH.	Les Tristesses » 3 50 La Mer élégante » 3 50 L'Hiver Mondain » 3 » La Jeunesse blanche » 3 50 Le Livre de Jésus, La Vie Morte, du Silence (en préparation).
ALBERT SAINT-PAUL et	MARIO VARVARA Album Parisien, en prose (en préparation).
FERNAND SEVERIN.	Le Lys, vers » 3 »
MAURICE SIVILLE.	Contes pour l'Aimée (en préparation).
ÉMILE VERHAEREN.	Les Flamandes (épuisé). Les Contes de Minuit. Les Moines » 3 50 Les Soirs » 7 » Les Flambeaux Noirs (en préparation).
MARIO VARVARA.	L'Exorde (en préparation).

◆◆◆◆◆

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gnusé ; George ; D'Heur ; Decq ; Desoer ; Aubette du Pont d'Avroy ; Aubette place Saint-Lambert.
- A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
- A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel ; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
- A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs ; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs ; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» **Nilson**, bout noir fr. 9-50 les 1000 boîtes

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction

}	ERNEST MAHAIM,
	ALBERT MOCKEL,
	P. M. OLIN.
	MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envol d'un numéro spécimen contre 30 centimes en timbres-poste.

SOMMAIRE :

Paul Bourget	Vers.
Camille Lemonnier	En Allemagne.
Georges Rodenbach	Paysages souffrants. (Vers.)
Stuart Merrill	Feuillets d'un vieux cahier.
Emile Verhaeren	Là-bas; Légendes; Les vieux rois. (Vers.)
Mario Varvara	Vieux rieur.
Eudes Bonin	Soir. (Vers.)
Gaston Vyttall	Poèmes ironiques.
Fernand Severin	Enfance; Le retour. (Vers.)
Ernest Mahaim	De mon carnet.
George Garnir	Requiem; La fin. (Vers.)
P. M. Olin	Mes mémoires.
Georges Rosmel	Miss Dispute.
Achille Delaroche	Pastourelle-kermesse. (Vers.)
Albert Mockel	Soirs mouvants.
L. H.; Albert St-Paul; A. Mockel; D.; Lud- wig Gheidre; E. S. }	Chronique des arts.
René Ghil; Maurice Si- ville; A. Mockel; A. M.; P. M. O. }	

Petite Chronique. — Nos livres.

Prix de ce N^o 1 franc.

Des presses de H. Vaillant-Carmagne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 2.



29 Février 1888.

LES SOIRS, par Emile Verhaeren

Un volume de vers, hors commerce, luxueusement édité à petit nombre,
illustré par ODILON REDON;
en souscription chez Mme V^e Monnom.

Prix : 7 francs.

VINCENZO M. LOMBARDI

Glose à l'Après-midi d'un Faune,
Poème symphonique
chez l'auteur, 10, Avenue Reille, Paris

Prix : 5 francs.

LE LYS, par Fernand Severin

avec Frontispice par H. DE GROUX
chez Lacomblez, rue des Paroissiens, Bruxelles et chez Lemerre,
Paris.

Prix : 2 francs.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Bureaux : Rue du Jardin Botanique, Liège.

Abonnement : 5 fr. par an.

HISTOIRES ESTUDIANTINES

Par Georges ROSMEL (Gust. RAHLENBECK)

chez B. Knoetig, 70, rue Verte, Bruxelles.

Prix : 2 francs.

A PARAÎTRE EN AVRIL

CONTES POUR L'AIMÉE, par Maurice Sivilie

Un volume de grand luxe format in-8° jésus,
illustré par Emile Berchmans.

Prix en souscription : DIX FRANCS.

Ces exemplaires seront tous signés et numérotés
à la presse.

On souscrit chez M. Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur,
rue du Jardin-Botanique, 12, à Liège.



LETTRE.



TÉPHANE Mallarmé nous adresse — et nous aimons à la publier, — la lettre suivante. Les pages du Maître sont trop précieuses et celle-ci nous est une trop douce joie, pour que nous résistions au plaisir de la faire connaître à nos lecteurs.

Mon cher confrère

J'ai à vous remercier ; et à m'excuser, non de mon silence après votre gracieux envoi de la collection (vous savez que les lettres ne s'arrachent au poète en train d'un travail, qu'à la façon du linge sur la peau d'un malade, ou douloureusement) mais de ne vous avoir pas répondu par ma collaboration. Il faut, pour résister à cela, devant LA WALLONIE, qui me paraît le recueil jetant, avec le plus de matin, la note présente chez vous et remplaçant bien nos Ecrits pour l'Art, un motif.

Simplement que j'ai renoncé, d'ici au jour qu'il me sera permis de produire, dans leur stricte et totale évidence, quelques idées qui me hantent encore incomplètes ou troubles, oui, malgré toute une vie ! à rien distraire de ma pensée prématurément ; ce n'est jamais qu'une mauvaise besogne et la tronque ou la dénature, antérieurement à elle-même.

Mais je vous lis, avec joie.

STÉPHANE MALLARMÉ.





QUELQUES ŒUVRES D'ART (1).

(CASSEL, LA HAYE.)

Cassel.

U'EST aux de Goncourt, beaucoup, et à Bürger un peu, que je dois d'être venu ici, et je les en ai cordialement maudits. Le très sagace critique dont les excellentes études ont mis en due lumière les principaux artistes de l'école hollandaise, disait grand bien du Musée de Cassel; et les de Goncourt, dans cet admirable livre : *Idées et Sensations*, la quintessence de leur *Journal* tant apprécié ces derniers mois, avaient noté l'impression d'une étrange capitale où il semblait que personne ne régnât et au Musée, des Rembrandt presque ignorés, surtout l'un d'eux, en une prestigieuse description : *La Bénédiction de Jacob* !

(1) Notes de voyage. Voir LA WALLONIE, 4 novembre 1887 : *Cologne et Francfort*. — Dans le prochain n^o, Amsterdam.

Quelles désillusions ! J'ai trouvé une ville assez grande, mais flairant terriblement la province et la déchéance, et infectée de militarisme. On entend dans les rues trop larges et presque désertes, sonner des éperons et des sabres ; partout l'empreinte prussienne et le brutal souvenir de 1870 s'attestent. Et de ce musée tant vanté, que dire d'assez méprisant, d'assez flétrissant ? C'est plutôt un meeting de toiles qu'un musée. Quelle démolition à faire, cette célébrité, et quel service à rendre aux infortunés qu'attire à travers l'espace, son renom usurpé : ne partez pas, amis et prenez garde ! N'allez point cogner là-bas vos enthousiasmes aux murs décevants de cette très médiocre galerie. Votre culte pour Rembrandt en aurait les ailes cassées et il vous faudrait beaucoup d'efforts pour conserver de l'estime à Jordaens et à Rubens ! O les chromos abjects, les œuvres infâmes de maîtres vénérés !

Il y à Cassel presque autant de REMBRANDT que dans la Hollande entière. Mais tandis que la patrie conservait ses chefs-d'œuvre, Cassel s'occupait à collectionner les rebuts et les défaillances de son labeur formidable. Sont là, du maître, des portraits lamentables, des portraits qui font mal à celui qui l'aime, tant il semble révéler de vileté d'âme, de bassesse de peintre méticuleux et bête volontairement, humiliant son art, en de lâches complaisances à d'imbéciles désirs de bourgeois qui paient ! De faciles besognes, qui paraissent souillées encore

des préoccupations de lucre qui les inspirèrent, et pour lesquelles le peintre parcimonieusement triait les magiques qualités de son pinceau. Jamais Rembrandt ne m'était apparu sous cet aspect.

Jamais non plus je n'ai senti, comme à Cassel, tout le côté de procédé monotone et commode qu'il y a dans ses œuvres inférieures, ses éclairages absurdes, ses couleurs de convention, la faiblesse de son dessin.

Il convient d'excepter de cet anathème un beau *Paysage*, la *Bénédiction de Jacob* dont parlent les Goncourt, en dessous pourtant de leur brillante interprétation, car je ne sais si l'artiste, au lieu du large symbolisme qu'ils y découvrent, n'a pas simplement cherché un bel effet de lumière rouge et or, bien supérieurement atteint dans la *Fiancée Juive* d'Amsterdam et enfin un superbe *Portrait*, où j'ai retrouvé tout son génie.

Le catalogue, — un catalogue comme plus une collection publique n'oserait encore en avoir actuellement — le renseigne ainsi : “ *Portrait de Nicolas Bruyningk, Secrétaire de la Chambre des Insolubles, à Amsterdam, signé REMBRANDT 1568* ” et ajoute ce boniment ridicule : “ *La très spirituelle conception de cette aimable personnalité, aussi bien que l'extraordinaire liberté et maîtrise de l'exécution ne peuvent être égalées.* ” C'est idiotement dit et il est agaçant de se voir imposer des impressions, mais c'est juste.

Je sais peu de portraits plus beaux que celui-là.

De la seconde manière de Rembrandt, quand sa libre originalité, déployée soudain, commençait à déconcerter ses contemporains, il est aussi largement traité que le merveilleux portrait du bourgmestre Six ; et, dans la tête mélancolique et fière du jeune homme, s'indique un monde de pensées, le mystère psychologique d'une existence, cet au delà — qui est le meilleur et le plus pur de l'art, — et que Rembrandt sut parfois mettre en des œuvres, préoccupées surtout, en apparence, de restituer la réalité et la vie !

Mais que dire du reste ! Les RUBENS et les JORDAENS et les HALS s'étalent et tous ont l'air de copies. Leur peinture est terne et pauvre, et leurs caractéristiques s'exagèrent en insupportables défauts. Puis c'est la cohue obligée de petits maîtres hollandais qui, lorsqu'ils ne sont pas parfaits, sont fort déplaisants. Ici, ils sont pires que partout ailleurs.

Et l'on se promène désespérément à travers les salles d'où suinte un ennui lourd. Des Anglais aux guides rouges, s'exaltent de confiance. Malgré toutes les désillusions, on est stupéfié quand on ne trouve dans le cabinet des écoles belges et françaises que quatre GÉRARD DE LAIRESSE, deux BERTHOLET FLEMAEL, deux POUSSIN, un INCONNU, deux CARLO CIGNANI, un FRANCESCO TREVISANI (').

Après cela, quelques Allemands primitifs MATHÈ.

(') Absolument exact. Catalogue, page 20.

GRÜNEWALD et BERNARD STRIGEL entre autres, paraissent splendides et vous arrêtent quelque temps, et l'on retombe, dans les écoles italiennes représentées seulement par des copies du TITIEN et les plus repoussants produits de la fabrique bolonaise. Puis, pour finir, — le coup de grâce : rêve-t-on cela ! — une salle entière de copies de RAFAËL !

J'en suis sorti furieux et m'en fus promener mon désappointement dans le parc du Grand-Duc. Et il se trouve que ce parc, que je n'espérais point, était encore la plus attirante des œuvres d'art de Cassel. Immense et royal, avec de vastes pelouses, des pièces d'eau, des taillis comme des forêts, et des allées, dans de très hauts et très vieux arbres, larges pour y mener toute une cour, des cygnes lents sur les étangs sombres et des blancheurs de statues, au loin, comme des ombres sveltes aperçues dans les bois, la paix, la majesté de seigneuriaux domaines, un grand décor XVIII^e siècle et princier, qui me consola.... Puis c'était abandonné et désert ; et en Allemagne, moins il y a d'habitants dans le paysage, plus c'est beau !

La Haye.

Chez un marchand de tableaux, M. v. W..., qui sait être en même temps un délicat artiste et un appréciateur d'un goût sûr, et que les seules exigences des bourgeois acheteurs n'empêchent pas d'aller hardiment vers l'art nouveau, vers les tenta-

tives originales et déconcertantes, — dans une maison emplie de toiles choisies, audacieuses, indépendantes, et exquisement encombrée de bibelots précieux, j'ai pu admirer l'œuvre de l'artiste qui est, à l'heure actuelle, le premier de ceux de Hollande : MATHIEU MARIS. Il exposa au XX en février passé et j'en disais alors, dans la *Jeune Belgique* : " de MATHIEU MARIS, quatre petits tableaux qui font désirer un envoi plus important, surtout cette admirable *Réverie*, si chaudement colorée dans une gamme de tons bruns et roux, avec toute une poésie de mystère en ces fouillis profonds, et une grâce énigmatique et inquiétante en cet enfant qui songe. „ Il fut peu remarqué, et la plupart ne s'appliquèrent point à le distinguer des deux autres MARIS déjà célèbres, WILLEM, le peintre d'animaux qui exposait en même temps des vaches d'une opulente couleur, et JACQUES, l'admirable paysagiste dont on se rappelle le *Souvenir de Dordecht*, au salon de Bruxelles de 1884. MATHIEU MARIS est supérieur à ses deux homonymes de toute la hauteur d'une rare intellectualité. C'est un peintre aussi, et qui a l'habitude prodigieuse et la science consommée du métier, mais c'est surtout une âme. Nous entrons avec lui dans un monde étrange, presque inexploré ; il dérouta d'abord tant il est inattendu, mais on le chérit ensuite avec d'autant plus de ferveur, qu'il n'a pu être compris qu'après une difficile initiation. Dans les champs de l'art, un sillon nouveau.

J'ai vu chez M. v. W.... six tableaux et un fusain, le labeur de longues années, car MARIS est, paraît-il, un furieux de perfection, jamais satisfait de lui-même et s'acharnant à réaliser ce qu'il a voulu. Étaient là : un portrait d'enfant, œuvre ancienne déjà, d'une facture un peu sèche comme un B. Van der Helst, mais avec des accents décidés et une allure à la Velasquez ; un fusain : un château, vieux manoir de légende, perché sur un rocher, dans des arbres, au milieu de buées, très vague, rêveur et doux comme un Corot ; deux têtes : une jeune fille blonde, mi-renversée, à la bouche comme un fruit, l'autre quelque Cléopâtre fière et superbe, l'œil noir impératif, une chair mate sous un bout de draperie orange ; — un paysage gris roux, au matin, très incertain, un effet d'aurore brumeuse d'une rare délicatesse de tons harmonieux comme certaines esquisses symphoniques de Whistler — une autre tête de femme, sous des dentelles blanches et des fleurs virginales, à demi voilée, une fiancée candide et ingénue, mais en même temps si bizarre, avec des dessous de caractères si fantasques, une apparence raide de poupée, je ne sais quoi d'artificiel, d'étrange, véritable chef-d'œuvre qui m'a rappelé mes émotions devant les Redon ; enfin, un grand tableau, une rêverie : une châtelaine à demi renversée, en robe bouffante d'époque vaguement lointaine, autour d'elle des architectures longues à discerner, peut-être un palais, une fenêtre, un vitrail. Dans l'ombre, une tête de sorcière, telle on

en voit dans des albums de Crane ; et dans le haut passe comme flottant dans la nuit un pâle et triste visage de jeune homme, aux yeux douloureusement amoureux, comme, après certains primitifs italiens, Burne Jones en a su mettre en ses tableaux. — La *Réverie* exposée au XX faisait penser à Gustave Moreau, mais il y a encore dans celle-ci des traits communs avec le maître français.

Que voilà de noms cités et d'analogies : Velasquez, Redon, Whistler, Moreau, Burne Jones ! C'est qu'il est bien difficile vraiment, quand on doit parler d'un peintre original et neuf, de caractériser son talent, sans recourir à des comparaisons souvent forcées. Maris a un peu du génie de tous ces maîtres, mais il a le sien bien à lui et cet ensemble de toiles si variées a un indéniable accent personnel. Comme tous les peintres du Nord, c'est un coloriste ; il possède le secret des tons rares et splendides, mais il s'en sert de très discrète façon. En cela, il se rapproche plus des Anglais que de ses compatriotes. Pas de touches violentes et grasses, mais un travail extrêmement serré, poussé aussi loin que possible, sans jamais aller à la méticulosité. Pas de couleurs tapageuses et en contraste, au contraire, une volontaire atmosphère, cherchée, peinte, vaguement brune ou rousse, enveloppant tout, couleurs et nuances, dans un moelleux de songe et par conséquent une tonalité générale uniforme, où très délicatement vibrent des harmonies spéciales.

Mais ce n'est pas ses extraordinaires qualités de métier : cet œil si sensible aux plus subtiles correspondances, cette main si sûre d'elle-même — les têtes de la châtelaine et des pages dans la *Rêverie* sont des merveilles de dessin et des merveilles d'une facture fort curieuse et dont le secret est difficile à découvrir, — que je veux louer en Maris. Ce qui le met si haut et si à part dans l'art de ce temps, c'est que c'est un peintre de mystère. Comme Moreau, comme Redon, il met un peu d'illimité dans ses œuvres. Elles sont longues à comprendre, et jamais on n'est certain de les avoir entièrement perçues. Suggestives plutôt que descriptives, elles valent par l'énigme qu'elles nous posent et l'écheveau sans fin des réponses possibles qu'elles y font. C'est l'imprévu, et l'étrange, le millier d'hypothèses, d'idées vagues, de sentiments confus, variables et mobiles comme le dessin des nuages au ciel. Telles certaines sensations, peu définissables données par la musique. Et rêveries qui bien admirées, prennent rapidement la signification profonde de symboles, tant elles synthétisent d'impressions, et réalisent, en images, des idées. En ce sens supérieur, Maris est plus qu'un peintre, c'est un artiste. Et c'est pourquoi, en attendant quelque étude sérieuse, j'ai voulu donner dès maintenant ces notes trop sommaires, car je ne sais pas, pour qui critique, de plus certaine satisfaction et de plus légitime orgueil que de devancer les admirations et d'aller aux ignorés qui seront les gloires de demain.

PHILIPPE ZILCKEN, l'excellent aquafortiste, a fait d'après Maris deux superbes eaux-fortes ; l'une d'après un tableau que je n'ai pas vu : *Un baptême en Suisse*, très curieux en son arrangement bizarre et d'une émotion intense en son intimité, l'autre d'après le fusain, le paysage au château de légende, perché sur son rocher au milieu des arbres, comme dans un rêve.

JULES DESTRÉE.





EXTRAIT DE «MEILLEUR DEVENIR»

(DU MANUSCRIT NON REVU).

ARGUMENT : LE MEILLEUR DEVENIR est le Poème du Darwinisme.

En ce poème III : venus des Pro-
tistes nés d'inconnues et simples
réactions chimiques (« l'Animé - qui -
n'est -Autre »), se séparent résolument
en leurs deux milieux, l'air et l'eau,
le monde végétal et le monde animal...
Des éruptions partielles immenses
agitent la Terre et la Mer...

Pour l'entière compréhension de
l'instrumentation : passent quelques
thèmes de l'Ouverture et des deux
premiers poèmes, et le grand leit-
motiv « et selon le progrès... »

POÈME III.

et l'éparre a sillé les amas de naguères

et le doute intégral s'agite de purs grés
(la pluie évanouie et lente dégénère)

et soulageant la mer grave sans dénouements
se dépose longtemps l'espoir des sédiments.

et qu'il appert qu'un monde en existant augmente
 qu'engendra l'Animé-qui-n'est-Autre girant !
 Il le meut au salut de la lourde lumière
 dont les dispensateurs aveux planent errés :
 O suite en le vivant Tressaillement en suite
 en le long verdoisement dans la vague exhumante
 et le plus haut que doit l'air qu'elle expérimente
 en l'ample aggrippement qui vainque végétal :
 Il le meut au salut de la lourde lumière !
 O qui monte agité du grand sort inquiet
 de digérer l'appât des sels qui gisent, et !
 Apte à se segmenter d'étrangers qu'il avère
 ou laissant évaguer vers des songes d'ovaire
 d'un pollen animal les songes viateurs,
 de prodiguer le mieux d'Autruis ampliateurs
 vers une plante vraie et dans l'azur séduite :
 O suite en le vivant Tressaillement en suite
 mêlant immensément le hasard génital
 sous qui gère la loi d'ellipse dilatoire :

Amour — germe dans lui de lui germant — Amour.

(la pluie évanouie et lente dégénère)

Or houlante nuement sous la voûte la Mer
 (la pluie évanouie et lente dégénère)
 de ses dessous et ses monts morne arrache et
 Montre non sonore et haut Trésor au muet
 gisement pur aux nuits aux plages qui plangorent
 Quels animaux d'aurore impuissants à mouvoir
 leur mollesse gardée en un derme stérile
 narrant qu'ils viennent des passés plus seuls qu'hier
 Où les viscosités natives lent explorent :

et leur long devenir végète le devoir
(O suite en le vivant Tressaillement en suite)
de digérer l'appât des sels qui gisent, et !
Apte à se segmenter d'étrangers qu'il avère
ou laissant évaguer vers des songes d'ovaire
d'un pollen animal les songes viateurs,
de prodiguer le mieux d'Autruis ampliateurs
vers l'animal lui-même en mouvement et gloire
Mélant immensément le hasard génital
sous qui gère la loi d'ellipse dilatoire :
Amour — germe dans lui de lui germant — Amour

et là depuis le grand nuage originaire
la pluie évanouie et lente dégénère.

Tel en les deux milieux que le voilà divers :
et qui du sol premier qu'onde ne violente
Tôt épris de plus loin envia l'univers,
et qui dut uniment en sa genèse allante
éprouver que valaient pour qui vive et supplante
Toutes les nuits et les phosphores de la Mer
Tièdes aux âges lourds et multiples d'une ère :

Tel en les deux milieux que le voilà divers :
l'unique monde plein d'évagation lente
qu'engendra l'Animé-qui-n'est-Autre girant
des neutres unions sous l'ondolement seul grand,
en deux grands orientes pullulants évolue
Vers la loi pressentie et la plus vite élue :
O le plus amplement et le plus âprement !

et selon le progrès de l'ellipse suprême
aux deux points éloignés s'éloignant au désir
Qu'elle règne la droite universelle et même
Aussi loin qu'en deux sens aillent rêve et loisir.

et les Midis et les Minuits s'améliorent.

Quoique réempourprant les Terres et dressant
l'onde et l'angoisse et leurs Tourmentes qui d'éparre
(en quels Torrents de leurs lueurs en quels Torrents)
Troueront même Midi dont le Minuit s'empare :

Mais unissant l'espoir des files long issant !

(la pluie évanouie et lente dégénère)

en vain d'épuisements plus haut d'ire et d'ardeurs

Tonne en hasards le soin dernier d'ardeurs mourantes.

RENÉ GHIL.

(LE MEILLEUR DEVENIR : livre I, en préparation, de
LÉGENDE DE SONGE ET DE SANGS, première partie de la
VIE.)





SPLEEN.

Pour mon ami Joseph Duvivier.

A ma fenêtre, un soir d'été. Un calme immense endort toutes choses. Le disque rouge du soleil vient de disparaître derrière les montagnes. Dans la grisaille crépusculaire, les masses brutales des maisons, baignées de buées bleuâtres se découpent anguleusement. Des réverbères s'allument, un à un comme de jaunâtres feux follets aux lueurs falotes dans l'indécise brume vespérale. Le croissant lunaire d'une magnétique pâleur, trône dans le bleu qui s'assombrit graduellement. Une étoile solitaire, hâtive à son poste nocturne, semble l'œil placide d'une Vierge ignorante et inviolée, morte sans avoir soupçonné la sanglante âpreté des terrestres amours. Des chauves-souris, zigzaguant par les airs, esquissent de fantastiques arabesques en leur vol bizarre et cassant. A l'horizon fuit, blanche et comme éperdue, la fumée d'un train invisible. Sur le fleuve aux eaux étincelantes, rapide

et silencieux, un vapeur glisse, et l'on dirait d'un cygne noir, énorme, nageant dans l'onde glauque, si mystérieuse ! Une brise tiède vient réveiller les feuillées assoupies, qui se plaignent discrètement.

Près de ma fenêtre passent, dans l'air saturé de senteurs capiteuses, des bourdonnements de lucioles, apaiseurs, plaintivement.

Et, torturé par l'ennui de vivre, souffrant de ne pouvoir ciseler un beau vers merveilleux, un vers grandiose et candide, où je mettrais toute mon âme, je rêve à l'ultime délice de me figer dans l'éternel oubli, dans la Mort généreuse, pareil à ces saints de vitrail dont l'œil extasié louche immuablement.

SOUVENIR D'ANTAN.

Pour la belle Réveuse.

Dans la rue boueuse et maussade, sous la pluie crépitante, bousculé par les passants indifférents, j'allais, comme une épave en dérive, promenant mon spleen sous la tristesse du ciel gris.

Soudain, comme attirés par une puissance magnétique, mes regards se portèrent à ma droite, vers les fenêtres d'une maison riche.

Et je vis, mélancoliquement assise derrière la porte vitrée qui donne sur le balcon désert, une jeune fille, très délicate, d'une beauté de pastel ancien, blonde, avec de grands yeux bleus, attirants, vaguement rêveurs..... D'une main lasse, dont l'aristocratique pâleur s'harmonisait, dans un accord intime, avec les teintes exquisement fanées de son peignoir rose et des tentures mauves, elle soulevait le rideau.

Comme devinant ma détresse grande de faible, son regard sourit au mien, tristement tendre, doux comme une caresse.

Et ce fut, en mon âme, comme un éblouissement de soleil printanier. Je sentis un bonheur immense, débordant : la tête haute, d'un pas léger, je continuai ma route en souriant, radieux, enchanté, au delà d'humaine expression, d'avoir reçu dans un regard la pitié consolante, l'affectueuse compatissance de la splendide rêveuse ; tandis que le soleil, plus éclatant entre deux nuages noirs, tombait en rayons drus sur les toits lavés et miroitants.

CHARLES DELCHEVALERIE.





L'ANNONCIATRICE.

A Albert Mockel.

In cette nuit mobile et sombre
Sourde aux parfums silencieux,
Au fond du songe de mes yeux
S'est répandue une enfant d'ombre ;

Son corps paré pour le matin
Des blancheurs de son âme entière,
A mes lèvres fit la lumière
De ses murmures de satin.

Or cette enfant, fleur rayonnée,
En mes yeux où son âme dort,
Dans l'ombre s'est illuminée
Du réveil d'une chambre d'or.

CHARLES VAN LERBERGHE.





SCÈNES DE BAL.

FRAGMENTS.



VOICI, telles que pleurs, les fraîcheurs d'aube fuir :

Se plisse en rides l'eau sans douce brise neuve
et des fleurs ! et des fleurs s'effleurent sur le fleuve.

Aux rives : les éclats de rire du plaisir.
les froissements épars de leurs robes de soie
et, ce soir ! avec le départ les feux de joie.

Mais des gondoles pour tous ces fous de désirs :
loin ! c'est loin que le cher bouquet d'arbres verdoie.

En les longs bois frissonne un solo de hautbois,
et se mêle aux frissons quelque musique grêle.

La rose aurore arrose et dore les longs bois.
et la brise s'avive et frêle, vite et frêle !
traverse l'eau vers l'île où vont les voix.

*

Ils sont partis au pas flaneur que leur accordent
les violons, moqueurs fripons, dont vite mordent
sur les cordes des sons mâchonnés — les archets.

Une brise d'airs vifs verse ses cascates
sur les saluts muets souris vers les surjets
des falbalas pincés par les gants de dentelles.

Et si frères ! leurs pieds d'élégants amoureux,
enrubannés sous des souliers si savoureux,
qu'ils semblent dire et délier cette vieillesse
du rire aigu, regain de vieillard en liesse,
d'harmonica, de clavecin : joujoux d'enfants.

Aux mouvements des distingués paniers bouffants
trémole, et s'accentue, et chevrote, et soupire,
Si tremblotant, si secoué, cassé, — ce rire
que les seuls violons, sur l'aigret tenu,
filent menu, menu, menu, menu, menu.

*

Fêtes vers Cupidon se vocalisent douces
par des rappels d'échos — pour les déçus lointains.

Des guirlandes d'enfants seigneurs, mûrs aux dédains,
dandinant dans des sons claqués doubles de pouces,
délicatesse de castagnettes : les mains !
innocences de chairs que nacent les fossettes,
offrant à l'enfant dieu les délices doucettes
des jeunes mères si frivoles des demains,
qui tétèrent le lait de la Mère des mères.

Et les frères bras nus, en guirlandes passant,
ont des enlacements tourmentants de chimères
serpentine, — et les frères bras brandissant
les signes conjugaux d'absences éphémères
appellent les Toujours des Lendemain issus.

Et des rappels d'échos martèlent les déçus
que sucrent de façons rieuses et rebelles
en leur mignard effarement les folles belles !

Tant que vers Cupidon volent, frêles et nus,
les bras nacrés d'enfants en guirlandes venus.

*

Panaches perlés, gerbés ont jailli les jets d'eau joyeux,
et jaillissent lourds d'écumeux pompons, gerbes cajoleuses.

Des rondes d'enfants, des rondes de fleurs, des rondes frôleuses
vont se pavanant et se déployant d'un élan soyeux.

Et, panaches blanches, jaillissent toujours les gerbes fécondes :
trionphe d'écume en la moire d'eaux qu'enlacent les rondes.

Bondissants et vifs, savamment lancés, volent les volants
dont se croisent haut les frémissements si neigeux de plumes :
frissons de duvet semblant s'échapper des laines d'écumes.

Les jets argentés s'élèvent joyeux panaches croulants.

Et pleure les fleurs, ses flocons frileux dont plus il n'ondoie,
le joli gazon, le gazon foulé par les jeux de joie.

La foule poudrée au bruit des torrents ondule — et les cris
des rires d'enfants sonnent cristallins les notes loyales
de cette fragile et lasse folie où les guilleris
des lascives voix s'orchestrent aux jeux des ondes royales.

*

Flotte un envollement las de teintes fanées
en les tiédeurs de blancs ramages de blancheurs.

S'avance un pas menu d'élégance — et, lècheurs
de nudités des fleurs sur l'herbe talonnées,
les souliers palpitants glissent au noble pas,
en les tiédeurs des froissement frêles de robes.

Les menus pieds pressent le pas — mais ne vont pas
sans balancer en des blancheurs ternes de globes
les fraîcheurs pâles des perruques à frimas.

Parmi les lys et les iris glisse et s'irise
le las envlement de soie aux plis d'émail
des nudités de leurs robes où flotte, et frise,
et s'éploie un duvet de cygne en éventail
que pervertit de mignardise un geste mince.

Si délicat meurt d'élégance un menu pas
où les pieds amincis lassent les falbalas
qu'entre deux doigts coquettement discrète on pince,
en les tiédeurs d'envolement et les fraîcheurs
des iris près des lys irisés de blancheurs,

quand s'alanguit telle douceur de ce sourire,
au pas, flaneur; si mièvre au geste, et qui désire.

ALBERT SAINT-PAUL.





CHRONIQUE DES ARTS.



A Bruxelles.

Armand Sylvestre est venu conférer à Bruxelles, il y a un mois. Ne croyez pas que je vais longuement vous entretenir de ce peu intéressant personnage; je veux simplement vous dire que, sous prétexte de nous parler du théâtre de George Sand, le conférencier nous a raconté des histoires très drôles sur MM. Dennery, Daudet, et.... M^{me} Sand, même.

Il nous a lu — aussi mal qu'il les fait — des vers qu'il écrivit à la mort de cette grande femme. — Rien ne doit plus nous étonner ! — Le même Armand a commis une pièce caramélisée dénommée la *Mort de Sapho*, qui, ayant été dite atrocement par des acteurs fort mal disposés, sans doute l'interprétation valant l'œuvre, a fait un four noir.

Pauvre Laripète :

Max Waller a fait jouer dernièrement, un tout petit acte, très applaudi, intitulé *Poison*. — Nous décomposons : une conversation entre une mère, son fils, une

jeune fille " très bien, „ une histoire sur la création du monde et du.... thé vert, narrée par le fils — un avocat célèbre, nous apprend-on ; — une scène entre ce jeune Cujas et " une de ces femmes qui sont la honte de leur sexe et l'opprobre du genre humain „ (cette phrase de Tartuffe est écrite par un étudiant ! O vertu !) sa maîtresse qu'il vient de " lâcher „ ; puis l'intervention de la maman qui essaie de mettre à la raison et à la porte, cette Sapho récalcitrante, laquelle feignant le désespoir, tire de sa poche une fiole de poison. Elle va avaler le " fatal breuvage „ quand la maman le lui prend des mains et l'ingurgite ; — ça, du poison ? allons donc ! — Et très " estoumaquée „ *celle qui doit son bien-être à son déshonneur* ⁽¹⁾, sort en disant à son " type „ : Décidément, mon bon, ta mère est plus forte que toi ! — Le mot de la fin est très théâtral, et a porté, mais nous doutons fort qu'il existe une maman assez imprudente pour être aussi forte que cela. — *Poison* est très gentiment écrit et est une bonne œuvre parmi le menu bagage littéraire de Max Waller.

*
* *

Le 6^me concert Servais avait fait salle comble ; le programme était superbe. Après la délicieuse ouverture *des noces de Figaro*, de Mozart, très bien rendue, M^{lle} Elly Warnots a chanté un air de la *Flûte*

(1) Voir pour renseignements sur cette phrase majestueusement pudibonde, le juge qui a prononcé le jugement dans l'affaire Righellini à Bruxelles.

enchantée. M^{lle} Warnots est une cantatrice à voix forcée; de savantes études de gymnastique vocale ont suppléé chez elle aux qualités naturelles absentes. Aussi son organe est-il peu sympathique; de plus, M^{lle} Warnots chante faux avec un sangfroid étonnant.

La symphonie n° 1 de Brahms que nous y avons entendue est certes la moins personnelle des œuvres de ce maître. L'influence de Beethoven y est constamment très sensible. La partie de violon est admirable comme toujours chez Brahms; les cuivres sont moins bien traités. Quoi qu'il en soit, cette symphonie est très belle; elle a été fort bien interprétée par l'orchestre — un peu maigre — des concerts d'Hiver.

La pièce de résistance du programme était " *l'Egmont* „ de Beethoven, œuvre très impressionnante, quoique d'une coloration assez terne. Le génie de Beethoven semble s'être trouvé mal à l'aise dans ce mélodrame à courte haleine; mais dans l'ouverture et le finale où il a pu se développer plus à l'aise, on retrouve le colossal symphoniste.

Le public a fort applaudi l'exécution de l'œuvre. M. Alhaiza a dit les récits d'*Egmont* avec une justesse et une sobriété très louables. — Disons pourtant que la voix de M^{lle} Warnots, la traduction ingrate de M. Guillaume et quelques accroc's de l'orchestre ont un peu nui à la très artistique tentative de M. Servais.

L'évasion a été jouée, au Molière, le jeudi 16. L'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, pleine de défauts

et d'éclairs de génie — c'est un acte qu'il écrivit il y a vingt-cinq ans — demanderait une étude que la place dont je dispose ne me permet pas ici. Je me contenterai de signaler l'énorme succès obtenu dans le rôle de *Pagnol*, par M. Meristo, du théâtre libre de Paris. Cet artiste possède un talent dramatique qui le place au premier rang, à côté de M. Antoine, dont je vous ai parlé dernièrement. Il a été sublime et terrifiant. Ce n'est pourtant l'élève d'aucun conservatoire !

LUDWIG GHELDRE.

Le Salon des XX.

L'intérêt du salon actuel des XX est dans cette constatation de l'épuisement des antérieures formules, de leur remplacement par des préoccupations et des théories nouvelles.

Depuis un temps long déjà, la lumière a de plus en plus préoccupé les artistes et peu à peu ont disparu les tons bruns et enfumés qui encrassaient les toiles d'antan. Il semble difficile de dépasser les gloires de clarté qui étincellent dans certaines œuvres contemporaines et pourtant, qui sait ?

Mais au fond ce n'est que changement de théorie et de technique, et si la plupart des toiles exposées au XX réjouissent l'œil par leurs merveilleuses tonalités, une inquiétude se fait jour, de percevoir aussi chez quelques-uns, une telle absence, ou insouciance d'idée ! Si nous exceptons Rops, Mellery,

Khnopff, de Groux et peut-être Lautrec, que reste-t-il sinon d'incomparables luministes ? La couleur et la lumière sont de fort belles choses mais dont la matérialité est écrasée par la splendeur d'une pensée.

Ces quelques observations générales émises, nous parcourrons très rapidement ce salon en ne citant que ce qui s'impose.

Parmi les étrangers, *Signac* a des paysages d'une fraîcheur d'impression et d'une blondeur de lumière incomparable, de *Toulouse-Lautrec*, le plus intéressant des novateurs à notre avis, a envoyé 11 toiles dont plusieurs très remarquables : des portraits, des types curieux, des écuyères. Ces toiles laissent une impression plus durable que la plupart de leurs voisines, elles ont une profondeur qui manque à la plupart des autres. Quant à *Anquetin*, c'est un très curieux artiste qui a d'une manière évidente subi de très fortes influences japonaises, dont il a les déconcertances de dessin. La couleur est étonnante, il a entre autres envoyé deux étincelantes toiles fumisto-décoratives, *Faucheux* et *Bateau*. Madame *Bernard* a fait cette tentative à encourager de rénover l'art des della Robbia en des statuette céramiques fort curieuses. M. *Blanche* lui, est un peintre qui a la chance d'avoir une ravissante femme, si le charmant portrait de *Helleu* est ressemblant. *Dubois Pillet*, un portrait et une grue à vapeur, le reste insignifiant, même deux abominables portraits. Enfin *Whistler* qui a envoyé un portrait de femme arrangement en noir n° 3, d'une superbe distinction, aussi deux

pastels et quelques petites eaux fortes. Les autres étrangers vont parfois jusqu'à être déplaisants.

Parmi les XX, à citer seuls : *Henry de Groux* qui fait présager un artiste d'une trempe peu commune mais se confine en des œuvres inachevées, des ébauches souvent par trop rudimentaires, mal équilibrées. Nous saluons en lui de puissantes promesses mais jusqu'ici, rien de plus. *Fernand Khnopff*, des portraits insignifiants, des petits paysages adorables, sa sphynge d'une très empoignante impression d'étrangeté, un curieux tableautin " de Belguiling, " et enfin un extraordinaire petit portrait au crayon, une réelle merveille. *Félicien Rops* envoie le dessin du superbe frontispice qui orne la ravissante édition de Mallarmé. Cette " grande lyre " est l'une de ses plus remarquables productions, et donne une bien rare sensation d'au delà.

Mellery (invité) a envoyé des diplômes de l'exposition d'Amsterdam très beaux, un frontispice pour les Pandectes, inférieur bien que fort beau, et enfin Majorité, œuvre capitale que Camille Lemonnier a glorifié avec trop d'autorité dans *l'Art moderne*, pour que nous en reparlions plus au long.

Quant au reste des exposants, bien que fort intéressants pour la plupart, ils sont arrivés soit à un art tranquille qui nous est indifférent, ou se cherchent trop eux-mêmes et leur personnalité pour produire une œuvre intéressante en soi. Mais la sympathie de tout artiste encourage leurs consciencieux efforts.

P. M. O.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.



'ouvre le *Lys* de Fernand Severin, et le titre, ces trois lettres imprimées en outremer profond, avec la forme bizarre, ancienne et un peu cabalistique de ce caractère Y, ce mot, ainsi qu'un hiératique oiseau d'*azur* qui symbolise étrangement la *blancheur* du livre, donne l'impulsion initiale à ma songerie. " Comme un navire indolent et sans but qui s'abandonne aux molles poussées des brises et se laisse flotter d'une inconsciente dérive, ma pensée erre au gré des images.,"

Et soudain une vision légère fixe son attention. Au fond du ciel d'un bleu songeur, il me semble apercevoir la noble ondulation de grandes ailes blanches. Oui, c'est un grand cygne qui va planant, seul dans l'étendue immense. Il paraît doucement religieux et résigné, regarde pensivement la terre douloureuse où germent les passions. Et voici que de sa poitrine blanche neigent, neigent, des plumes soyeuses, des plumes ou des pétales immaculés; et

cette belle neige duvetée s'éparpille et tombe sur la terre comme une dédaigneuse Charité, comme la forme frêle d'une liliale pensée peut-être affligée d'un Regret.

Le livre, en me glissant des mains, me rappelle à la réalité des choses. Mais le souvenir de cette vision me hante encore longtemps. — Oui, c'est bien cela : la Charité dédaigneuse d'un être pur, pour tout ce qui est impur autour de lui, et la comparaison de sa pensée avec celle des autres le rattachant de plus en plus à la naïveté de la Foi. Le livre de Fernand Severin est simple, religieux, et vaguement craintif de la chair. Il a le charme des choses frêles qu'à peine on peut toucher, et qu'un seul regard brutal serait capable de salir.

On y sent l'influence d'une éducation très catholique, dont le souvenir élève un incertain rempart contre les sollicitations du monde. Aussi Fernand Severin est-il un gothique absolu, d'art et de pensée. Ce n'est point une poésie objective que la sienne; au contraire, il nous dit ses désirs longs et doux, ses tièdes émois d'adolescent, des je-me-rappelle, vibrant comme la plainte d'une harpe, et aussi les désirs flottants qui peuplent l'horizon de son avenir et passent, çà et là, comme des traînées de voiles blanches aux lointains de la mer.

Le livre vaut donc par une unité remarquable; et une personnalité fort nette s'en dégage, ennemie du quelconque, éprise des nuances vagues, et déjà

sûre d'elle-même. Cette phrase paraît enfermer une antithèse paradoxale. Elle est très vraie pourtant et dit combien d'éloges mérite le poète Fernand Severin.

Quant à la forme, elle n'est pas à la hauteur de la pensée. Émile Verhaeren l'a déjà fait observer dans *l'Art moderne*, et je le répète ici comme un affectueux avertissement à un artiste que j'aime : Fernand Severin fait des vers parnassiens et se tient isolé de l'actuel mouvement littéraire. Je me rappelle qu'un jour, ayant écrit une petite pièce en vers de *neuf* syllabes, il fut effrayé de son audace et ne l'osa publier d'abord. J'insiste sur ce point; non pas que telle école me semble avoir réalisé la formule absolue *ne varietur* de l'art. Mais parce qu'en définitive un artiste n'est vraiment complet que s'il admet l'art de son temps, et que l'art présent veut la parfaite liberté des moyens. L'époque du sonnet et des vers géométriquement tracés est bien passée depuis la venue de Wagner. Malheureusement Severin ignore trop la musique, et ses vers le prouvent. Nous voulons l'originale variété des rythmes, et non plus les phrases carrées. Les alexandrins ne valent, comme forme poétique, que s'ils sont des rives solides entre lesquelles se jouent les mille remous du *rythme intérieur*, et, celui-là, Fernand Severin le néglige beaucoup trop.

Mais cette critique ne doit point s'étendre trop loin, et je veux féliciter Fernand Severin d'avoir

trouvé mainte nouvelle alliance de mots, d'heureux accouplements de syllabes, et des vers définitifs tels que celui-ci :

Oh toute l'âme enfant recluse en tous ces lys.

Ce vers pourrait symboliser la figure même du poète que j'analyse : sa naïveté qui regarde le monde avec des airs d'étonnement, et la pureté noble et fière d'un art vierge que l'étreinte de nul autre n'a souillé de son influence. Et enfin, il faut le dire nettement, le *Lys* de Fernand Severin est l'un des plus beaux, sinon le plus beau, des *poèmes de début* que nous ayons eus en Belgique, depuis longtemps.

ALBERT MOCKEL.

UNE RÉPARATION.

Titre — qui donne à penser — d'un très amusant lever de rideau.

J'y pointe deux dialogues menés allègrement, sur un ton mondain et pas trop banal ; se lisent quelques trouvailles.

En l'un, Laurent Ferrières, 24 ans, revenu de tout, expose ses théories, entre deux danses, à une candide enfant : il déplore que les jeunes gens de son âge n'aient, quant au mariage " aucune valeur marchande „ ; les naïfs cherchant l'Amour lui font l'effet

“ de ces bons vieux qui se permettent une valse allemande le soir de leurs noces d’or. „

En l’autre, M. de St-Girons — 60 ans — proclame très naturel de choisir une jeune fille “ sur laquelle nous faisons, en quelque sorte, l’essai des sentiments qui naissent en nous. „ Ces mignonnes seraient donc, comme d’ailleurs il le dit plus loin, “ nos premiers violons. „ Son interlocutrice, M^{me} de Cry, a été jadis — pour ne point sortir de cette comparaison — le premier violon de Laurent Ferrières; mais elle a trouvé en lui “ trop de théorie, une correction académique, ni fougue, ni maëstria. „ Généreuse, elle l’offre à M^{me} de St-Girons qui l’accepte avec reconnaissance.

Ainsi charpentée, assez habilement, sans nulle trace d’intrigue, *Une Réparation* est peu faite pour révolutionner l’Art dramatique; jouée en un salon, elle plaira beaucoup au public féminin de nature enthousiaste et primesautière.

C’est un succès.

MAURICE SIVILLE.



PETITE CHRONIQUE.

L'éditeur Deman, de Bruxelles, s'était déjà recommandé par les artistes soins apportés au superbe livre de Verhaeren : *les Soirs*.

Nous apprenons avec joie qu'il vient de traiter avec René Ghil pour la publication complète des *Légendes de Songe et de Sangs*. Il remettra au jour les œuvres déjà parues du jeune Maître instrumentiste; le *Traité du Verbe* (refondu, corrigé, et affermi par l'énoncé de la Philosophie de Ghil) et le *Geste ingénu*, deuxième livre des *Légendes*, auront de nouvelles éditions. En outre, tout ce que, dans l'avenir, produira notre ami, c'est-à-dire les divers livres des *Légendes*, de la *Glose* et de la *Loi* dont l'ensemble formera l'œuvre entière LA VIE; tous ces poèmes, l'éditeur Deman les imprimera, dès qu'ils seront écrits. M. Deman fait preuve de goût et de clairvoyance littéraire, en répondant ainsi aux beaux esprits qui plaignaient René Ghil " exilé chez nous dans d'obscurs charbonnages. „

* *

Jules Destrée termine en ce moment son volume *Les Chimères*, une suite de trente poèmes en prose destinés à paraître à l'automne prochain, en une luxueuse édition de bibliophile, avec, en introduction : une étude sur le *Poème en Prose*, par J.-K. Huysmans.

* *

M. Maurice Desombiaux a, sous presse, chez la veuve Monnom, un volume : *Chants des jours lointains*, qui paraîtra, en une édition très soignée, tirée à petit nombre, dans le courant d'avril prochain.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIEGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIEGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA

PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., a la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes

» **Nilson**, bout noir

fr. 9-50 les 1000 boîtes

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envol d'un numéro spécimen contre 30 centimes en timbres-poste.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

- Stéphane Mallarmé.** . . . Lettre.
Jules Destrée Quelques œuvres d'art (Cassel, La Haye).
René Ghil. Extrait du " Meilleur Devenir.,"
Ch. Delchevalerie Spleen; Souvenir d'antan.
Ch. Van Lerberghe L'Annonciatrice (vers).
Alb. Saint-Paul. Scènes de bal (vers).
Ludwig Gheldre; P. M. O. Chronique des arts.
A. Mockel; Maurice Siville. Chronique littéraire.
Petite chronique.

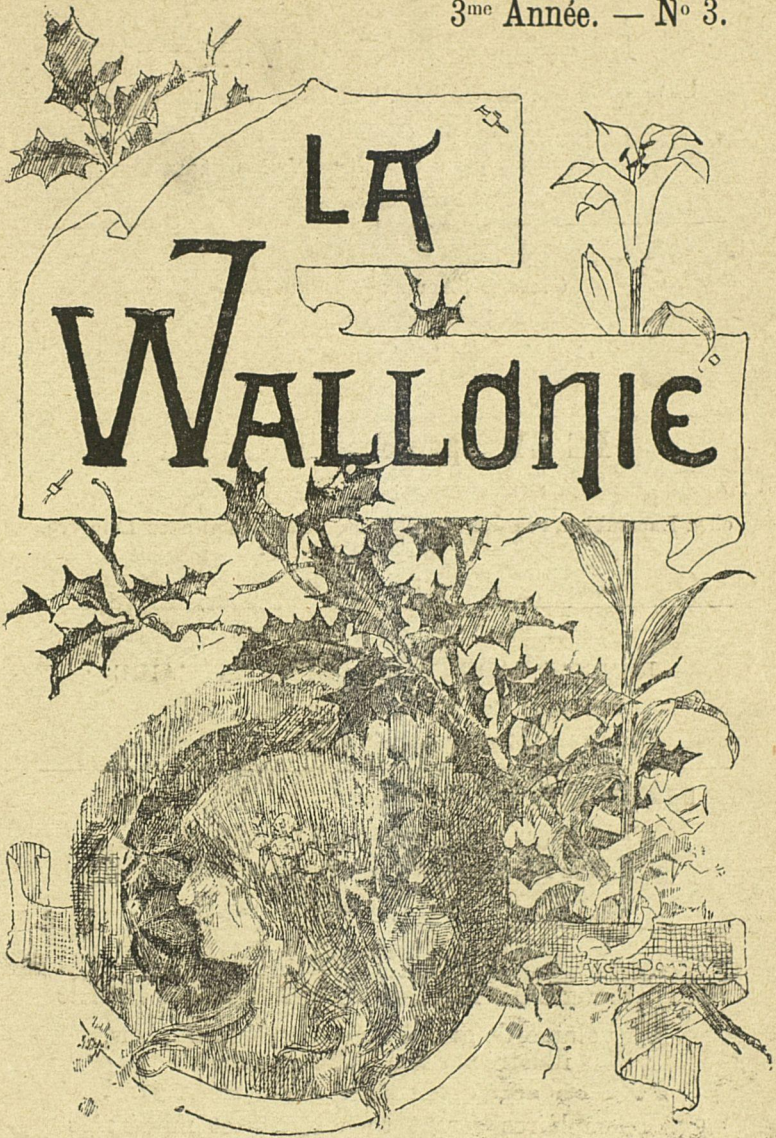
Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^{te}-Catherine; O. Forst, rue du Jambon; Max Rues, 50, rue des Tanneurs.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 3.



31 Mars 1888.

LES SOIRS, par Emile Verhaeren

Un volume de vers, hors commerce, luxueusement édité à petit nombre,

illustré par ODILON REDON;
en souscription chez M^{me} V^e Monnom.

Prix : 7 francs.

VINCENZO M. LOMBARDI

Glose à l'Après-midi d'un Faune,

Poème symphonique

chez l'auteur, 10, Avenue Reille, Paris

Prix : 5 francs.

LE LYS, par Fernand Severin

avec Frontispice par H. DE GROUX

chez Lacomblez, rue des Paroissiens, Bruxelles et chez Lemerre,
Paris.

Prix : 2 francs.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Bureaux : Rue du Jardin Botanique, Liège.

Abonnement : 5 fr. par an.

HISTOIRE STUDIANINES

Par Georges ROSMEL (Gust. RAHLENBECK)

chez B. Knoetig, 70, rue Verte, Bruxelles.

Prix : 2 francs.

A PARAÎTRE EN AVRIL

CONTES POUR L'AIMÉE, par Maurice Siville

Un volume de grand luxe format in-8° jésus,
illustré par Emile Berchmans.

Prix en souscription : DIX FRANCS.

Ces exemplaires seront tous signés et numérotés
à la presse.

On souscrit chez M. Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur,
rue du Jardin-Botanique, 12, à Liège.



APPEL.

Laisse la calme femme et les doux mots d'amour,
Et les lys et les luths qui leurrent ta tendresse.
Voici l'aurore, et du haut de la forteresse
La trompette t'appelle, Athlète aux ors du jour.

Casque et cuirasse-toi, sans rêve de retour,
Pour ta bataille, au sol d'exil, avec l'Ogresse.
Puis hors des murs ! et sache entendre sans détresse
Se clore sur tes pas les portes de la tour.

Au long des bleus remparts, les gardes des bannières
S'endorment à l'abri des ténèbres dernières.
Mais toi, baise la croix, symbole des tourments,

Et marche droit vers les déserts et les savanes
Où se révèle, aux tas épars des ossements,
La route, vers l'espoir, des vieilles caravanes.

VESPÉRALE.

*Au ras de la plainè plate
 Le soleil écarlate
 Se bossue en dôme d'or.
 Les planètes funèbres,
 De l'Erèbe des ténèbres,
 Dardent l'azur et l'or.
 Sous l'herbe sèche et la mousse
 Le choc des pas s'émousse
 Avec un spasme d'effroi.
 Le vent tousse en la plaine
 Et crachotte son haleine
 Chuchotante d'effroi.
 De la lune au crépuscule
 Un bleu frisson circule,
 Râle lumineux du soir.
 L'âme de l'ombre ulule
 Et la panique pullule
 A l'heure où meurt le soir.
 Car là, sur la plaine plate,
 Un cadavre écarlate
 Brûle en funérailles d'or,
 Et voici qu'aux funèbres
 Catafalques des ténèbres
 Fument des torches d'or.*

STUART MERRILL.



QUELQUES ŒUVRES D'ART (1).

Amsterdam.

AMSTERDAM, c'est la Ville souveraine, la cité d'Art par excellence, et malgré les trésors de ses musées, malgré cette floraison magnifique d'artistes sur son sol, elle me semble calomniée par eux, et plus belle encore qu'ils ne l'ont célébrée. Grande œuvre d'art collective supérieure à tous les tableaux qu'elle renferme. Tout y paraît combiné par un goût délicat pour la volupté des yeux; c'est un continuel ravissement: — les rues avec leurs maisons en briques brunies par les siècles et les brises marines, les blancs carrés des fenêtres propres, où s'épanouit la gaieté verte de minuscules jardins suspendus, et où des linges séchent et flottent au vent comme des banderolles de fête, puis l'amusante fantaisie des tiresacs compliqués, des poulies tendues au-dessus des passants, des pignons bizarres, et des bouts de toits rouges, d'un ton si chaud et si charmant dans la lumière calme

(1) Notes de voyage. Voir la WALLONIE, novembre 1887 : *Cologne et Franckfort* et, février 1888, *Cassel et La Haye*.

qui tombe du ciel gris, — et les canaux bordés d'arbres, si paisibles, aux eaux lentes, avec de lourds bateaux plats chargés de briques roses, de sacs gris ou de foins jaunes, conduits par un homme flegmatique et tranquille, délicieuse note à peine bougeante dans cette quiétude du paysage — et des deux côtés, ces maisons aux portes olivâtres, aux trottoirs enclos comme des concessions de repos éternel, dans les bornes de pierre et des chaînes de fer noires, logis tous pareils et tous divers, décelant une lénifiante béatitude de bourgeois heureux et prospères, la douceur du foyer, la paix des existences laborieuses et familiales; — puis le port, la largeur de l'Y, son immensité de fleuve au loin, avec des barques frêles, aux voiles comme des ailes d'oiseau, avec des navires dont les mâtures se silhouettent capricieusement fines sur le ciel, avec les steamers noirs, ceints de rouge et traînant une longue crinière de brunâtre fumée, de l'eau, de l'eau sans fin, bougeante et berçante, l'horizon reculé comme devant la mer, les cieux énormes, et parfois un clair rayon de soleil, glissant entre les nuées, et semant sur les vapeurs de l'espace et les vagues de l'onde, des séductions radieuses !

— Le lamentable Trippenhuis, humide, obscur, mais si profondément hollandais et où les tableaux étaient si exactement *atmosphérés*, a été remplacé, l'an dernier, par un énorme et luxueux palais dont le faste

a horripilé les artistes. L'architecte a plutôt cherché un succès personnel que le triomphe des maîtres anciens. Cependant lorsque cette polychromie tapageuse se sera adoucie, quand le temps aura fané les draperies de l'intérieur et noirci les briques de la façade, le monument ne sera pas sans caractère. Ce qu'il faut surtout déplorer, c'est l'ineptie de la commission de placement : un arrangement bête, sans nulle idée, un pêle-mêle de maîtres les plus divers, les époques et les écoles confondues.... L'occasion était si belle pourtant d'édifier à chacun une chapelle où seraient venus ses fidèles, de réunir dans un cabinet les JAN STEEN, dans un autre les P. DE HOOCH, dans un autre les TERBURG, et ainsi de suite. Quel enseignement et quel charme se seraient dégagés de ces autels réservés à un seul dieu, de la concentration de toutes les œuvres d'un même pinceau, du concert de toutes les chansons envolées de la même palette !

REMBRANDT, ainsi isolé, eût été gigantesque. La salle des Rembrandt, c'était le rayonnement du génie, l'éblouissement triomphal, l'apothéose de la couleur ! On a préféré l'éparpiller. La *Ronde de Nuit* a été encadrée dans un cadre joli, surélevée, et mise en crue lumière. Comme elle était plus impressionnante, fantastique et merveilleuse dans l'obscurité du Trippenhuis, posée à ras du sol, quand ce rêve semblait marcher vers vous ! Le rêve est redevenu maintenant un tableau. Très beau, sans doute ; mais l'illusion féerique a fui.

L'Illusion, la moitié de l'Art : puisque un pareil chef-d'œuvre peut être pareillement diminué par des circonstances extérieures. Et combien est juste, encore une fois, en sa paradoxale absurdité, cette théorie que me développait l'autre jour, en outrancier, Henri de Groux : ne voulait-il pas choisir entre tous celui auquel l'œuvre serait montrée ; le soumettre à de longues préparations, développer en lui les sensitives qualités lui permettant de goûter pleinement l'art particulier qui lui serait soumis ; et par de compliquées lectures, et des concerts savamment triés, disposer son âme à recevoir l'impression voulue ; puis après quelques heures, ou des années, ou une existence même, et pourquoi pas ?, l'amener par un couloir sombre, brusquement, devant le tableau à apprécier, exposé seul, rayonnant de gloire déjà — en sorte, qu'en ce cerveau, l'œuvre eût été *préliminairement créée*, avant d'être aperçue, en sa réalité. — Fol projet, sans doute, mais n'est-ce point cette folie-là qui nous guide, embryonnaire, quand nous discutons le cadre ou l'éclairage d'une œuvre d'art !

Il y a, à ce Musée d'Amsterdam, un REMBRANDT peu célèbre qui m'a toujours bouleversé. C'est un fragment d'une *leçon d'anatomie* ; presque toute la toile fut brûlée en un jour néfaste, et plus rien ne reste que le cadavre, au cerveau découvert, au-dessus les mains souples du professeur, et à gauche un élève sérieux, en cheveux longs, écoutant les explications du chi-

rurgien. Ce cadavre, dans un raccourci d'une audace extrême, est l'une des plus formidables choses qui se puissent voir. Jamais avec autant de calme grandeur, de sérénité auguste dans l'horreur, on n'a dit le mystère de la Mort, la solennité de l'anéantissement humain ? Quel infini d'austères, de mélancoliques rêveries ! Dans l'œuvre fameuse du maître, peu de morceaux sont aussi superbement traités que cette toile presque ignorée, mais je n'en sais pas de comparable comme intensité d'émotion et comme suggestive profondeur.

— Nombreuses visites chez FOCKING, le Rembrandt de la liqueur. Son *Curaçao* a des richesses de couleur où ruisselle la lumière de prestigieux éclats sur des fonds sombres, c'est comme du soleil en verre, comme un concert de flûtes, de hautbois et de cuivres doux qu'on entendrait par la bouche. Il met un peu de chaleur en la poitrine, allume une flamme de gaieté dans la tête, et vibre moelleusement en saveurs de velours ! Comme le parfum, la musique ou le dessin, c'est un art que la liqueur ; combien d'amis pourtant trouveront bizarre de saluer en M. FOCKING un maître-artiste ! — Tout comme un peintre, il a compris l'exceptionnelle importance du cadre : en sorte que l'on peut affirmer qu'en dehors de la petite maison d'Amsterdam, au bout d'un couloir sombre, avec, comme seule enseigne, une grossière et vétuste figuration d'appareil distillateur, aux fenêtres garnies d'étroits carreaux, en dehors de la salle basse où

se rangent de lourds flacons noirs : trésors d'ivresses suaves, ailleurs qu'au comptoir où trône l'impassibilité hollandaise d'une servante en bonnet très blanc, où sont, dans un petit panier, des bonbons secs, et dans une terrine verte, des braises rougeoyantes, et les verres particuliers et charmants de forme ancienne, il n'est point de *réel* curaçao de Focking, tant est absolue cette vérité : que *la sensation n'a d'autre réalité que l'idée que l'on s'en fait.*

Marken.

Une vieille voiture, avec un assourdissant cliquetis de ferraille, nous avait emportés en pleine campagne hollandaise, au milieu de grands paysages plats s'allongeant à perte de vue sous le ciel vaste, avec des voiles et des mâts glissant bizarrement à travers les arbres et les prairies, sur des canaux soupçonnés. Une église dans des feuillages, au clocher de loin aperçu, quelques maisons pauvres au bord de la mer : c'est Monnickendam.

Là, en une lourde chaloupe péniblement menée par deux solides pêcheurs, nous nous embarquons sur Marken. Temps d'orage, splendide. Le vent soufflait en tempête sur le Zuiderzée et des lames énormes soulevaient notre barque aux bois gémissants. Les deux marins vêtus de jaune toile goudronnée, tranquilles sous l'eau ruisselante, manœuvraient silencieusement sous l'effort des rafales.

Sur la ligne grise del'horizon, les maisons de Marken

silhouettèrent leurs toits pointus, très hauts, comme des mâtures de vaisseaux à l'ancre. Les vagues hurlaient contre la digue, jaillissant en gerbes blanches et répandues en poussière humide. Et quand vint à travers les nuées sombres, l'éclair éblouissant d'un rayon de soleil sur les tuiles rouges, sur l'écume de neige, ce fut triomphant de couleur, l'île étrange, l'île mélancolique où ne grandit pas un arbre, où la joie semble impossible sous l'immensité du ciel et de l'eau ! Des canaux, des petits ponts de bois coupent la monotonie triste des herbes pauvres, broutées par quelques chèvres, et les maisons toutes noires, avec d'imperceptibles fenêtres, semblent des barques échouées, prêtes à reprendre la mer. Dans les ruelles, des pêcheurs, des femmes, des jeunes filles, des enfants, dans ces costumes extraordinaires dont Xavier Mellery a si artistement reproduit la séduisante barbarie. Et l'on est bien loin de la Hollande, alors, bien loin d'Amsterdam que l'on vient de quitter, l'on se croirait transporté à mille lieues dans l'espace, à plusieurs siècles dans le temps. C'est une impression singulière et forte que ce brusque abandon du monde présent et de sa prétendue civilisation, pour se retrouver tout à coup au milieu d'un peuple, oh ! combien étranger ! qui rappelle le Danemark, la Norwège, la Finlande, des nations reculées vers le Nord, dans le vague encore, des peuples de légende, à l'aurore des temps historiques....

Dans les intérieurs, les vieux bahuts, les porcelaines bariolées, les cuillers d'étain, tout ce qu'ils gardent avec un respect jaloux, avec une obstination pieuse pour les choses léguées par les ancêtres, contiennent cette impression; et l'on prévoit avec tristesse que bientôt sans doute les " incessants progrès de la civilisation „ feront disparaître cette délicieuse île de rêve, si chère aux artistes.

Ainsi parfois je songe avec terreur au temps proche où tout sera uniformisé, où par le monde plus une fantaisie de costumes, d'architectures ou de mœurs ne subsistera, où auront triomphé les gens qui " n'aiment pas les montagnes trop hautes ! „ Nous serons tellement civilisés alors, qu'il ne restera plus qu'à mourir d'ennui !

— Une promenade sur le Binnen Amstel, au crépuscule, est un enchantement. Amsterdam y apparaît dans toute sa splendeur, en une impériale robe de velours noir brodée de lumières. Le petit steamer part du centre de la ville, près du Dam, au milieu de l'affairement commercial : peu à peu le canal, d'abord étroit, s'élargit, et les conversations des passants, les roulements des voitures, le tocsin des tramways, se confondent en une rumeur douce. Le petit bateau file toujours sur l'eau sombre; par instants, sous un pont, la cheminée s'abaisse et la machine ronfle plus fort. Dans la paix du soir, et ses teintes exquis, s'allument les lampes aux fenêtres; sur les quais et les ponts, étincelle la danse des flammes jaunes

des réverbères, et les lanternes des bateaux rencontrés sont de grands yeux ronds, rougeâtres, qui saignent dans la nuit. En l'obscurité croissante, partout flambloie l'illumination coutumière, et sur l'eau noire, ce sont de scintillantes traînées d'or, des frissons merveilleux de lumière. Les maisons, lointaines déjà, sur les bords, semblent, dans la brume, grandies, et leurs vieilles faces sombres, aux pignons multiformes, avec des tourelles et des clochers émergeant du capricieux fouillis des toits, ont l'opulence et la sévérité des palais de Venise. Et c'était doux délicieusement, de se sentir ainsi séparé de cette vie toute prochaine, au milieu du large canal, presque seul, dans le silence et le calme de la nuit qui venait. Au retour, les arbres du rivage paraissaient bruns et entourés d'une buée de mystère, les maisons dans l'ombre accrue, avaient des lignes plus majestueuses encore, et à la chanson dorée des lumières de la ville, se mariaient des vapeurs s'argentant aux rayons bleus de la Lune.

JULES DESTRÉE.





LONDRES.

DEURS de suif, crasse de peaux, marcs de bitumes !
Tel qu'un lourd souvenir gros de rêves, debout
Dans la fumée énorme et jaune, dans les brumes,
Grande de soir ! la ville inextricable bout
Et roule ainsi que des reptiles noirs ses rues
Noires, autour des ports, des docks et des hangards,
Où des feux de pétrole et des torches bourruées,
Comme des gestes fous et des masques hagards
— Batailles d'ombre et d'or — s'empoignent en ténèbres.
Un colossal bruit d'eau roule, les nuits, les jours,
Roule les lents retours et les départs funèbres
De la mer vers la mer et des voiles toujours
Vers les voiles, tandis que d'immenses usines
Indomptables, avec marteaux cassant du fer,
Avec cycles d'acier virant leurs gelasines
Tordent au bord des quais — tels des membres de chair
Écartelés sur des crochets et sur des roues —
Leurs lanières de peine et leurs volants d'ennui.
Au loin de longs tunnels fumeux, au loin des boues
Et des gueules de noir engloutissant leur nuit,
Quand stride un tout à coup de cri, stride et s'éraille :
Les trains, voici les trains qui vont plaquant les ponts,

Les trains qui vont battant le rail et la ferraille,
Qui vont et vont mangés par les sous-sols profonds,
Et revomis, là-bas, vers les gares lointaines,
Les trains, là-bas, les trains tumultueux — partis.

Tonneaux de poix, flaques d'huiles, ballots de laines !
Bois des îles cubant vos brusquès abattis,
Peaux de fauves, avec, au bout, vos griffes mortes,
Lamentables, cornes de buffle et dents d'aurochs
Et reptiles, lamés d'éclair, pendus aux portes.
O cet orgueil des vieux déserts, vendu par blocs,
Par tas, vendu ce roux orgueil vaincu de bêtes
Solitaires : oursons d'ébène et tigres d'or,
Poissons des lacs, aigles des monts, lions des crêtes,
Hurleurs du Sahara, hurleurs du Labrador,
Rois de la force errante au clair des nuits australes,
Hélas, voici pour vous, voici les pavés noirs,
Les camions brutaux, les caves humorales,
Et les stères et les barils, voici les soirs
Du Nord, les mornes soirs, obscurs de leur lumière,
Où pourrissent les chairs mortes du vieux soleil.
Voici Londres cuvant en des brouillards de bière,
Énormément son rêve d'or et son sommeil
Suragité de fièvre et de cauchemars rouges ;
Voici le vieux Londres et son fleuve grandir
Comme un songe dans un songe, voici ses bouges
Et ses chantiers et ses comptoirs s'approfondir
En dédales et se creuser en taupinées,
Et par dessus, dans l'air de zinc et de nickel,
Flèches, dards, coupoles, beffrois et cheminées.
— Tourments de pierre et d'ombre — éclatés vers le ciel.

Soifs de lucre, combats de troc, ardeur de bourse !
O mon âme, ces mains en prière vers l'or,
Ces mains monstrueuses vers l'or et puis la course
De millions de pas vers le lointain Thabor
De l'or, là-bas, en quelque immensité de rêve,
Immensément debout, immensément en bloc !
Des voix, des cris, des batailles, — le jour s'achève,
La nuit revient — des voix, des cris, le heurt, le choc
Des sans cesse labeurs, des sans cesse batailles,
En ses bureaux grinçant de leurs plumes de fer,
Sous le pli des plafonds et le gaz des murailles,
La lutte de demain contre la lutte d'hier,
L'or contre l'or et la banque contre la banque....
S'anéantir mon âme en ce féroce effort
De tous, se perdre et se broyer ! Voici la tranque,
La bêche et le charroi qui labourent de l'or
En des sillons de fièvre. O mon âme éclatée
Et furieuse ! ô mon âme folle du vent
Hagard, mon âme énormément désorbitée,
Salis-toi donc et meurs en ton mépris fervent !
Arrache-toi, déchire-toi ! Voici la cave
Pour t'étouffer loin des regrets et loin des yeux
Mon âme, — et tu seras l'indifférente épave,
Que d'inlassables pas écraseront sous eux.

ÉMILE VERHAEREN.





VIEILLES CLOCHES.

A Célestin Demblon.

I.

Pa pluie se mit à tomber dru. Les moissonneurs se faufilèrent au plus épais de la haie, leur veste de coutil sur la tête, les pieds ramenés dans les branches; et ils riaient de l'averse, s'égayant de plaisanteries wallonnes, dans un accès de jovialité de travailleurs enchantés de se reposer.

Je voulus t'installer dans les feuillées humides des noisetiers et t'y faire une niche où tu aurais été pareille à la Vierge en mai, souriante parmi les frondaisons de l'autel. Mais tu refusais; tu avais une autre idée; et voici que tu me montras du doigt le grand chariot mi-empli de gerbes qui recevait la pluie au milieu de la campagne déserte. Alors, je t'offris la main et tous deux nous courûmes d'un seul trait, au milieu de l'averse, nous blottir entre les roues, bien à l'abri, narguant la pluie qui reprenait avec plus de rage.

Je puis bien te le dire aujourd'hui — il y a si longtemps de cela — j'eus alors l'impossible désir que la mort nous prît tous les deux en notre solitude, pâles et enlacés, pour que s'éternisât dans l'infini l'exqu Coasté de ma passion. D'incertaines images se levaient devant moi ; l'innocence des enfantines chairs roses, la pudeur des robes de lin closes en leurs plis sévères et le mystère tendre des boutons grêles qui vont s'épanouir au premier soleil.

En moi, tout un hymne de voix pieuses chantait, dans le silence haché par la pluie qui sabrait les chaumes. Et c'était, chère et lointaine aimée, une vague et délicieuse musique qui m'emplissait la tête comme la vibration prolongée d'une cloche frôlée au passage par quelque bronze merveilleux. A ce moment-là — t'en souvient-il ? — tu restas saisie en te retournant tout à coup : car tu me vis tout pâle, le cœur tordu, avec des larmes plein les yeux ; parce qu'il y avait trop de bonheur en moi.

Mais je ne t'ai rien dit, mignonne, et tu n'as rien deviné.

Et aujourd'hui encore, c'est ma jouissance intime de redresser les pauvres chimères d'autrefois, d'entendre, dans le couchant rose, sonner les vieilles cloches aimées avec leur voix vague et frêle et de retrouver les chers appels nostalgiques de mes rêves d'enfant — car je suis toujours l'enfant et le rêveur de jadis, mais un enfant douloureux et un rêveur meurtri.

II.

Deux ans ont passé et c'est la mi-juillet.

Nous nous en allons par la route poussiéreuse, bordée de chèvrefeuilles, d'aubépines et, sans rien dire, nous regardons passer les petits bœufs attelés à la mode du pays, traînant les chariots de foin, les jarrets tordus, les naseaux fumants, l'œil hagard, étourdis de l'effort.

Et le beau soleil de juillet noie les lointains d'une poussière d'or. Lumière, verdure, éblouissement : les campagnes avec leur fourmillement de travailleurs, les bois qui font des îlots d'ombre dans cette débauche de rayons, la route blanche qui file à travers champs, et là-bas, le gros du village, tassé dans le creux du val, les fermes aux toits d'ardoises enfoncées sous les noyers, et le clocher qui, mi-affaissé dans l'air bleu, semble le rêveur pieux et solitaire implorant la gaieté pour les nids et la paix pour les hommes. Et plus loin encore, les premiers contreforts de l'Ardenne, les larges collines qui s'étagent en gradins et les basses futaies qui dégringolent les versants jusqu'à la plaine.

Je refais par l'esprit nos longues promenades ; j'entends tes cris d'oiseau querelleur quand tu m'empêchais de me mettre la chair en sang pour t'aller chercher dans les épines les frêles chèvrefeuilles que tu aimais — que nous aimions — tant ; je me rappelle tes hochements de tête rêveurs quand j'allais pousser l'audace jusqu'à te faire soupçonner que je t'aimais ;

et parfois, quand je m'en vais seul par ma route déserte, je crois sentir encore ton image immatérielle peser doucement sur mon bras comme aux jours passés.

Mais j'avais encore un autre grand secret que je n'ai jamais osé te dire et que je me hasarde à révéler aujourd'hui; c'était, serré précieusement sur ma poitrine avec des jalousies de dévot, un gros carnet de vers où raison et rime luttaient d'estoc et de taille, des fleurs malingres qui avaient poussé pour toi, un recueil de chevilles où " amour „ faisait écho à " yeux bleus „ et que j'ai relu l'autre jour mignonne, et qui m'a fait pleurer.... si tu savais !

III.

Chaque fois que je suis revenu, juché sur la malleposte et qu'au tournant de la route, le village m'est apparu brusquement dans le calme de la claire après-midi d'été, ç'a été comme si quelque cruelle et inefable douleur descendait en mon cœur meurtri. Pieusement, poigné de souffrance et de doute, je regardais, je regardais avec l'unique et impérieux désir de m'emplir les yeux de cette familière vision du passé que je voulais fixer en mon cerveau. Et je n'étais rassuré que quand tu paraissais sur le seuil de la ferme, accorie, avec ton bon sourire de jeunesse et de gaité.

Et pendant des ans, j'ai conservé comme un trésor

des anciens âges l'orgueil de mon amour intense ; j'ai rêvé d'une passion exquise et hautaine, source de lumière dont tu aurais été l'éternel foyer ; j'ai aimé Balzac parce qu'il avait créé cette idéalisation de la femme : Henriette de Morsauf ; et avec la belle impertinence de mes seize ans, je me suis juré de garder en nos temps de progrès et de corruptions la vieille pureté du cœur qui fait sourire les uns et que les autres appellent naïveté. J'ai vu l'avenir comme il nous apparaît alors : je me suis figuré le vieux monde s'agitant et s'épuisant autour de nous, le siècle tuant le sentiment des primitifs, les ignorants qui menaçaient, les chiens qui hurlaient, les merles qui sifflaient, tandis que nous, bien abrités dans notre amour, ayant de temps en temps un sourire de pitié, nous nous sentions au cœur quelque chose de bien supérieur à toutes ces misères : notre amour vivifiant et serein.

IV.

Et aujourd'hui que notre pauvre rêve défunt s'en est allé avec les anciennes lunes et les vieux levers d'aurore, et que j'ai abdiqué mes idées de calme bonheur rêvé, les vers du petit carnet me reviennent parfois comme un chant d'exil :

Si nous pouvions, vois-tu, nous aimer à pleine âme...

Alors, je me dis que mon avril ne reflourira plus, que la plante est morte, que les amours des autres

femmes ne remplaceront jamais la sainteté du tien et que — pour nous qui avons su l'hiver — le renouveau ne sera plus qu'un printemps factice, un vieux rappel des soleils de l'enfance, une seconde pousse de feuilles sur un tronc déjà fatigué.

Et lentement je m'enfonce dans l'avenir et je sais que c'est l'universel dessèchement, la mort irrémédiable de la sève.

GEORGE GARNIER.





VEILLÉE DE LUNE.

Lès dolente s'étouffé une calme agonie :
Enivré, le soir dort dans la nuit des lointains,
Doux et sombre, éventant les murmures éteints
Sous le rêve d'un vol de tendresse infinie.

O murmures perdus où quelqu'un a chanté
Nos adorations durant la nuit fiévreuse,
Vous parlerez toujours de la blonde amoureuse
Allée — ô quel regret! — seule accueillir l'été!

L'inaccessible vague exalte le vieux thème
Des rimes de souhaits, d'extases, de langueurs,
Et rythme les liens ineffables des cœurs
Qui répètent, tout bas, sans comprendre, je t'aime...

Par le chaste réveil des songes inconnus,
Elle revient, bercée au souffle de la brise...
Et tandis qu'elle passe exquisément surprise,
De blancs rayons de lune ont baisé ses bras nus.

GEORGES KELLER.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Il y a 20 jours, M. Albert Giraud m'envoya son livre, *Hors du Siècle*, avec ces mots : *bien cordialement*. Il y a dix jours, il me lançait dans la *Jeune Belgique*, certains qualificatifs du plus pétillant Beaumarchais. Bien qu'il me soit toujours agréable de voir un homme comme M. Giraud se mettre en frais d'esprit tout spécialement pour moi, je fus ahuri, je l'avoue. M. Giraud — toujours bien cordialement ! — m'appelait décadent de la Pierreuse, et, par faveur particulière, après toutes ces aménités, réservait pour mon usage exclusif le délicat prénom de *botteresse*. *Botteresse* ? Quel homme, ce monsieur Giraud ! Et pensez que cet orage s'amoncelait sur ma tête pour avoir osé attirer l'attention d'un ami sur l'importance du *rythme interne* !

Que faire ? Il y avait trois partis à prendre :

1^o Lancer à la tête de M. Giraud quelques bonnes épithètes, telles que : chasseur de pinkères, Janneke, ou Pégase à deux fins ; cela m'aurait vengé de *botteresse*.

2^o Puis, j'aurais pu lui faire timidement observer que le rythme intérieur est l'âme des beaux vers comme il est la raison et la force propulsive de la phrase musicale ; que des artistes estimables après tout, — comme Ronsard, Villon, Racine, Victor Hugo, Baudelaire et Goethe (je cite au hasard), — donnaient tous leurs soins au rythme intérieur, sans croire se déshonorer pour cela.

3^o Enfin soumettre *Hors du Siècle* à un démolissage complet, légitimé par mes rancunes : c'était me conformer aux convenances.

Le malheur, c'est que de ces trois partis, aucun ne me convient : 1^o Les injures ; je croirais m'abaisser autant que M. Giraud, en lui en adressant ; 2^o la dissertation sur le rythme interne ; je n'ose plus en parler, puisqu'il me faudrait avouer que M. Giraud use de cette nécessité musicale malgré lui, en assez habile artisan ; 3^o dire beaucoup de mal de *Hors du Siècle*. Non, vraiment je ne suis pas né pour m'occuper de lettres, car cette petite infamie me répugne. Et puis, s'il faut le confesser, mon article était déjà écrit — sous l'influence du « bien cordialement » —. Le recommencer — sous l'influence de la « botteresse » — c'était bien long, et je suis si paresseux ! Il ne me reste ainsi qu'une 4^e alternative, à laquelle je

me résous : dire ma simple, admirative et franche opinion sur *Hors du Siècle*, sans injures, sans démolissage ; et prier M. Giraud d'excuser cette impudente infraction aux usages les plus respectables de son monde littéraire.

HORS DU SIÈCLE.

Albert Giraud, lui aussi, résiste au courant moderne. Par *le Scribe* il semblait avoir promis aux vieilles formules son éternel soufflet claquant de révolutionnaire, et, alors, il nous paraissait se draper dans une révolte trop furieuse parce qu'elle manquait le but ; mais sa timidité hésitante d'à présent a mis l'étouffoir aux gammes de quintes, et le voilà casé, rassis, bien posé. Vous vous rappelez, dans *Renée Maupérin*, cet ancien héros de la révolution devenu propriétaire, et puis timide, et puis centre gauche à peine, et puis simplement soucieux d'une amélioration médiocre apportée à son domaine. Tel est UN PEU Albert Giraud. Je souligne ce mot, et l'explique. Je ne veux point faire encore à Albert Giraud le facile reproche d'emprunter à Banville et à Charles Baudelaire ; je connais assez sa loyauté d'écrivain pour être sûr, absolument, que ces échos sont de simples réminiscences. Mais, il le faut bien admettre, Pierre-Charles et Banville ont sur lui une influence décisive, au point de lui dessiner une personnalité à deux faces, dont chacune regarde l'un des deux maîtres. Or — et voici ma conclusion —, Albert Giraud est un classique dont l'œuvre est seulement parsemée des reflets que je viens de citer. L'ancien révolté de *Renée Maupérin* se fait ni chair ni poisson en entrant dans ses terres ; l'auteur du *Scribe* a mis de l'eau sucrée dans son vitriol, en entrant à *l'Étoile belge*. Et, qui sait ? ce qui l'a préservé d'être un classique absolu (Casimir Delavigne au temps de Mallarmé !), c'est la profonde empreinte conservée du regard magnétisant de ces poètes : Banville et Baudelaire.

Mais cette introduction terminée, il faut dire toute la valeur de ce livre : *Hors du Siècle* (*).

Pour la technique, d'abord. Oui, certes, ce ne sont point de nouveaux rythmes, la forme est toujours celle du temps jadis, et les recherches de rimes neuves ou même de combinaisons inoffensives et jolies obtenues par l'écho d'une rime prolongée dans les suivantes, tout cela le poète veut l'ignorer. Mais, s'il n'ose s'écarter de la prosodie habituelle qui étage les alexandrins polis et uniformes comme les marches régulières d'un escalier massif, s'il ne jette un regard vers les trouées nouvelles de la grande forêt des Formes, du moins Albert Giraud est-il un artiste de race qui sait plier les mots à son désir, et les anime victorieusement. Ses vers — je parle surtout de quelques pièces remarquables, — ses vers scintillent à la lueur de belles images, et les idées, toujours fières et bien à leur plan, paraissent rêver dans ses strophes, caressées par la brillante mélodie des rimes, comme les statues mystiques rêvent, en nos églises, au rythme balancé des encensoirs et des orgues mouvantes.

Outre la science du mot rare, Albert Giraud possède assez bien la souplesse tactile et intellectuelle qui fait concevoir la musique des rythmes. A la surface de ses alexandrins carrés se joue avec aisance — inconsciemment dit-il, — le rythme interne qui va, vient, court, sautille, ou se redresse d'une majesté roide, longue et ralentie, puis s'esquive aux sourires d'un triolet. Malheureusement il ne sait pas — ou, par entêtement gamin ne veut pas savoir — l'incomparable force des harmonies verbales. Ceci est un regret plutôt qu'un

(*) *Hors du Siècle*, un très beau volume in-8° sur vélin, de 124 pages ; Monnom, imprimeur, à Bruxelles, et Vanier, éditeur, à Paris.

reproche. Puisque Albert Giraud compose de très beaux vers, il serait malséant de lui jeter à la face, comme une injure, *la manière dont il les fait*; qu'il me soit permis seulement de songer aux pièces encore plus larges et plus complètes que nous vaudrait son beau talent s'il consentait à user de tous ses moyens. Albert Giraud me fait l'effet d'un superbe organiste qui ne voudrait jouer que d'un ancien harmonium sans registres. Il est triste de voir un poète d'une réelle valeur s'attarder à de petites promenades dans le jardin public où passe la foule étrangère, lorsque s'étend à côté de lui un parc magnifique aux sombres allées, immenses et baignées d'inconnu.

Quant au *fond* des vers de Giraud, les pages précédentes l'ont fait déjà pressentir. *Hors du Siècle* ne brille pas, comme le *Lys* de Severin, par une belle et lumineuse unité, par une nombreuse ordonnance du plan; les diverses parties du livre, le *Regret de l'Enfance*, *l'Amour impossible* — un titre pris à Barbey d'Aurevilly, — etc., restent isolés et sont des chapitres éparpillés sans grande cohésion. L'unité réside seulement dans la persévérance de l'auteur à voir *le même horizon*.

Albert Giraud serre de près la réalité, et le Rêve l'attire beaucoup moins que les autres poètes de ces temps. Il ne se borne pas toutefois aux choses immédiatement tangibles; mais, comme l'a très bien expliqué, ici même, Fernand Severin, son amour d'infini le transporte aux siècles passés. Or l'infini de Giraud est un infini matériel; et comme il est aussi peintre que versificateur, son idéal sera l'infini des couleurs, le kaleidoscope de la Renaissance, avec ses pourpres, ses cuirasses, ses dépravations — qui doivent tenter un artiste raffiné comme lui —, ses intrigues, ses hommes aux volontés de fer domptant la foule mouvante des énervés. L'organe actif, chez Albert Giraud, c'est l'œil,

comme sa caractéristique morale est la fierté : il regarde, longtemps, longtemps, — beaucoup dans les livres, j'imagine — le songe des temps dorés et pourpres, des temps où des scintillements passaient, ainsi qu'en nos soirs d'été papillonnent et voltigent les lucioles sillonnant les ténèbres. La forte et subtile étreinte de l'art, comme la poigne d'un Titan qui serait Lohengrin, ce colossal tressaillement de cerveaux d'occident qu'une civilisation convalescente venait alangourir d'un obscur puis triomphal magnétisme, ce renouveau de l'Esprit greffé sur la prompte décadence physique, et les mignons en France au temps de la Pléiade, tout ce fourmille-ment de nuances aux sonorités vives, de gestes rigides ou pâmés, de fer frôlant le velours, cette finesse rare nageant à la surface du brutal, Albert Giraud a regardé tout cela, longtemps, longtemps ; puis de ses souvenirs qui se déployaient à ses yeux comme des bannières d'un ondoie-ment splendide, de ses souvenirs il a tissé le brillant velum tendu aux portes de son temple ; sur le velum, il a fait broder ces mots : *Hors du Siècle*, et désormais il s'y réfugiera contre le coudoie-ment quotidien des gens quelconques. Par pudeur et par piété, il a prononcé le vœu que toujours le velum de ses souvenirs fût drapé entre le monde et lui, pour que même la Lumière de ce monde étranger ne puisse l'effleurer sans s'être colorée d'abord des nuances graves profondément imprégnées dans le magique et somptueux tissu de soie.

ALBERT MOCKEL.

DE LA PROTECTION DES ŒUVRES DE LA PENSÉE.

Moens et Fils. Bruxelles.

En 1884, dans son discours de rentrée du barreau de Bruxelles, M. Janlet recherchait les origines du

droit des auteurs. Depuis, il a publié des études sur la propriété des télégrammes et sur la propriété artistique et littéraire. Aujourd'hui, il donne un traité complet de la protection légale des œuvres de la pensée. Le premier volume a seul paru. Il est particulièrement consacré à l'architecture. De nous trouver en présence d'un commentaire doctrinal de la loi du 22 mars 1886, nous ne pouvons retenir une réflexion dont la portée générale enlève à l'observation ce que, de prime abord, elle pourrait avoir de désobligeant pour l'auteur. Les commentaires hâtifs, qui voient le jour à l'aube d'une législation, sont, le plus souvent, d'un tempérament chlorotique, comme les enfants nés avant terme. Aussi longtemps que l'ingéniosité des contrefacteurs, l'habileté des avocats, les roueries des héritiers et des cessionnaires n'auront pas donné la mesure des mailles de la loi nouvelle, l'homme d'affaires et le jurisconsulte n'accorderont au manuel qu'une utilité restreinte.

Sous le bénéfice de cette réserve, nous nous bornerons à faire connaître le plan du 1^{er} volume. Les divisions sont bien conçues. Il est traité de la nature, des conditions d'exercice, de la durée du droit de l'architecte, des reproductions, de la contrefaçon, du droit international. Une table des matières, soigneusement faite, rend les recherches aisées.

Nous félicitons M. Janlet de n'avoir pas méconnu l'importance pratique d'un complément trop souvent sacrifié par les auteurs.

Le traité de l'architecture est précédé d'une partie générale dont nous dirons quelques mots. Elle débute par un historique nourri de faits intéressants, suivie des textes de la législation spéciale. Vient ensuite une dissertation sur cette question : le droit d'auteur est-il un droit de véritable propriété ? On saisit que la difficulté ne s'élève pas à propos de l'objet — toile, marbre, monument, livre — qui matérialise la pensée de l'auteur ; cette propriété est, d'avis unanime, régie par les règles générales de la propriété mobilière. La controverse, aiguïlée par des subtilités métaphysiques, porte sur l'élément intellectuel et intangible, sur la conception, sur le droit d'auteur en un mot. M. Janlet croit qu'il eût mieux valu appeler un chat, un chat, et intituler la loi : "*de la propriété artistique et littéraire.* „ On s'est effrayé de l'objection pédantesque que, en soi, la propriété ne peut avoir pour objet qu'une chose matérielle. Dans les discussions, un ministre a déclaré laisser à l'avenir le soin de trancher la question.

Ajournons l'examen critique du traité jusqu'au jour où il sera complet. S.

HISTOIRES ESTUDIANTINES (*).

C'est, dans une coquette édition ornée d'une jolie couverture par Armand Rassenfosse, une suite de récits attrayants,

(*) *Histoires Estudiantines*, par Georges Rosmel (Gustave Rablenbeck) : un joli petit volume de 150 pages, coquettement édité ; éditeurs : Lemerre, Paris ; Knoctig, Bruxelles.

de croquis pris sur le vif et notés avec un remarquable talent d'observation ; le tout écrit en un style élégant, alerte et très moderne.

Tout d'abord, le délicieux profil de *Miss Dispute* auquel prélude une scène d'intérieur liégeois ; d'un parfait réaliste.

Puis viennent : *Une assemblée à la Permanente*, avec la malicieuse caricature de quelques-uns des nôtres, — *une Fête d'étudiants*, — *l'Etoile Sirius*, scènes universitaires, dans lesquelles l'auteur raconte allegretto, avec une très fine nuance d'ironie, les joies et les vicissitudes de l'insouciante vie estudiantine.

Suivent deux hors cadre : *Le marchand de marrons et Païen*, la profession de foi de l'auteur, un éloquent anathème aux religions gothiques.

Encore : *L'an d'après*, un attrayant croquis-Paris. Puis un *Profil de Grisette* : une jeune fille se rend en hâte à la messe d'onze heures, à St-Denis. Soudain, un rêve, un rêve fou de grandeur s'implante en sa mignonne caboche et l'obsède. Mais la fillette parvient à se débarrasser de cette hantise en s'absorbant en sa naïve prière. C'est exquisement raconté, et, de plus, extraordinairement mical.

Pour finir se déroule, vibrante de couleur locale, la désopilante odyssée du brave tondeur de chiens, *Eustache-Dieu-donné Xhipette*, dont l'enseigne est à elle seule un petit chef-d'œuvre de drôlerie.

Bref, un recueil d'histoires charmantes, dites en une prose vive et très personnelle, accessible aux craintifs cerveaux que déconcerte l'élan hautain des symbolistes.

Mars.

CHARLES DELCHEVALERIE.





PETITE CHRONIQUE.

Nous avons reçu le 4^e *almanach de l'Université de Gand*, toujours édité avec le même soin par Ad. Hoste.

Cet almanach se distingue comme les précédents par une partie universitaire très consciencieuse, remplie de notices et de détails intéressants.

Quant à la partie littéraire, elle nous paraît, malheureusement, un peu quelconque :

Des Vers de VAN LERBERGHE, bien; *L'Etoile Sirius*, de GEORGES ROSMEL; *Sur la plage*, vers de VIERSET, bien, mais renfermant une formidable coquille : Les flots ruisselaient de *baisers* et d'étoiles pour, ruisselaient de *rubis*.

Puis un fragment fort bien de "*Quelques Proses*," par ALBERT MOCKEL et *le tir à la lune* de HENRY MAUBEL; quant au reste, sauf *une Réparation*, comédie en 1 acte de FRITZ ELL, c'est absolument médiocre.

Nous regrettons de ne pouvoir être plus élogieux, mais les Almanachs précédents semblaient montrer plus de vie, et un peu moins de doctrinarisme artistique.

A l'an prochain, n'est-ce pas? bon courage et surtout, allez de l'avant! P. M. O.

* * *

Cette pauvre *Jeune Belgique* est folle, en vérité; et nous avons le privilège de provoquer ses criaileries de vieille fille, de même que le rouge agace les dindons. Ses gloussements colériques nous laissent indifférents, mais la *Jeune Belgique* dont le groupe est morcelé et qui ne représente plus une idée, est si malade qu'il convient d'en avoir pitié : nous répondrons à ses questions effarées, pour donner à ses derniers moments le sommeil réparateur dont elle a grand besoin.

1^{re} question : Pourquoi annoncez-vous parmi les vôtres les livres d'Émile Verhaeren et Camille Lemonnier ?

En énumérant les livres de Camille Lemonnier, de Rodenbach, de Verhaeren, de Ghil, de Merrill, de Rahlenbeck, de Henry de Régnier, de Fritz Ell, de Severin, de Destrée, de

Demblon, MM. Mahaim, Mockel, Olin et Siville n'ont pas eu l'intention de se les approprier; ils ont voulu seulement donner aux collaborateurs de *La Wallonie* le bénéfice d'une annonce courtoise; de même M. Max Waller, lorsqu'il citait en décembre 1885 les œuvres de Camille Lemonnier, Théo Hannon, Georges Rodenbach, Émile Verhaeren, Octave Maus, etc. Et si tel n'est pas l'avis de M. Max Waller, tel est du moins l'avis de MM. Émile Verhaeren et Camille Lemonnier.

2^e question : La *Jeune Belgique* nous demande qui nous choisirons de René Ghil ou de Georges Khnopff. Mais nous les choisissons tous les deux, cher monsieur. Au demeurant, nous sommes étonnés de voir que M. Waller ose encore prononcer le nom de Georges Khnopff, après la petite vilénie dont s'est rendu coupable le dit Max Waller.

3^e question : Quant au délectable Anatole Baju, l'auteur stupéfiant de *L'École décadente*, nous nous sommes occupés beaucoup trop de ce volumineux critique.

Nos amis René Ghil et Achille Delaroche ont repoussé les avances de sa revue; il ne peut le leur pardonner, cela se conçoit; eh bien nous lui laissons distiller à son aise la rage de sa déconvenue, sans nous en préoccuper.

La *Jeune Belgique* est-elle satisfaite ?

* * *

Une amusante coquille de la *Jeune Belgique*, revue mensuelle inexorablement. En proie à une douce folie, elle s'abandonne imperturbablement à sa monomanie : l'accusation de plagiat. Après Georges Khnopff, c'est Raoul Pascal qui, dans le même numéro, est cité parmi les principaux collaborateurs du recueil et inculpé de pillage littéraire. M. Pascal a répondu par une lettre acérée, que la *Jeune Belgique* reproduit piteusement. Le voilà donc au nombre de " ceux que M. Max Waller ne salue plus. „ C'est un bien grand malheur pour lui. Ses compagnons d'infortune sont, jusqu'à présent : Edmond Picard, Georges Khnopff, et l'auteur de *Faust* : Goethe. Mais M. Pascal se range aussi parmi ceux " qui ne saluent pas. „ Quant à ceux-ci, il serait téméraire de vouloir les compter.

* * *

ENFIN ! *La Légia* organise pour le lundi 19 mars un superbe concert auquel nous convions tous les esthètes liégeois : concert exclusivement consacré à César Franck. César Franck va donc recevoir tardivement l'hommage des admirations de ses compatriotes ; mais il a fallu qu'à Paris on l'appréciât parmi les premiers, pour qu'à Liège la foule voulût bien lui reconnaître " un beau talent. „ Au programme du concert, figurent : les *Eolides*, œuvre déjà connue ; la puissante sonate pour piano et violon que nous avons entendue au salon des XX, — interprétée par Théophile et Eugène Ysaye, auquel elle est dédiée — ; un prélude avec fugue et choral dont les concours du Conservatoire nous ont montré le souffle et la profondeur ; puis un chœur inédit que Franck a dédié à Sylvain Dupuis, un air, deux mélodies, etc. ; cinquante places seulement sont réservées au public ; les cartes sont en vente chez Gevaert au prix de 5 francs.

Le comte de Villiers de l'Isle Adam est venu donner ici, il y a deux semaines, une conférence très goûtée : il a lu trois de ses contes avec le profond talent de causeur qu'on lui connaît ; et c'était une jouissance exquise de l'entendre dire et jouer, des gestes et de la voix, ces pages intenses, déconcertantes et profondes. Villiers de l'Isle Adam vient de publier un nouveau recueil — *Histoires insolites* — analogue aux *Contes cruels* et à *L'Amour suprême*. Nous énoncerons plus tard notre admiration pour ce prodigieux artiste, en une étude plus digne de l'auteur de *Révolte* et plus complète que ne pourrait l'être un compte rendu restreint et forcément superficiel.

* * *

Errata. Page 109 : *apparu*, au lieu de *apparut* ; page 125 : vers 2, *sous* douce brise, au lieu de *sans* douce brise ; id. : vers 9, *frissonne* au lieu de *frisonne* ; vers 13, *traverse* l'eau vers l'île verte où vont les voix ; page 126 : vers 7, *de* rire aigu, au lieu de *du* rire ; page 132 : *mévisto*, au lieu de *Méristo* ; page 133 : Madame *Besnard*, au lieu de *Bernard* ; à *Beguiling*, pour a *Belguiling* ; page 134 : *rarissime*, au lieu de *ravissante*.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

L I È G E.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIEGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., a place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes
» Nilson, bout noir fr. 9-50 les 1000 boîtes

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction

}	ERNEST MAHAIM,
	ALBERT MOCKEL,
	P. M. OLIN.
	MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envol d'un numéro spécimen contre 30 centimes en timbres-poste.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

- Stuart Merrill** Appel; Vespérale (vers).
Jules Destrée Quelques œuvres d'art (Amsterdam, Marken).
Émile Verhaeren Londres (vers).
George Garnir Vieilles cloches.
Georges Keller Veillée de lune (vers).
A. Mockel; S.; Ch. Delchevalerie Chronique littéraire.
Petite chronique.

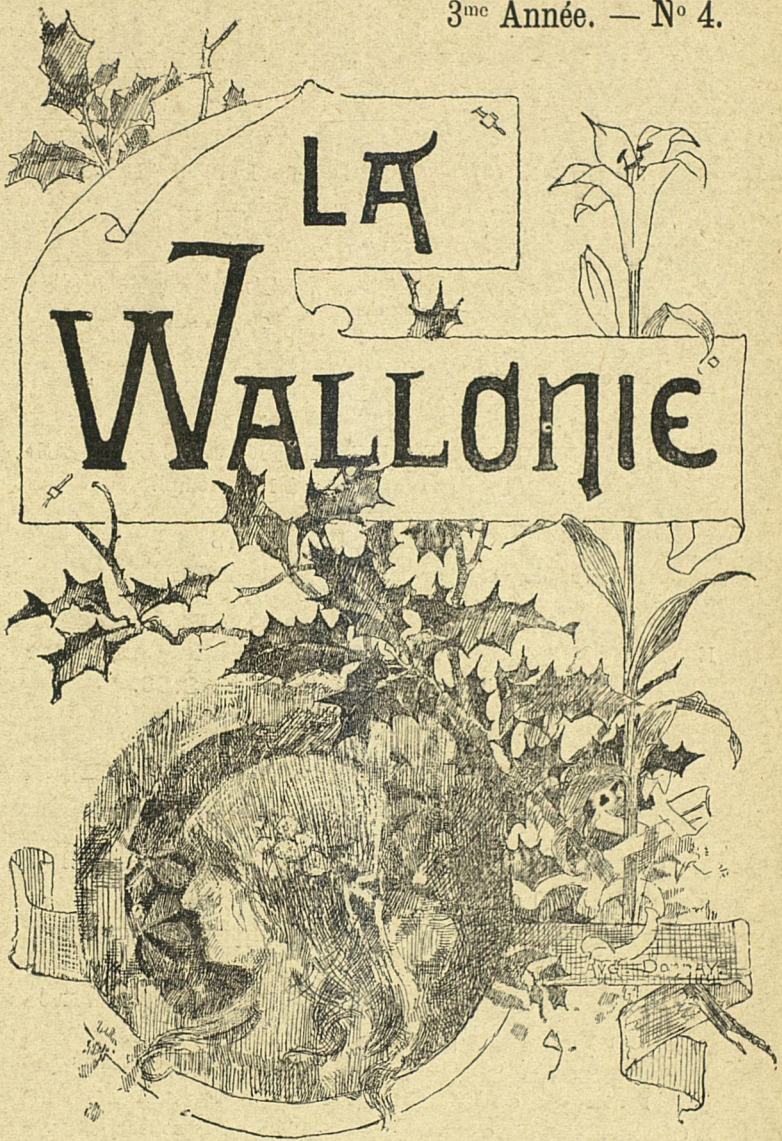
Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE** : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 19, Quai St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^c-Catherine; Max Rues, 50, rue des Tanneurs.

Des presses de H. Vaillant-Carmann, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 4.



30 Avril 1888.

LI HOULO

Roman de mœurs wallonnes, en wallon par DD. SALME

Chez Vaillant-Carmanne, Liège, **2 fr.**

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Bureaux : Rue du Jardin Botanique, Liège.

Abonnement : **6 fr.** par an.

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles.

L'ÉVENTAIL DE LAQUE

Poèmes en prose, par **Stéphane MALLARMÉ.**

LE TRAITÉ DU VERBE

AVEC LA PHILOSOPHIE & L'ESTHÉTIQUE DE L'AUTEUR.

par **René GHIL** : Tirage à 110 exempl.

Les Fambeaux Noirs

Livre de vers par **Émile VERHAEREN.**

EN ALLEMAGNE

IMPRESSIONS D'UN PASSANT, par **Camille Lemonnier**

Librairie illustrée, Paris, prix : **fr. 3,50.**

ÉPIISODES

LIVRE DE VERS, PAR **Henri DE RÉGNIER**

Chez VANNIER, Paris.

DU SILENCE, vers, par Georges Rodenbach

LEMERRE, Paris, Fr. **1.50.**

A PARAÎTRE EN AVRIL

CONTES POUR L'AIMÉE, par Maurice Siville

Un volume de grand luxe format in-8° jésus,
illustré de 25 compositions par Emile Berchmans.

Prix en souscription : DIX FRANCS.

Ces exemplaires porteront, imprimé, le nom du souscripteur.

On souscrit chez M. Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur,
rue du Jardin-Botanique, 12, à Liège.



MES MÉMOIRES.

(2^{me} CAHIER)

(HEURES MÉLANCOLIQUES)


*Et ce warbulant personnage s'amusaît
comme un petit Bon Dieu !*

PAUL DUBOIS.

LE DOUTE.

*O rancœurs ennuiverselles ! expériences nervicides,
nuits martyriséennes ! Aime-moi à petit feu, inven-
torie-moi, massacre-moi, massacrilige-moi !*

JULES LAFORGUE.

ICI me restera, je le crains, l'un de mes plus poignants souvenirs). Des hasards de voyage m'avaient fait rencontrer un jeune Anglo-Gallois et certaines analogies de caractère, peut-être, avaient créé ces rapports bizarres complexes mais fréquents qui, sans être ce profond sentiment, l'Amitié, en prennent tous les dehors et beaucoup des prérogatives.

Ennuyé, lassé de son ennui sans cause, un jour, sans prévenir personne, sans savoir où il voulait aller, il

avait abandonné le vieux manoir patrimonial et la tranquillité sereine de son beau pays de Galles.

Rien dans la vie moderne n'attirait son incuriosité et après avoir souffert de l'irréalisation de ses espoirs, il souffrait de leur définitive destruction. Il se retrouvait un soir, sut-il jamais comment ? dans l'un de ces caravansérails, où se brocantent grands vices et petites vertus : Une ville d'eaux cosmopolite. Jouait-on encore ? Il ne s'en enquit, le hasard n'ayant nulle attirance, la foule l'écœurant.

Deux femmes, qui lors de la splendide efflorescence de ses vingt ans furent ses amies, se trouvaient là. Leur caractère un peu étrange, d'une netteté singulièrement contradictoire, nous avait fait leur donner ces noms : Isis, Skulda. Lui ne les vit pas et ce furent elles qui vinrent à lui, et dès lors, chaque matin il les accompagnait en leurs longues chevauchées. Mais en somme simple inertie : il n'avait ni force ni volonté de résister à leur absorbante affection.

Ces deux femmes réunies étaient singulièrement troublantes. Isis, majestueuse, grande, noire, très charnelle ; Skulda, pâle, petite, très blonde, frêle, toute spiritualité, une sylphide égarée en notre monde et toujours étonnée de s'y trouver : elles se complétaient trop merveilleusement et leurs principes, confondus, eussent créé LA FEMME, cet objet des perpétuelles recherches, pierre philosophale des cœurs épris d'Idéal.

Lui, quatre années de souffrances imaginaires, d'indécisions tuant sa vigoureuse nature, son mépris de l'action avec la violence de son caractère, lui avaient imprimé le cachet le plus déconcertant. Ce rêveur, cet utopiste en sa mâle énergie physique, devait, *une fois encore*, attirer l'attention de ces deux femmes exceptionnelles. Son caractère nuageux et indécis de Breton en avait été troublé et depuis le ballottait au milieu des brouillards de ses contradictions. Ce qui, surtout étonna les deux femmes, ce fut de voir cet Idéaliste devenu prosélyte du grand Rien par amour de l'Absolu qu'il avait vainement cherché.

Leur affection ancienne, renouvelée par leur mutuelle amitié, exagérée par Sa perpétuelle indécision, devait *nécessairement* s'exacerber au point de leur faire oublier tout, sinon leur désir de Lui, qui présentait la lutte terrible devant s'engager entre ces natures contraires, lutte dont il était l'enjeu et dont il serait la première et la plus saignante victime.

Cette vie presque commune des villes d'eaux continuait avec la fréquence de ses intimes rapports. Et une nouvelle souffrance s'était jointe au monde de désespoirs qu'il nourrissait déjà en lui.

Un court instant, un éclair de bonheur avait illuminé son esprit: Il avait la certitude d'aimer (cette protéenne chimère qui toujours lui avait échappé et parfois au moment où il croyait l'avoir vinculée)

Mais bientôt au plus profond de sa lancinante géhenne, il se vit rejeter : car il ne put savoir laquelle il aimait, et il craignait d'apercevoir au fond de sa pensée cet effroyable sentiment de n'aimer ni l'une ni l'autre, mais deux personnes comme ne formant *qu'une seule individualité*. Et sa souffrance s'accrut : il ferma les yeux comme lorsqu'on se sent tomber et il ne voulut plus essayer de sonder la profondeur, noire de sa désespérance.

Isis, s'exaspérant de ce qu'elle ne pouvait comprendre lui dit un soir : " Quelle singulière hésitation vous retient ? Comment se peut-il que ni Skulda, ni moi ne soyons à vous ? Cette situation affolante est insoutenable. Moi ! je ne puis ni ne veux plus m'y prêter ! „ Choisissez ! " Vous devez savoir que je ne puis choisir. Allez, et laissez agir les Éléments ! „ " Non ! il le faut. Elle ou moi ! „ " Qu'importe ! Non, je ne choisirai pas. Si vous vous mettez sur l'un des plateaux de la balance, oubliez-vous que moi-même je serai sur l'autre ! Je veux ma liberté ! „ " Et si Skulda vous proposait la même alternative ? „ " Indigne de vous cette question ! Isis. Mais ni l'une ni l'autre plutôt que l'une ou l'autre ! „ " Tête dure comme les roches de ton pays, cœur froid comme les brumes ! „

Et cette vie tranquille, sans événements, se prolongeait, et certes ! sans que chacun sût jamais comment, par la force impulsive et irresponsable des choses, des sensations et des contraires qui à travers lui s'attiraient, ils se trouvèrent unis en une prodigieuse et pantelante Trinité !

Et ses prévisions se réalisant il fut très malheureux : Il avait dû souiller l'immatérialité de son rêve de Skulda, avec elle il regrettait la splendeur physique d'Isis, dans la chair de qui il ne cherchait qu'une âme. Avec l'une songeant à l'autre, préférant l'absente sans l'aimer toutefois, il restait dans l'intimité la plus absolue, étranger aussi bien à l'une qu'à l'autre, et il était très malheureux.

Il n'avait la sensation de l'Amour que loin d'Elles, alors qu'un fuligineux rêve les unifiant en les transformant ne lui laissait que la perception d'une seule femme aux complexités infinies. (Mon Dieu ! que c'est donc une sale profession que celle d'homme supérieur !)

Skulda la sensitive, de beaucoup la première, eut la sensation de cet intime désespoir. Elle s'inquiéta avec une douleur d'amour de ce perpétuel mécontentement de soi-même et de la distraction de son amant, alors qu'elle s'était livrée Corps et Ame. Elle savait qu'il ne mentait pas lorsque, la voix altérée, il lui jurait l'aimer à en mourir et pourtant il en aimait une autre et autant qu'elle-même : elle en était certaine ! Elle n'avait donc su réaliser son Rêve ?

Voulant, en son amour suprême, satisfaire l'éternel Indécis, fût-ce par le sacrifice de soi-même, sans haine ni jalousie, elle dit à Isis sa gêne.

Celle-ci toute à l'emportement de son amour sensuel n'avait rien remarqué, ou peu, mais avec la puissance d'assimilation de sa magnifique nature

animale, elle comprit le doute odieux, sphynx muet qui déchirait le cœur du chercheur désabusé ; donc il avait trouvé séparé ce qu'il désirait uni et se mourait de son impuissance à fusionner les antagonismes.

Prise du dévouement qu'inspirent seules les souverainetés d'Esprit, dominant Skulda d'un long regard magnétique et lourd, elle lui dit : " Soyons à lui, Ensemble.... Ainsi nous ne l'écartèlerons plus. „ Skulda appâlie et tremblante : " Je m'en fie à ton instinct, grande et puissante Isis, mais ne crains-tu pas qu'il n'entre trop de spiritualité et trop d'infini dans sa douleur pour que nous réussissions à la tuer ? „

Elles l'amènèrent donc à un unique rendez-vous.

C'était son désir inespéré, la suprême tentative à faire pour savoir si fatalement il devait toujours être en désaccord avec lui-même et sa destinée.

Le lendemain, après une nuitée effrayante, ayant approfondi le vide de son espoir, son désir de possession unique, l'ayant poursuivi au sein de la plus atroce volupté et l'in-niable de son dédoublement nécessaire devant l'irréductible individualité de ses deux amantes, il s'était tué, et par un dernier respect de soi-même, avec un poison qui ne laisse pas de trace.

Amen.

LETTRE QUI NE FUT JAMAIS ENVOYÉE.

*Car noble cuer de homme ne doit
point enquérir du fait des femmes.*

ANTOINE DE LA SALE.

Ce très vieux bijou, je vous l'envoie, parce que seul en sa simplicité, il a pu correspondre à l'incompréhensible symbolisme que je vois enveloppant mes actions autant que mes idées.

En ces antiques et authentiques abraxas, taillées précieusement en dures et incorruptibles pierres, ne puis-je retrouver mon amitié non nouvelle, d'une sincérité si absolue qu'elle m'étonne et déroute mon résistant septicisme, et d'une persistance que je crois à forte épreuve, fût-ce même peut-être, à celle de votre oubli. Puis sa monture par ce grand artiste, Castellani, avec sa forme un peu baroque bien que si simple et un peu barbare, et les caractères cabalistiques incisés au revers des jaspes, et des chalcedoines, n'est-ce pas la reproduction secrète de ces longs entretiens si doux où je me laissais aller à toute la sauvage extravagance de ma biscornuité et toute la profondeur des byzantinismes artistiques et sentimentaux qui sont presque le tréfonds de moi-même.

Car qui sait ce qui nécessairement doit arriver ?

Jamais vous ne me verrez m'en étonner ! quoique ce doive être. Mais l'espérance que j'ai, c'est que cette fuite de nous, ne nous chassera pas totalement

de Vous et qu'un souvenir peut-être restera. Et quel souvenir plus simple, me semble-t-il et plus cordial, que cette sorte de camaraderie égalitaire et cette persistante mutuelle bonne volonté ! La mienne ne pourra disparaître, car elle est au-dessus d'atteintes. La vôtre ?.....

COMBIEN DOULOUREUX !.....

*On s'ennuie de tout mon ange,
c'est une loi de la nature ; ce n'est
pas ma faute. Si donc je m'ennuie
aujourd'hui d'une aventure qui m'a
occupé entièrement depuis quatre
mortels mois, ce n'est pas ma faute.*

DE LACLOS.

Tu ne saurais croire le vide qu'a laissé en moi ton arrachement. N'avoir ainsi soudain, plus personne à qui penser ou du moins qui pense à vous ! C'est très cruel alors même que tout sentiment écarté il n'y a plus là, qu'une habitude sentimentaire infiniment durable. Il est fort vrai qu'extérieurement, tu as pu m'accuser d'indifférence, mais cela venait de la force de cette intimité qui pour moi naïf ! ne me semblait pas toujours devoir se retremper dans la réalité. Je te jure que tu étais tout aussi présente alors que je restais seul. Cette continuité de pensée brusquement rompue me laisse un trou trop douloureux pour que je n'essaye pas de le combler un peu en t'écrivant cette peut-être dernière lettre. Ne va pas croire que je

veuille revenir sur ce qui s'est passé, ni sur ce qui est passé. Mais en vérité je ne vois guère la possibilité de n'être plus quelque chose pour toi, comme toi pour moi. Et si tu m'offres ce lénitif de l'Amitié — comme si l'Amitié pouvait découler de l'Amour, — quelque manque de confiance que j'en aie, je l'accepte — provisoirement, par égoïsme et jusqu'au moment où ma perfection indifférentielle ayant atteint son apogée, je n'aie plus besoin ni d'Amour, ni d'Amitié. Car tu connaissais le trouble de ma pensée, alors que comme un nageur pris dans un tourbillon, je luttais, quoique bien faible, contre le gouffre de désespérance qui m'attirait : je résistais parce que sur la rive je voyais ton ombre me tendre les bras et pleurer sur ma misère. Tu as sans doute trouvé que je ne me rapprochais pas assez vite, et accusé mes efforts de mollesse et tu es partie regardant à peine derrière toi ! De ce jour, lutter je ne puis plus, je ne le ferai plus ! Je me laisse entraîner à la dérive par le redoutable courant qui mène à l'indifférence absolue ou au suicide. Où tomberai-je, je n'en sais rien, mais plus rien je n'éviterai, car pour quoi lutter et se donner une peine quelconque. Y a-t-il jamais eu un but à la vie et vaut-elle bien la peine d'être vécue ? Une chose désirable seulement ? Tout n'est-il pas mirage et mensonge ? Mon dernier refuge était l'exercice corporel jusqu'à l'épuisement, car alors à plus rien je ne savais penser. Cela même, maintenant me dégoûte. Le monde ! Ah ! quelle scie,

quelle corvée ! Je me trouve tout désorbité et la seule chose qui me soit encore à bonheur : dormir, dormir ! car c'est alors le Néant !

Ne t'étonne pas que je continue à te tutoyer : je m'attends si bien à ce que tu me répondes ! Faites-moi le plaisir de m'écrire autrement. Ne m'appellez plus par mon nom et enfin ! ne m'écrivez plus ; que tout — tout ! — soit fini. A moins que tu n'aies le courage de me dire ces trois choses à la fois : comme un objet qui a cessé de plaire et qu'on relègue dans un coin obscur, ma foi, lorsqu'on le revoit pour en éviter l'obsession et son mauvais souvenir, on le jette !

PIERRE-MARIE OLIN.





RONDEAU.

pour la Seule.

L*t notre douleur, meurt aux déliements d'histoires,
du gel! sauves pour des départs agitant moires
et soleils vers les loins et les loins et pour les
mariages ainsi dans l'espoir esseulés :
et qui portent le poids d'un heur dans les mémoires.
Tant! que de plumes et d'ondes ondulatoires,
et de mains par le deuil longuement méritoires,
s'emplissent d'être les las songes exilés :
et notre douleur, meurt.*

*et, l'Une et Seule en ma patrie aux promontoires
qui vont les rêves haut d'amour exhalatoires!
donnons-nous par l'avril nos longs doigts désolés
en l'hiver à longtemps et ses soirs angulés :
et sont en nous oiseaux et ruisseaux dilatoires,
et notre douleur, meurt.*

Mars, 88.

RENÉ GHIL.





A CŒUR PERDU.

U'EST un livre bizarre. Bizarre surtout par le divorce constant de l'Idée et de sa mise en œuvre; M. Joséphin Péladan se dit catholique, sans cesse fait allusion à l'ésotérisme des Rose-Croix, au bonheur intellectuel, à l'infériorité de la chair; mais tout cela sous la forme la plus matérielle et la plus lascive qui soit. Dans le *Vice Suprême*, son premier et son meilleur livre, sa manière méridionale et charnelle et les images allusionnant le contact des sexes, étaient facilement explicables par l'influence d'un sujet pervers. Lorsque sa *Curieuse* nous promène mélodramatiquement par les bouges parisiens, lorsque son *Initiation sentimentale* fouille avec persistance les dessous douteux et malpropres des passions, on peut trouver le ton de mauvaise compagnie, sans insister davantage. Mais *ici*, l'antagonisme du fond et de la forme est frappant.

A cœur perdu, c'est Nébo, le Mage chrétien, le platonicien pur, qui tente de vivre un amour intellectuel. Que rien de la chair ne souille l'atmosphère immaculée qui l'enveloppe, lui et la Princesse Riazan. Ayons la seule extase des yeux et de l'esprit, dit-il, et notre amour sera bel et grand.

Mais bientôt le démon de la chair insinue ses paroles serpentines. La princesse, la jeune et fière vierge, aime Nébo

par le corps bien plus que par l'esprit. Et l'union des sexes une fois réalisée — par sa faute, — la Femme va se révéler avec sa manie d'appuyer son despotisme sur l'homme aimé. Mais alors l'homme génial se redresse, et Nébo répudie l'amante devenue la maîtresse dominatrice.

La première partie du livre, M. Péladan l'a traitée avec puissance; il y a déployé une grande application aux recherches psychologiques, et certains chapitres, certains poèmes en prose, — malheureusement si peu de distinction dans la forme! — sont poussés très profond. Très profond? Je me trompe, M. Joséphin Péladan est prolix, disserte beaucoup et très philosophiquement de la situation déséquilibrée de ses personnages; mais, à part quelques longues trouées d'un regard ferme qui va scruter la perspective des sentiments, presque toujours il reste à la surface des choses, emploie beaucoup de mots grecs, use de larges digressions, ne dédaigne pas une page d'éloquence mystique, et préfère à l'acuité de l'observation, l'imprévu faussement suggestif d'un " mot „ théâtral. Cependant, beaucoup de ces mots sont placés habilement, et leur effet porte. Il fait parler à ses personnages une langue pratiquement impossible; il se sert d'eux comme porte-voix et nous les voyons sans cesse occupés à aligner l'infanterie serrée d'un bataillon d'arguments massifs. Ce ne serait pas un grave défaut à mes yeux si M. Péladan avait su les animer d'une vie plus nerveuse et plus artistiquement vraie. Dans le *Vice Suprême*, certaines conversations hachées de courtes phrases, solides et incisives, donnaient une existence personnelle aux êtres du roman; les caractères, aussi, étaient plus vigoureusement taillés dans l'œuvre. Ici, Nébo est un pédant, un pédant parfois bien ennuyeux; la princesse Riazan alliée à la noblesse du sang et à l'aristocratie de l'intelligence, les gestes et les façons de

parler d'une viveuse de troisième ordre, la sottise égoïste de la petite bourgeoise qui jalouse. Et cela, non moins que l'espèce de " priapée mystique ", à laquelle s'abandonne complaisamment l'auteur, rend pénible parfois la lecture de *A cœur perdu*. L'amour gracile et fort, pur mais puissant, qui est l'amour dans le rêve, ne peut être décrit sans d'innombrables délicatesses; et M. Joséphin Péladan, par négligence peut-être, l'emprisonne sous un style chargé de breloques dont l'or paraît du clinquant, quelque chose de rastaquouère au fond; un peu de l'impression triste que donnerait un rayon de lune caché par les vitres rouges d'une lanterne louche.

J'ai prononcé tantôt ce mot : *négligence*. Oui, c'est bien ce qui frappe avant tout, à la lecture de ce livre curieux : négligence dans le fond et aussi dans la forme. La première partie est très soigneusement travaillée; comme je le disais, il y a certaines pages d'une psychologie neuve et *solide*, solide plus que raffinée; il y a aussi des chapitres où sont des essais de prose rythmée parfois très appréciés : *la précaution de Paule*, par exemple. Mais ensuite! après l'*Extaticon*, où sont les plus belles et grandes pages, après l'*Osculon*, qui contient encore des coups de lumière intéressants, vient une longue et pédante déclamation qui tente sans cesse le poème en prose sans parvenir à la perfection et à la noblesse qui sont les qualités nécessaires du genre.

Voyez-vous l'honnête Marcus Tullius s'ingéniant à copier *ore rotundo* l'aristocratique et désinvolte scepticisme de Salluste, ou, s'il l'avait pu connaître, le cynisme gouailleur et incisif de la satire de Pétrone? Voyez-vous Benjamin Constant s'essayant aux admirables subtilités mystiques de Gustave Moreau? Eh bien! M. Péladan tombe sans cesse dans le même travers. Il a ce défaut, — très fréquent parmi les méridionaux, je crois, — d'enfler la voix lorsqu'il parle de

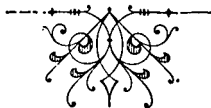
choses raffinées. Si bien que maints chapitres qui, ouverts par Villiers de l'Isle-Adam ou fouillés par Flaubert, auraient été des chefs-d'œuvre, donnent seulement l'impression papillotante et superficielle de grandes toiles décoratives couvertes de rouge et d'or, — ou encore la vision d'une Juive sur le retour, qui "répare des ans etc.,," en se chargeant de bijoux.

Pour le fond, la même défaillance. M. Péladan remplace trop souvent l'analyse par un morceau d'éloquence, ou par une physiologique digression sur "la localisation du désir érotique," ou bien par de simples notes et des effets de théâtre, surtout dans la dernière partie. Et, quant à l'union du fond et de la forme, je ne comprends pas du tout la manière de M. Péladan. Il écrit son œuvre d'abord en style de journaliste, puis charge sa phrase de mots sonores, de néologismes et d'images. Il ne s'en cache pas, du reste, me dit-on. Ce procédé étrange m'importerait peu si M. Péladan arrivait ainsi à rendre les mots adéquats aux idées. Mais tel n'est pas le cas; et la manière d'écrire de M. Péladan nous donne l'explication du "divorce," que je signalais au commencement de cet article. Les mots rares et les néologismes ne doivent pas être de simples *ornements*. Le mot rare doit désigner une idée rare, le néologisme une nuance nouvelle. Ou encore, dans l'écriture d'une œuvre, tel mot paraît à l'artiste le mot *décisif* créé pour matérialiser sa pensée, et il l'emploie sans hésiter, quel qu'il soit : c'est, je crois, la seule manière de parvenir à l'acuité et à la précision. Mais tel ne me semble pas le but de M. Péladan. La précision lui est si peu habituelle ! Il possède un vocabulaire très riche, mais donne souvent à chacun de ses termes un sens mal assuré. Il ne faut pas faire ici de confusion. Pour rendre les impressions de vague qui planent parmi les formes évanouies, l'artiste doit avoir la

précision de son idée à lui, et non lâcher des phrases à l'à-peu-près de la rencontre; le style de M. Péladan n'a pas ces apparences de légèreté transparente qui se nuancent aux ténuités des nuages : mais, avec des expressions parfois bien pédantes, il laisse un souvenir d'inachevé, de *pas définitif*.

J'ai insisté beaucoup sur les défaillances de *A cœur perdu*; il faut achever de dire aussi — plus brièvement, par malheur, — les grandes et fortes qualités du livre. *L'Initiation sentimentale* montrait un grand progrès réalisé depuis *Curieuse*; *A cœur perdu* est de beaucoup supérieur à *l'Initiation*. M. Péladan y a prouvé la largeur de conception et la puissance qu'il faut attribuer à l'auteur du *Vice suprême*. *A cœur perdu* est une œuvre très inégale. Mais certaines parties semblent promettre pour l'avenir un livre plus profondément mûri et ciselé, qui pourrait bien être un livre de réelle valeur. En outre, M. Péladan est l'un des talents les plus personnels parmi les jeunes romanciers de ces temps. C'est une personnalité souvent lourde, embarrassée de tas de choses grecques et magiques, mais digne d'intérêt, et, à coup sûr, pas quelconque.

ALBERT MOCKEL.





LES ILLUSIONS PERDUES.

*et s'éplore en la brise une Aurore infinie
une Aurore d'hier languide d'agonie.*

*Tels couples enlacés en un silence d'yeux
murmuré vers l'aveu des promesses nacrées
que stagnante la conque à l'envi des marées
épanche en maints soupirs de luths mélodieux.*

*Au gré des nonchalairs le rêve des dentelles
s'abolit en les doigts de loisir indolents,
et s'en vont les espoirs, s'en vont si las ! si lents !
vers le futur s'en vont des angoisses mortelles :*

*Mais oublieux le flot des promesses d'hier !
s'effeuillent les accueils à l'heur des tresses roses
que les roses lauraient de couronnes moroses.
Toi, l'ailé nautonier des fuites vers demain
pensif sur l'aviron qui s'oublie en ta main
ton front s'est obombré de telle nuit de rides
Présageant le sûr deuil de lendemains arides !
Oublieux de l'esquif oh ! si fol et si fier !
s'éplore par le soir la languide agonie !
et s'exaltait un Orient d'Epiphanie
(surnaturel azur où nul plaisir n'élut)*

*quand si lasse ! la voile aux stériles veuvages
cingla dans le matin vers de vierges rivages !*

*S'enflait le pavillon d'ironiques zéphyr
et rieuse la houle et caline et lascive
flottant si berceuse ! à la fête pensive
Des ingénus épris de fabuleux Ophirs :
tibicinait l'émoi des idéales flûtes
et frêles les doigtés ailés tentaient les luths
qui scandent le Triomphe illusoire des luttés.
Mais si loin l'horizon ! si loin s'enfuit le but !*

*Or qui pleure un regret amer de recordies
s'allonge le vélin aux lentes psalmodies :
plus ne poindra d'aurore aux couples enlacés !
plus de soirs alizés aux frêles barcarolles !
les fols zéphyr ont fui les plis des banderoles :
la tendresse se meurt aux rythmes cadencés !
et chu des doigts lassés du délire des lyres
le luth muet s'enlise en l'oubli de nuls rires !
Lentement du vélin — murmure cadencé —
s'éploie à la vesprée un deuil d'Epiphanie !*

Nov. 87.

ACHILLE DELAROCHE.

Extrait d'ÉPIPHANIE, à paraître prochainement.





CHRONIQUE MUSICALE.

Un peu de Musique Et même beaucoup de musique ! Trois concerts et quatre " auditions „. A celles-ci d'abord.

LES AUDITIONS au conservatoire. C'est un succès, à un triple titre. D'abord intéresser les Liégeois à des virtuoses *liégeois* qui n'ont pas l'excuse toute puissante de la médiocrité. Et puis réussir à amener ces mêmes Liégeois à des séances musicales données en *matinée*. Plus de toilettes à exhiber, partant cérémonie pas *chic* ; et, jeunes filles, jeunes gens et chaperons n'avoir plus l'aiguillon de la pose, la colossale et surnaturelle POSE, et malgré cela aller écouter de la musique, — je dis é-cou-ter de la musique —, c'est renversant !

Enfin les organisateurs avaient eu l'idée très artiste de faire de ces auditions une sorte de tableau de l'histoire musicale. C'est ainsi que nous avons entendu du J. S. Bach plusieurs fois, du Ch. Philippe Emmanuel Bach, du Haendel, du Lassus, du Corelli, du Leclair, du Haydn, du Grétry, etc. Cela, c'est très bien ; et les programmes indiquant l' " époque „ aux ignorants, très bien aussi. Mais si l'on voulait faire l'histoire musicale, pourquoi ne pas suivre quelque ordre chronologique dans le programme ? on aurait pu ainsi apprécier la progression de l'Art, et le but aurait été mieux atteint. — Mais cela, c'est à compléter l'an prochain.

Sans m'arrêter aux détails de ces quatre séances, je citerai

seulement les choses vraiment intéressantes y remarquées. D'abord les classes de violon. On peut discuter, en principe, l'impression d'art que peuvent donner les huit ou dix élèves — adolescents et bambins — de chaque classe, tous ces jeunes gens " présentés en liberté „ par rang de taille, et jouant à l'unisson une gavotte ancienne sous la direction pianistale d'un professeur *auquel ils tournent le dos*. Mais je ne veux pas être grincheux ; et, des réserves faites sur ce procédé un peu forain, il importe de signaler encore l'étonnante valeur de l'enseignement liégeois, pour le violon. Liège s'est dès longtemps distingué sous ce rapport ; beaucoup des violonsolo des grands orchestres de l'étranger sont recrutés chez nous. Et de prestigieux virtuoses des cordes — César Thomson, Marcick, Rémy, Eugène Ysaye, Ovide Musin, pour ne citer que les meilleurs parmi les vivants — sont sortis de notre École. Eh bien, je me hâte de le dire, l'avenir est encore gros de promesses. Parmi les classes présentées, celles de M. Rodolphe Massart, de M. Thomson et surtout de M. Dossin, montrent des résultats absolument remarquables, auxquels nous applaudissons de grand cœur. — Puis, M. Ragghianti, cet élève de M. Thomson dont nous avons déjà fait l'éloge, a prouvé un fécond tempérament d'artiste au style large et gravement respectueux des œuvres, en interprétant un superbe concerto de Goldmarck ; il était du reste supérieurement accompagné par l'orchestre qui se sentait sous la poigne solide de César Thomson. Celui-ci s'est aussi fait entendre — et quel talent ! — dans un morceau quelconque de Léonard (pour deux violons) ; mais une idée insensée, était celle de lui donner comme partenaire M. Heynberg ; la comparaison a été désastreuse pour M. Heynberg qui ne la souhaitait guère, et fort inutilement désagréable à M. Thomson qui s'en serait bien passé.

Les autres choses à noter dans ces quatre séances sont la sonate pour trois pianos de J. S. Bach — M. Donis y a montré une belle compréhension musicale; une magistrale symphonie de Charles Philippe Emmanuel, puis Bach; quelques fragments de Gluck, de Haendel, de Corelli; et l'admirable symphonie en *si* mineur (la quatrième, inachevée) de ce noble maître : Franz Schubert. Je citerai encore le violoncelliste Péclers, M. Lejeune, professeur de cor, et, parmi les artistes du clavier, MM. Debeffe et Duysings, avec leur talent robuste et souple dont nous avons déjà parlé; M^{me} Delhase, au jeu clair et aristocratique, mais "court d'haleine"; et M. Plantin, qui promet un bon virtuose du piano.

Et il faut dire aussi que le jeune orchestre du Conservatoire, alternativement dirigé par MM. Dossin, Debeffe, Delsomme, et Dupuis, — un peu aussi par M. Thomson —, a prouvé qu'une nerveuse phalange d'artistes peut faire mieux que la grosse et routinière masse d'instrumentistes que l'on nous présente mollement aux concerts du Conservatoire.

* * *

SOIRÉE CÉSAR FRANCK. — Un agaçant contretemps m'a forcé à n'entendre qu'une partie du concert consacré à César Franck par la *Légia*. La plupart des morceaux y exécutés sont connus et vivent d'une haute et fière vie d'art, austère et large. Je regrette de n'en pouvoir parler ici. M. Théophile Ysaye a joué avec une correction froide le très beau et très difficile Prélude, le grand et profond choral et la fugue indiqués au programme. Et puis, — Théophile Ysaye le secondant — Eugène Ysaye a interprété avec noblesse et brio la magistrale sonate pour piano et violon qui lui est dédiée : je voudrais m'étendre davantage sur ce sujet; mais qu'il me suffise de noter la rare distinction du virtuose

alliée à la requérante maîtrise de l'œuvre — et le succès de triomphante admiration remporté par César Franck.

* * *

AU CONSERVATOIRE. — Très remarquable le dernier concert. Le *Requiem* de Berlioz, grande page décorative, un peu longue et un peu *boum-boum*, mais impressionnante. Lorsqu'on a feuilleté la partition, si l'on entend le *Requiem* une première fois, il paraît très beau ; on se rend compte de la banalité de certains moyens, de la superficialité agaçante de l'œuvre ; mais on est empoigné malgré soi par l'explosion soudaine et terrifiante de tant de trompettes et de tubas, par tant de roulements de timbales et tant de grondant, d'éclatant, de tonnant tintamarre, annonçant le Jugement Dernier. Mais à la seconde audition, alors... alors on sent le vide de trop de phrases, la vulgarité de mille effets, la mollesse de certains contours, etc. Il reste cependant quelques belles pages : le *tuba mirum* qui secoue les nerfs malgré la fêrulerie de la réflexion, un petit fragment du *Lacrymosa* et surtout de beaux déroulements de bois et de cordes au Sanctus. Après, on a eu encore du Berlioz : une " Marche des drapeaux „ qu'on dirait composée pour un festival d'harmonies campagnardes et qui ferait s'extasier Paulus ; et le ballet des Sylphes de la *Damnation de Faust*, œuvre adorable, étoilée, d'une distinction mélancolisée de flûtes, avec des rêves qui planent et chantent... Cela vaut mieux que tout le *Requiem*.

Le violoniste Joachim s'est fait acclamer dans l'admirable *Concerto de Beethoven* et dans quelques fragments adorables des six sonates de J. Sébastien Bach. Simple, compréhensif, austère et dominateur, son jeu subjugué l'admiration. Mais un violoniste s'est chargé déjà de décrire le grand artiste

aux lecteurs de *La Wallonie*, et je les renvoie à l'étude de Louis Hirsche parue dans la livraison de décembre 1887.

* * *

A VERVIERS, un bien intéressant concert, sous la ferme et sympathique direction de Louis Kéfer. Le programme (1), fort intelligemment composé, était divisé en deux parties; l'une consacrée à Beethoven, l'autre à Wagner; et les œuvres des deux Maîtres, très judicieusement choisies, faisaient connaître le Beethoven de la symphonie, le Beethoven des virtuoses, Beethoven composant pour la voix; puis Richard Wagner dans sa première manière, la période transitoire et la troisième époque de son génie. Autre détail auquel il faut applaudir: on remettait aux auditeurs une notice contenant l'analyse des œuvres orchestrales, en des fragments empruntés à Richard Wagner, Berlioz, Schuré et Mendès.

Le jeune orchestre de M. Kéfer, pour n'être pas aussi nombreux que l'orchestre liégeois, n'en est pas moins supérieur à quelques titres. Les cuivres et les bois sont médiocres — certaines entrées dans Symphonie héroïque en font foi — mais le quatuor est réellement remarquable. Il y avait une vigueur, une précision et une netteté surprenantes dans tout

(1) Symphonie héroïque de Beethoven, inégale, mais sa belle marche funèbre et son tourbillonnant *scherzo*. Le 1^{er} allegro du Concerto pour violon, fort bien traduit, ma foi, par un tout jeune homme, M. Krickboom, élève de L. Kéfer; Adélaïde, air chanté par M^{me} Cornélis Servais. Puis, de Wagner, les finales de la Walküre et du Rheingold, — sans harpes, et les Rheintöchter remplacées par des *bois*, ce qui déroute un peu; — la Kaisermarch, superbe quant à l'orchestration mais fort peu distinguée et qui a presque l'air d'un chant populaire, à côté des deux magistrales pages de la Tétralogie. Enfin l'entrée d'Elisabeth au 2^{me} acte de Tannhäuser, l'adorable Spinnlied et la dramatique ballade du Vaisseau Fantôme.

le groupe des archets ; et l'ensemble, le style, la largeur de l'interprétation, indiquaient d'une manière décisive la valeur du chef d'orchestre. Arriver, en une petite ville comme Verriers, à donner une exécution vraiment claire et artistique de grandes œuvres classiques comme la *Symphonie héroïque* de Beethoven et de grandes œuvres modernistes comme le finale du *Rheingold* et le finale de la *Walküre* (1), c'est un résultat qui doit rendre perplexe M. Radoux — et dont il faut hautement féliciter l'intelligente et ferme initiative de M. Kéfer. Celui-ci célébrait son vingt-cinquième anniversaire de professorat officiel ; le concours en partie *gratuit* que lui prêtaient les instrumentistes, et les ovations enthousiastes mêlées aux couronnes offertes par ses élèves, la Société de musique, ses amis liégeois, etc., etc., prouvent que le public lui est reconnaissant de l'éducation musicale et de la compréhension d'art qu'il doit à Louis Kéfer.

* * *

A AIX-LA-CHAPELLE, la *Passion selon Saint Mathieu*. Cette géniale conception est trop connue, sa mise en œuvre a été trop savamment analysée pour que je me donne le ridicule d'octroyer à J.-S. Bach une approbation posthume et naïve dont il n'a que faire. Si j'en parle, c'est pour noter une impression comme on n'en peut avoir qu'en la vieille Allemagne : l'étrange effet d'une assemblée immense vêtue de noir et blanc, massée dans une grande salle, et silencieuse, attentive, *religieuse* ; au milieu du public, sous un vaste baldaquin noir larmé d'argent, le buste de l'empereur mort : un peu ridicule et regardant le vide, comme un gros chat blanc et patriarche.

(1) Ou, encore, la *Symphonie libre* d'Esasme Raway, l'an dernier. (Voyez la *Wallonie* d'octobre 1887.)

Or, ce concert, c'était une " fête funèbre, „ quelque chose d'agaçant par cette politique mêlée aux choses de l'art, mais émouvant tout de même. La *Trauermarsch* de la Symphonie héroïque commençait la cérémonie ; aux derniers accords, pas un applaudissement ; puis, l'œuvre du Père et Maître J.-S. Bach, déroulant ses phrases comme l'ondoie ment profond d'un fleuve aux vagues sonores. La foule se recueillait, muette et pieuse ; les chœurs disaient la grave et douce parole du Christ ; et l'on sentait planer parmi les souffles de l'harmonie l'hommage suprême d'un peuple à son fétiche, oui, l'adieu sombre et solennel de tout le Peuple allemand au vieux Kaiser Wilhelm en allé pour toujours.

L. HEMMA.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Enfin, il s'est trouvé en Belgique un jury pour juger Camille Lemonnier digne d'un prix quinquennal. On se souvient du bruit que fit la décision des jurés précédents, lorsqu'ils ne voulurent pas accorder à l'auteur du *Mâle* la distinction que lui décernaient les suffrages de tous les artistes. Les temps sont changés, depuis ; et peut-être faut-il voir dans la décision de l'aréopage littéraire l'indice des progrès réalisés chez nous par les idées artistes. Je n'en suis pas sûr, pourtant, et, par instinct, me défie des critiques officiels ; il est possible que la grandeur de cette œuvre, la *Belgique*, ait réussi à briser le dur " front de taureau " ; mais je ne sais quelle méchante voix me chuchotte à l'oreille : " jamais ils n'auraient couronné un livre de Camille Lemonnier sans la crainte du ridicule. „

La décision du jury ne grandit point à nos yeux l'auteur de la *Belgique*. Celui qui a fait *Happe Chair, un Mâle, le Mort, l'Hystérique* n'avait pas besoin des approbations officielles pour recevoir de nous un tribut de respect et d'admiration. Mais nous nous réjouissons à l'idée que personne ne songera plus à contester la justice de cet hommage enfin rendu chez nous à notre premier écrivain. Les sympathies et les acclamations de tous se réunissent pour fêter le grand artiste, et, à ce concert de bienvenue, nous mêlons nos applaudissements enthousiastes.

* * *

Camille Lemonnier réunit en un volume, sous ce titre : les PEINTRES DE LA VIE (*), différentes études de critique artistique jadis publiées séparément. Toutes les personnes plus ou moins lettrées connaissent le brillant Lemonnier du *Mâle*, du *Mort* et de *l'Hystérique* : mais ils sont moins nombreux, ceux auxquels est familière l'œuvre critique du grand Peintre de lettres. *Nos Flamands* et surtout *l'Histoire des Beaux-Arts en Belgique* valent pourtant par de belles et grandes pages d'un jugement à la fois " enthousiaste et mûri ". Les Peintres de la Vie ont surtout le parfum d'une grande force sincère. Ce n'est pas de la critique dispensée au gré de la camaraderie, comme l'au-jour-le-jour des poignées de main ; mais c'est le travail d'un cerveau perspicace et large, d'un artiste, qui dit avec droiture ce qu'il voit et a vu et qui ne renie pas des idées abandonnées depuis, parce qu'il a la conscience d'avoir écrit, alors comme à présent, *ce qu'il pensait*.

Voyez ces quelques lignes si vraies de la préface :

" Entre les *Propos d'art*, le *Courbet* et les *Médailles* (trois chapitres du livre), il existe le lien d'une commune aspiration vers un art rationnel, moderne, naturaliste. C'est une théorie d'art, ni meilleure ni pire qu'une autre. Il n'y a pas, d'ailleurs, de bonnes ni de mauvaises théories en art : il y a des consciences, seules juges de leurs directions, et, en dernier résultat, des œuvres. "

UN DILEMME (2).

L'art de J.-K. Huysmans est, en ses moindres manifestations mêmes, le révélateur de joies essentielles, l'affirmation

(*) Un volume de 315 pages paru chez Savine à Paris. — Prix : 3 fr. 50.

(2) Par J.-K. HUYSMANS ; 1 vol. Chez Tresse et Stock, 2 fr.

toujours plus haute d'un tempérament merveilleux et sûr, qu'empêche l'aristocratie d'une conscience hautaine agissant en la plus souveraine indifférence pour ce qui est applaudissement tapageur de foule stupide et approbation creuse de critique officielle. Il s'ensuit, pour les œuvres du maître, une certaine conspiration de silence, qui est peut-être naturelle, sans aucune idée préconçue d'ostracisme : toute œuvre de Huysmans se présentant sobre, sans préparation de grosse caisse, et s'appesantissant sur les cervelles médicines de tout l'irréparable et soudain poids de son originalité rare.

Un dilemme, qui vient de paraître en la mignonne petite bibliothèque de Tresse et Stock, est une nouvelle, ou, pour mieux dire, une *scène de vie*, simple et déchirante, où tout le poignant intérêt ressort de la sensation personnelle que le maître en a reçue.

Le tempérament de J.-K. Huysmans le prédispose à la perception aiguë et exaspérante des horreurs bourgeoises. — Pour ce volume, le crime inconscient, placide et féroce, que protège et légalise un code logiquement impitoyable, a attiré et secoué le maître, dont les nerfs se sont ébranlés de vibrations bouleversantes, se transformant en le cuisant charme d'une prose tranchante, où la phrase, l'épithète, sonnent le saignant ridicule d'un féroce égoïsme qui bestialement s'ignore et désespérément étale la fange de son essence criminelle. — En les quelques milieux, où cette scène de vie se manifeste, ressortent des sensations de choses, de tableaux et de mouvements secondaires, où s'amassent de savoureuses lumières, et qu'animent des silhouettes médiocres enlevées avec une splendeur massives de synthétique crânerie.

La déflorante exposition du *fait* me semble inutile. Il me paraît suffisant d'avoir en quelque sorte proclamé une fois

encore ma haute reconnaissance admirative pour ce glorieux talent, qui toujours plus profondément s'affirme comme l'un des plus énergiques maîtres de la prose moderne, si ce n'est le plus énergique.

MARIO VARVARA.

PETITE CHRONIQUE.

CACHAPRÈS, 4 actes, par Camille Lemonnier.

Grand succès de lecture, lundi, au théâtre du Parc, pour M. Camille Lemonnier. La séance a duré près de trois heures.

Les deux premiers actes, avec leur note claire et joyeuse; le troisième, avec sa sauvagerie, et enfin le quatrième, poignant, terrible, ont tenu les interprètes sous le charme. Ce sera là une première à sensation et en tous cas un grand événement littéraire.

Le drame se déroule au pays wallon. C'est une œuvre nationale. Tous les personnages sont des paysans wallons qui parlent leur langue si pittoresque et si imagée.

Mlle Sylviac, qui assistait à la lecture avec ses nouveaux camarades, créera le rôle de Germaine, d'une psychologie très fouillée.

M. Chelles incarnera Cachapès. Retenu à Paris, il n'assistait pas à la lecture. Mais il a pris connaissance du manuscrit.

Voici son impression toute chaude : " ... Avant tout, laissez-
,, moi vous dire que je suis absolument enthousiasmé par la

„ lecture de la pièce de M. Camille Lemonnier. C'est splendide et admirable, Germaine et Cachaprès sont deux types „ *bien amusants* à faire, — et sous l'œil du maître qui les a „ composés, je suis sûr qu'on en peut tirer de merveilleux „ effets. „

Les répétitions sont commencées sous la direction de M. A. Bahier, un des auteurs.

La pièce passera vers la mi-mai. Nous y serons tous.

* * *

Un M. Fix, correspondant bruxellois de la Meuse, a sur la littérature des idées aussi spéciales que délicatement physiologiques. Le mois dernier, il a jugé bon de dire aussi son petit mot sur la *Belgique* de Camille Lemonnier. Il cite fragmentairement la description que l'auteur a donnée de “ Bruxelles moral „, et voici ce qu'il trouve à en dire :

“ Quant à moi, je pense que M. Camille Lemonnier aura écrit cette belle phrase ronflante un lendemain de carnaval, *après une noce à tout casser, ayant des papillons noirs devant les yeux, les reins brisés, l'estomac malade et la tête vide.* Si l'écrivain a voulu ne pas ressembler à un vulgaire “ faiseur de guides „, il a pleinement réussi. „

Oh là là ! Qu'en dis-tu Joseph Prudhomme ?

* * *

L'éditeur Alphonse Lemerre publie en une charmante plaquette, quelques pièces nouvelles de Georges Rodenbach ; le titre : *du Silence*. Il y a là dedans des vers d'une grâce subtile et longuement indolente, avec une petite poussée vers les formes nouvelles de l'Art. Puis Maurice Dessombiaux fait paraître ses *Chants des jours lointains* ; et, pour finir, un fin régal : les *Episodes*, livre de vers par Henri de Régnier, et *En Allemagne*, le volume de prose de Camille Lemonnier

dont nos lecteurs ont eu sous les yeux le premier chapitre. A bientôt avec critique plus détaillée.

* * *

Une erreur, dans notre chronique littéraire ; le livre de M. Albert Giraud, *Hors du Siècle*, portait en dédicace : “ Littérairement, des antipodes ; mais très confraternellement „ ; et non pas “ bien cordialement „ comme un lapsus nous l'a fait écrire.

* * *

Émile Verhaeren a perdu son père ; Maurice Sivilie vient de perdre son grand-père. A ces deux amis : la rédaction de la Wallonie adresse l'expression de ses condoléances les plus vraies.

* * *

Achille Delaroche annonce quatre volumes de vers à paraître dans l'ordre suivant :

1^o *Le Graal*, 2^o *Épiphanie*, 3^o *Aénor*, 4^o *Korol ar Klèze* (la Dame du Glaive). Cette livraison contient un fragment d'Épiphanie.

Albert St-Paul et Mario Varvara terminent l'*Album parisien* qui paraîtra d'ici peu.

* * *

Le portrait de René Ghil (cliché des ÉCRITS POUR L'ART) vient de paraître chez L. Joly, libraire, 19 quai St-Michel, Paris. C'est un tirage de luxe à petit nombre encre spéciale.

Format in-4^o Jésus, chine appliqué. 1,50 franc.

” ” vélin 1,00 ”

En vente à Paris chez l'Éditeur ; à Bruxelles chez E. Deman, rue d'Arenberg ; et à Liège chez George, libraire, et aux bureaux de la *Wallonie*.

M. E. Deman, qui s'est rendu acquéreur des derniers exemplaires des *Soirs* de Verhaeren, au prix de souscription, éditera cette année les DÉBACLES. Cette série d'œuvres sera complétée par les FLAMBEAUX NOIRS où Verhaeren a noté, parallèlement aux " impressions des choses „ sur le cerveau d'un malade, les impressions des idées de l'art et de la philosophie.

* *

La province, oh la province !

Un journal qui se pique de préoccupations artistiques, voire littéraires, et dont la devise est " travail et patrie „ imprime parfois de bien belles choses, son titre est déjà une trouvaille de concision : *L'éducation populaire des bassins de Charleroi, du Centre et de la Basse-Sambre* ; et, en dessous du titre, nous pigeons cette phrase originale : Là (à Châtelet en Hainaut), la symphonie, cette forme si agréable du mouvement musical (!!), qu'on a si bien (!!!) caractérisée du nom de *musique de chambre* (!!!!), reçut son plus éclatant épanouissement. „

" Agréable „ hein ? l'orchestre Lamoureux réduit pour entresol, alors ? Oh, cette " forme d'un mouvement „ qui " reçoit son épanouissement „ à Châtelet, et le plus éclatant ! Je crois bien, mille tonnerres.



PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

INDE
PERSE
CHINE
JAPON

M^A SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES
DE
MÉNAGE



ORFÈVRERIE
ARGENTÉE

H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA
PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céroüse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativè. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., a place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes

» **Nilson**, bout noir

fr. 9-50 les 1000 boîtes

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes en timbres-poste.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

- P. M. Olin** Mes Mémoires (2^e cahier.)
René Ghil Rondeau.
Albert Mockel. A cœur perdu (Joséphin Péladan.)
A. Delaroche Les illusions perdues.

L. Hemma. — Chronique musicale.

Auditions au Conservatoire; Soirée César Franck; Au Conservatoire; A Verviers; A Aix-la-Chapelle.

M. Varvara. — Chronique littéraire.

Les peintres de la vie. (Camille Lemonnier); Un dilemme. (J. Huysmans).

Petite chronique.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gнусé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennéwitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart Ste-Catherine; Max Rues, 30, rue des Tanneurs.

Des presses de H. Vaillant-Carmagne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 5.



31 Mai 1888.

ÉCRITS POUR L'ART

UNE SEULE LIVRAISON

contenant l'exposé des désirs du groupe
va paraître à Paris.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Bureaux : Rue du Jardin Botanique, Liège.

Abonnement : 6 fr. par an.

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles.

POÈMES D'EDGARD ALLAN POE

traduits par **Stéphane MALLARMÉ**

LE TRAITÉ DU VERBE

AVEC LA PHILOSOPHIE & L'ESTHÉTIQUE DE L'AUTEUR

par **René GHIL** : Tirage à 110 exempl.

Les **Fambeaux Noirs**

Livre de vers par **Émile VERHAEREN**.

EN ALLEMAGNE

IMPRESSIONS D'UN PASSANT, par **Camille Lemonnier**

Librairie illustrée, Paris, prix : fr. 3,50.

ÉPISODES

LIVRE DE VERS, PAR **Henri DE RÉGNIER**

Chez VANNIER, Paris.

DU SILENCE, vers, par **Georges Rodenbach**

LEMERRE, Paris, Fr. 1.50.



LES RÉSIGNÉS.

Pour celui qui part

*H ! si rêveurs, et las, ils partent les nuits calmes,
Par la voix des mots doux et le bien des baisers,
Tout seuls, vers le subtil des brouillards épuisés
Où la brise a tendu ses éventails de palmes !*

*Ils partent, et voyant les alisiers pâlis
Effeuille en frissons tant de corolles blanches,
Devinent, telles qu'eux, les choses sur les branches,
Dont l'âme sombre ira souffrir les longs oublis.*

*Des vertiges a'azur sous leurs paupières blondes,
Ils réveillent l'essor de leurs rêves dormants,
Et comme les oiseaux ivres de firmaments,
Leurs souvenirs lointains passent les intermondes.*

*Ainsi, cher résigné qui souffrez l'abandon,
Nul espoir des retours en la folle infidèle !
Et vous allez, noyant ce que vous eûtes d'elle
Aux échos des regrets inondés de pardon,*

*Triste et las, recueillir les plus lasses délices,
Par delà les mots doux et les tendres baisers,
Tout seul ! vers les parfums des halliers épuisés
Où la chimère ceint de palmes les calices !*

GEORGE KELLER.



L'ABIME.



ur, l'incomparable artiste, le rêveur hautain, l'implacable violateur, le chercheur opiniâtre et calme, au front blême et ridé de soucis énormes, lui, le Fort, le Grand, qui si bien avait su dompter en lui *l'homme* qu'il en était presque demi-Dieu, ouit un jour parler d'un lac, d'un beau lac légendaire inaccessible, entouré d'immenses rocs à pic, dont la nappe miroitante jamais n'avait été ridée par une chose terrestre, et n'avait reflété que l'invariable bleu vierge du ciel.

Et, alors, il eut un désir orgueilleux et cruel, le désir grandiose de se mirer voluptueusement dans cette eau virginale, dans cette eau qui n'avait reflété que le splendide azur et la voûte criblée d'étoiles des nuits toujours belles. Il franchit des obstacles insurmontables pour tout autre, il parvint, le Puissant, à l'abime ; il descendit, creusant lui-même des marches dans le roc dur pour s'y accrocher des pieds et des mains, et se trouva enfin au niveau de l'onde impénétrablement mystérieuse.

Ricanant avec une joie mauvaise, il s'inclina vers le miroir inviolé, mais n'y vit point son image ; plus fort il se pencha, et, dans l'eau glauque, aperçut une forme d'abord vague, qui devint un fantôme lui tendant les bras, il eut la vision de la Femme d'élection rêvée, de la sphyngé idéale qui toujours se dérobe à l'homme, éternellement fugitive !

Et, s'élançant vers cette sirène qui lui offrait son magique embrassement, il tomba avec un cri rauque, un cri chargé de haine impuissante : car, à l'instant où son corps toucha le fluide miroir, il subit l'étreinte immonde d'un squelette grimaçant, aux os duquel pendaient des chairs pourries.

Il y eut sur le lac un ricanement sinistre que répercutèrent les échos des rochers :

L'eau se referma implacablement, comme retombe la pierre d'un sépulcre.

CHARLES DELCHEVALERIE.





GLOIRE D'AMOUR.

LANDIS qu'au Ciel Vénus, rêveuse d'indolence,
Semble un soleil voilé de soir et de langueur,
On songe que l'on porte au retraits de son cœur
Plus de paix que la nuit n'enferme de silence.

O douceur ! étendant la droite vers le Ciel,
On sent naître en son cœur la volupté voulue,
D'écrire vaguement le nom cher de l'élue
Sur l'ombre de la nuit, voile immatériel.

L'âme s'épanouit de vaillances hautaines
Et de la pureté des époques lointaines.
Et soudain l'on voudrait, sous les cieus entrouverts

Où le scintillement des étoiles s'allume,
Forger des strophes d'or sur la solide enclume
Où les plus fiers rimeurs ont martelé leurs vers !

GEORGE GARNIR.





LE BONHEUR.

POÈME

par *Sully-Prudhomme*.

LÉTRANGE, et pour la joie et protestation des poètes en ce temps de prose à outrance, s'ouvre à nous le nouveau roman en vers de M. Sully-Prudhomme. *Roman*, certes! et *psychique*, bien que s'épanouissant dans les étoiles, à l'instar de telle fantaisie d'astronome. A ces constructions cosmiques, d'ailleurs, comme il appert en maint endroit de ses œuvres, essentiellement se complaît l'esprit de l'auteur. Et c'est, je pense, touchant hommage au Zodiaque qu'il faut interpréter cette division en douze chants, si dès longtemps insolite.

Inquiet de la Félicité parfaite et ballotté par les mille péripéties — vainement distraites — d'un drame intime, d'avatar en avatar, jusqu'au cycle suprême enfin conquis, évolue le héros du livre — FAUSTUS, dont il faut dire en détail et par ordre les aventures.

Il trépassa hier : et pour toujours, sensible-t-il, la conscience de son identité a sombré dans la nuit du néant. Mais soudain, voilà qu'il s'éveille de l'éternel sommeil dans un monde étrange et luxuriant et devant lui se tient celle qu'il aime

sur terre et qu'un stupide préjugé de caste lui interdit à jamais de posséder — STELLA.

Ta chair comme la mienne a traversé la mort.

La tempête est passée et je t'accueille au port !

lui dit-elle.

Les deux amis partent sur un coursier ailé pour explorer leur nouveau séjour.

C'est d'abord la flore : si subtile et enivrante, qu'elle provoque une crise de nerfs chez Faustus

Qui succombe épuisé, pleure et s'évanouit.

Stella lui sert l'ambroisie et le nectar : c'est " une précieuse liqueur „ puisée à la source voisine, et des fruits qui " d'un pur fluide enrichissent les veines. „ Car on ne mange pas de chair en cet Eden :

Jamais pareil festin ne souillera nos fêtes ;

Ici, plus de sang répandu.

Chemin faisant, nos voyageurs font connaissance avec les habitants de la planète : " gracieux et hardis cavaliers „ qui furent, dit Stella, les premiers hommes de toutes races ayant peuplé la terre.

Jadis, laids, torturés de maladies, esclaves, ils sont maintenant beaux et libres, " réalisant leurs derniers types accomplis. „ Faustus leur apprend que leurs descendants possèdent enfin la glèbe sur laquelle ils furent courbés, mais

Sans gagner le bonheur, ils ont conquis le droit.

Reste l'harmonie, dont Faustus n'avait eu sur terre qu'imparfaite sensation. Alors Stella chante devant lui ; d'abord avec sa voix ancienne, puis avec sa voix d'immortelle ; et, dépouillant sa forme terrestre qu'elle a gardée jusqu'ici pour être recon-

nue de son amant, elle se révèle transfigurée, dans toute la splendeur de sa beauté céleste, à Faustus qui, muet et blême d'extase devant son rêve réalisé, s'écrie :

Dans un hymen sublime unissons nos deux êtres !

... et n'a pas ouï une rumeur immense et confuse qui monte de la terre, " plainte de l'humanité souffrante à sa cause muette. "

Cependant cette félicité si parfaite ne suffit pas à Faustus : le souci de savoir, le tourmente ; il veut " arracher le secret au silence du gouffre " et s'adresse aux maîtres du savoir humain.

" Amour et volupté, voilà le dernier mot de tout, " répond la sagesse antique.

" Volonté ! ton salut est de tendre au néant ! " dit le moderne. " Sonder l'infini est folie, " reprend le savant, " seul, ce qui est pondérable et se mesure doit nous occuper. "

Déçu, Faustus se résigne, sur le conseil de Pascal, à aimer sans comprendre.

Mais les clameurs de la terre ont enfin réussi à percer l'étendue et viennent troubler son égoïste bonheur. Alors un étrange projet a germé en lui : il veut aller porter secours aux damnés de la terre et s'en ouvrir à son amie. Stella, d'abord effrayée, offre de partager avec lui le danger et la gloire de

Tendre sa part de ciel au pauvre genre humain.

Pour l'accomplissement de ce grave dessein, la mort a consenti à les remporter sur la terre. Les voilà donc partis pour le grand voyage ; ils arrivent, ils atterrissent. Mais, hélas ! le vieux globe a bien changé depuis leur départ : l'homme en est disparu. Les généreux époux qui ont fait

. . . . l'expérience amère
De l'action sublime et sans utilité,

fondent en larmes, s'accusant d'avoir trop tardé à secourir leurs frères misérables. Pour apaiser leurs remords, Stella propose de faire souche d'une race nouvelle dont elle sera la seconde Eve et qui possédera le bonheur inné. Mais Faustus lui fait observer qu'un tel bonheur ne se sentirait pas : " car le cœur ne jouit que des biens achetés au prix de ses maux. »

Ou souffrir ou déchoir, quelle sévère loi !

s'écrie Stella qui persiste dans son noble dessein et ordonne à la mort d'aborder à terre. Mais, sur un signe de l'arbitre éternel, celle-ci,

. . . . tournant le dos au globe inférieur,
Vers le plus glorieux séjour et le meilleur
Ravit éperdument le couple magnanime.

Et, sacrés par la charité habitants du vrai ciel dont il n'avaient eu qu'un avant-gout imparfait, les Elus " entrent vainqueurs „

Dans le triomphe et dans la joie !

(à suivre.)

ACHILLE DELAROCHE.





De l'ALBUM PARISIEN (*).

22 novembre 87.

à J.-F. RAFFAELLI.

SE précipitant aux premières envolées de notes de quadrille, voici que surgit, sur les étroites planches vulgaires d'un café beuglant, un double couple, dans une crânerie à peine souriante et nonchalante, en face d'une irrévérence de salle.

La foule spectatrice déverse comme un hurlement de sympathie gouailleuse; et, onduleusement d'abord, serpentifère, frôleur, le *Quadrille incohérent* entame l'initiale danse.

Dévoilant, en le décolleté, une agréable roseur d'épiderme, l'une moule sa sveltesse de sautillant insecte dans l'irréprochabilité de noir satin : femme-dandy, que lisse et amincit et subtilise une violence de soigneuses poses, une intentionnelle mesure de gestes élastiques : et que parfois vêt d'une plus

(*) Par MM. A. SAINT-PAUL et M. VARVARA, à paraître.

éclatante et quelque peu déconcertante correction gommeuse le vitreux miroitement d'un monocle qui, devant sa prunelle droite, s'encastre.

L'autre, en rose, la mine pouponne, le vague air d'une bambine qui se délurerait et se farderait tout en gardant encore une éclosion de santé fraîche, n'est qu'un vibrant sourire rose.

Plus effacés, dans un affaissement de gaieté lugubre, les hommes évoluent et se plient, en la soucieuse étreinte de leur élimé habit noir, que marque la longue lassitude de services innombrables.

Comme la danse se déploie et s'accélère, plus visiblement les deux rieuses physionomies féminines s'ouvrent et vivement s'épanouissent ; un éploiement d'idéal éventail évente de molles clapotantes ondulations de gamines éjouissances leur peau insoucieuse de folâtres donzelles ; et plus joyeusement et précipitamment se ramassent et se détendent les invisibles vivants ressorts de leurs membres, étonnants d'un calcul de folie.

Les hommes, l'échine souvent pliée, dessinent autour d'elles des volutes de chiens cajoleurs ; et alors les tailles féminines semblent s'élaner en une sveltesse de tiges dominatrices.

Mais un signal de baguette frappante commande la première halte ; et voilà que se replie la quadruple exaltation gigotante, se range au fond de la scène et se repose dans un essoufflement léger de temporaire somnolence.

Soudain les instruments repartent, les deux couples s'ébranlent ; et une élégante poussée de jambes savantes jette à l'atteinte des doigts le bord dentellé des jupes saisi délicatement et vite.

Tourbillonne, et se complique de fureurs de bonds, le quadrille. Proclame une habile finesse de chahut la courbe cadencée que décrit un lancement si élastique de jambes, volant à hauteur de tête et découvrant, sous les jupes éployées, les tempêteuses vagues de blancheurs de jupons. Tout à coup se dérobe et s'efface un couple, dans un angle, tandis que l'autre paresseusement se balance, maître des planches ; mais preste s'enfuit aussi la partenaire, et, seul, l'homme, aux précipitations de l'orchestre, se désarticule sur place, lançant plus haut que la tête sa jambe droite dans un furieux gigotement, sans jamais toucher terre ; élastique vertige noir, dont la résistance ébahissante s'accompagne, en la salle, de hurlements admiratifs : illusion de vivant caoutchouc que finit par crever d'une tache pourpre une congestion de visage, et qui à la fin sur les planches s'écroule dans un subit écrasement de chair assassinée, et immédiat ment se relève et se campe dans une vibration déliée de pose, saluant le déchaînement de cris qui le salue.

Une fugitive ébauche de générale danse se dessine, pour que le second couple à son tour se balance seul, et que le partenaire à son tour soit abandonné, par l'effacement glissé de sa dame, à l'unique nanifes-

tation de ses talents devant cette souveraineté de public. Alors, dans l'étroitesse de l'espace, l'homme se livre à une furie de cabrioles ridiculisant l'originelle aristocratie de l'habit, dont les basques violemment et cocasement se renversent et se cassent et se recroquevillent et ricanent, comme d'énormes et noires langues d'aliénés fabuleux ; un soudain bond le projette en l'air et le rejette à terre, dans la fracassante chute d'une correction de grand écart. Lentement élastique, il reste quelques instants à savourer la complaisance de la foule, puis se relève. Et de nouveau une esquisse menue de quadrille meut les quatre, qui tout de suite, avec de fuyantes salutations de sourires biaisés, s'engouffrent en l'ouverture du fond et disparaissent.

Aux appels retentissants de la salle, reparaissent les deux couples. Une dernière figure se danse. Une accentuation de folies étudiées frappe les planches, le papillotement d'une coloration de gestes entrecroisés en l'air, une animation de vivaces teintes sur les faces féminines ; tandis que, même en les folles sauterics, les hommes gardent une vague modestie respectueuse. Meurt l'agitation en un tableau de jambes levées haut, le pied se reposant en la main ; puis les fines bottines des femmes, toujours en haut se rapprochent, s'embrassent et de la sorte quelques instants demeurent ; et cette étrange accolade s'anime d'une suggestion lointaine de lesbiennes aventures. La corruptrice vision se délance et se

noie, et soudainement un regain de violents bonds tord en une définitive crise le quadrille : les jupes pincées, relevées, et les jambes droites, noire et rose, dans un balancement actif et large thuribulant, par une étrangeté de salutation dernière, la foule, les deux femmes devant la rampe s'affichent ; cependant que, d'un côté et de l'autre, la jambe en l'air, le pied en main, immobiles, les hommes se tiennent, noirs et sérieux, dans une incohérence d'attitude d'hommage. Puis le jeu se désagrège et tombe — et de guingois et vite le quadrille bat en retraite.

Ainsi fuit cette fleur de bals publics, cette sélection de parisiens bastringues, que farde la singulière grâce d'une science de chahut, d'une aristocratie de grand écart.

MARIO VARVARA.





CONCERT.

SUR la place, où l'astre réjouit
Ravive d'or les façades grises,
Et dont les feuillages, sous les brises,
Balancent leur reve épanoui,

En un diffus bourdonnement d'onde
La foule éparsée afflue et prend corps,
Assujettie aux cuivrés accords,
Dont le concert ce matin l'inonde.

Le long des trottoirs, vivant bouquet,
Triomphent les mondaines jolies,
Qui font s'enfuir les mélancolies
Par leur charme élégant et coquet.

Les étudiants flânent en groupes,
Le rire aux lèvres, les yeux moqueurs
Émoustillés par les airs vainqueurs
Des laiderons agitant leurs croupes.

Et comme le marché s'est ouvert,
Les fleurs encor pleines de rosée
Montrent partout leur gloire irisée
Dans un amoncellement de vert.

Et tandis que les vieux en famille
Prennent des bocks au seuil des cafés,
Devant moi, sous les bruits étouffés
Du public qui s'écoule et fourmille,

Tout se confond, musique et couleurs,
Soleil de mai scintillant de flammes,
Fleurs mignardes aux fraîcheurs de femmes,
Femmes sveltes aux parfums de fleurs !

AUGUSTE VIERSET.





L'ANTITHÈSE.

DES voix (*) sont encore, tièdes et suggestives. Je les sens qui chuchotent, et leur murmure s'éclaire de sourires. — Dans le mol balancement de l'air, qui chante en berçant de pâles rayons, j'écoute se dresser le Rythme, je vois le Rythme grandir et décroître, berçant, là-bas, la Fleur de l'Illusion

Fleur de neige,
au monde impur exilée
en songe épars,
fleur d'exil aux pleurs d'argent,
frêle écho d'un amour défunt,
âme exhalée en parfums
aux plaines d'azur,
à toi, Rêveuse, à toi mon Désir.

(*) Un fragment des *Soirs mouvants*. Le héros du livre, après avoir examiné (dans leurs rapports avec le bonheur), et repoussé, tous les buts que présente la vie, s'arrête à l'idée de l'Art; cette idée, il la choisit avec une complaisance attristée par ses désillusions précédentes; et malgré lui, sous l'espoir qui lui sourit dans ce but nouveau, vient sourdre sourdement, puis retomber, la pensée de l'Inaccessible. — Des voix lui disent la fleur de l'illusion.

Ta clochette sonne le glas du Passé.
Sonne, elle sonne ! et le Présent s'étonne
vers cet Avenir foulant un passé lassé.

Fleur de neige au songe d'amour
fleur d'exil à toi mon orgueil.
Ingénue aux caresses des Jours
vois-tu ces cœurs et leur désir en deuil,
ces cœurs en deuil d'une Ame perdue,
les sceptiques pleurant leur bel espoir déçu,
balancer l'encensoir de leur espoir en pleurs
vers toi, la belle Vierge, — indifférente et Vierge.

Oh ! dans l'Eglise des Rancœurs
leur âme si folle exaltée vers ton Art !
Et leur âme *impuissante* à sonder ton Regard, —
— le cercueil de leur âme lourde, — :
le très lourd cercueil a surgi, roide et blafard.

Car dans l'Eglise des Rancœurs
où l'orgue, la voix, le tocsin,
sous les blocs marmoréens des nuées
lugubrement effeuillent les fleurs du destin,
— oui, dans l'Eglise des Rancœurs
tinte un sourire d'harmonie atténuée,
tinte le cristal des perles musicales,
tintent les initiales joailleries :
rosée aux lèvres de ta clochette fleurie.
Harpes d'éther illuminées,
pâles illunées;
flûte élue aux caprice et puérides ruses
du rythme, la flûte ingénue !

cristalline viole, iris ! aux mains des fées,
 tout module en zéphirs la solitude ailée
 exhalée en fumée d'étoiles diluées, —
 pour les héros dont fend l'azur le vol archange.
 Céleste vision d'inaccessible aimé !
 Or les âmes glacées par le sort,
 immolées par la sourde haine du sort,
 mortes à l'orgueil et mortes à l'espérance :
 sur ces âmes, les Cierges de tes yeux funèbres,
 — tes yeux vierges, luisant haut et droit comme cierges, —
 cierges nus, cierges durs, comme une lame aiguë
 dans la poitrine des Ténèbres.

Gronde, ô sombre bataille
 en profondes funérailles !

Et ces éternels vols de souvenirs étranges
 sur leurs tombeaux hantés par ces vols de corbeaux !

Oh la Terreur, confusément
 grelottante aux roides parois des tombeaux
 d'un roc vibrant, — vibrant la Mort, —
 et sonnante comme un gong au palais de la Mort !

Les sonores caveaux entonnent la louange
 incantatoire de la Mort
 qui va roulant son colossal effort,
 broyant l'espérance, broyant la gloire et la mémoire,
 — et l'épuisé désir de survie éthérée
 où s'irisait l'envie des expirés, — meurtrie.

.
 Roule ton corps inerte, — Mort.
 Profonde bataille, tonne et gronde
 aux sombres funérailles de ces ombres.

Fleur fatidique à la Voix incomprise,
geste tendu vers les plaines d'azur,
ta clochette sonne le glas du Passé. —
Sonne, elle sonne ! et le Présent s'étonne
vers cet Avenir foulant un Passé lassé.

Comme toi, mon Rêve en exil
frissonne au froid de ce monde vil.
Frêle au désert du ciel immense
où passe le vol pesant des souffrances,
frêle elle tremble au ciel crépusculaire
l'aile du Rêve ailé d'éphémère.
Mais qu'un souffle palmé d'espérances
emporte un jour son fol essor
vers un ciel sonore de lumière et d'or,
vers un Zénith inconnu des soirs
d'où neigent, lentes, Gloire et Victoire !
Alors mon orgueil sera ton amour,
et loin de l'exil où tes pleurs d'argent s'effeuillent,
d'exil revenue aimée, tu seras l'orgueil.

Fleur candide, songe ailé de pétales,
ta clochette sonne, et meurt le Passé lassé ;
sonne, elle sonne, et qu'Aujourd'hui s'étonne
vers l'Avenir de Soleil magistral
qu'appelle ton geste ailé de pétales,

Fleur de l'Art, ô Fleur de l'Idéal.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

CAMILLE LEMONNIER a fait, l'an dernier, un voyage en Allemagne, et voici qu'il en revient avec un livre de souvenirs. Mais combien différent des " notes „ ordinaires d'un positif ou d'un superficiel mondain, comme en publient annuellement tant de libraires spéciaux ! Ici, un artiste parle, dit ce qu'il a vu, et surtout la manière dont il a vu : moins les spectacles et les faits, que leurs suggestions.

Je ne jurerais pas que Camille Lemonnier ait *vu* l'Allemagne telle qu'elle est ; on aurait pu s'attendre en son livre au récit d'une Germanie épique, cyclopéen colosse dont les membres sont l'Armée, les nerfs l'Administration, et l'œil Herr von Bismarck. Mais cette Allemagne-là ne transparait que de temps en temps, en quelque chapitre aiguisé d'une réflexion générale, et bien vite disparaît comme un vilain démon exorcisé. On sent vibrer dans tout le livre ce désir de ne point s'écarter d'une pure vision de l'Art, soit l'Art réalisé en œuvres, aux musées, soit l'Art qui s'éparpille en suggestion de foules, de paysages, de profondeurs urbaines. Camille Lemonnier, on le dirait, a peur de la grosse Allemagne aux poings de fer ; il la relègue loin, bien loin, par delà l'horizon des ses phrases d'esthète, — ces phrases colorées qui se nuancent de songe, comme l'accord somptueux et l'or des blés s'atténuent aux scourdines du soir.

Oui, la géante Allemagne et son colossal bloc de force, Camille Lemonnier ne veut pas la voir; mais, malgré tout, à la silhouette " humble et impérieuse „ d'un garde, à l'accidentelle description d'un régiment de la Landwehr — fer et discipline, — automatique et raide, on sent planer sur les midis glorieux de l'évocation artiste, l'ombre de cette grande main de pierre qui a brutalement lié les Allemands en faisceau pour en former l'Empire.

Oh, je me garderais bien de regretter la manière dont Camille Lemonnier nous décrit son Allemagne! *Sensation d'un passant*, dit-il; mais quel passant! car au gré de son souvenir, les villes s'animent et parlent, les édifices palpitent, les œuvres d'art tressaillent au sang qui circule dans leurs veines glacées et nous disent leur histoire, l'histoire de leur temps, et leurs rêves et leur désir, et leur effroi.

Il faut lire les belles pages qui vont d'une pensive flânerie à travers les rues de Nürnberg, ou bien sous les arceaux de la cathédrale de Cologne, et ces élans de lyrisme devant les peintres flamands, à Munich. Cette Allemagne, — notre Allemagne à nous, les artistes, — Camille Lemonnier la dit longuement et brillamment, avec un enthousiasme qui s'exalte ou s'attendrit au souffle de l'Art et du symbole — comme dans " la marche au supplice, „ *les agonies de règne*, les superbes improvisations sur Rubens et Rembrand — et s'éthérise en sourires de chanterelles, lorsque sa vision s'insinue au charme des gothiques.

Oui, je sais bien que la phrase n'a pas toujours assez de plans, que les vocables s'entassent parfois sans mesure comme des bijoux jetés à pleines poignées, — mais encore quel beau désordre! et quelle pulsation de cœur sensitif et large, quelle émouvante pulsation anime les blocs serrés des images! Et puis, Camille Lemonnier s'est révélé ici, par

moments, sous un aspect nouveau. Nous l'avions vu, peintre puissant, donner à la toile de ses idées l'éclatant coloris d'un Jordaens. Ici, des nuances neuves ont enrichi le trésor de sa palette. La phrase se dilue et s'assouplit, s'irise de tendresses mi-teintées, comme un avril de grâces jeunes en fleurs plus délicates. Certains mots évoquent des fluidités adorables et, alors, des perspectives pâles et douces où rien ne vit plus que le son délié d'une idée. Tel, par exemple, le chapitre publié dans *la Wallonie*, — début de l'œuvre, — telles les songeries enveloppant, à Cologne, le souvenir de Stephan Lochner et des gothiques; telles les visions de nuit (par exemple le silence de Nuremberg, et aussi cette petite *mariée au clair de lune*, à Munich,) tels, enfin, quelques chapitres sur Nuremberg — la plus belle partie du livre, peut-être.

A propos de *la Belgique*, nous émettions cette idée que le Camille Lemonnier de *Nos Flamands* évolue doucement vers un art plus wallon. Maintes pages de son dernier livre nous affermissent dans cette conviction; et ce nous est une joie de le voir, en conservant sa force, irrésistiblement sourire à la jeune aurore du songe, où s'éparpille en clairs flocons la neige des lumières atténuées.

* * *

Deux livres de vers jeunes, personnels, artistes. Georges Rodenbach nous apporte du *Silence*, Henri de Régnier une collection d'*Episodes*. En ces derniers temps, le sentiment qui, chez nous, a le plus remué la sève créatrice des poètes, c'est peut-être la lassitude. Lassitude malade et tragiquement épouvantée, dans *les Soirs* de Verhaeren; lassitude inconsciente et dédaigneux retour vers la pensée, dans *le Lys* de Severin; fier exil aux temps passés, dans *Hors du Siècle*, d'Albert Giraud; lilial et frêle envol de regrets parmi des

sérénités d'azur, chez Georges Khnopff; frisson de lueurs troubles, et sourdes phosphorescences de la vie devinée, chez Maeterlinck; noblesse aux bleus reflets d'un glaive qui doit défendre une solitude contemplative, — Charles Van Lerberghe; enfin le droit et âpre et révolté regard d'Iwan Gilkin, qui scrute les douteuses pénombres du mal. Je ne cite ni la fierté pensive et suprême du maître Stéphane Mallarmé; ni l'intime philosophie et la tristesse pétillante de Jules Laforgue, ni tant d'autres, en France.

du Silence, le livre de Georges Rodenbach, confirme encore cette idée; écoutez ces vers:

Silence: c'est la voix qui se traîne, un peu lasse,
De la dame de mon Silence, à très doux pas
Effeillant les lys blancs de son teint dans la glace;

Plus loin:

Le crépuscule est doux comme une bonne mort.

.

Et tout s'éteint! Plus de rêve qui se dévide!
Douceur! penser du vague et regarder le vide!

Le livre de Georges Rodenbach est une psychologie de souvenirs et d'impressions. Par des images et des échos, il nous fera pénétrer dans l'âme de l'auteur. Et l'histoire se déroule, en effet. Trop de dégouts lointains — certaines pièces de la Jeunesse Blanche, — et voici la lassitude qui s'impose; la tristesse s'est glissée en rampant dans ce cœur de tiède sensibilité. Le sujet ne sait s'il lui faut vivre encore, ou s'affaisser, d'une insouciance nonchalante, dans la quiétude du Nirvâna; mais des sensations exquisement fluides lui révèlent l'inaperçue nuance:

Il flotte une musique éteinte en de certaines
Chambres, une musique aux tristesses lointaines....

Il a deviné la vie contemplative, compris

L'hostilité d'un grand silence qu'on dérange ;

Et le nuage du Rêve sera son bouclier contre la vie brutale :

Ah vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez
Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés.

Oui ! mais cette vie dolente et sans but,

Les cygnes noirs du désespoir, durs et sauvages

en mettront à nu la rancœur. Hélas c'est vrai ! Et le poète se mélancolise :

Le ciel croule ; mon cœur se remplit d'astres blancs
Et mon cœur est un grand cimetière d'étoiles !

Alors du repos, le repos d'un épuisé :

En province, dans la langueur matinale
Tinte le carillon, tinte dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur ;
Tinte le carillon — et sa musique pâle
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille ;
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
Qui tombe de Nagnère en invisibles lys,
En pétales si lents, si froids et si pâlis
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années.

Et puis ? Et puis c'est la fin, le retour découragé vers les années enfuies. Vivre ? Mais le *pourquoi* de vivre et le *pourquoi* d'avoir vécu ? Et ainsi, de nouveau, la conclusion, le sommeil, l'éternel sommeil sur l'oreiller du tombeau :

Las ! le rose de moi je le sens défleurir,
Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cucille !
Mon sang ne coule pas ; on dirait qu'il s'effeuille...
Et puisque la nuit vient, — j'ai sommeil de mourir.

Le dernier livre de Georges Rodenbach est un fort grand progrès. J'avoue que, en dehors de certaines pièces, mon admiration pour les *Tristesses*, *l'Hiver mondain* et la *Mer élégante*, était accompagnée de nombreuses réserves; mais Georges Rodenbach s'est révélé victorieusement poète par la *Jeunesse blanche*. Eh bien, la plupart des vers de cette fine plaquette, *du Silence*, valent mieux que les meilleures pièces de la *Jeunesse blanche*. Le livre a, d'abord, une vie individuelle, une unité remarquable. Le vocabulaire est plus nombreux, et le poète en manie les termes avec plus de précision; puis il est arrivé ici à une intensité d'images douces et tendrement profondes, à des rimes et à des rythmes qui s'allient délicatement au charme éteint de la pensée. Ce ne sont pas encore les formes les plus nouvelles de l'art moderne; certaines expressions, aussi, manquent de noblesse et de légèreté; mais il y a la souplesse et la grâce fluette d'une poésie plus subtile, qui s'unit, joliette et langoureuse, à la mélancolie sentimentale du poète. La sentimentalité est souvent la plus agaçante des efflorescences du cœur. Dans le livre de Georges Rodenbach, elle en paraît la plus exquise.

* * *

Épisodes, le recueil publié par Henri de Régner, vit d'une vie différente. Il passe dans ses vers un souffle plus vibrant, qui se traduit par certains mots héroïques. Henri de Régner est un parnassien fortement influencé par la manière de Stéphane Mallarmé. Son vers, en général trop décoratif, étincelle parfois aux scintillements d'un mot d'une imprévue rareté subtile; et de plus en plus, — suivant le cours balancé de ses désirs, — le poète ira marchant dans la voie moderniste.

Épisodes — ce titre, trop modeste, est démenti par le livre, — n'est pas une œuvre de langueur et de sourires éteints, comme *du Silence*; l'œuvre procède de la " lassitude „ en ce sens qu'elle est une évasion du monde. C'est une *fiction d'âme*, ainsi que l'a voulue l'auteur; mais la fiction d'une âme qui s'émeut vers l'épopée; témoins ces vers :

J'ai marché vers le but ardu d'un apogée
 Pour que, divinisé par le culte futur
 Des Temps, signe céleste, au firmament j'élève
 Parmi les astres clairs qui constellent l'Azur,
 Une Étoile à la pointe altière de mon glaive.

Henri de Régnier est hanté par cette idée qu'une existence antérieure a été nôtre ; son livre me paraît tendre à ce but : restituer, comme elle peut lui parvenir par des échos d'une intermittence confuse, la vie de son " âme de jadis. „

... dans notre sommeil, veillé par les chimères,
 Nous avons gardé tout un éblouissement
 De l'époque abolie et des aubes premières...

Les doux soirs d'autrefois surgissent un à un
 Et tournent lentement en une ronde étrange.

L'idée de cette restitution est bien moderne, et l'œuvre en acquiert une volontaire unité, malheureusement rompue par quelques pièces étrangères. Henri de Régnier procède par la description : une succession de tableaux unis par des sonnets qui forment transition. C'est dire que l'œuvre est plastique bien plus que musicale, et il est dommage que l'auteur n'ait pas eu plus souvent recours aux inductions psychologiques, et aussi à la suggestion qui laisse deviner ce que l'on ne pourrait peindre. Cependant quelques-uns des sonnets, et, parmi les tableaux, les derniers surtout, montrent des tendances plus profondes. Tel sonnet donne une impression de chaleur

estivale et bourdonnante qui est avant tout sensuelle, mais rare; et dans presque toutes les pièces foisonnent des comparaisons lumineuses, des mots forts, inattendus et dorés, qui font songer aux glaives ornés de pierreries.

La technique de Henri de Régnier est adéquate à sa pensée : des rythmes alternativement solides ou brisés, — mais auxquels manque peut-être la ligne gracile des gothiques; — et des harmonies pleines et fermes sans couleur brutale, parfois caressées de nuances très douces. — Je voudrais citer beaucoup de vers des *Episodes*, ce beau sonnet :

Les heures, fol essaim ! sont mortes une à une...

ou bien *Paroles dans la Nuit, Ariane, Cendres, Prélude, la Grotte, la Galère, le Verger*, d'autres encore. Mais il faut me contenter de détacher ce sonnet :

Selon les jeux divers du couchant, vers la mer
Où mourut la splendeur d'un soir en pierreries,
Notre âme s'exalta de Rêves et de Vies
Plus belles pour l'orgueil de l'Etre et de la Chair :

N'avons-nous pas conquis aux terres d'or célestes
Ces lambeaux de nuée en flocon de toisons ?
Le sang de l'Hydre morte aviva les tisons
Du bûcher fabuleux où brûlèrent nos restes.

Et l'ombre cinénaire en le ciel envahi
S'épand, linceul de nuit, sur le vaillant trahi
Que pleure un rite nuptial de Choéphores,

Et le vent qui travaille en l'ombre à l'œuvre obscur
Vide le mausolée et les urnes sonores
Des cendres, pour qu'en naisse le printemps futur.

L. HEMMA.





PETITE CHRONIQUE.

DE LA PEINTURE.

Calme, calme, comme un très calme tempérament lymphatique et monotone, ainsi qu'une route de Hesbaye en juillet, le Salon de 1888 en notre très calme ville de Liège.

Une ininterrompue succession d'œuvres fort proprement exécutées, sans grandes fautes, ni ratures; pages calligraphiques que M. Prud'homme peut admirer de confiance.

Ni heurts, ni cahots, une exposition à l'usage de tout le monde; où l'on cherche en vain une toile à discuter, à la fois très mauvaise et très bonne, où luttent les grands défauts et les belles qualités. Nulle aspiration vers l'au-de là; une visible préoccupation de faire propre et bien, — acceptable; et sur les tempéraments, un vernis.... égalitaire!

De ci de là, des toiles très estimables, signées Verwée, Stobbaerts, Verdyen, Van Leemputten, Asselberghs, Hague-mans, Berchmans, Van Engelen, Bauès, etc. D'autres peintres, moins adroits peut-être, font vibrer un art plus intime qui côtoie davantage nos désirs; les meilleurs d'entre eux: André Collin, Xavier Mellery, Binjé, Tytgadt et Marcette fils.

Les chercheurs de lumière, absents; presque toutes les œuvres sont encore saucées de ce bitume si cher à l'école d'Anvers. Un seul artiste, Wytsman, abandonne résolument l'antique ornière. Il ne vise point à donner une impression

intellectuelle au sens absolu du mot ; mais ses atmosphères fluides, transparentes, la vibration diluée des rayons sur ses toiles, sont un acheminement vers un art plus intangible.

Cent fois plus intéressant que la grosse exposition officielle, est le petit salon où de Witte et Mignon ont rassemblé quelques unes de leurs œuvres. On sent là une conscience d'art ferme, de l'assurance et de la conviction ; et vraiment cela fait du bien, — au sortir des halles du conservatoire où florit le commerce de la toile peinte, — ce petit coin où un art jeune, indépendant et volontaire s'épanouit librement.

De Witte et Mignon ne marchent pourtant pas toujours vers le but de nos rêves. Notre idéal, s'il faut le dire, le voici :

non point seulement la forme pour la forme, mais la recherche d'œuvres suggestives dans lesquelles la forme serait le contenu d'un symbole, — de même que les joailliers sertissent dans leur or les nobles gemmes d'où s'effuse et se répand comme un effluve magnétique — la lumière.

AUGUSTE DONNAY.

* * *

LA SYMPHONIE LIBRE.

A l'Emulation, un fort beau concert, sous la direction doucement consciencieuse de M. Hutoy ; outre quelques pages musicales détaillées par Mme Delhaze, l'ouverture jubilaire de Hutoy et quelques amusettes symphoniques de M. de Hartog — soigneusement orchestrées mais franchement vides —, on donnait le finale de la *Walküre* avec les adieux de Wotan chantés par M. Byrom ; nous n'avons pas à revenir sur ce chef-d'œuvre qu'on ne discute plus ; mais la première partie de la soirée était consacrée à la *Symphonie libre*

d'ERASME RAWAY, œuvre puissamment et résolument novatrice qui a le privilège de faire tomber du haut mal certains éminents personnages de notre royal conservatoire. L'analyse de la *Symphonie libre* a été développée ici même, l'an dernier, lorsque l'Emulation prit l'initiative d'en donner la première audition (1). Mais puisque — à une exception près —, la presse liégeoise n'a point parlé de cette superbe conception musicale d'un Liégeois, il faut dire encore, et motiver, notre admiration réfléchie.

La symphonie d'Erasmus Raway est le triomphe de l'Analyse et de la Synthèse aboutissant à l'Unité. Synthétique dans la pensée, analytique dans la forme, elle procède des principes énoncés par la neuvième symphonie et par la Tétralogie. Un thème générateur surgit, et, dès l'introduction, donne naissance à cette famille de motifs qui seront la vie mouvante et fourmillante de l'œuvre entière. Puis les germes de l'introduction grandissent : ils deviennent la rude et ferme tige du scherzo, se développent idéalement en larges phrases aux rameaux purs de l'adagio, — pour créer à leur tour, dans le finale, la sombre Fleur qui est le But présent et le fécond Avenir de cette œuvre de vie.

La *Symphonie libre* est un drame, un drame psychologique ; et elle a ce caractère, bien wallon, d'une absolue *subjectivité*. Erasmus Raway proscrit l'imitation (2), la description, tout ce qui est purement objectif. Même dans le scherzo, où passe avec le plus de force le courant de la vie extérieure, cette vie est seulement accusée en tant qu'elle affecte le sujet ; l'artiste ne décrit point la vie, mais *les seules impressions du sujet*. De

(1) Voir la *Wallonie*, Avril 1887.

(2) Ce mot pris dans le sens d'harmonie imitative, et non dans le sens technique de certaine forme musicale, cela va de soi.

même pour l'adagio : ce chant profond qui s'émeut aux intimités d'une âme ; de même pour le finale, ce tumulte d'impressions entrechoquées dans un cerveau, et qui tout à coup s'unissent pour former le jet définitif et triomphal d'une génératrice Pensée.

Nous pourrions analyser la symphonie libre à un point de vue plus spécialement musical, dire notre respect pour la science polyphonique de Raway, insister sur la maîtrise de certain choral qui nous hante ; mais cela, d'autres le feront et l'ont fait. Ce qu'il fallait ici mettre en lumière, c'est la puissante modernité de l'œuvre et son accord avec les tendances les plus nouvelles de la littérature et des arts plastiques, — si la synthèse et l'unité de conception sont le but de nos désirs, et si symboliser c'est voir la philosophie du monde extérieur, en cherchant dans les choses non point leur forme matérielle, mais l'essentielle pensée qu'en peut faire jaillir le geste de l'Artiste.

ALB. M.

* * *

Camille Lemonnier a restitué son vrai titre à la pièce qu'il fait représenter au théâtre du Parc. Le drame ne s'appelle donc plus *Cachaprès*, mais *Un Mâle*, comme le roman dont il est tiré.

Disons vite que la pièce, d'un *naturisme* étonnant, a eu le beau succès qu'elle méritait.

* * *

L'*anthologie Contemporaine* dont nous avons parlé déjà, publiait dans sa première série des extraits d'œuvres de Camille Lemonnier, Georges Rodenbach, Catulle Mendès, Léon Cladel, Stéphane Mallarmé ; et puis de Théo Hannon, Charles Vignier, J. K. Huysmans, Édouard Dujardin, Mau-

passant, Octave Maus, Edmond Picard, J. Péladan, Paul Verlaine et Émile Verhaeren. Toutes les brochures ne valent pas celles que nous citons ; mais un assez grand nombre sont intéressantes.

L'album de prose et de vers consacré à des fragments de Mallarmé est surtout précieux : sauf la grande édition manuscrite, très coûteuse, les œuvres du Maître restent disséminées en des brochures et livraisons de revue dont beaucoup sont rares, et le petit album de l'anthologie en acquiert plus de prix.

Charles Vignier a laissé reproduire quelques pièces de vers, dont une ou deux curieuses, extraites de Centon, et un petit bout de scène en prose d'un " Jules-Laforguisme " amusant. Nous pointons dans la brochure lui consacrée, cette pièce un peu superficielle mais exquise et bien moderne :

*Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez tout espoir,
Dormez, toute envie.*

PAUL VERLAINE.

Roses roses, où les rosées
Roulent leurs gouttes d'argyroses,
Roses, on les dirait rosées
Par les fards de l'aurore rose !
O les suaves cantilènes
Que chante la source enchantée
L'arôme doux des marjolaines !
O chère plainte chuchottée !
O le vent, le vent monotone,
Susurrant dans les feuilles jaunes !
Lamento long du vent d'automne
Qui s'étouffe en les touffes d'aulnes !
La pluie, ô la dolente pluie
Qui nous lancine et nous transperce,
Qui fait que notre âme s'ennuie
Et se fond dans la grise averse !

Puis l'heure fuit. Éternel leurre
 Qui promet l'heur à notre rêve !
 O douleur en le cœur qui pleure,
 En le cœur qui pleure sans trêve !

*
 * *

De René Ghil, la lettre suivante :

Paris, 4 mai 88.

Mon cher M***,

Il paraît que le DÉCADENT est lu par quelqu'un : la JEUNE BELGIQUE relate, me dit-on, qu'en un de ses derniers nos le directeur de cette feuille, M. Bajou, déclara que j'avais *menti* !

A M. Bajou j'adressai alors la lettre ci-dessous, sans espoir d'ailleurs, vu sa mauvaise foi, de l'insertion ; et l'on n'a pas inséré, je crois. Personne n'ayant parlé, j'oubliai.

Voulez-vous me pardonner de vous faire imprimer en votre WALLONIE ce nom d'Anatole Bajou, et produire la lettre. Première et dernière réponse, n'est-ce pas ? car ce monsieur désirerait seulement une polémique qui lui serait réclame....

Je ne m'indigne ni ne m'afflige, cher ami : ici, ce n'est autour de moi et de mes quelques amis que rages, tortueuses toujours ! du grand nombre des mystificateurs et impuissants, que colères sournoises des prétendus marcheurs en avant, tous " prophètes du passé " ; prophètes du Parnasse, au fond.

J'en suis heureux : cela signifie que je ne me suis pas trompé. Et, ainsi, sans que me soient des regrets, le TRAITÉ DU VERBE, *definitif*, ce mois, dira, en même temps que tout le mot de mon vouloir et de ma vie, toute ma pensée sur leur poésie d'ignorance, de sophisme et de néant.

Au long, après, notre ami M. Achille Delaroche dévelop-

pera en vos pages : du droit de sa science serrée et de son neuf talent.

Au revoir, et merci, de votre toujours dévoué

RENÉ GHIL.

Paris, avril 88.

à M. A. Baju, directeur du DÉCADENT.

De mon droit de réponse cette lettre à insérer en votre plus prochain n^o.

Vous m'accusez de "mentir effrontément,,", car je me serais "faususement,, vanté ! en la WALLONIE, d'avoir repoussé vos offres de collaborer à votre si amusant journal.

Inutile presque de relever. Si quelqu'un, par hasard, a lu : René Ghil accusé de mensonge, et par vous, c'est là un nonsens qui saute aux yeux.

Mais vous, avez menti : l'article auquel vous faites allusion *n'est pas signé de moi, et vous donnez à entendre le contraire.* Celui qui l'a écrit, avait vu simplement, sans doute, en votre ECOLE DÉCADENTE, l'endroit où vous me décernez du "génie,, : évident appel, en effet, et sûr si j'étais un imbécile, à ma collaboration.

Et il a vu ma réponse, alors, au FIGARO, ailleurs reproduite : cela, oui, était une injure, et j'ai dit mon mépris.

Aujourd'hui, j'estime que vous me servez, en rétractant indirectement ce mot qui me pouvait faire tort, venant de vous....

Cette lettre paraîtra également à la WALLONIE.

RENÉ GHIL.

* * *

Nous recevons les premiers numéros d'un journal littéraire louvaniste ; titre : la Revue belge, bimensuelle, 4 fr. l'an ; le

directeur est M. Charles Tilman, mais sa revue s'annonce éclectique — avec des théories passablement drôles sur la liberté de penser et d'écrire! — et nous ne voulons pas la juger d'après ses premières livraisons.

*
* *

L'IDOLE (1), une curieuse gravure satirique à l'eau-forte intitulée : *Essais sur les divinités modernes. Idoles et Fétiches populaires*, représentant : Ve-thor Ur-goth (Victor Hugo). En dieu indien, il est assis sur une bouche d'égout en guise de trône. L'un de ses multiples bras soutient le moulin " Avant, pendant et après l'exil, „ les ailes sont des lames de rasoir. — D'un autre bras il supporte un temple qui paraît être l'Institut, au fronton duquel on lit : " Pagode fermée au Dieu inconnu. „ De deux de ses bras du milieu il jongle avec des mots, tandis que d'un autre encore, il bénit. De ses deux bras inférieurs enfin, l'un étend une main crochue sur de gros sacs gorgés d'or, l'autre s'appuie sur de nombreux paquets de ficelle, dont un bout est avalé par le porc " Demos, „ et, traversant le corps de celui-ci, est avidement dévoré par le dogue " Populo. „ Il en sort pour maintenir un ballon-réclame sur la tête de la déité, dont on devine la face parmi les nuages qui la voilent. Le crâne se détache sur une lyre, tatoué d'une tête de mort, et le ventre voyant de l'idole, où gravés l'Alpha et l'Oméga, est éclairé par une lanterne.....

Au-dessous de cette allégorie est un sonnet truculent, dans

(1) Chez Joly, 49, quai Saint-Michel, à Paris; la gravure, tirée à petit nombre, est envoyée franco contre mandat :

In-4° colombier, papier vergé, 5 francs.

Quelques épreuves sur Japon, 10 francs.

lequel l'auteur exprime son sentiment sur Celui qu'il a si singulièrement déifié.

Cette bizarre apothéose, signée Jam-her (?) est datée de mars 1885, antérieure donc à la mort du grand Poète.

* * *

M. Gaston Dubédat — l'ancien directeur des ÉCRITS POUR L'ART, va publier dans quelques jours un numéro spécial où se retrouveront une fois encore les collaborateurs de la défunte revue. On parle même de restaurer complètement les *Écrits*, l'an prochain; il va sans dire que nous applaudissons de tout cœur à ces projets et qu'ayant les mêmes rédacteurs marchant au même but, *Wallonie* et *Écrits pour l'Art* seront toujours étroitement alliés.

* * *

Encore des coquilles; jamais Camille Lemonnier n'a fait acte de soumission à l'école "naturaliste", — que nous sachions du moins. C'est donc *naturiste* et non pas *naturaliste* qu'il fallait lire, page 199. Et page 203, il faut lire la *Danse* du glaive au lieu de la *Dame* du glaive, pour le titre du volume de vers que prépare Achille Delaroche. Disons à ce propos que les quatre livres de notre ami ne seront pas des feuilles détachées au hasard de la trouvaille, mais une œuvre suivie, dont chaque livre formera un chapitre, de même que les cahiers de Verhaeren et de Ghil.

* * *

Nous recevons le *Salon du Frondeur*, collection de caricatures dont plusieurs lestement enlevées; la brochure s'ouvre par une vive, sincère et alerte critique du salon liégeois, — la meilleure qui ait paru, sans aucun doute. Après les poncifs du conservatoire, vrai, cette bouffée d'air jeune fait plaisir.

La Wallonie ne paraîtra pas le mois prochain, mais donnera, le 1^{er} juillet, une livraison double.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction

}	ERNEST MAHAIM,
	ALBERT MOCKEL,
	P. M. OLIN.
	MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes en timbres-poste.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

- George Keller Les Résignés.
Ch. Delchevalerie L'Abîme.
George Garnir Gloire d'Amour.
Achille Delaroche Le Bonheur (poème par Sully Prudhomme).
Mario Varvara De l'Album parisien.
Auguste Vierset Concert.
Albert Mockel L'Antithèse.

Chronique littéraire :

- L. Hemma *En Allemagne*, par Camille Lemonnier; *du Silence*, par Georges Rodenbach; *Episodes*, par Henri de Régnier.

Chronique de l'Art :

- Aug. Donnay De la Peinture.
X La SYMPHONIE LIBRE.

Petite chronique.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gnuisé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.
ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^{te}-Catherine; Max Rues, 50, rue des Tanneurs.

Des presses de H. Vaillant-Carmagne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 6.



Numéro double.

31 Juillet 1888.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, ILLUSTRÉ,
paraissant le Samedi.

RÉDACTEUR : **Maurice SIVILLE.**

Abonnements pour la Belgique : 6 francs l'an.

Caprice Revue publie un portrait en chacun de ses n^{os}. Ont paru : Villiers de l'Isle Adam, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Erasme Raway, Joséphin Péladan, Jules Destrée, etc.

A paraître : Félicien Rops, Edm. Picard, Alb. Giraud, Georges Rodenbach, etc.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRAURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

Paru chez M^{me} V^e MONNOM, à Bruxelles :

IMPRESSIONS ET SENSATION

par **ARNOLD GOFFIN.**

Chez Camille DALOU, 17, quai Voltaire, à Paris :

FLAMMES MORTES

Volume de vers par Gabriel MOUREY.

Chez CHARPENTIER, à Paris :

MADAME LUPAR, par Camille LEMONNIER.

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles.

POÈMES D'EDGAR ALLAN POE

traduits par **Stéphane MALLARMÉ**

LE TRAITÉ DU VERBE

AVEC LA PHILOSOPHIE & L'ESTHÉTIQUE DE L'AUTEUR

par **René GHIL** : Tirage à 110 exempl.

Les Flambeaux Noirs

Livre de vers par **Émile VERHAEREN.**



SATYRE.

*V*ers la mer, de la plaine en fleurs où rit l'Aurore
En un éveil de joie et de clarté subite,
Vers la Mer, où la flotte au port s'ancre et s'abrite
Sous les riches pennons que sa mâtûre arbore !

*Vers la mer, du bord d'ombre où la nuit couve encore
En une obscurité de taillis qui palpite
Vers la Mer, où la vague au choc des rocs s'irrite
D'écume épanouie et de rage sonore !*

*Vers la plaine, la mer et le ciel enflammé,
Hommage guttural à l'honneur du vieux Mai
Vainqueur de la saison mauvaise et des mois mornes*

*Un Satyre à mi corps sortant de la forêt
Dont le feuillage enguirlanda ses torses cornes
Sonne en sa conque à l'aube claire qui paraît.*

HENRI DE RÉGNIER.





L'IMPÉNÉTRABLE.

LLE dort en tes yeux éteints à l'espérance,
La songerie immense et creuse du passé;
Tu sembles exister par la seule souffrance
Que l'on a de revivre un souvenir lassé.

Je retrouve en tes yeux toutes les nostalgies
Des printemps tôt souillés, des amours tôt flétris;
Et tous les vains regrets et les mélancolies
S'y traînent tristement, épuisés et meurtris.

Quel voyageur au temps où ce fut ton aurore
Passa par ton chemin et n'y reparut plus ?
Le matin attendu n'est-il pas proche encore
Où se rallumeront tes soleils révolus ?

Quelle étoile effacée à la voûte nocturne,
Dans les temps très lointains des rêves radieux,
A versé sa tristesse en ton cœur taciturne,
Vase de deuils, tombeau des souvenirs pieux ?

Murmures assoupis des sources irisées,
Bruissements discrets courant par les forêts,
Chuchottements épars des campagnes grisées,
Est-ce vous qui savez ses effrayants secrets ?

Je devine un désert de tristesse éternelle
O Sphinx, en tes grands yeux, miroirs d'étrangeté;
J'y regarde fleurir mystique, vague et frêle,
L'amertume sans fin de notre humanité.

N'aborderas-tu pas à ces rives lointaines
Où, debout par l'effort serein des volontés,
Se dressent les orgueils d'espérances hautaines,
Pareils à des fanaux sur les grèves plantés ?

Je sens naître en mon cœur une angoisse invincible
A sonder tes regards profonds comme les mers,
Et m'envahir la peur folle de l'Invisible
Que versent les rayons de leurs deux globes verts.

GEORGE GARNIR.





LE CHATIMENT DES POÈTES.

COMME de grands velums, des rêves salutaires
Se sont interposés entre la vie et nous,
Si bien que rien de vil, de bas ou de jaloux,
N'a passé dans nos cœurs hautains et solitaires.

Nous n'avons pas voulu sur le triste ici-bas
Abaisser le rayon de nos regards lucides,
Et nous avons dressé des chimères splendides
Dans un mystique Ciel que l'on ne saura pas.

Ainsi qu'en un parterre où s'entrouvrent des roses
Chères illusions, vous fleurissez en nous ;
Vous avez le parfum d'un rêve étrange et doux
O vous qui nous cachez la tristesse des choses !

Mais quelque jour viendra d'immense navrement,
Où nos chers horizons d'ineffable mensonge
Défailliront soudain comme un merveilleux songe,
Qu'après un court sommeil on cherche vainement.

Car les dieux irrités de notre indifférence,
— Pour punir notre orgueil de justes châtiments —
Fermeront nos cerveaux aux longs enchantements
Puis, ils s'applaudiront tout haut de leur vengeance.

Nous qui n'avons jamais touché d'un doigt humain
A la brutalité des choses de la terre,
En vain nous chercherons les douceurs du mystère
Dans le monde réel qui s'offrira soudain.

Et nos rêves, tous ceux qui peuplèrent nos âmes,
D'oiseaux et de parfums, de rayons et de lys,
Et tous ceux qui, pareils à des philtres d'oublis,
Endormirent en nous les blessures des femmes

Rêves blancs des avrils, rêves de firmament,
Rêves pourpres d'orgueil, rêves de sang, farouches,
Qui comme des aiglons volèrent sur nos bouches,
Mourront tout d'une fois, irrémisiblement.

Alors, pareils à ceux qui revivent les fêtes
Du soleil, quand leurs yeux sont fermés pour toujours,
Nous irons tâtonnant nos mornes alentours
Mais l'épouvantement fera ployer nos têtes.

Nous nous sentirons seuls pour la première fois
Et nous tendrons en vain nos lèvres anxieuses,
Avec l'âcre dégoût des heures odieuses,
Pour boire encor le rêve aux sources d'autrefois.

GEORGE GARNIR.





AUTRE AIR PASTORAL

A Achille Delaroche et Albert Saint-Paul.

Des villages et des hameaux, de loin et haut !

Trop tristes au long (quand reverra !) des mois mornes
de gel et leur longueur de peupliers et d'ornes,
Ah ! ils ont haut uni (quand reverra !) l'amour
de la guirlande de la ronde :

et plus n'est lourd

Qui disait désolé des neiges monotones :

Quand reverra mon doux désir, quand reverra,
Ah ! son plaisir et sa douleur, Telle aux automnes
qui valsaient qui valsait et qui prit mon esprit
de veuvage, et depuis qui peut-être s'en rit
à son plaisir et ma douleur !

O Vous, élue

au désir de ma main (quand la verra !) menant
à l'autel où se noue en l'anneau l'heure plus
et s'unit le soupir mutuel et planant :

(Ah ! ils ont haut uni l'amour de la guirlande)

n'avez-vous ri des Yeux et de ma peine grande,
Quand aux danses d'antan venaient à vous guirlande

les villages et les hameaux, de loin et haut !
vous emportant leur proie et par heurt et par saut :
n'avez-vous ri des Yeux et de ma peine grande,
et dites-moi quand la verra, si la verra
mon grand heur soleillant parmi la moisson mue
l'aurore de l'aurore où ma peine mourra

(Ah ! ils ont haut uni l'amour de la guirlande)

aux temps montant des Tours, et lourds, et grands, longtemps
Tintant le temps montant des Tours et le printemps !

Ah ! ils ont haut uni l'amour de la guirlande
de la ronde et l'espoir délirant en virant :

en gardant ses moutons (là l'arrête) en gardant
ses moutons, la Très-neuve a pleuré (là l'arrête)
sur les longs prés et sur les marguerites, prête
à dire haut que là l'arrête le peinant,
et qu'allante elle ira quand il viendra venant :

et le soleil allumera la route émue

au temps montant des Tours, et lourds, et grands, longtemps
Tintant le temps montant des Tours et le printemps !

Jun 1888.

RENÉ GHIL.





ÉVOCACTION DES VIEUX LIÈGES (*)

HEURÉ solennelle pour ceux dont la poitrine bat largement ! Le cortège se déroulait comme un serpent d'aurore, immense, majestueux, pittoresque, enthousiaste, à travers les rues chatoyantes et gaies, qui regorgeaient d'une foule prodigue d'acclamations ; et sur tout son passage montaient, en volées compactes, de prestigieux souvenirs. En sorte qu'un intense émerveillement, pâle et surnaturel, fourmillait autour de nous, à perte de vue. C'était la Wallonie morte hors du tombeau, ressuscitée de la poussière jadis vivante que nous foulions, rejaillie des vertigineuses entrailles du sol où ses âges sommeillent étagés. Tout s'offre en d'inexprimables confusions à nos yeux chauds de larmes. Glorieux, souriants, mélancoliques, depuis les cabanes-ruches des clairières jusqu'aux diligences où furent cahotées nos aïeules jouvencelles, tous les Lièges défunts s'enchevêtraient en s'agitant jusque

(*) Fragment d'une brochure qui va paraître : *Traditions et Rôle de Liège et de la Wallonie.*

par dessus les toits dans l'espace illuminé d'or : si bien qu'en ces visions diaphanes comme un cristal peuplé, notre Liège disparaissait à demi. Rues tortueuses, coteaux printaniers, faubourgs décrépits bossuant les remparts, bras du fleuve fleuri d'îlettes enlaçant d'azur les vinâves, houles de nerveuses et naïves maisons bizarres coiffées de chaume, dentelles de pignons et de clochers paraissaient, s'évanouissaient et reparaissaient sans cesse. Voici les pères Eburons, loups stoïques dans le prisme chanteur des halliers ; voici les radieuses retraites d'où se déploya légendairement la gloire carolingienne ; voici dans son fauve éclat la jactancieuse Chevalerie et, sous leurs bannières, les Métiers en armes autour du Perron ; et les têtes trépassées de vieillards, d'enfants et de femmes penchent leurs milliers de grappes aux exigües fenêtres à mailles. Eclate le tocsin des réjouissances : la Cité, pareille aux bois en mai, s'emplit des éblouissantes " Joyeuses Entrées. " Eclate le tocsin d'alarme : Publémont, la Halle, Neuvise, le Chaffour, deviennent des enfers où les éclairs et les chocs d'acier scandent les cris de rage. Le tocsin de deuil : les gibets de Jean sans Pitié balancent, au vent des patenôtres, les communiens bourgeois vaincus dans l'écarlate irradiation enfumée des couchants de Saint-Gilles ! A notre aspect, tout tressaille, s'épanouit, acclame silencieusement : un insondable essaim nous submerge, fait des vastes murmures mystiques de vingt siècles d'héroïsme

attisant le brasier d'amour qui dévore nos cœurs. Ces scènes magiques, ces mains tendues, ces mobiles constellations d'aimantes et frileuses prunelles, ces indicibles parfums familiers de si loin revenus près de nous, oui, c'étaient toutes les patries jadis animées et rayonnantes, puis lentement défuntes sans écho, c'étaient elles, ô folle fusion! foyer des souvenirs fulgurant d'espérances! c'étaient elles, magnétisées, rallumant leur tumulte de vieilles aurores aux abîmes inconnus de mon rêve enivré, despotique et filial qui les éternisera!

CÉLESTIN DEMBLON.





PENSÉES DU SOIR.

*S*ur mes lèvres éteintes où comme en un miroir
J'ai reflété mon cœur lassé, mon cœur du soir,
Après un jour vécu sans gloire et sans vaillance,
Lampes de mes larmes, larmez dans le silence
Vos feux, pour le sommeil qui vient torpidement
Clôre mes yeux fanés et mon attristement;
Lampes brûlez durant des heures et des heures
Encor, inutiles pour tous, mais les meilleures
Pour le rêve veiller dont mon esprit, hélas !
Au clair sonnant matin ne se souviendra pas.

*Sous les vitres du hall nitreux que le froid fore
Et rafle et que de mats brouillards baignent de vair,
Un soir de tout à coup de gel, s'ouvre l'hiver,
Dans le foyer, fourbi de naphte et de phosphore,*

*Qui brûle : et le charbon pointu se mousse d'or
Et le posthume été dans l'or se persévère ;
Il émeraude un bol, il enturquoise un verre
Et multiplie en chatons d'or son âme encor.*

*Avec ce même feu qui l'abolit, sa joie
Est de faire des fleurs parmi les lustres, vivre!
Et d'allumer sa mort comme une fête — au loin*

*Lorsque tonne l'automne et que le vent disjoint
Resserre au loin ses poings et que gratte le givre...
O cette mort que l'on torture et qui flamboie!*

ÉMILE VERHAEREN.





AMAZONES.

Aux bleus nébuleux l'ultime soleil des hivers a lui,
et l'herbe verdit ! aux cîmes des monts les neiges ont fui :
Un prime printemps au front fleuroné fleurit les collines
et par la campagne, aux piétinements de leurs fiers chevaux,
domptant aux galops longs, vertigineux leurs mâles cerveaux,
courent guerroyer les vierges de guerre — opimes félines.

Elles arquent l'arc, le buste courbé sur le col fumant
des bêtes qui vont louvoyant, voltant volontairement,
et de leur poitrine où plus ne seront les rondeurs jumelles
la flèche avec force écarte les bras maigres et nerveux,
tandis que du casque en mèches épars les frêles cheveux
s'envolent mêlés aux cris des chevaux entraînés comme elles.

En des tourbillons soulevant les flots du sable vermeil
l'étrange escadron lancé par les champs se cuivre au soleil :
les sabots piaffeurs de ses étalons franchissent les zones
du Royaume où l'homme au somme d'amour jamais n'est admis,
et dans les fossés venant se livrer aux bras ennemis
enfin la fatigue abat leurs chevaux — et les Amazones !

Voici la saison des fins horizons et des blonds jasmins :
Un prime printemps sème à pleines mains les fleurs aux
[chemins,

les fièvres de sexe offrent des frissons en lèvres de flammes
et tordant le torse oh ! cicatrisé du sein droit absent,
les vierges de guerre au loin de leur terre avec le passant
vont brutalement — et sans lendemain ! être faites femmes.

En des tourbillons soulevant les flots du sable vermeil
l'étrange escadron revient par les champs cuivrés de soleil :
le soir empourpré commence à descendre au vert des clairières,
et pâle à cheval ! du sommet des monts où la lune luit
un Mâle viendra : le Fils de Thétis qu'argente la Nuit,
s'égayer, vainqueur ! à l'hymne guerrier des fières guerrières.

ALBERT SAINT-PAUL.





LES HÉROS.

A Stuart Merrill.

*Ils sont tous hauts comme une tour
Et tous droits comme un fer de glaive :
Le plumage roux d'un vautour
Sur leur casque d'argent s'élève.*

*Par les campagnes et les bourgs,
A travers les forêts, les grèves,
Ils promènèrent leurs tambours,
Leurs cavalcades et leurs rêves :*

*Maintenant que leur cœur est mûr
Pour les retraites sédentaires,
Ils ont des pierres d'un grand mur
A jamais défendu leurs terres*

*Pour suivre, en cet asyle sûr
Et veuf des regrets éphémères,
Sur l'étendard du vieil azur
Le vol éclatant des Chimères.*

CH. EUDES BONIN.





AMES COUCHANTES.

*A*rcs des Soirs succombants ! Glaives des Crépuscules
Aux prises avec les faux louches de la Nuit !
Et très chastes soupirs des Fleurs béant d'ennui
Au parterre foulé des En-bas ridicules !...

Efflorescences des surlunaires Clartés :
Clignotements sondeurs de ténèbres et d'ombres !
Et Toi, Rhombe d'argent, scrutateur des décombres
Maléfiques où vont gémir les Voluptés !...

Diurnes candeurs aux clairs regards des Ames-Vierges,
Aux lies de quel abysse avez-vous donc sombré ?
Le stupre des Demains a-t-il soufflé vos cièrges,

Et, pleureuses, au chant noir des Miserere,
Ames d'aurore, Ames de jour : — Ames de fange —
Cerclez-vous vos anneaux au Doigt du Mauvais-Ange !

RAOUL PASCALIS.





MES MÉMOIRES.

(3^e CAHIER)

FRAGMENTS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE

*Derrière mon monocle il y a un œil
qui voit et sous la raie de mes cheveux
une cervelle qui pense. Je porte l'uniforme
d'un mondain, mais je suis un pervers*

JOSÉPHIN PÉLADAN.

LES PRÉCURSEURS.

*J'aurais voulu savoir ce que
regardent ces yeux tranquilles.*

GUSTAVE FLAUBERT.



CHACUNE période littéraire trouve un homme qui en condense les caractéristiques et, les exagérant même arrive à n'être compris que tard, alors que ceux qu'il a si parfaitement symbolisés ont, dès longtemps, disparu. Et tandis que la Tourbe des artistes de moindre envergure sombre en l'irréparable Oubli, Eux ! ainsi que de

granitiques Monuments à peine écornés par les âges révolus, restent, comme d'immuables témoins des Idées, des Illusions, des Espoirs du Passé, aussi de ses Dégoûts !

La fin de ce Siècle, prodigieux par le nombre des évolutions accomplies et d'une histoire si étonnamment surchargée, pourra peut-être se caractériser très nettement. D'abord une prodigieuse Science, avec une fatigue et un ennui de savoir, une passive indifférence et de curieux retours au mysticisme catholique. — Un art qui se byzantinise en des recherches de détail compliquées et retorses, ou s'abstrait en un hiératisme méfiant et méprisant, enfin un manque de foi en soi-même sans précédent. Il semble que le siècle ait fait Banqueroute à toutes ses promesses et une ironie sanglante accable tout effort nouvel, car quelle impitoyable comparaison avec ceux faits antérieurement et restés nuls de résultat.

Aussi l'art des Précurseurs est-il empreint d'une tristesse ironique ; il est suggestif et symbolique, puissant, parce qu'il cèle et ne laisse qu'entrevoir : chaque lecteur *pensif*, devenant confident de la Pensée hautaine et orgueilleusement timide, une admiration sûre et d'essence *vraie*, s'élève et s'impose !

SUGGESTIONS.

Vous-mêmes pourriez-vous me dire si l'être extérieur apparent, que vous nous offrez, qui se manifeste à nos sens, est réellement celui que vous savez être en vous ?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le sentiment de profanation est aussi inné dans l'Homme que ceux de destruction et de reproduction.

—

Un moine doit avoir beaucoup vécu pour ne plus concevoir l'amour qu'en Dieu.

—

Rien n'est, intellectuellement, plus corrompu qu'un garçon de vingt ans, vierge par volonté.

—

·Celui-là n'est pas notre Maître qui nous dit des choses admirables, mais Lui oui ! qui écoute nos platitudes.

—

Ce fut bref comme l'amour d'une Femme.

—

La solitude : la grande consolatrice.. ou la grande tentatrice.

LES DEUX CIMES.

*Cependant ce ne sera point un
effet de légende.*

ARTHUR RAIMBAUD.

Il y a la secte peu nombreuse des *Révoltés*: Ceux-là, dans le trouble de l'Universel Fiasco n'ont pu sauver que cette seule et suprême Idée : la JUSTICE. Ils en sont devenus les séides enragés et toute lésion à leur Dêité les fait rauquer de fureur. La Société moderne n'étant que le Pandæmonium où sont rassemblés tous les moyens d'attaque, de corruption ou de destruction de Justice, l'enragement des Révoltés est perpétuel et tourne à la Manie, Manie admirable devant laquelle, ainsi qu'une sublime Folie, on se découvre! Ces êtres exceptionnels sont haïs, honnis et conspués. Toujours repoussés, ils s'égo-sillent dans le désert que font autour d'eux les Scythes de la Presse. Leurs cris d'Angoisse, de Douleur et de Prophétie ne trouvent nul écho et leur rage désespérée et grandiose s'en accroît indé-finement! Ils parviennent à un Art prodigieux, titanique, connu des seuls qui les puissent aimer, les Impassibles, Ceux qui dédaignent de souffrir et de frapper. C'est au milieu des Révoltés que sur-vivent les derniers Héroïsmes, les dévouements à la Conception pure. Cette abnégation bizarre, cet an-

nihilement d'eux-mêmes et de ce qu'ils aiment devant leur exclusive idée de Justice sont d'autant plus absolus que souvent ils n'ont aucun espoir de Futur ni d'Au-delà ! Leur Violence de Pensée et de Style est énorme, stupéfiante parfois ! Ce sont des tombereaux de haine, de dégoût, de colère qu'ils déversent ainsi que des tas d'immondices sur leurs antagonistes. Ils empoignent soit la Société, soit un Homme, en font la description la plus abominable, dévoilent ses tumeurs, ses maladies repoussantes ou honteuses, ses turpitudes et le virus moral de son ignoble pensée, lui crachent au visage, le tré-pignent de leurs talons au préalable plongés dans la boue la plus ignominieuse et lorsque écœurés ils le lâchent, ils se précipitent... à un Autre !

Les Impassibles, eux, forment le groupe resserré des Contemplatifs et des Méprisants.

Pour Eux nulle de ces fulgurantes fureurs, un dédain si absolu de ce qui se passe sous eux qu'ils ne *peuvent* s'émouvoir de l'universelle Infamie. Ce sont des Orgueilleux et des Sensitifs. Ils ont le suprême Orgueil, le Respect absolu d'eux-mêmes qu'ils ne veulent commettre avec la générale cuisinerie. Ils connaissent leur souveraine valeur, mais sans vanité ; méprisant l'opinion même de la Foule, ils négligent de produire, ou s'ils le font, sont les adeptes d'un art ésotérique tellement sublimé qu'il est absolument au-dessus de la portée de la multitude, — masse tellement négligeable que pour eux elle reste inexistante.

Leur nature, supra-sensible, serait, sans cette surélévation qui les met hors d'atteinte, continuellement vulnérée de chocs et de frottements odieux. S'enfonçant en leur hiératique solitude, ils pratiquent la claire et absolue notion de l'Egoïsme philosophique : *Moi et les Miens — Les Miens dans Moi*. Les grands cœurs, pour conserver immaculée leur marcessible affectivité, *ne connaissent pas ceux qui ne leur sont rien, ne s'aperçoivent même pas de leur Réalité, mais considèrent comme Leurs des personnes à l'existence possible, frères d'élection pour qui seuls ils daignent avoir Vie.*

Quand un tel Artiste voit un succès populaire le souiller, la cohue des criticaillieurs journalistiques l'encenser, il se recueille, se tâte et se demande quel crime il a commis pour mériter un tel châtiment ou quelle bassesse, invisible pour lui, peut bien avilir son œuvre et Il ne La regarde plus qu'avec crainte et dégoût et doute de lui-même.

L'Inutilité de Tout leur est apparue au point de leur faire douter de tout et de la valeur de tout effort.

Eux méconnaissent même cette Justice, cette ultime Espérance des Révoltés: Ils sont inétonnables. Aucune injustice quelque révoltante qu'elle puisse être ne les stupéfiera: ils y verront le simple et naturel Produit d'une Humanité vile et imparfectible *ne se légitimant que par l'apparition périodique et rare d'une Nature exceptionnelle, QU'ELLE NIE, et qui sert d'excuse et d'Holocauste à son irrémédiable*

et incommensurable médiocrité ; encore en est-il qui doutent même de cela. Et ces esprits supérieurs sont ceux-là les plus vivement frappés par cette tenail-lante affection psychologique, le Pessimisme.

En vertu du principe de l'Attraction des Con-
traires et des Extrêmes, ces deux groupes — LES
DEUX SOMMETS DE LA PENSÉE HUMAINE — sont les
seuls qui puissent sympathiser ; mais cette mutuelle
sympathie sera mêlée chez les uns d'un peu de pitié
du vain effort accompli, chez les autres de l'impa-
tience nerveuse et un peu mécontente de voir des
Impassibles autour de soi alors qu'on est plongé
en une cruelle Agitation.

P. M. O.





REX.



*vec des gestes d'apparat
Que rythmait l'orchestre des fêtes,
Il remit au prêtre castrat
La couronne de ses conquêtes.*

*Délaissant lors son majorat
Pour l'aventure et les tempêtes,
Il força, si loin qu'il errât,
Les peuples à prosterner leurs têtes.*

*Mais son astre déchut un soir
Qu'à la mort il ne put surseoir.
Son palais croula — guerre et flammes ! —*

*Et, reste intact de son trésor,
Sous la cendre des oriflammes
Rutila la couronne d'or !*

ARGONAUTES.



*saccage des Hespérides
Aux accords batailleurs du cor !
Orgueil de la voile en essor
Vers la patrie aux mers sans rides !*

*Par les Thraces et les Dorides
Les rhapsodes clament encor
La gloire de ces Chercheurs d'or
Revenus des plages arides.*

*Mais qui remémore la mort
De ceux qui — silence du sort ! —
Faillirent de fièvres fétides,*

*Ou poursuivirent les saisons
Par-delà l'arc des horizons
Jusqu'aux astres des Atlantides ?*

BALLET.

Pour Gustave Moreau.

*En casque de cristal rose les baladines,
Dont les pas mesurés aux cordes des kinnors
Tintent sous les tissus de tulle roidis d'ors,
Exultent de leurs yeux pâles de xaladines.*

*Toisons fauves sur leurs lèvres incarnadines,
Bras lourds de bracelets barbares, en essors
Moelleux vers la lueur lunaire des décors,
Elles murmurent en malveillantes sourdines :*

*“ Nous sommes, ô mortels, danseuses du Désir,
Salomés dont les corps tordus par le plaisir
Leurent vos heurs d'amour vers nos pervers arcanes.*

*Prosternez-vous avec des hosannas, ces soirs !
Car, surgissant dans des aurores d'encensoirs,
Sur nos cymbales nous ferons tonner vos crânes. „*

STUART MERRILL.





POUR OUBLIER (*).



es frileuses hirondelles s'en sont allées. Les
verdures revêtent des tons plus chauds
allant du jaune d'or au rouge brun en une
harmonieuse dégradation de teintes.

Les corneilles passent par bandes, rayant, de leur
vol allenti, un ciel lourd de nuages prêts à crever.
Plus pâle, le soleil filtre par instants au travers des
frondaisons jaunissantes et cet emmêlement de
branches fait ombreuse encore la venelle qui va s'a-
mincissant au loin. Deux religieuses y cheminent,
cachées sous la liliale blancheur de leurs longs
voiles de gaze.

L'une, Agnès de Fontenaille, en religion Sœur
Marie-des-Anges, a gardé cette démarche onduleuse,
féline, son port de reine qui lui valurent tant d'ad-
miration naguère, au temps où elle promenait de par

(*) Des *Contes pour l' Aimée*, à paraître incessamment.

le monde son éclatante beauté d'aristocrate; languie, elle se traîne à pas menus, avec, dans toute sa personne, une lassitude d'une pénétrante exquisité

— Vous souffrez, interroge doucement sa compagne ?

— Non, sœur Rolande, merci.

— Rentrons, voulez-vous ?

Et lentement elles regagnent le couvent qui dresse, au bout de l'avenue, ses tours envahies par la sombre feuillaison des lierres.

Une devise mi-effacée — Désir au repos — se lit sur la banderole qui entoure le fronton de la porte gothique.

A l'angle des murs, de grimaçants mascarons supportent la statue de la Vierge, Madone impolluée. Des lucarnes de pierre couronnées de gables rompent la grise uniformité du bâtiment principal.

Une chapelle s'y adosse, emplie à cette heure. Toutes les dames de la communauté s'en viennent les yeux baissés, et de les voir aller ainsi en leurs virginales robes aux larges plis liserés de bleu, on les dirait conviées à de mystiques épousailles. Les unes passent silencieusement, perdues en une contemplation; d'autres entourent l'orgue et leurs voix berceuses, douces ainsi qu'une caresse d'éventail, chantent les louanges du Seigneur. L'encens crépite dans les cassolettes dont l'odorante fumée s'échappe en figures bizarres et monte lentement vers l'enhaut des voûtes. Immobile en sa stalle, sœur Marie-des-Anges fixe obstinément des yeux

un grand tableau appendu dans le chœur : obsédante vision que ce pâle St-Georges perforant de sa lance le corps squammeux du dragon.

Les psaumes dits, elle rentre en sa cellule d'où se découvre, en un superbe décor, les dépendances de l'antique manoir; et là, accoudée à la fenêtre, tandis que la lune verse ses flots d'argent sur l'infinie stagnance du lac constellé de blancs nénuphars, elle étanche de sa main patricienne les larmes qui s'écoulent, brillantes, de ses beaux yeux pers.

De dire sa peine à sœur Rolande elle se fut soulagée, mais aussi son orgueil eut trop souffert. Dieu seul connaîtra l'insondable amour qui l'opresse; seul il entendra les paroles révélatrices murmurées en rêve, quand reviennent, en lointaines envolées, les souvenirs délicieusement amères; seul il saura les désespoirs fous, la passion non éteinte de cette âme brisée qu'un infrangible besoin d'épanchement étouffe.

.

Au Christ insensible qui plaque sa pâleur d'ivoire sur la nudité des murs, sœur Marie-des-Anges demande en vain l'Oubli.

MAURICE SIVILLE.





ÉPITHALAME

Pour la Révée,

FXPIRE en le parvis aubal de nul sillage
électuaire à des soupirs et deuils défunts
ta fête qui se lève aux nimbes des parfums :
et la viduité de nos nuits anciennes
rumeur qui meurt aux phalanges musiciennes
d'un choral séraphique et loin de ménestrels.

Élyséenne en l'or des vols surnaturels !

parmi l'aurore des brocarts et des tiares
la candeur des regards fleurdelise l'arroi
de la Vierge qui va, qui va vers l'Élu-roi.

Élu qu'ont salué les flûtes nuptiales !

tenez-vous Haut de gloire et muet d'heur et Roi
au seuil du sanctuaire où souffle votre effroi
apparu moissonneur de lis mûrs et de roses !

et vont loin les pâleurs et les rides moroses
loin en le pleur lustral d'un heur inexprimé
où règne le rêve des Harpes célestielles
au seuil saint de l'Eden impollu de l'Aimé,
luxuriant de floraisons essentielles.

Élyséenne en l'or des vols surnaturels !

Vous salue un los long d'orgues et de théorbes,
O l'Épousée ! offrant la Rose des Sions
aux sacres d'une aurore inouïe en les Orbes !

Couple biblique ! Nous passons : nutations
et palpitations par les fresques fleuries
d'ailes frères qu'émeut l'aube des Théories.

Nos élans s'appelaient dans la nuit des futurs :
et vous ceignit du signe élu d'investiture
la zone de mes vœux plus chaste que ceinture.

Pour le serment exempt de dol et de tourment
en les soirs aussi loin que miroitent les moires
nos pensers esseulés veillent ingénument
pour le serment dont l'or s'endort en nos mémoires.

Ah ! que notre heur évague en liesse aux lis murs !

opales les candeurs des aurores trop brèves
verront s'épanouir les rosiers de nos rêves :

et nos mains que marie un magique minuit
ouvrent l'azur ému des zaïmphs du silence
en plis subtils de vanités et que balance
telle folle lueur muette de qui nuit.

Mais vain ! notre heur ne règne aux mirages de l'heure !
Lieu de lis s'enlisa mon désir : vision
rêvant par les gels lourds la rare éclosion
d'une tresse apparue aurorale et qui pleure
en l'alguide fontaine idéale du leurre.

Élyséenne en l'or des vols surnaturels !

que ta lèvre de lis taise tel mot suprême
trop fait pour effarer un vol frêle d'aveux !
tiarée en l'éclat d'idéal diadème
que Ta Tête se tienne ombreuse des seuls vœux
en l'arcane impollue où te sacre le rêve !

Fleur mystique évoquée aux dalmatiques los !
sans l'espoir ignoré de trop aride grève
ta langueur illusoire incante aux longs halos :

ta langueur végétante en l'emmuré veuvage
expire en le parvis aubal de nul sillage.

ACHILLE DELAROCHE.





LE BUT.

Oh que je m'ennuie donc supérieurement.

JULES LAFORGUE.

Au commencement s'est élevé l'enfant resplendissant comme l'or ; il était le seul seigneur né de tout ce qui existe. Il a affermi la terre et le ciel.

Au comte de Villiers de l'Isle-Adam.

HYMNE VÉDIQUE.



MMENSE et triste, la noire Forêt si vieille murmure en sourdine, noyée sous les rayons bleus de la lune. Elle s'agite sourdement de longues pensées, la vieille Forêt ; et la sérénité stellaire insulte à sa douleur. Oh les froides profondeurs sidérales où resplendit l'*inerte* Séléné, oh cette belle transparence tranquille des espaces, où, pour les étoiles *inertes*, la lumière est égale au silence !

La Forêt, la désespérée haineuse, ne connaît point Dieu, mais elle envie les astres ; monotone et morne et lourde, sa morne plainte monte lourdement vers le ciel monotone. Lors, sous l'empire du Destin, Séléné au front d'argent laisse vibrer, vibrer, les vagues lumineuses qu'elle meut sur la Forêt. La

vibration s'accroît, résonne en fluide murmure, et voici qu'en naissent des paroles stériles, vague musique lazuline et d'une splendide clarté stérile.

La Lune dit :

“ Qu'on m'appelle Tanit, Adonaï, Indra, Séléné, Soleil, étoile ou planète, je suis la Lumière et ma solitude va flottant par les espaces; inspiratrice des illusions, j'ai déposé mon baiser métallique sur le front des génies.... Or, je suis l'éternel regard du Temps. Éternelle, j'ai vu tout le passé; éternelle, je sais discerner l'avenir; oh logicienne fatale et triste, ayant vu tout le passé, il me faut bien connaître l'avenir!... Hélas l'incertitude pour moi n'existe point: avenir et passé, tout est PRÉSENT à ma pensée, et seuls tes désirs m'ont nommé la Durée et cette puérité des Siècles, Forêt; car je suis l'éternel regard du Temps.

„ Logicienne fatale et triste, j'ai vu tout le passé, je connais l'avenir.

„ Hélas, j'ai la puissance, et je suis la grande impassible. Mes lèvres magnétiques.... oui, mon baiser de métal est ce germe d'où naît l'idée: car je suis l'Art et sa floréale splendeur. Inspiratrice des illusions, ma beauté passe, muette nocturne, en l'immobile et blanc désert de l'unité. En vérité je suis la Clarté stérile, les neiges toujours identiques, les neiges! et les primordiales candeurs polaires....

„ Hélas j'ai la puissance, et je suis la grande impassible. Le futur est mon œuvre et le désir est mort

pour moi. Monde vieilli dans la souffrance, Forêt de la Vie où voltigent les ramiers de l'espoir, où se tordent les glauques serpents du regret, Forêt aux branches mouvantes je t'envie ! Épuisée par l'existence, tu cherches l'immobilité, et tu voudrais rester comme moi rigide, môle de marbre au courant des siècles. Le désir te paraît une blessure, à toi qui as trop désiré ; car le sang de ta force, tu l'as répandu en mille volontés matérielles, ignorant cette félicité dernière qui s'appelle *absolue volonté*. O toi qui vécus trop pour vouloir vivre encore, moi, la céleste, je t'envie, pour tes désirs, pour tes regrets, pour tes douleurs, car tu ne connais la mélancolie de mon omniscience, ni combien est morne ma gloire, et de glace mon éternité. „

Séléné se tut. Mais la Forêt courbée sous le Passé, vaguement frissonnante et craintive du Futur, la Forêt de la Vie répondit :

“ Les années montent sous nos vœux comme l'immense marée des nuages. Oh si l'on pouvait ! La marche inébranlable, en arrêter la marche, quel rêve ! Mais elles vont, elles vont d'une ampleur infrangible et leurs flots mordent le roc de notre indifférence aimée. La vie toujours sera ; car notre pauvre mort terrestre ne sait briser que notre forme et nous rejette, frémissants encore, à cette autre souffrance de *revivre* en la nature. Ah, jamais, jamais le repos ! Tanit, reine puissante, éternelle impassible, donne-nous un reflet de ta sérénité. „

LA LUNE.

Vivre est de votre essence, et *vouloir*. Vous êtes, vous aussi éternels de matière, mais vivants, et mouvants, et protégés. Je suis moi, d'une forme éternelle, et j'ai le *pouvoir* : telle est la loi suprême. La volonté ni le désir, ni cette vie, ne sauraient être en moi ; rien, RIEN : que l'inconsciente fatalité. Oh si ma sérénité me créait un regret, me laissait un désir, je m'exulterais glorieusement, car ce serait vivre encore. Mais rien ! Espérer, espérer ? Toute puissante, je ne puis avoir de regrets. Jamais je ne connaîtrai l'Espoir, jamais l'Espoir le plus vague de la plus futile espérance ! Jamais l'attente, jamais l'imprévu ; jamais une impression ne viendra jusqu'à moi. Et rien, je ne vois rien, que le cours fatal des choses dès toujours prévues, et cet ordre majestueux, cet ordre *immuable*, puisque toute puissante je ne puis le *vouloir* changer !

Hélas, cette plainte même qui vibre jusqu'à vous, cette plainte profonde de mes rayons, elle ne vient pas de ma volonté ; inconsciente, elle s'exhale sans mon œuvre des bleus rayons qui vous caressent. — Forêt où germe la révolte n'envie point mon sort ; car c'est l'inerte Désespoir de ne pouvoir souffrir.

LA FORÊT.

Séléné, toi l'essence et le regard des infinis, ton

mal nous serait la félicité suprême. O viens à nous, Tanit, Vierge Tanit, fleur métallique épanouie aux plaines célestes !

LA LUNE.

Le radieux bonheur dépend du seul vouloir. Tu répands tes paroles de détresse, Forêt, comme l'automne éparpille les feuilles rouges de la mort, et leur chute paresseuse, leur dolente pluie lassée sur la terre. Mais tes regrets encore sont de la vie matérielle et plus douloureuse est ta douleur ! Les désirs perdent en force ce que, dans leur objet, ils gagnent en étendue. Mais leur vigueur latente n'arrive à l'existence *réelle*, que matérialisée en un but ; lorsque les désirs hésitent à s'orienter entre des buts divers, ils se combattent et s'entretuent et cette lutte c'est la Douleur, puisque c'est l'évolution, le *mouvement du vouloir*. UN seul désir continu vers UN but immuable, — sans que rien l'en détourne, — c'est le bonheur possible. Car ce désir, toujours identique et jamais renouvelé, sénilement se courbe, se courbe vers sa Mort. Cherche l'indifférence ; immatérilise tes désirs, et que ta volonté ne veuille que de l'abstrait : qu'elle ne veuille qu'elle-même, et de toute sa puissance. Renonce à l'œuvre, renonce à tout ce qui n'est ton seul désir : et tâche à te grandir jusqu'à l'immuabilité du vouloir au seul repos marmoréen de l'orgueil.

II.

ARRACHE LEUR SECRET AUX OMBRES DES VIEUX
SIÈCLES.

OH TOI QUI VÉCUS TROP POUR OSER VIVRE
ENCORE....

III.

Et toi, silence, pardonne à la Terre.

J. LAFORGUE.

Murmurante sous la brise des temps, la Forêt songe et souffre. Elle se voudrait inerte, et subit follement toutes les sensations. Oh la vie trop vécue ! la Forêt la redoute à présent, jusqu'à frissonner à l'ombre de cette pensée : l'Avenir. La Forêt se roidit, oh se roidit contre le *vivre* ! elle *veut* la mort de ses désirs, et ce vain espoir est un désir encore, encore la vie.

La Forêt maudit la puissance de l'Amour.

Or se lève au ciel Tanit, vaporeuse aux plis ondoyants de sa chevelure, sa magique chevelure de rayons. La voici, la froide et la muette, l'impassible au front d'argent, reine des rêves aux ailes angéliques de blancheur, Tanit l'éternelle inconsciente !

Regard d'une glaciale pureté où semblent agoniser les regrets d'un amour impossible, Tanit répand de pâles sourires, — des sourires ineffablement bleus et tristes, où passent de vagues fantômes.

Le silence flotte aux ondes larges de l'espace; et sur les choses, la vibration morne d'une attente.

Soudain, à l'orée de la Forêt un homme se dresse et marche. Une force le pousse, irrésistible. Il passe, il va. Son cœur se gonfle d'espérance, à son front resplendit l'aurore d'un jour nouveau : et son œil étincelle, et sa vigueur est mâle. Le chef ployé sous le joug d'une idée, il s'arc-boute vers l'avenir et voici que son pied foule en maître le sol de la Forêt.

La Forêt doute; elle frémit; elle se révolte. Oh cet homme cruel, et cette volonté, et ce mouvement parmi les désespoirs de la Forêt! La Forêt tord ses membres toujours virides, elle les tord d'impuissance. Oh retenir ces pas qui vont souiller le repos de la Forêt, arrêter l'imprudent et tuer, tuer cette volonté funeste, cette volonté flexible et forte! Les ramilles aux grêles voix d'enfant plaignent sans fin leur paix violée; les arbres secouent leur front hautain, le sol tressaille aux pas du profanateur, et d'un lourd effort dominateur l'ouragan des regrets, des désirs, de la vie renouvelée, ébranle immensément la Forêt haletante.

Oh, l'angoisse épouvantée, oh la fureur de la

Forêt ! Au milieu des bruissements de la vie multi-forme qui se multiplie et grandit, des gémissements convulsifs essorent leur vol épars, une folle clameur surgit, se gonfle longuement, et profondément tonne son magistral accord.

Les herbes se cramponnent aux pieds de l'homme ; se hérissent d'épines les arbustes, et s'entrelacent les rameaux. Ainsi que des serpents verdâtres, les lianes s'enroulent à ses membres ; devant lui, derrière lui, plus loin qu'on ne peut voir, les branches se tendent comme des bras hostiles, et des gestes rigides planent sur sa tête comme une malédiction.

L'homme résiste et se redresse ; il tord les mille mains feuillues qui cherchent à le saisir, il ploie les corps noueux qui l'assaillent, il meut sa noble force contre les géants de la Forêt. En sa poitrine mugissent les flots d'un unique désir. L'espoir resplendit sur son visage souffrant ; il veut marcher au But.

Mais la Forêt s'acharne contre lui ; des pluies de pétales et de feuilles le couvrent d'une mort ondoyante ; les arbres le flagellent avec haine, et voudraient le paralyser à jamais.... Ils croisent leurs ramures inextricablement, pour lui cacher la vue du ciel ; il se pressent contre lui, ils le courbent sous l'étreinte de leur foule, ils le terrassent, ils l'écrasent, des ombres énormes et noires roulent sous la haute futaie fantastique ! — et plus sombre et plus lourde gronde l'immense rumeur de cette lutte.

Lors, ailé de lumière éthérée, surgit dans l'espace un regard de Tanit comme une éblouissante épée d'argent.

Un frisson éperdu secoue la masse de la forêt ainsi qu'une imposante marée dans l'océan des cîmes; sous l'éclair impérieux vont s'apaisant les clameurs aux lointains, et la révolte enfin domptée s'affaisse en la mort confuse des échos.

L'homme renaît aux baisers de Tanit; il tressaille de joie : magnétisé par un idéal désir d'amour, il veut s'élancer vers Tanit; mais la sublime et froide clarté, Séléné-Tanit augustement sereine et blanche, lui montre au loin, plus haut, si loin, au centre de ce dôme mystique de l'azur, le PRINCIPE tout puissant, l'absolue volonté d'où jaillit la Lumière.

Et l'homme se lève, il marche.

Encore la Forêt tâche de l'arrêter. Elle se fait suppliante, maintenant, et voluptueuse, et douce. Les arbres le frôlent de leurs mousses, les feuilles n'ont que des baisers, — et l'harmonie subtile de la nature, les sons déliés du sourire au printemps, et la virile sève et le vernal émoi de la genèse, qui de la terre émerge, émerge.... La voix de la Forêt palpite et le suit.

Elle chuchotte :

“ Oh plus de haine, et rien de ces forces brutales
„ arc-boutées au combat! Reste, ne trouble pas
„ encore notre pauvre et si frêle repos. Si tu savais
„ combien de douleurs en tous les siècles de la vie!

„ Voici; tu veux nous donner encore, oh nous donner
„ trop à vouloir, à désirer, à penser. Mais lève les
„ yeux, vois ces rameaux couverts de feuilles, et ces
„ fruits qui tomberont, et tout ce produit de nos
„ pensées qui redevient le sang de la terre, — la
„ terre hélas trop maternelle! Sonde le sol que tu
„ foules, vois l'épaisse couche de terre, cette vie de
„ l'avenir où baigne le Passé de nos racines. Tout
„ cela fut de la gloire et perpétue notre existence, de
„ forme *nouvelle*, toujours, toujours, et la pensée, et
„ le désir.... Oh je suis si vieille de penser! Scrute la
„ noire perspective des siècles, songe à ce que
„ chacun d'eux apporte d'illusions mort-nées, tâche
„ de lire aux ténèbres du Passé quel chiffre dou-
„ loureux est le symbole de notre Aujourd'hui!
„ Homme, ton But est de malheur. Et tu seras, toi
„ aussi, soumis à la Douleur. Car ta volonté décèle un
„ trop vivace désir, et toi qui marches vers l'œuvre,
„ tu marches à la mort de ton rêve, tu marches au
„ malheur!

„ Tu le sais. Oh reste, puisque tu le peux. Reste,
„ ne brise pas le peu de repos qui nous soit encore.
„ Et ce repos des mousses tièdes (la seule fragile
„ quiétude possible), ce repos te sera moins funeste.
„ Songe aux pensées, songe aux désirs, jadis éclo, si
„ vite meurtris : tâche de lire aux ténèbres du Passé,
„ scrute la noire perspective des Siècles, vois ce que
„ chacun d'eux apporta d'illusions mort-nées. Oh
„ demande leur secret aux ombres des vieux Siècles!„

La voix de la Forêt expire comme d'un nuage. Mais toutes les vies éparses sous les voûtes feuillues s'épuisent à retenir la marche volontaire de l'homme. Les gazouillis d'oiseaux sourient en trilles purs, dans les fouillis où murmurent les brises. Les molles verdure se déroulent en souples mirages de paix tranquille. L'air ondule sous les arceaux du bois, et son bruissement aux ramures est doux comme fraîches confidences d'amour. Puis de la Terre s'in-sinuent les effluves des corolles, et c'est parmi la frêle palpitation des feuillées où susurent les tribus ailées des insectes, c'est l'essaim des arômes torpides, et dans les bouffées d'air qui tièdement circulent, cette langueur de plume des parfums, tous les parfums touffus qui se diluent ! Les petites plantes éparpillées au grêle nuage des graminées, et les menues ramilles frémissantes et les longues branches veloutées d'un fol duvet smaragdin, et les fleurs, et les mousses, et les rires des cascates, jouent la fluide symphonie de la Forêt, enveloppent le héros du vague tissu mélodieux, le caressent d'harmonies, oh d'harmonies aux teintes mi-fondues, sourdes et lentes épanouies, et, les vagues, s'évanouies;... et des rythmes ténus comme les cordes aux luths, et des friselis de voix, les fils d'araignée de thèmes graciles qui se déroulent, oh se déroulent avec la suavité de pures volutes sonores, — toute l'inouïe volupté de la jeune nature éblouie !

Le Héros se laisse bercer, et peut-être la musique

de la Forêt va-t-elle le séduire... Mais il lève vers le ciel le doute de son regard, et soudain raffermi, dédaigne la voluptueuse splendeur de cette vie humaine. Il détache les yeux des choses réelles, Tanit lui sourit des sourires de clarté, des lueurs bleutées sont planantes en auréole sur sa tête fière, et, de l'Azur, une rosée de caresses diamantines !

L'homme s'éloigne, et marche vers son But.

1887.

ALBERT MOCKEL.





LE BON GRAIN.

« Déjà peinent maints moissonneurs dont
la mémoire est destinée à vivre. »

CÉLESTIN DEMBLON.

A mon cher Léon Vandesante.

Amans des rythmes en des strophes cadencées,
Des rimes rares aux splendeurs évocatoires,
Laisant en eux comme un écho de leurs pensées,
Comme un parfum de leurs symboles en histoires :

*Tels les poètes vont cherchant en vrais glaneurs
Les blonds épis qui formeront leur riche écriin.
Ils choisiront, comme feraient les bons vanneurs,
Parmi les blés passés au crible, le beau grain.*

*Et germera cette semence bien choisie,
Entre les roses et les lys, pour devenir
Riche moisson de la fertile fantaisie.*

*L'ardent soleil de Messidor fera jaunir
Les tiges souples d'une forte poésie
Qui dresseront leurs fiers épis vers l'avenir !*

EDMOND HANTON.





SOUFFRANCE D'IDÉAL.

*Quelle déité dont la voix en ma nuit
Monte comme un encens dans l'espace placide,
Mon esprit évolue en cherchant par le vide
Ton chaste corps de vierge où mon rêve s'enfuit.*

*Je devine à tes yeux les reflets des camées
Brûlant leurs feux d'aurore en des châsses d'argent,
Où la naïveté de tes regards d'enfant
Reflète la douceur de tes grâces pâmées ;*

*A ta bouche l'incandescence du corail
Qui rit au fond des mers de ses lèvres mutines,
Et sur tes seins bronzés comme ceux des Kadines,
D'intrépides cheveux aux splendeurs de sérail.*

*Ton âme à mes esprits s'attache fière et belle
Comme un astre éclatant à la sombreur des cieux.
Lors je doute sentir les baisers de tes yeux
Mettre un baume d'amour à ma plaie éternelle*

*Car je souffre par Toi l'immense cruauté
D'ignorer si mon nom a passé sur tes lèvres
Et de ne savoir si, dans tes veilles de fièvres,
Ton rêve, sur mon front, ne s'est pas arrêté.*

Juin 88.

ARTHUR DUPONT.





LES FEUX-FOLLETS.

Les feux follets parfois dansent la sarabande
Sur les tombes de mousse où dorment les remords;
La légende nous dit qu'ils sont l'âme des morts
Revenant dans la nuit s'égayer sur la lande.

Leur odeur ensoufrée arrive lourde et grande
Dans les sapins qui font gémir leurs vains ressorts,
Et l'on retrouve en eux les larmes des vieux ors
Sur les funestes draps pieux comme une offrande.

Les squelettes roidis au cercueil vermoulu
S'éveillent et par des clameurs échevelées
Implorent au retour leurs âmes envolées

Puis les longs feux-follets, dans un spasme voulu,
Descendent lentement aux ombres sépulcrales :
— Oh ! pour les nuits du cœur ces flammes boréales !

Juin 88.

ARTHUR DUPONT.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.



LE BONHEUR.

Poème par *Sully-Prudhomme* (suite et fin).

Telle se résume la conception que M. Sully-Prudhomme développe en près de trois cents pages. Trois degrés et par ordre ascendant — l'Amativité, la Pensée, la Fraternité — se notent en ce Paradis, assez semblable aux *Cercles druidiques*, où l'Elu monte d'un bonheur moindre à un plus parfait. Identiques aussi pour n'être que la vie terrestre idéalisée, mais où l'apothéose de la tuerie barbare s'efface devant la plus moderne Fraternité.

Et dès lors, deux antinomies frappent : si le bonheur ne doit être que la satisfaction des appétits, à quoi bon ce transfert hors de la terre, par une survie, problématique d'ailleurs, d'un drame qui se jouera surtout dans la conscience ? Et où le caractère d'absolu d'un paradis, si tous les désirs n'y sont assouvis ! Illogisme devant subsister tant qu'on acceptera ce postulatum des mythes anciens et modernes — une sanction objective-extérieure. Ainsi échoua Goëthe dont la conception : Faust, se rapproche si naturellement de celle-ci.

Le Bonheur ! que serait-ce, en somme ?

— Ceci : subjectivement, l'absolue conscience du *Moi*, dont l'effort irradiant à l'infini à travers l'obstacle vaincu, s'avère en la plénitude de sa manifestation.

Objectivement, l'harmonie totale des Unités selon la loi du Rythme universel.

Une chose donc s'impose au Sage : la connaissance des lois des mondes physique et moral et de leur concordance logique, laquelle s'identifie en cette impersonnelle Déité : SOI, qui n'est autre. Le mot profond de Socrate reste vrai : " γινωτι σεαυτον, connais-toi. „

Mais quel que soit le succès de sa spéculation métaphysique, une fois encore, M. Sully-Prudhomme nous montre que la poésie n'est pas vaine jonglerie de mots. Dans cette petite école dont il fut, — si intéressante pour le rythme, nulle quant à l'idée, — le Parnasse — M. Sully-Prudhomme se révéla dès l'abord, penseur avec subtilité. Aussi fut-il, à l'éclosion des récentes théories, de ceux qui dans une certaine mesure trouvèrent grâce devant quelques novateurs, épris de rendre tous les frissons — voire imperceptibles — de l'idée. Non que M. Sully-Prudhomme leur parut avoir réalisé cet idéal : trop souvent, chez lui, le parnassien artiste s'effaçant devant le disciple des classiques.

A l'heure où la poésie unanimement évolue vers un *sensationisme synthétique* et évocateur, et, par d'habiles dégradations de teintes et de tons, suggestives de l'ultime vibration cérébrale, tâche à établir la perspective dans la phrase ; tandis que le poème tend de plus en plus à devenir une savante symphonie, où chaque voix de la nature jette à son tour sa note orchestrale : M. Sully-Prudhomme s'attarde à la formule surannée du style uniforme, sans arrière-plan,

analytique — partant prosaïque, qui fit le charme de nos grands-pères; trop souvent semble lui suffire la musique de Boileau. On sent que pour lui le vers est toujours l'instrument mnémonique, une forme concise et commode pour traduire et fixer la pensée, diffuse en prose. Lisez, d'ailleurs, la préface de son nouveau volume : elle est, sous ce rapport, instructive. Et c'est, sans doute, à cette formule poétiquement fautive que nous devons des prosaïsmes rimés tels que ceux-ci :

Ne pas souffrir, voilà pour lui le vrai bonheur ;
L'excès est du plaisir le traitre empoisonneur.

et

Si grand ouvert qu'il soit, ta beauté le dépasse.
Il ne saurait la posséder,
Nul transport ne l'y peut aider

et les périphrases suivantes où l'abbé Delille est certainement dépassé :

L'équilibre des liquides,

Pascal.
Reglera la lutte immobile
Entre le vase et la liqueur.

L'analyse chimique,

Lavoisier criblant au passage
L'air par la poitrine exhalé
Du charbon dans le sang brûlé
Fixe le poids et dit l'usage.

Le télégraphe,

. une aile
Qui ceint la terre en un moment.

Le doute méthodique,

Descartes
Sur tout ce qu'il a su fait une nuit sensée.

Le style de Fénelon,

. avec grâce il applique
A son orbite vide une paupière antique
Où perlent les beaux pleurs du sentiment chrétien.

Et encore ce couplet, si anacréontique !

Que l'amour voltige et nous baise !
Poursuivons d'un fouet de raisin
L'âne du vieux Silène obèse.

Disons, pour être juste, que les vers de cette qualité sont loin d'être les plus nombreux dans l'œuvre de M. Sully-Prudhomme. La somme des beautés, surtout dans la première et la troisième partie, l'emporte de beaucoup sur celle des défauts. Et il reste, malgré tout, dans ce poème inégal, des qualités assez hautes pour tenter la curiosité du lecteur, épris d'idéal et de poésie; tel ce passage que j'écourte à regret :

La nuit mélancolique achevait de descendre
Et semblait sur le parc avec lentour tomber,
Comme d'un fin tamis une légère cendre,
En noyant les contours qu'elle allait dérober ;
L'écharpe du zéphyr frissonnait sans murmure,
Et molle s'affaissait sur les prés assoupis ;
Le ciel obscur enfin, couvrit la terre obscure
Comme un dais somptueux parsemé de rubis.

Ai-je dit que les vers — même les meilleurs — de M. Sully-Prudhomme nous satisfaisaient entièrement ? — que non pas. Mais sans rien abdiquer de nos personnelles idées artistiques, ai-je tenu à prouver que, plus impartiaux que tel critique de son entourage, nous savons apprécier cet honorable effort d'un noble poète, notre aîné et précurseur.

ACHILLE DELAROCHE.



QUILLEBŒUF.

*Vieillesse en bleu et noir, par JAMES VANDRUNEN. 1 vol. in-8°
de 116 p., sans date et sans nom d'éditeur.*

Ceci est un livre réussi. J'entends par là une œuvre dont l'exécution répond entièrement au plan projeté.

M. James Vandrunen, après une année "de travail bête", a passé un mois de vacances en Normandie. Il y a rêvé des heures, devant les vitraux des cathédrales, au milieu de toutes choses fleurant le Passé, depuis les noms et le langage jusqu'aux rochers et aux rivières. "J'ai voulu écrire cette apparition d'un temps mort, réveillé un instant sous la mélancolie des rayons éteints du passé. Ce serait une grande histoire à bibelots, une scène de légende, candide et diabolique, enchâssant ce que j'ai admiré en cette région, meubles et bijoux rares et anciennes coutumes; et cela décrit et dessiné avec des mots patients, fouillant le détail avec des manies de collectionneur et des minuties qui retournent et soupèsent. C'est un travail de tapisserie littéraire, lentement accompli avec l'amour des plus menues choses et la poursuite passionnée de la nuance. Je voudrais encore coudre ces découpures, ces bribes d'étoffes et ces morceaux de légendes, au moyen d'un style particulier, d'un tour simple, qui, sans prétendre à la forme du langage de jadis, conservât cependant quelque chose de la lecture des paperasses d'alors... J'aurais voulu suspendre tout mouvement et ne faire qu'un spectacle raconté au présent, se passant sous mes yeux et m'entourant de ses scènes. C'est un dessin d'aériennes subtilités... Comme au pied de ces vitraux merveilleux qui m'ont si

longuement arrêté dans les fastueuses cathédrales de Rouen, — devant cette fantaisie dans le bleu, épanouie sur les splendeurs d'or rare d'un ciel d'été, je suis resté en contemplation amoureuse et sans fin, par une matinée enchantée, couché dans l'herbe, un jour de rêvasserie flaneuse. „

Telle fut l'idée, tel est le livre. Son parfum est bien celui des bibelots, des étoffes et des meubles des anciens jours ; des mots rares archaïques, des tournures naïves et toutes fraîches malgré leurs tons éteints, des vocables techniques nous laissent le même étonnement joyeux que telles collections de choses du moyen âge. La ressemblance est même plus complète : l'œuvre, tirée à petit nombre d'exemplaires, (je ne sais si elle est dans le commerce) a quelque allure mystique, toute dépouillée d'indications d'éditeur, de date, de table, de divisions. Elle trouvera donc sa place dans nos chambres de jeunes gens, à côté des japonaiseries, des vieilles estampes, des bibelots anciens ou exotiques, des livres curieux et rares. On la placera près de *Salammbô* et de *St-Julien l'Hospitalier*, et on l'ouvrira de temps en temps, quand on voudra relire quelque phrase simple, nombreuse et parfumée.

On a tant parlé de la maladie mentale de nous tous, les jeunes d'à présent, que je ne veux point, à l'occasion de *Quillebœuf*, recommencer les jérémiades et demander comment il se fait qu'on écrive de tels livres et que nous y trouvions du charme. Il est bien sûr que cet effort permanent à vouloir s'arracher du présent, à dénouer les chaînes meurtrissantes qui nous enserrant, par le rêve — fantaisie ou souvenir — cet effort-là est cause qu'un simple essai de rêverie dans le passé nous fasse plaisir.

Voyez l'épigraphe et l'épilogue de *Quillebœuf* : c'est frappant. Le rocher auquel le livre emprunte son nom gêne

la navigation de la Seine : il s'allonge sous les eaux à la profondeur d'un pied. L'académie des sciences a mis au concours en 1779 la question du meilleur moyen de " récèper,, ce rocher. M. James Vandrunen imprime à la fin de son livre le sec rapport qui permet l'impression du mémoire. L'épigraphe à l'introduction est ce simple mot : *Rêver !...* Telles s'indiquent notre immense lassitude, notre débilité — finale ou passagère ? — en face des rugosités de la vie.

Au point de vue purement artiste, cela importe peu : il a été donné à M. James Vandrunen de réaliser entièrement un projet d'art : c'est, au dire de Flaubert, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre. Nous n'hésitons pas à l'adresser à *Quillebauf*.

Vienne, Prairial 88.

E. MAHAIM.

ANCÆUS, POÈME DRAMATIQUE,

par Francis VIELÉ-GRIFFIN,

VANIER, éditeur.

Par son drame récent, M. Francis Vielé-Griffin vient de se montrer expert magicien en une forme d'art par laquelle il serait temps de remplacer sur le tréteau contemporain, profané chaque soir, l'offusquante stupidité des intrigues bourgeoises et juridiques et la bêtise des dialogues à facettes d'esprit ou à surprises d'argot, les verbiages quotidiens, les catastrophes finales...

Ce drame symbolique et fabuleux, en un décor de terre féconde en vignes pamprées, d'horizons d'azur marin, d'heure vespérale et de lune amoureuse et fatale, mêle au déroulement d'une action suprême et nuptiale, la senteur fauve des outres, l'éclair brandi des torches par les mains de Satyres tributaires et le doux bruit de la pluie nocturne enfouie en l'épaisseur des feuillages, et l'écho mystérieux des gloires passées.

La fabulation se condense ainsi :

Ancæus, roi de Samos, qui fut timonier des Argonautes, las de la vaine gloire des aventures, des rapt et des périple, avide de l'amour paisible d'un foyer, épouse Samia, fille de Mæander, roi d'Ionie. Mais le festin nuptial est interrompu par l'irruption d'un sanglier insolite qui dévaste le vignoble. Ancæus, devant les pleurs de Mæander, en dépit des appréhensions de l'Épousée, se précipite pour abattre l'intrus. Samia cependant attend son maître dans la chambre nuptiale; soudain, Ancæus apparaît portant la bestiale dépouille. Étrange, il offre à Samia, un philtre, qu'il lui présente comme promettant l'éternel amour. Elle le boit et meurt! Ancæus arrachant la bande lacérée de la chlamyde qui enserrait sa poitrine, laisse jaillir de la place mortelle que lui avait faite le boutoir, le sang de sa vie, et expire.

La texture serrée et impérieuse de l'œuvre m'empêchant d'en rien citer, — car choisir une fleur en la torse et nattée guirlande, serait inique, — j'ajouterai quelques remarques et des arrêts aux points culminants du drame.

Notons d'abord la scène initiale entre Mæander et Ancæus: Le Héros, à l'occident, qui succombe en agonie d'ors et de flammes, se remémore la lointaine aventure navale de l'Argo, les abordages de la Nef en le clair égouttement des rames

tenues hautes, les morts incidentes et les funérailles, la tempête et la nuit, et cet écho du glorieux passé se tait pour la douceur présente de la blonde Epousée qui, ce soir, est livrée à son amour et qui s'en vient vers lui, guidée par un chœur de femmes lampadophores!

Le Festin et le rite nuptial et ce que la vieillesse grave de Mæander dicte des paroles solennelles à sa sagesse d'Ancêtre.

Puis alternent des chœurs d'une ampleur lyrique inaccoutumée, où la strophe, par différences et compensations de rythmes, s'équilibre.

Le commencement de la troisième partie oppose la vieille nourrice Lemnia... simulacre de la Mère par la Mort absente et la jeune Epouse à qui elle conseille un rôle de femme prudente, qui répugne à l'ingénuité de la Vierge toute aimante.

La scène finale vibre de l'éclat des hautes fatalités mortelles. En ce drame, le vieil alexandrin, disjoint, raccourci ou précipité par des jeux de syllabes et des éloignements et des passages savants de rimes, maintient l'unité de ton diversifiée et s'affirmant, çà et là, par des vers roidés et dressant leur primordiale ampleur.

Pour résumer : ce drame signifie en l'auteur une maturité et une précoce possession de soi-même, prouvées par la beauté du langage, la netteté victorieuse de la conception et la justesse concordante des tirades.

Ajoutons que M. Vielé-Griffin y apparaît doté d'un des plus riches dons poétiques de l'époque, et apte à tirer pour notre joie, de lui-même, l'inépuisable trésor de multiples renaissances.

Juin 1888.

HENRI DE RÉGNIER.



UN MÂLE.

*Pièce en quatre actes de MM. Camille Lemonnier, Bahier
et Dubois.*

A l'annonce qu' " *Un Mâle* „ serait mis en scène sous le nom de Cachaprès, remplacé ensuite par le titre même du drame, — le seul véritablement de mise, en sa brutalité, — grande fut l'attention des lettrés.

Mais que d'appréhensions aussi !

Les collaborateurs de Camille Lemonnier sauraient-ils tirer parti du roman, avant tout descriptif, et mettre en la bouche des interprètes, sans faire hurler le public, les hardiesses y contenues ? Trouveraient-ils un acteur de tempérament assez *artiste* pour personnifier Cachaprès ? Et Germaine ? Qui pourrait mettre en relief cette figure étrange ? Et la Cougnole ?

Autant d'obstacles aujourd'hui en partie vaincus, disons-le hautement.

Des quatre actes, les deux derniers empoigneront plus, par leur côté dramatique, les avides d'émotions ; mais, pour beaucoup, les deux autres resteront les meilleurs parce que s'en dégage un délicieux relent de wallonie.

N'y point chercher d'*action* au sens technique du mot.

Au lever du rideau, la ducasse bat son plein ; des paysans chantent, crient, boivent pendant que tournent, dans la salle attenante, les couples endimanchés. Germaine est là, en ses atours de fête. Arrive Cachaprès et se noue aussitôt l'intrigue : Il veut " avoir „ cette fille.

Au 2^e acte — un hors-d'œuvre mais combien vibrant de

réalisme! — le fermier Hayot, un finaud, voulant acheter une vache — la noire — la dénigre, trouve superbes les autres, puis tente encore de regagner cent sous en feignant n'avoir pas compris le prix convenu. Pendant que discutent les deux fermiers, Hubert Hayot — un gars qui, sachant lire et écrire, rêve d'être un jour gratte-papier dans une administration, — fait la cour à Germaine et à son amie qui minaude et prend des poses d'une sentimentalité bête. Tableaux pris sur le vif, avec une extrême sincérité de détails : la goutte traditionnelle pour arroser le marché; les lunettes précieusement retirées de l'étui par Hulotte pour signer le reçu; l'argent qu'il enserme dans le tiroir d'un meuble de forme antique; l'accoutrement d'Hubert qui a laissé le sarrau pour revêtir un " *paletot*, „ élégance suprême bien dans la note.

Au long des deux derniers actes se déroule le drame proprement dit : Cachapprès, aidé par la Cougnole — une pauvre entremetteuse à ses heures — a " eu „ Germaine. Veut-on un exemple des enjôlements par lui employés ?

Sur sa demande, Germaine lui répond que son père était garde :

" P'têt bien que je l'aurais descendu „ fait-il.

Et ce caractère sauvage s'affirme plus loin encore : quand il crache à la face de Germaine " tu lui a dis qu' t'étais encore pucelle „ ou lorsqu'il la console (?) après qu'elle a " fauté „ : " Fallait pas te laisser faire. „

On le voit, Cachapprès est resté, en scène, le fauve échappé de la forêt qui est sa vie.

Tenir ce rôle, c'était assumer tâche trop lourde pour tout autre qu'un wallon. Aussi M. Chelles, — un acteur de talent échappé du Boul' Mich' — n'a-t-il su rendre exactement, malgré de très louables efforts, la brute passionnément terrible qui a nom Cachapprès.

M^{lle} Sylviac, par moments trop canotière, joue avec intelligence.

Tous les autres interprètes ont fait preuve d'un réel talent de composition : M^{me} Herdies créant la Cougnole, un type, en tous points parfait. M^{lle} Besnier, dans Céline la paysanne drolichonnement naïve; M. Chomé, Crommelinck, Robert, Charver, tous enfin.

A pointer toutefois de légères critiques.

Pourquoi Germaine, au 2^e acte, est-elle chaussée de souliers vernis et pourquoi la Gadelette, occupée à peler des pommes de terre, est-elle coiffée de si artistique façon qu'elle donnerait envie à M^{me} de Pompadour elle-même ?

Pourquoi a-t-on supprimé, au premier acte, le loqueteux porteur d'un orgue de Barbarie qui, à lui seul, était d'une merveilleuse couleur locale ?

La pièce ainsi agencée est une victoire, la preuve indiscutable non seulement que l'on sait écrire en Belgique — ce dont doutent encore quelques radieux imbéciles — mais aussi qu'une littérature dramatique peut exister chez nous.

A Camille Lemonnier revient la gloire très grande d'avoir ouvert ce chemin nouveau.

MAURICE SIVILLE.



ÉCRITS POUR L'ART.

Les *Écrits pour l'Art* sont ressuscités — un instant — pour mettre au jour, il y a deux semaines, une livraison détachée (*). D'abord le manifeste du groupe Philosophique-Instrumentiste : signé (Achille Delaroché, René Ghil, Georges Khnopff, Vincenzo Lombardi, Stuart Merrill, Albert Mockel, Albert Saint-Paul, Mario Varvara et Émile Verhaeren). Deux des anciens rédacteurs de la *Revue*, Charles Eudes Bonin et Georges Khnopff, n'ont pu collaborer à ce numéro des *Écrits* mais ils restent toujours bien des nôtres.

Outre le manifeste, la présente livraison des *Écrits pour l'Art* contient huit fragments littéraires :

Aénor (vers), par ACHILLE DELAROCHE.

le meilleur devenir (vers), par RENÉ GHIL.

Vesperale (vers), par STUART MERRILL.

le Sacrifice (prose et vers), par ALBERT MOCKEL.

Deux *Sonnets*, par ALBERT SAINT-PAUL.

De la prose extraite de l'*Album parisien*, par MARIO VARVARA, et enfin un fragment des *Débâcles*, le livre de vers que prépare ÉMILE VERHAEREN.

Le manifeste est l'adhésion du groupe au *Traité du Verbe* (**), lequel est basé sur la Philosophie évolutive de René Ghil et sur l'Instrumentation des syllabes; les signataires veulent, sans compromissions, marcher à ce qu'ils croient la vérité et l'avenir.

(*) Direction, Paris, 8, Avenue Trudaine.

(**) Va paraître chez Deman, rue d'Arenberg, Bruxelles.

Une impression vivace reste après la lecture des *Écrits* : celle d'un art différent des formules antérieures, mais qui laisse subsister, entières, les caractéristiques personnelles. Cependant, je hasarderai quelques critiques. D'abord le titre du groupe — question de détail, d'ailleurs, — me semble mal choisi. " Philosophique-Instrumentiste „ c'est trop long, peu précis, et incomplet. Oui, incomplet, car l'un de nos désirs n'est-il pas celui-ci : des œuvres logiquement conçues, entières, et où vivrait la magique flamme de l'*unité*. Or cela, le titre ne le dit point. Et s'il me faut énoncer ma pensée entièrement, j'avancerai qu'un titre est inutile, et que, certes, jamais un nom ne pourra s'appliquer d'une façon absolue à la libre réunion de quelques artistes ; mais un simple qualificatif pourrait être plus proche de la vérité. *Symphoniste*, par exemple, me paraît traduire plus exactement la pensée des nouveaux poètes. Car la symphonie moderne, c'est UNE *idée* évoluant aux ramifications d'une forme complexe, et c'est en même temps l'évocation de la glose sonore qui accompagne l'Idée. Dans la symphonie, c'est l'Idée-Rythme baignée d'harmonies évocatoires et complétives—pardon pour ces mots pesants —, comme, dans la poésie que nous cherchons, l'Idée est baignée aux flots des syllabes qui la complètent par leurs sonorités suggestives. Il n'y a guère que des différences du *plus* au *moins* : plus de ressources de rythme et d'harmonie en musique ; plus de moyens de préciser l'idée en littérature.

Mais laissons cela pour une dernière observation.

Les poètes des *Écrits pour l'Art* sacrifient encore aux vers réguliers, à la succession régulière des rimes. Certes l'alexandrin a une ampleur superbe, et les rédacteurs des *Écrits* ont prouvé de quelle souplesse on peut le douer par les remous du rythme qui s'élargit de grandeur somptueuse ¶

ou vient à se briser en la vie éparse de menus tronçons qui, çà et là, se meuvent. Mais encore cette mesure dont ils persistent à rendre *l'apparence* régulière, cette régularité n'est plus qu'un préjugé de tradition, et bien nuisible, puisqu'il est un obstacle à la libre expansion de l'idée et de sa musique essentielle. Et la rime régulière surtout, l'inexorable rime riche au bout des douze syllabes ! Oui, je sais que Georges Khnopff l'anime d'une jolie course volontaire et capricieuse ; je sais que, Ghil, Delaroche et Verhaeren la déplacent parfois ou la remplacent par des assonances ; je sais que tous les poètes des *Écrits pour l'Art* — et d'autres — allient les sons de la rime à l'harmonie générale de la pièce ; je sais qu'elle n'est plus seulement le joli timbre d'or sonnante au bout du vers, comme l'a dit Banville, je crois. Je sais qu'Albert Saint-Paul a essayé avec succès de créer quelques nouvelles mesures ; je sais aussi que beaucoup de gens qui ne sont pas des *Écrits* vont trouver indiscrette mon insistance à défendre des principes que je tâche d'appliquer moi-même. Malgré tout cela, je voudrais un peu plus de cette désinvolture, de ces assonances fluides, de ces bouts de phrases dont l'irrégularité logique passe en lignes de nuages dans l'œuvre de Jules Laforgue.

Mais, — est-il besoin de le proclamer ? — ces critiques de menus détails s'inclinent devant les noms d'Émile Verhaeren, Achille Delaroche, René Ghil, Stuart Merrill. Il faut dire la fierté de ce poème, *Aénor*, où Achille Delaroche a fait vibrer la voix poignante des cors sous les sonores tristesses des halliers ; rarement j'ai vu aussi bien rendue l'existence des grêles et fauves bêtes des bois, et puis cette fuite anxieuse devant la chasse, et l'exultante clameur de la chasseresse victorieuse. — René Ghil a donné un fragment du *Meilleur*

Devenir où sombrent en mugissant les longues voix de la terreur, et le pêle mêle de vagues monstrueuses, et ce déluge de masses mouvantes ! ces pages dépassent de loin la plupart de ses compositions antérieures. Quant à Stuart Merrill, il n'a qu'une petite pièce d'une éclatante harmonie — *Vesperale* — connue de nos lecteurs. Il est vraiment dommage qu'il n'ait pas envoyé quelque plus long morceau, lui, l'un des plus beaux poètes des *Écrits pour l'Art*. Albert Saint-Paul arrive ensuite avec un sonnet de lignes droites et nobles aux sonorités fines, mais qui laisse deviner quelque reste de l'influence de Stéphane Mallarmé ; l'autre sonnet, bien que d'une belle allure, — et baigné de brises chaudes comme une symphonie d'Été, — est moins personnel que les adorables *scènes de bal*, jadis parues, et leur délicatesse Louis XV. Mario Varvara nous montre une prose travaillée, pas encore assez décidément personnelle ; mais il y a certes une impression d'hiver très vivement saisie, et la silhouette de l'obélisque avec son hiératisme égyptien rigide parmi les gestes multiples de la foule. Enfin, Émile Verhaeren a sculpté des sonorités profondes et tristes, vibrant parmi les syllabes en deuil, et c'est comme une âme qui s'écroulerait, s'écroulerait dans le sombre, irréparablement en lourds blocs de malheur.

ALBERT M.

* * *

Il serait mal d'achever cette critique sans remercier l'homme de pur dévouement artistique, M. Gaston Dubédat auquel les *Écrits pour l'Art* doivent la publication de cette livraison, et l'espoir de renaître un jour entièrement.

M. Gaston Dubédat se tient à l'écart, mais notre gratitude saura bien le trouver en sa retraite trop discrète.





PETITE CHRONIQUE.



COUR D'OGNON.

Voici, — enfin ! — au théâtre wallon, une pièce qui s'écarte de la formule ordinaire. Espérons qu'on ne s'arrêtera pas en tel chemin, et que sur les scènes populaires une vraie lueur d'art va palpiter désormais. Certes, plusieurs des comédies patoises, — les anciennes surtout, — avaient de grandes qualités d'observation, de réalisme et de vivacité scénique. Le théâtre wallon a toujours été réaliste non moins que frondeur et, si l'on peut dire, " sceptiquement optimiste. „ Mais quel fatras de choses redites, de situations toujours les mêmes ! En règle générale, une comédie wallonne ne pouvait voir le jour sans qu'il y eût au moins un quiproquo entre amoureux, une ou deux querelles, de longues explications, et l'acheminement à pas de tortue vers un dénouement prévu dès les premières scènes. Ces défauts, on les sentait plus vivement, parce qu'ils paraissaient à côté de caractères bien venus, de types tracés à larges traits, d'originalités de langage bien locales ; et l'interprétation, d'habitude très suffisante, — parfois même remarquable, — ne parvenait pas à cacher les défauts qu'imposait la routine.

Certes, MM. Peclers, Baron, Bauwens, Delchef, Demoulin et quelques autres avaient noté de jolies scènes en péripéties de mœurs liégeoises; M. Remouchamps aussi, malgré la pesanteur équarrie de ses alexandrins à longues chevilles et malgré son manque d'originalité inventive, M. Remouchamps avait transporté sur la scène tout le pêle-mêle jovial et imprévu des *spots* wallons. Mais Henri Simon, dans son *Bleu Bixhe*, était seul parvenu à rendre un milieu particulier, sa vie individuelle, et la marque distinctive qu'il imprime à certains cercles populaires.

Li Bleu Bixhe était un évident progrès; mais quelques parties encore dévoilaient la tradition " vieux jeu. „ Dans *Cour d'Ognon*, Henri Simon me paraît s'être définitivement affranchi des influences antérieures. Nous sommes ici placés devant une page de la vie du peuple, cette vie restituée dans son atmosphère propre, sans que viennent détonner encore les arrangements conventionnels.

Sept personnages, tous réels et nettement différenciés, — plus un rôle épisodique très bien vu — évoluent suivant les impulsions logiques de leurs caractères et des circonstances, dans un milieu qui est le Liège ouvrier. Inutile, n'est-ce pas, de narrer le sujet de la pièce et d'analyser Mareie, la jeune fille qui éparpille au gré de sa coquetterie " les pelures de cet oignon qu'elle porte à la place du cœur. „ Ce qu'il importe de mettre en lumière, c'est le talent d'observation de l'auteur, et sa très spéciale aptitude à faire du théâtre un tableau amusant et animé de la vie liégeoise, celle des petits bourgeois surtout. Son œil de peintre le sert merveilleusement en cela. Aussi, malgré quelques petites taches, *Cour d'Ognon* sera longtemps apprécié pour les caractères de Joget et de Mareie, si *justement* développés, et pour ce four-

millement de joie populaire, d'aubades et de *crâmnions*, où la notation sincère et naturaliste ne succombe jamais à la vulgarité.

Quelques petits défauts, encore, dans les détails; ainsi ce caporal flamand, dont la conduite ne paraît pas très clairement motivée, à la fin du 2^e acte, — et cela par une discrétion de l'auteur, qui a sans doute eu peur d'appuyer trop lourdement; et puis, les mots qui terminent la pièce sont vraiment malheureux; au lieu de cette exclamation dans le vide, qui ressemble presque à une "moralité", pourquoi ne pas achever par un tableau de foule et la gaieté des couples en fête; ou, mieux, pourquoi ne pas faire revenir, suivant le texte primitif, ces *crâmnions* dont les refrains dévoilent si heureusement la portée significative de la pièce?

D'ailleurs, ces critiques sont sans importance, et l'on oublie bien vite ces menues taches, au son de ce jovial et pittoresque langage, si coloré, pailleté d'images et de comparaisons drôlement expressives, que Henri Simon fait éclore aux lèvres de ses personnages.

Cour d'Ognon est agrémenté d'une partition musicale très travaillée, due à M. Sylvain Dupuis. Je ne prétends pas discuter ici la vraisemblance d'un genre hybride comme l'opéra-comique, mais à mon avis, la musique de M. Dupuis n'ajoute guère au charme de la pièce. Une ouverture développe l'un de nos thèmes populaires les plus caractéristiques, et M. Sylvain Dupuis a jugé à propos de l'orchestrer avec toute sa science de prix de Rome: c'est dommage, et lorsqu'après le motif allègre d'un *crâmnion* liégeois, paraît subrepticement un bout de phrase sombre comme le thème de la mort de la Tétralogie wagnérienne, on trouve qu'il y a dissonance. M. Sylvain Dupuis a dépensé avec peu d'à pro-

pos son talent d'habile harmoniste; il a mis trop de lui-même dans les passages où la mélodie populaire aurait dû s'épanouir sans entraves avec son allure propre; en revanche, il s'est trop souvenu de Massenet et de l'école française dans les couplets où perce la sentimentalité de Simon.

Cependant, la grâce de l'air wallon rend malgré tout l'ouverture adorable; et si, en maint couplet, M. Dupuis accouple délibérément à M. Jules Massenet ce pauvre et grand Georges Bizet qui n'a pourtant rien fait pour cela, du moins certaines pages de la partition ne manquent-elles pas d'intérêt. Le dialogue du second acte, par exemple, toujours "opéra-comique français", malheureusement, est bien traité et ne tombe pas dans l'agaçant travers des *duos* à voix unies; puis le récit de Fifine, au même acte, quelques fragments d'airs burlesques au premier acte, et enfin ce flux de paroles de Bambert en fureur, une grêle de mots soulignés par l'orchestre, qui est une vraie trouvaille.

Enfin, il importe de signaler les soins apportés à l'interprétation: jeu, costumes, phrases, naturel du geste, tout cela ne laisse guère à désirer; un peu trop de lenteur dans le débit, seulement.

M. Lemaitre a brossé pour *Cour d'Ognon*, d'après les croquis d'Auguste Donnay, un charmant décor de ville en fête, un coin de faubourg pris sur le vif; et M. Sylvain Dupuis a très habilement arrangé la charge des orchestres populaires dans le genre des esquisses musicales où Marcel Remy avait noté l'accord à la débandade, le péle-mêle au petit bonheur, et l'harmonie quasi subversive de ces instrumentistes réunis au hasard et qui s'en vont les jours de fête régaler d'aubades et de pas redoublés les oreilles de leurs concitoyens; oreilles bien tannées d'ailleurs, et à l'épreuve de ces fantaisies mélomanes.

A. M.

Vient de paraître chez M. Deman, libraire-éditeur, rue d'Arenberg, à Bruxelles : *La Tentation de Saint-Antoine*, texte de Gustave Flaubert, par Odilon Redon, album lithographique de 10 planches in-fol., avec couverture illustrée, tirage à 60 exemplaires (pierres barrées).

Le prix de la souscription est de fr. 44. A partir du jour de la mise en vente, les exemplaires qui resteraient seront portés à fr. 55.

Nos lecteurs connaissent ces conceptions saisissantes qui s'appellent : *l'Hommage à Poë*, *l'Hommage à Goya*, *dans le Rêve*, *la Nuit*, et *Brunnhilde*, *le Profil de Lumière*, etc. Odilon Redon est l'un des plus étonnants parmi les créateurs du crayon, de ces temps ; et, le chef-d'œuvre de Flaubert avec son fantastique glacé, et le tréfond philosophique d'un livre pareil de négation, a dû lui suggérer de larges et déroutantes visions de trouble, traduites avec cette vigueur personnelle et neuve, laquelle, indéfiniment, donne cette poignante impression de l'Inattendu.

* *

Le manque de place nous force d'ajourner à la prochaine livraison, la critique de *Madame Lupar*, le nouveau roman de Camille LEMONNIER ; *Impressions et sensations*, par Arnold GOFFIN ; *Chants des jours lointains*, par Maurice DES OMBIAULX ; *Flammes mortes*, par Gabriel MOUREY, et *l'Anthologie des prosateurs belges*.

Reçu : *A travers la vie d'étudiant*, par Léon Vallon. L'auteur a vu ce qu'il décrit ; sa fantaisie d'étudiant jouisseur l'a promené par les bouges, les beuglants, les cafés à femmes. Tout cela, — et quelques autres souvenirs, il le raconte avec une vérité de style grossier et nullement poli. Assez de verve, parfois ; aussi, des " mots „ vieux comme le monde, des descriptions déjà faites. Mais une plume que rien n'effraye. Beaucoup de vérité, fort peu d'art, et certes nul au-delà.

ECRITS POUR L'ART

UNE SEULE LIVRAISON
contenant l'exposé des désirs du groupe
va paraître à Paris.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initials, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT :

Contes pour l'aimée

PAR

MAURICE SIVILLE

Un volume grand in-8°. Édition de grand luxe, caractères elzéviriens. Illustré de 25 compositions,

par

EMILE BERCHMANS.

Tirage de bibliophile à 250 exemplaires numérotés portant
imprimé le nom du scuscripteur.

Prix : 10 francs.

On souscrit chez Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur, à Liège
12, rue du Jardin Botanique, 12.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Henri de Régnier	Satyre.
George Garnir.	Vers.
René Ghil.	Autre air pastoral.
Célestin Demblon	Évocation des vieux Lièges.
Emile Verhaeren.	Pensées du soir.
Albert St-Paul.	Amazones.
Charles-Eudes Bonin	Les Héros.
Raoul Pascalis.	Ames couchantes.
Pierre M. Olin	Mes Mémoires.
Stuart Merrill	Vers.
Maurice Siville	Pour oublier.
Achille Delaroche	Épithalame.
Albert Mockel.	Le But (prose symphonique).
Edmond Hanton	Le bon grain.
Arthur Dupont.	Vers.
Chronique littéraire :	
Achille Delaroche	Le Bonheur.
Ernest Mahaim	Quillebœuf.
Henri de Régnier	Ancæus.
Maurice Siville	Un Mâle.
Alb. M.	Ecrits pour l'Art.
Petite chronique.	
X.	Cour d'Ognon.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
- A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
- A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 19, Quai St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
- A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.
- A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart St^e-Catherine; Max Rues, 50, rue des Tanneurs.

Des presses de H. Vaillant-Carmann, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 7.



31 Aout 1888.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, ILLUSTRÉ,
paraissant le Samedi.

DIRECTEUR : **Maurice SIVILLE.**

Abonnements pour la Belgique : 6 francs l'an, étranger 8 fr.

Direction et Administration :

Rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Caprice Revue publie un portrait en chacun de ses n^{os}. Ont paru : Villiers de l'Isle Adam, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Erasme Raway, Joséphin Péladan, Jules Destrée, Alb. Giraud, Georges Rodenbach, etc.

A paraître : Félicien Rops, Edm. Picard, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, Mars, etc.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

Paru chez M^{me} V^e MONNOM, à Bruxelles :

IMPRESSIONS ET SENSATIONS

par **ARNOLD GOFFIN.**

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles.

SCÈNES DE BAL

1 petit vol. de vers, par **ALB. ST-PAUL.**

LE TRAITÉ DU VERBE

AVEC LA PHILOSOPHIE & L'ESTHÉTIQUE DE L'AUTEUR

par **René GHIL** : Tirage à 110 exempl.

Les Flambeaux Noirs

Livre de vers par **Émile VERHAEREN.**



LE RÊVE DU BOUFFON.

A Edgar Saltus.

Landis que folle, au vert de la molle pelouse,
La fête papillonne en rondes de décor,
Les nénufars, par l'eau de la vasque jalouse,
S'endorment dans l'orgueil de leurs corolles d'or.

*Viennent et vont les beaux seigneurs, les yeux en flammes,
Le long des boulingrins fleuris de mille lis,
Et quand leur foule afflue au passage des dames,
L'air fleure des parfums d'eau de myrte et d'iris.*

*Et c'est partout, dans ces jardins faits pour la joie,
Des chansons, des baisers et des musiciens,
Et très lente, aux frissons des simarres de soie,
La danse se balance au gré des airs anciens.*

*Mais seul, et se crispant en tristes attitudes,
Le bouffon bleu sanglote au bord du bassin d'or,
Où les blancs nénufars, gloires des solitudes,
L'attardent par l'espoir du Trône et du Trésor.*

STUART MERRILL.





DUEL.

A Henri Simon est dédié cet escript.

CETTE vieille, cassée d'âge et de misère, marchait, indifférente, fatale, droit devant elle, tendant sa sébile, sans prières, sans larmes....

Et seulement, elle chantait!....

Or, c'était triste et puissant d'ironie cette chanson psalmodiée qui montait, inaperçue, dans le gros murmure de la foule, dans la clarté resplendissante du soleil, comme s'élève, à l'aube, dans les sîtes de Campine, la fumée diaphane des marais.

Il y avait en cette mendiante de l'effacement, de la passivité, elle subissait la vie, elle avait cette froide résignation de ceux qui sont las de lutter, dont on ne s'occupe plus et qui, silencieux, expient on ne sait quelle faute du hasard.

Le soir, fatiguée, la tête sèche, elle regagnait, dans quelque quartier perdu, sa mansarde de pauvrete, elle se couchait sans rêves, sans joies ni désespérance sous les étoiles navrantes de profondeur.

Et, depuis longtemps, les choses se passaient ainsi. Le malheur — comme tout — est une question d'habitude. Cela explique le bel orgueil des gueux d'Espagne et la sublime insouciance des lazaroni.

Les grandes chutes font mal mais l'on souffre surtout parce qu'on se souvient. On a faim, on a froid, on est des gens en guenilles et l'on songe aux splendeurs d'Antan, à la maison bien chaude où l'on mangeait...

Donc, la vieille n'était pas trop à plaindre.

Un jour il lui arriva malheur.

Dans son invariable pèlerinage à travers les rues de la ville, elle rencontra un rival, un immense joueur d'orgue, qui la suivit, lui volant ses aumônes, noyant dans des flots d'harmonie sa chanson déjà si timide.

Toujours un mendiant est l'ennemi d'un autre mendiant. Et dans ce monde qui vit d'oboles, il existe des castes. La besace a sa noblesse et sa bourgeoisie : les " gens bien " sont les banquistes et les perclus.

Or, ce mélomane était à la vieille ce qu'est le grand commerce au petit.

Il la détesta, par principe, parce qu'elle faisait pitié et qu'il y perdait.

Elle en eut peur — car elle sentit — au-dessus d'elle, planer cette haine.

Et il lui apparaissait, dans ses visions du soir,

colossal et mauvais : c'était le mâle, exubérant, large, taillé pour les forges...

Son instrument lui pesait comme une plume, il avait un tour de manivelle puissant, créateur ! et les notes pouvaient bien se tenir.

Il mesurait sept pieds de haut, son ombre était gigantesque.

Il vendait des planètes à un sou...

On eût dit un géant.

La lutte commença entre ces deux êtres oubliés.

Lutte poignante et inégale....

Et un jour, la vieille eut faim.

Elle pleura :

Personne n'eut pitié.

* * *

La nuit tomba, lente, souverainement tranquille, les constellations firent au ciel l'immense dessin d'or, et il y eut je ne sais quoi de consolant dans l'envahissante poésie de l'ombre.

Les heures s'égrenèrent, douloureuses pour la mendicante qui veillait, tremblante de fièvre, seule, horriblement seule.

Sa lampe s'éteignit faute d'huile... Alors elle crut tomber plus bas dans l'abîme, fait de ténèbres et d'angoisses, que lui montrait son délire.

Puis, elle oublia.

Ce fut une prostration, un anéantissement : elle était lasse, cassée, avec des désirs indéfinis et comme une quiétude de buveuse.

Cela dura six heures.

Brusquement par la lucarne du toit, le soleil hachura l'ombre de la mansarde, découpant dans l'angle du mur et du plancher un rectangle de lumière.

Les atomes vibrèrent dans ce rayon d'or.

Et l'on entendit les rumeurs d'une ville qui s'éveille.

La petite vieille regardait sans voir...

L'agonie commence.

Elle attend la mort, bêtement, ahurie. Dans ses visions, les suprêmes, elle démêle vaguement la délivrance.

Elle ne songe à rien de précis ! ni à Dieu, cette grande unité hypnotisante, ni à l'au-delà mystérieux et horizontal, ni à la chute des âmes, ni à la nuit où entrent ceux qui expient ou ceux qu'on délivre...

Son bâton de noyer trace sur la grisaille des planches une raie d'ombre noire.

Et cette chose lui rappelle ses derniers jours.

Elle fut secouée d'un frisson. Ses yeux où la mort avait déjà mis une moiteur s'ouvrirent larges, plus larges de terreur...

Alors, elle entendit un bruit de fanfare, lointain d'abord et caressant comme un bruit de houle.

Elle se dressa sur son séant.

Et le bruit allait crescendo, crescendo.

C'était comme un hymne de résurrection puissant, invraisemblable.

C'était énorme, grandissant. On eût dit une spirale gigantesque et harmonique, un moulin de légende broyant des chansons surhumaines.

C'était une tempête de vibrations où passaient de larges battements de cloches ; la vieille était ivre, emportée, tordue par cette force musicale.

Son cerveau se resserrait à craquer, ses tempes crevaient, elle ne voyait rien, plus rien...

Elle cria !

Son cri fut inouï de violence, il domina l'invraisemblable fanfare...

Puis elle retomba, tuée !

Léon DONNAY.





ICONE.

A Camille Lemonnier.

*L*e frôlement de leurs doigts sur les théorbes,
Dans la lumière apaisée et triste,
Sous ce jour lactescent qu'épandent les orbes
Bleus de lunes mortes en ciel lavé d'améthyste,

*Le frôlement de leurs doigts clairs et languides,
Au psalmodiment gris des épîtres,
Est tel qu'une chute de perles liquides
Sur de la mousse, et de soyeux froissements d'élytres.*

*Leurs gestes ont belles paresse amènes,
Graves, subtiles coquetteries ;
Et, leur Ame, comme tu te promènes
Nonchalamment, pâlement sur les cordes fleuries !*

*Et des cordes un vol réel de pétales
S'essore au pur souffle de leurs rêves,
Cortège jusqu'aux célestes cathédrales
Pour leurs âmes qui les suivent, les Psychés, les Êves...*

SUGGESTION.



*Infinitement doux, tels des sons de viole,
S'effeuille le chant des rêves que ta voix me donne ;
Tes moindres mots ont des inflexions molles,
Subtiles, comme de deux âmes qui se pardonnent...*

*Il y a dans ta façon de dire certaines proses
Une puissance d'ineffable suggestion,
Par quoi surgissent les paradis, où se reposent
Mes désirs, comme on dort, l'été, sous des pavillons...*

*Des aveux se voilent de larmes, des vœux
Inexaucés meurent comme meurent les martyrs,
Et sur les lèvres s'apaise peu à peu
La soif du baiser et surtout la soif de mentir...*

*La fraîcheur des caresses lasses flotte dans l'air,
Tandis qu'au souffle de ton grand éventail de plumes,
Ton âme m'arrive comme une brise de mer,
Chaude du souvenir des étreintes que nous eûmes...*

*Que se gonfle la voile de pourpre pâle !
Le large ! — Oh ! ces jonquilles mortes sur tes genoux
Dans la mollesse laineuse de tes châles !...
Du ciel, il semble qu'un mystère tombe sur nous...*

*La Nuit se larme d'or comme un poêle nuptial ;
La Mort nous vient — oh ! mourir ainsi loin de la terre
Des hommes !... Les flots nous chanteraient leur chant royal
Rythmant la palpitation funèbre des sphères...*

GABRIEL MOUREY.

Extrait de : CRÉPUSCULES D'ÂME, en préparation.



EVOCATIONS.

To be or not to be.

L'HIVER a glacé les plaines endormies et immobilisé les ondes merveilleuses ; nul n'ouïra plus aux sentiers voilés d'ombre les mots d'amour se balbutier sous les parfums. La brise plaintive sanglotte par le froid des clairières et l'oiseau pleure dans les buissons mornes les souvenirs et les regrets.

Hélas ! L'hiver a glacé les cœurs oublieux et immobilisé nos espoirs passagers ; nous n'entendrons plus aux brumes de notre vie perdue que le murmure des troubles, des peines, des souvenirs, des regrets ; et souffre, et craint, et se désespère notre cœur défaillant.

* * *

Plus de foi, plus d'espérance ; rien qui tente encore l'âme désenchantée ; pas d'action possible pour équilibrer la poussée impitoyable des déceptions, déboires, duperies de ce monde éternellement mauvais.

Espérer! A quoi bon? En tous nos inutiles efforts, les larmes de nos jours ont noyé l'espérance, et toutes nos chimériques conceptions, si cruellement désillusionnées, souhaitent le repos des oublis.

Oh! par cette heure désespérante pleurant toutes les douceurs et les regrets, et les rêves déçus, et les mensonges subis, deviner quelque peu le calme de jours qui s'écouleraient dans les nonchaloirs, sans douleurs et sans rêves, sans pensées, indolents; ou, moins loin, sous un appel de vues adolescentes, retrouver les émotions douces du cœur vaguement attentif aux harmonies des voix indécises et bonnes qui bercent l'avenir en leurs agathoïdes tendresses; ou, mieux, au loin, pour échapper à cette existence malheureuse qui nous torture, enlever à ces vils mortels nos dédains, nos désespoirs et nos douleurs, et fuir, au loin, par delà les horizons connus et les échos des choses de la terre, et sous l'azur où dorment nos rêves, évoquer le sommeil, l'impassible, l'oubli dans la solennité pérennelle du néant...

*
* *

Je l'ai rêvée.

La seule et tant aimée, ah! fluette et blanche et blonde, et que bonne! Les annelures blondes de ses cheveux ballants sur ses épaules blanches engerbent les rayons des soleils chimériques; sous les reflets des lumières célestes, l'inaccessible clarté bleue des lacs sacrés azure ses chers pâles yeux limpides, déli-

cieusement mouillés aux vagues émotions ignorées des bonheurs; et l'harmonie et la fragilité suave de son être, la mièvre et douce cadence rythmant sa démarche subtile, et la vierge floraison des plus riches trésors de sa jeunesse achèvent de l'idéaliser pour l'identifier en mon âme adorante aux visions d'adéquats poèmes éternels.

O Toi, la rêvée, et tant aimée, or, azur, blancheur, oh! majestueuse et vierge long-voilée de pureté, ineffable et fluette, et Rêve, viens nous éblouir en l'ascension de l'au-delà, sous l'immensité céruléenne des cieux, que mes pensées parcourent les avenues mystiques de ton cœur où les larmes pussent se vaporiser, exquises, sous l'anthèse des fleurs pures, aux soupirs épars des effusions rayonnant les multiples extases qu'abandonnent les éthérées splendeurs des soirs d'amour.

* * *

Elle est partie, et ne m'a rien voulu laisser de ces *vergiss-mein-nicht* d'amour qu'on détient si banalement chèrement. Soit. Je ne veux pas de souvenirs d'elle; son souvenir s'est fait tout un étui de mon cœur.

* * *

Je doute.

Nos convergentes méprises appellent spontanément cette incertitude qui décourage, et le doute sera ce qu'il y a de plus constant, de plus logique, de plus rationnel.

Pessimiste. Sceptique.

Ne rien croire, parce qu'on ment toujours ; ne rien croire, parce que rien ne semble être la certitude ; ne rien croire, parce que rien ne *peut* être certain.

Nihil! rien, rien n'est vrai. Ce qui est vrai, c'est que rien n'est vrai.

Qui n'avance pas, recule. Le temps marche en avant et ne revient pas sur lui-même.

C. F. WEISSE.

En finir!

Eh bien, non! Laissez-nous cette vie de souffrance, à nous qui souffrons depuis toujours! Nous l'aimons. Que nous importe le murmure de nos troubles, de nos peines, de nos regrets; que nous importe que notre cœur défaille!

C'est l'éveil, l'essor du rêve, et c'est la lutte dernière et l'essor vainqueur!

L'action! disait Kant.

Le ciel est bleu, l'avenir rose et jeune chante en l'ascension de l'au-delà, sous l'éternité des soleils de triomphe.

Allez, vous les artistes, les vrais, les forts, les seuls! Allez vers le but suprême, seuls et forts, et recommencez demain et toujours, ceints d'indéfectible volonté, et fuyez le troupeau stupide des foules clamantes; et l'âme enivrée de tumulte et d'idéal, rebelles et grands d'ampleur sereine, allez vers les immensités vierges et les sommets glorieux, dans l'ambition du génie et l'orgueil des soirs de combat, étreindre sur vos pensées la chimère des victoires.

GEORGE KELLER.



SONNETS SYMPHONIQUES.

I.

UN soir d'orgue s'épand au sein des hautes nefs
et la chair lasse enfin de languir en les doutes
s'est béatifiée au seuil saint des absoutes
que proroge l'effroi de limbes vains et brefs.

Du séraphique azur des ailes sur les voûtes
descend le clair rayon pacifique aux griefs
pour l'Hymen souhaité des mystiques reliefs
où harpent les luths d'or des accords hauts de joûtes.

Et par l'apothéose ardente des encens
clame l'épithalame un miracle des sens
aux flagellations lancinantes des verges.

S'incarnant au sens pur des mots universels
voici qu'a surgi — Verbe ineffable des vierges —
un *rêve de profil* aux gloires des missels.

II.

Pour le Triomphe haut des heurs qui sonnera
élus seront les Purs parmi les Purs des castes
les martyrs de ta gloire aux sélections chastes
où l'Orbe irradiant les pourpres trônera.

Sagittaire ta dextre un trait d'or dardera
qui terrasse le fauve et fulgure les fastes :
et du fer meurtrier des prêtres Héliastes
jaillira l'âpre horreur d'un culte de Mithra.

Alors, le front fleuri de l'or hélianthème,
l'albe catéchumène au suprême baptême
attestera l'éclat de ton règne avéré :

et néophyte au rite adulé des symboles,
surgira de l'épreuve époux régénéré,
du sang pur qui ruisselle aux pourpres Tauroboles.

III.

Par les sanglants glaciers d'un soir nué de prisme
ta Gloire qui ceindra la sacré des halos
procède fastueuse en l'emphase du los
des orgues éployant les vagues d'un lyrisme.

Au grand Arc-Triompal où n'accède point d'isthme,
victorieuse enfin du sang et des sanglots
tu vas, déifiée, érigeant tes yeux clos
vers l'heure où s'élargit un geste d'héroïsme.

L'Orbe d'or des Elus en cortège princier
mêle au déferlement des casques et des hastes
les somptuosités triomphales des fastes :

et ton front qui frissonne en la pourpre et l'acier,
candide ! épanouit ses grâces assassines
aux modulations des flûtes Tibicines.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.



IMPRESSIONS ET SENSATIONS

par ARNOLD GOFFIN. — Paris, Léon Vannier, 1888.

Eau-forte de Léon Dardenne.

Dégoût : telle semble à première vue la caractéristique d'Arnold Goffin. C'est la plus apparente, la plus extérieure. Mais nous sommes en présence d'un art très interne, et la coque amère et hérissée ouverte, on trouve un fruit imprévu, d'un goût âprement délicat.

Naguère, dans une pénétrante étude, Hector Chainaye nous initiait spécialement à la genèse du *Journal d'André* et de *Delzire Moris*. J'ai relu ces livrets saturés d'une si touchante âcreté raffinée avant d'entreprendre *Impressions et Sensations* : leur gradation garde, sous des ornements logiquement variés, une belle unité d'essence. Trois marches sculptées dans un même marbre — d'un grain nouveau.

Rarement œuvre digne d'attention m'imposa tant de scrupules, parce que je me suis rarement trouvé devant une si haute conscience et devant une si noble susceptibilité d'homme et d'artiste.

N'est-ce pas déjà tout dire et ne pourrais-je pas m'arrêter ici ?

C'est une assez triste chose que de critiquer. Ce mot hostilement étriqué de critique rime avec une trop harmonieuse richesse à moustique. Analyser sourit davantage. Analyser son âme — comme Goffin — en complétant son œuvre malgré soi, inconsciemment presque, par la façon même dont on l'analyse, c'est l'idéal. Mais analyser l'œuvre — ou l'âme — d'autrui, cela ne renferme-t-il pas encore une plus grande part d'impossibilité et de déception qu'on ne pense généralement ? On n'arrive, comme dans certains calculs, qu'à une approximation. Rien n'est plus mystérieusement enchanteur que la contemplation du caractère tranché *propre à chaque* chose, cette chose fût-elle même infime, même vulgaire, si ce n'est peut-être celle de la fluïdique poésie qui en émane ainsi qu'une insaisissable et complexe auréole. Dégager les éléments de ce caractère constitue une laborieuse et délicate opération de chimie littéraire, mais dont le résultat, si près soit-il de l'exactitude, reste en définitive douteux et décevant. Mélancolie inhérente à tout ! Le voile d'Isis chatoie comme une séduction ineffable, variée infiniment, sur la nature entière et sur les œuvres humaines, sans que la plus géniale main soit jamais parvenue ni parvienne jamais à le bien soulever. Seule, la Mort, solennel et douloureux portique de la vertigineuse éternité, laissera les puissantes âmes s'assimiler à tout et comprendre à travers le mysticisme enivrant des panthéismes... Fatalement, dans notre travail de décomposition, de subtils éléments, incoercibles et impondérables, s'échappent. Quand nous parviendrions même à les recueillir, notre tentative resterait encore en partie stérile, car nous serions impuissants à les recomposer — la nature gardant à jamais le secret de leur combinaison ! Désagrégeant toujours trop grossièrement sans atteindre au suprême but, l'analyse

ne peut-elle être considérée alors, dans certains cas, comme une opération impie ? Il est des arts tout en dehors, nus, exclusivement éclatants et matériels. Véronèse, Rubens. D'autres sont baignés d'un halo de magies et pleins de féeries mystères. Durer, Rembrandt. Ceux-ci livrent à tout le monde peut-être leur enveloppe, mais tentez donc d'analyser ce qu'ils célèbrent d'inconnu et de suave ou ce qu'ils dégagent et qui flotte et rayonne autour d'eux comme un spécial parfum spirituel ! Autant vouloir décrire le fluide vital ou la chaleur. Dans quelle gigantesque et pieuse atmosphère gothique imprégnée d'horreurs, d'ésotérismes et d'extases ne s'épanouit pas une *Divine Comédie* et qui s'ose prévaloir qu'il en a sondé toutes les entrailles ! Donnez l'œuvre aux intuitifs, et non votre analyse. Affinez un peu les épais, si cela vous sied, la sélection de leur descendance s'en pourra ressentir. Mais prenez garde d'être un profanateur : certaines œuvres étant presque entièrement composées de spiritualité, la dissection en fait un cadavre, et l'étalage des organes éteints et creux de ce cadavre risque de provoquer, chez les privés de la seconde vue, des rires grossiers et sacrilèges.

Précisément les livres d'Arnold Goffin sont surtout pétris d'âme, de cruelles sincérités, d'extraordinaires délicatesses — et de confidences transposées par fier dédain.

Arnold Goffin appartient à la famille de ceux qu'il appelle justement les pessimistes raffinés. C'est une famille qui sévit à l'heure qu'il est. L'écrivain de *Delzire Moris* n'en révèle heureusement que les traits essentiels — et non les désagréables incarnés en certains pessimistes qui ne raffinent que l'ineptie. J'ai hâte de le dire : il serait ridicule, même de la part d'un épris de la vie et de l'avenir, surtout de sa part, de vouloir condamner le pessimisme dans l'art : ce serait simple-

ment condamner l'art presque tout entier ; car, enfin, on attend encore les génies optimistes. A ma connaissance, l'optimisme en littérature n'éclate — éclate est une façon de parler — que dans les pâtes de guimauve cartonnées pour distribution de prix, les almanachs et les ouvrages couronnés par cette pauvre vieille raccrocheuse d'Académie française : M^{lles} de Scudéry et Georges Ohnet sont au rang des déesses de cette école-là — un vraie école, s'il en fut, une école pour écoles et pour ceux qui sont dignes de n'en jamais sortir ! — et Louis Hymans, non moins feu aujourd'hui qu'au cours de son existence, en fut une des nymphes les plus goûtées par les Prud'hommes quintessenciés du bon sens belge. Il y a encore pessimisme et pessimisme. Au près d'un pessimisme renforcé propre à ce temps, le séculaire pessimisme qui révèle Anacréon comme Eschyle, Catulle comme Lucrèce, Rabelais comme Cervantès, Beaumarchais comme Byron, semble presque de l'optimisme. Là une nuit lugubre sillonnée de rayon éblouis ; ici, une rayonnante journée dégageant des tristesses infinies. On peut aimer l'une ou l'autre, et c'est encore mieux d'aimer l'une et l'autre. Pas plus que Spinoza, Schopenhauer n'est, je pense, en excessive harmonie avec M. Victor Cousin : que peut-on demander davantage ? Mais, le pullulement de certains pessimistes littéraires est en train de prendre, si on ne découvre bientôt un énergique insecticide, les proportions d'une nouvelle plaie d'Egypte. Ils ont à peu près cet unique thème qu'ils ressassent avec beaucoup moins de variations encore que le *Carnaval de Venise*. Les races latines sont en décadence ; d'où un détraquement nerveux qui affine les sensations ; d'où un art si raffiné qu'il ne peut être populaire. Cette décadence n'est que trop visible chez certains littérateurs, mais rien, si ce n'est une explicable illusion, ne les

autorise à conclure du particulier au général ; et j'avoue ne point voir la race en décadence, tout au contraire ! Que des œuvres plus noires, plus faisandées, plus sibyllines dominent dans notre dernière moitié de siècle, c'est incontestable. Ne s'expliquent-elles pas par l'avortement d'espérances outrées et par le déclin douloureux non d'une race, mais d'une phase historique ? Nous sommes énervés comme on était surexcité en 1830, après 1789 et après l'Empire. Nous sommes tourmentés, même ceux qui se cabrent devant demain, par le *nouveau* que cherchait Baudelaire. Une rénovation nous rendra un enthousiaste et impérieux essor ! Que l'art ne puisse être populaire, je le pense aussi ; mais il faudrait cependant se mettre d'accord sur le sens trop vague qu'affecte ici le mot populaire ; on ne peut, par exemple, raisonnablement prétendre que le nombre des initiés à l'art se réduise à quelques-uns ! Ces théories chatouillent les impuissants ; et nous avons une légion de littérateurs qui font des articles et même un livre pour ne répéter à satiété que : Nous sommes trop raffinés ! foin de la popularité ! nous voulons comme Stendhal vingt lecteurs ! Quand on méprise tant de popularité, on ne le répète pas à chaque page, non point même par fierté, mais parce qu'on n'y songe seulement pas ! Et, semblable à l'homme vigoureux qui ne parle guère de sa poigne, mais se borne à la faire sentir l'occasion venue, l'artiste raffiné, au lieu de le répéter sans cesse, ce qui ne coûte rien, le prouve une bonne fois — par une œuvre. Les vingt initiés verront bien ! A moins, suprême ironie, qu'on ne doutât d'eux aussi.

Parmi les " pessimistes raffinés, „ quatre dont les âmes différentes gardent néanmoins une certaine parenté, révèlent autre chose que la terreur chronique de la popularité. Ce sont

Poë, Baudelaire, Huysmans et Goffin. Leurs visions évoquent de mystérieuses nuits lunaires sans aurore, dramatisées par les silencieux éclats d'éclairs fauves. De ces visions, Poë, mathématiquement, dégage l'horreur froide. Baudelaire, profondément, l'étrange beauté. Sous sa plume éclatante et lourde, Huysmans en fait vibrer hollandaisement les saveurs. Et Goffin, dans son miroir aux pâleurs funèbres, en concentre l'amertume avec fébrilité.

Déjà dans le *Journal d'André*, publié en 1885, s'esquissait avec une parfaite netteté l'âme d'Arnold Goffin qui s'est découvert du premier coup — signe des artistes de race.

Il apparaissait comme un frère de Redon vu à travers Daumier.

Une forme très sertie et très simple. Malgré l'expressif emploi de mots rares et de nombreux adjectifs, les phrases, sans brisures ni surcharges, glissent l'une après l'autre avec une silencieuse et lente simplicité — telles des ondes paisibles emportant des fleurs précieuses sur la réverbération d'un ciel livide. Chacune d'elles concourt nettement, même dans les apparentes digressions, à la stricte unité de l'œuvre, expurgée de transitions et de détails oiseux. Irrémédiablement attriste la lividité du fond ! Sans larmes, sans cris, presque sans plainte même, André — âme tendre, fiévreuse, éœurée et fière dans un corps impotent — scrute avec de cruelles délicatesses et une poignante et insaisissable gradation, l'inanité de ses espoirs d'or ; et, noblement blasé, mais aigri de l'être malgré sa hautaine résignation, son esprit analyste, trop lucide et trop insatiable, s'épuise à ce charme horrible : creuser, disséquer ses ennuis et ses rêves inconnus et las. On dirait des Esseintes prisonnier et impuissant.

La nature de Goffin s'approfondit — et s'enveloppe —

dans *Delzire Moris*, l'artiste sensitive, tué non comme Demailly par la femme, non par l'œuvre comme Claude Lantier, mais par les triviales aspérités de la vie et par la suraiguë contemplation de son âme — dont l'exquise pureté lui semble insuffisante encore. Je n'oublierai pas quel engourdissement enobli m'emplit à la lecture de cette œuvre radieusement morne où, sous des dehors dédaigneux, parfois bourrus, se tordent sans bruit ni pose des souffrances et des amours si immatérielles et si imprévues. Quoique l'impression fût autre, je songeais au bouleversement enchanté autrefois produit en moi par le vertigineux parfum des *Fleurs du Mal*. Du coup, je classai *Delzire Moris* parmi les quelques chefs-d'œuvre de notre littérature.

Ici, la langue peut-être plus simple encore, mais plus variée de tours, augmente d'intensité. Elle devient à la fois plus moelleuse et plus corsée. Je dirais volontiers qu'il y fait plus chaudement froid. Sans fracas, sans cabrioles, les mots, mystérieusement teintés de l'âme de l'écrivain, s'enfoncent justes dans la phrase, d'une mate musique qui crie çà et là. La musique des pas dans la neige. Les épisodes du drame intime qui ravage Delzire, cette personnelle langue les déroule dans une logique ascensionnelle d'une rigueur et d'une discrétion toutes latines; et rien n'est plus heureux que les silences nets et significatifs qui coupent ces épisodes, ne laissant entre eux subsister que des liens mystiques. L'analyse des impressions subtiles, des doutes terribles, des anatomies impitoyables, des tortures raffinées qui enveloppent lentement d'un atroce " cancer moral ", les illusions et la volonté de Moris, cette analyse, je ne veux pas l'analyser. Elle exigerait trop de finesses, trop de prudences et, sans doute, trop d'hypothèses indiscrettes.

On sort de l'œuvre comme d'un caveau inconnu, d'une atmosphère rayonnante et frigide, où se développe un original réseau de végétations douloureuses et blanches, les unes frileuses de fiévreuse sensibilité, les autres cabrées d'orgueil maladif, quelques-unes hostilement humides de venin.

Le tempérament d'Arnold Goffin réapparaît élargi et modifié dans les pages détachées de *Impressions et Sensations*. Le fond tendre est moins continu que dans *Delzire Moris* : les *Proses lyriques*, encore éparses dans la défunte *Basoche*, le rendront, transformé.

Nécessairement le dernier livre a moins d'unité. Il renferme quelques essais, anciens, où l'idéal de Goffin ne transparait, encore indécis, qu'à travers de vagues réminiscences. Puis des fragments qui sont moins importants. Il y en a peu.

En général, les pages de *Impressions et Sensations* sont moins profondément internes — d'impression et de style. *Les Visions* exceptées.

Sous des aspects divers s'y révèle le même rêve sensationnel, abstrait, déductif et pessimiste. La forme a perdu cet essence de velours blanc dont la douceur, au moindre attouchement, fait frissonner ; elle a plus de carrure et de coloris. Mais ce coloris, pour être de choix, n'impose guère la sensation matérielle de la réalité : il ne sert qu'à préciser ou à faire naître des pensées toujours intérieures et morbides. Malgré ses colorations d'albâtre et son travail continu, la langue reste intellectuelle comme celle de Voltaire. Seul le morceau XXIX fait exception, et c'est que Goffin y célèbre sa couleur favorite : un paysage de neige ! S'il voit la couleur brabançonne, çà et là, c'est à travers un prisme souffrant et pâli. Toujours il reste un chercheur d'âme, un algébrique dialecticien des tristesses retorses et particulières,

un amoureux d'au delà — et de savoureuses déceptions. Il détruit souvent vos rêves pour édifier les siens et n'a jamais cure de vous révolter.

Les morceaux V, VI, IX, XIV, XXIII, XXVI à XXXIV et les *Notes Cursives* me paraissent les points culminants du livre. Quant aux cinq *Visions* qui le couronnent, elles sont simplement admirables. De quelle main sûre est contenu et fixé l'afflux complexe des sensations personnelles, quelle lucidité est maintenue dans ces régions abstruses d'une physiologie si finement spiritualisée, de quelle façon nouvelle l'auteur est replongé en lui, la lecture seule peut en donner l'idée exacte.

En somme, Goffin est amer à force de tendresse. Voilà peut-être sa caractéristique. Une tendresse extrême, suave et frémissante, blessée à sang d'un souffle, assoiffée de communion et trop sommairement incomprise hélas ! des meilleurs mêmes et des pénétrants, une tendresse qui se tord fièrement en silence, devient ombrageuse, s'exacerbe encore par un mortel besoin d'analyse, achève de se déguiser avec une cruelle et hautaine volupté sous des ironies et des caprices profonds et parfois se transforme en haine, — en une haine blanche qui brûle tranquillement avec de la glace. Ajoutez à cela l'exil dans un milieu trop matériel pour lui, ce qui tourne en mépris son indifférence native pour la vie extérieure, l'horreur de la foule qui nous étouffe dans ce pays si peuplé, l'incompréhension de la nature brutale, une terreur probable de se réfugier dans l'éden de son enfance qu'il saurait trouver trop épineux aussi, enfin des exclusivismes aristocratiques : Goffin peut-il ne pas refouler sa nature meurtrie, ardente et raisonneuse vers les jouissances navrées des mystérieuses et nocturnes psy-

chologies où, de son scalpel glacé, il se dissèque stoïquement le cœur et le cerveau ? Il s'enfoncera sans doute à jamais dans ce domaine fertile, aux échappées sans fin.

Il faudrait plusieurs remarques encore, discuter quelques thèses sous-entendues dans le dernier livre, s'étonner du découragement de Delzire constatant l'égoïsme au fond de tout : l'égoïsme ne me paraît pas une déception à la Rochefoucauld, mais une élémentaire nécessité : vouloir le supprimer, ce serait vouloir un effet sans cause ; la seule chose regrettable, à mon sens, c'est qu'il ne prenne pas plus souvent les *formes* supérieures et sublimes de l'amour et du sacrifice. Mais je n'ai voulu qu'esquisser la contenance d'une belle âme d'artiste et dire sans réserve qu'il s'est conquis à vingt-six ans : en Belgique, on feint souvent de croire que quelqu'un se cherche encore longtemps après qu'il s'est trouvé.

S'il fallait un trait final, on pourrait peut-être dire : Arnold Goffin est un blanc, solitaire et léthargique hiver wallon, aux horizons bizarres et lumineux ; et cet hiver frileusement s'emmitoufle dans des gazes flamandes fleuries de blêmes joyaux irisés.

CÉLESTIN DEMBLON.



ANTHOLOGIE DES PROSATEURS BELGES, *publiée avec l'appui du gouvernement, par C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN.* — Bruxelles, V^e Monnom, 1888, 1 vol. g^d in-8^o, XI-365 p. — Prix : 5 frs.

On se souvient du vacarme qui s'est élevé naguère, à annonce de cet ouvrage : à priori, sans attendre, on s'est

plu à jeter les injures, les accusations, les calomnies, sur les quatre écrivains à qui le gouvernement venait d'accorder un maigre subside, destiné à couvrir les frais d'une publication nationale. Une sollicitude soudaine pour les deniers publics, méprisés en d'autres temps, fit proférer de patriotiques objurgations. Le subside fut maintenu, et l'œuvre vient de paraître, saluée dès sa naissance, par de générales criaileries. Quoi de plus naturel ? Elles viennent de l'envie, de la haine, ou de cette lèpre belge : l'esprit de parti politique.

Disons-le tout de suite : le premier volume de l'*Anthologie* ⁽¹⁾ est un ouvrage utile et méritoire ; pour celui qu'une passion politique ou littéraire n'aveugle pas, c'est une œuvre vraiment nationale ; les misérables quinze cents francs des contribuables qui y ont été " engloutis „ sont mieux employés que plusieurs autres quinzaines de mille.

Nous ne voudrions point, pour notre part, que ce travail n'eût pas vu le jour et ne soit pas continué.

Cela ne nous empêchera pas de le juger avec toute la sévérité qu'il mérite.

Ce n'est pas chose facile d'apprécier un livre où rien du fond n'appartient aux auteurs : l'arrangement, l'ordre, la classification, sont ici seuls en cause, et c'est précisément en cette matière qu'on met le moins d'objectivité, — la chose en outre, paraissant, à toute autre occasion, sans intérêt.

Cette anthologie a un aspect inaccoutumé : pas la moindre intention didactique ; les noms des auteurs sont suivis d'une courte notice, donnant à peine quelques indications biographiques, enfermant en peu de phrases deux ou trois traits

(1) On sait que trois autres volumes contiendront : les Poètes, les Auteurs Dramatiques, les Orateurs.

largement brossés. La bibliographie qui y est jointe n'indique que les œuvres principales.

Une préface, écrite en beau style de haute allure, énonce le but poursuivi et le procédé employé : suivre la série des efforts continus des générations précédentes vers une littérature nationale; fixer parmi eux ceux qui dénotent quelque originalité d'écriture, une préoccupation d'art. La grande difficulté consistait à garder les distances, à donner à chacun l'importance qu'il méritait.

Il nous semble qu'en cette tâche, les auteurs de l'anthologie ont souvent failli.

Ils ont fait entrer dans leur Panthéon une foule d'écrivains — historiens, voyageurs, gazetiers, militaires, critiques d'occasion, — qui ne possédaient les qualités d'originalité et de préoccupation artistique qu'à un faible degré; une fois ceux-ci installés, on n'aurait point dû laisser à la porte — même avec un grand coup de chapeau — tant d'autres qui, dans la publicité, avaient pris large place. Soutiendra-t-on sérieusement qu'il y eut chez de Gerlache Altmeyer, le cardinal Dechamps, Cocmans, Gens, De Fré, le général Brialmont, Thamner et tant, tant d'autres, quelque *effort artistique* vers l'instauration d'une littérature nationale? Certes, les quelques pages données de chacun d'eux contiennent parfois de belle prose, soignée surtout, mais n'y en a-t-il point de comparables en Quételet, Laurent, Gachard, Stécher, pour ne citer qu'en résumé tous les refusés. Parmi ceux-ci, il en est un dont la prétérition, même à la Préface nous paraît étrange, c'est M. Delbœuf. Les auteurs de l'anthologie ont-ils donc ignoré la *Belgique contemporaine*, que jadis — il y a quelque vingt-cinq ans — dirigeait un groupe de jeunes liégeois, avec des allures trop peu dégagées, mais précisément

dans le but de former une littérature nationale, ou plutôt une littérature wallonne en langue française. Il y eut là cependant un effort sérieux.

Quant à M. Delbœuf, qui fut de ceux-là, ses livres de philosophie même accusent une notoire préoccupation de la forme, et telles ou telles pages sont de facture artiste.

A notre avis, ces " existences dévolues au labeur de la pensée „ et qui, par hasard, avaient laissé une page de prose bien trébuchante n'avaient pas droit par ce fait seul à l'honneur de l'anthologie ; tous ceux qui se sont servis du Verbe dans un but profane, devaient en être exclus. Mais quelles ressources offraient les seuls écrivains de vocation en Belgique ? Sont-ce des " fleurs „ qu'on peut cueillir dans nos petits romans de la *Revue de Belgique* et de la *Bibliothèque Gilon*, dans les critiques littéraires de nos journaux ? Le volume eût été bien maigre. De là, sans doute, le compromis qui fait que l'anthologie ne tient pas, intégrale, la promesse de sa préface.

Elle ne nous semble pas non plus avoir bien surmonté la grosse difficulté de l'importance à assigner aux élus. " Réparation pour quelques-uns, justice pour tous, telle fut notre pensée constante „ disent les auteurs. Telle fut aussi la cause de plusieurs méprises. A côté de la justice, il fallait, pour quelques-unes, une réparation ! Oui, ils savent par expérience, ceux qui ont entrepris cet ouvrage, à quel public réfractaire à toute idée de littérature ils s'adressent. Et ils ont voulu lui *imposer* des noms qu'il a ignorés ! De là, une lutte contre l'opinion vulgaire. De là l'odeur de poudre, que sentent ces " fleurs „ Cette affirmation envers et contre tous d'une indépendance d'esprit réelle nous plaît assez quand elle venge De Coster, ou quand elle se complait à citer tous

les jeunes écrivains des récentes années; beaucoup moins quand elle accorde 12 pages à M. Nautet pour son éreintement de Renan.

Il nous semble aussi que cette préoccupation a déformé quelque peu la hiérarchie des écrivains cités. Ceux qui jouissent déjà d'une réputation définitive ont moins d'espace : tel Pirmez.

C'est peut-être à une raison de cet ordre qu'il faut attribuer la façon cavalière dont est traité M. Emile de Laveleye : une notice aigrette, où l'on accorde que dans une anthologie d'auteurs belges, M. de Laveleye tient " toutefois „ son rang; puis deux pages d'extrait! Nous n'irons pas jusqu'à compter les lignes et nous attarder en de mesquines comparaisons, mais il y a ici une certaine mauvaise volonté. Relisez donc les préfaces de la *Propriété primitive* ou du *Socialisme contemporain*, de tels morceaux sont d'une plume vraiment et nativement littéraire.

En somme, le livre est instructif et utile. Instructif, même pour les gens de lettres, chez qui il réparera plus d'un oubli, à qui il apprendra plus d'un respect : pour notre part, nous avons lu avec émerveillement les quelques pages de Houzeau. Utile et instructif à la foule, pour laquelle il a été écrit : il pénétrera sans doute dans le public à l'écorce de pachiderme; il le forcera à épeler les noms d'écrivains qu'il ignore, et à en saluer d'autres qu'on a l'habitude de bafouer.

L'impression personnelle que nous conservons de la lecture du volume est à la fois une certaine humiliation et un fier sentiment d'espérance. Certes, nous n'avons pu réprimer une déception tout d'abord : ça, le livre d'or des prosateurs belges ? Bon Dieu, que d'alliage ! Le rang que nous possédons

dans le commerce, l'industrie et même dans la science n'est pas celui que nous mérite, vue en totalité, une telle littérature. Quelle plaisanterie ce serait de comparer ces pages, à celles que les écrivains de France ont laissées ! Mais en même temps, quel encouragement, quelle fierté pour les jeunes d'entre nous qui se sont voués aux Lettres ! La meilleure, la bonne partie de l'Anthologie, mais c'est celle réservée aux dernières générations ! C'est à elles qu'il sera donné de parachever un solide et splendide édifice que ses devanciers — la preuve est là — ont été impuissants à faire surgir du sol ingrat et hostile.

Trois de nos collaborateurs ont l'honneur de figurer à l'anthologie : Célestin Demblon (un extrait du *Roitelet*), Jules Destrée (*Lettres à Jeanne*) et Albert Mockel, deux pages des *Fumistes Wallons*. Ces extraits, comme d'ailleurs la plupart de ceux du volume, sont très bien choisis. Un étonnement, cependant : dans l'œuvre de Mockel, on a puisé précisément au livre qu'il avait publié sous pseudonyme dans l'intention de faire voir le peu d'importance qu'il y attachait.

ERNEST MAHAIM.

MADAME LUPAR.

Roman *bourgeois*, dit l'auteur ; et le livre justifie le titre.

Nous sommes bien loin du *Mâle* et de l'épopée des forêts ; bien loin des chatoyantes descriptions de l'Allemagne ou de la Belgique ; loin aussi des noires visions du *Mort* et des *Concubins*. Seuls, parmi les œuvres précédentes de notre protéen romancier, certains chapitres de *Thérèse Monique* me

semblent se rattacher à *Madame Lupar*, Cette diversité d'aspects de Camille Lemonnier tient évidemment à ce qu'il sait admirablement adapter une forme nouvelle à un sujet nouveau; toutefois, plusieurs critiques en ont argué pour accuser son œuvre de manquer d'unité. Sans doute, c'est assez vrai. Mais je ne suis pas de ceux qui reprochent Bouvard et Pécuchet à l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine*.

Cependant *Madame Lupar* n'est pas, à beaucoup près, entre les livres de Camille Lemonnier, un de ceux que nous aimons le mieux. C'est bourgeois, très sincèrement bourgeois, mais trop bourgeois, — et par cela même trop loin de nos désirs. Puis, la description de certaines figures ne nous donne pas une impression de nouveauté. Enfin, la forme semble parfois un peu brossée à grandes taches de couleurs trop peu variées, et la phrase n'a pas ces lointains de lumière qui nous charmaient dans *En Allemagne*.

Mais quelle impression de réalité grise cette évocation d'un milieu intellectuellement glacé, ces êtres au cerveau sirupeux qui n'ont guère d'activité que celle des cancan; cette société de médiocres et de mesquins, groupés autour d'une femme tranquillement et commercialement adultère, cette belle femme froide dont la supériorité calculatrice les domine comme une statue.

Autour de Madame Lupar évoluent divers personnages: quelques ménages bourgeois, des amis, un jeune peintre, un vieux Monsieur bien élevé qui se débauche avec dignité, — l'un des types les plus apparemment *vrais*; et enfin le véritable héros du roman, Isidore Lupar, le petit mari ratatiné de la belle Madame Lupar, l'employé routinier, dont la piètre cervelle noue à grand'peine les idées du tous-les-jours banal.

Balzac avait déjà promené son clair regard d'artiste dans le monde des employés. Mais son œuvre est une évocation fourmillante de cet organisme : l'Administration, bien plus que l'étude histologique de l'un de ses membres. Zola, aussi, avait décrit un employé dans *Pot-Bouille*. Gogol et Tourgeniev encore, — de plus loin. Mais un seul, Gustave Flaubert, en éclaira bien la physiologie, par son fameux *Bouvard et Pécuchet*.

Camille Lemonnier, venu après, a fait œuvre différente; non pas d'une manière absolue, pourtant. Les Rabourdin sont rares, — comme en général les hommes de génie. Restaient les deux grands types déjà créés : le type Bouvard, et le type Pécuchet. C'est Pécuchet qu'avait décrit Zola; mais superficiellement et sans donner le trait définitif. C'est encore Pécuchet que met en scène Camille Lemonnier. Le chétif employé mesquin, il l'examine sommairement et le sabre de longs traits de lumière grise qui semblent d'abord rudimentairement l'éclairer; plus tard, il est vrai, il le fait se mouvoir sur les grand'routes d'une action très simple, et l'atmosphère même de cette action complète la nuance particulière qui doit caractériser le modèle. Cependant la première impression est celle d'une œuvre trop vite achevée, dans laquelle l'auteur a côtoyé son sujet au lieu de l'explorer à fond; — mais, le volume fermé, quelques grandes scènes dressent leur masse, et quelques personnages se tracent en claires silhouettes sur le voile du souvenir.

Alors Isidore Lupar apparaît ce qu'il est vraiment : le type définitif de Pécuchet marié, dont toutes les qualités conjugales et administratives procèdent de la bêtise. Il est bête régulièrement, il est ponctuellement bête; chétivement bête et bêtement adroit, fidèlement bête et bêtement

tendre; il est bêtement honnête, il sera bêtement ignoble; — tandis que Madame Lupar tranquille et froide, calculatrice mais largement réfléchie, le domine de toute l'assurance de sa prostitution : cette prostitution paisible et sans volupté qu'elle grandit aux proportions d'un pénible devoir familial.

Est-il besoin de le dire? nous ne pouvons que difficilement juger ce livre; il est trop loin de ce que nous voulons et cherchons nous-mêmes, nous ne vivons pas sans effort dans son atmosphère et nous avons peine à en bien discerner, à en comparer nettement les diverses qualités.

Cependant j'énoncerai toute ma pensée en résumé :

Madame Lupar est une œuvre d'une grande force, dont les parties ne me semblent pas assez harmonisées; la forme toujours si belle chez Camille Lemonnier, manque parfois de plan et de variété: *Madame Lupar* m'apparaît comme l'œuvre d'un peintre qui n'aurait pas voulu débarrasser sa toile de quelques empâtements un peu lourds. Mais ces 350 pages d'observation et de description n'en restent pas moins un livre puissant où la vie circule, et, ce que je n'ai pas assez fait sentir, un grand rayon de lumière grise qui baigne tout un coin de la Société.

FLAMMES MORTES.

Un livre de poète, et de vrai poète chercheur. C'est, comme le *Missel* de Raoul Pascal, le récit et la suggestion de tout ce qui peut se refléter d'une Femme en l'esprit d'un artiste. La Femme remplit ces *Flammes mortes* de son lourd parfum; excitant, mystique ou de rêves défunts, suivant la marche

des jours. Elle fut l'aimée; elle fut l'adorée; la Béatrice de cet évocateur de Paradis; l'initiatrice de ses pensées; — elle sera la forme éloignée qu'on rappelle; et, parmi les gestes résignés qui pourtant de tristesse s'émeuvent, le souvenir de soleils morts qui jadis ont doré la belle vie juvénile du poète.

Le livre de Gabriel Mourey s'oriente logiquement vers un seul horizon; une seule pensée est sa boussole. Malheureusement la disposition des pièces ne répond pas toujours à l'idée du livre. On ne sent pas assez la marche *vers la douleur*, la marche inexorable des jouissances d'abord caressées; certains vers de la fin se voudraient au début, et les vers mêmes par lesquels se clôt le volume diminuent l'impression désirée. Si le tout en acquiert plus d'apparente vérité, il en perd une nuance de sa lumineuse unité artiste.

Mais j'ai à signaler bien des qualités claires. Gabriel Mourey anime avec un singulier bonheur, l'image qui doit symboliser sa pensée, et guidé par un tact d'une décision rare, il épingle çà et là quelque épithète imprévue et incisive, quelque reflet de larges harmonies, quelques lignes brisées de rythmes aux ondulations bistournées mais simples, — ce qu'il ne doit qu'à lui-même. Certes, je lui reprocherai vivement de se laisser aller souvent à une certaine négligence, où des tournures prosaïques, où des mots imprécis, où des phrases aux fragrances trop continûment identiques. Mais on peut déclarer *poète* le scribe de vers comme ceux-ci :

J'ai bu de tes regards noirs en buvant de tes pleurs.

Mourants comme un rayon mourant d'étoiles blanches,
Mieusement s'éteignirent tes yeux.

Il se fit un envol clair de floraisons blanches,
A l'adieu de tes regards gemmés.

Puis ce rythme, évocateur d'une lassitude qui se pâme :

Au son des musiques paresseuses,
 Nonchalantes et lentes en leurs rythmes subtils,
 Ainsi que de lents frôlements de mains caresseuses,
 Suaves comme des regards d'aveu sous les cils,
 Laisse-moi poser en tes grêles mains blanches
 Mon front que la fièvre de vivre a brûlé.

plus loin :

Un envol de voix douces dans des clartés lunaires;
 Une chantante liédeur de parfums vagues;
 Des caresses flottantes d'âmes légères
 Sur de bleus rayons ainsi que des vagues...

ce deuil aussi :

L'automnale langueur de tes regards noirs...
 Tes yeux où saigne ton âme inconsolable,
 Sous les cils mouillés; tes yeux miroirs pensifs
 De mon amour attristé, de mes dolences,
 Prison noire où dorment mes rêves captifs...

Et, dans les Proses mineures, la partie du livre la plus constamment belle : " nos jours de joie, oh il me semble que c'est très loin, très loin, là bas, loin derrière des vagues d'années, des régions de remembrances abandonnées, des rêves morts *de bonheurs que nous ne savions point.* „

Enfin, l'initiale évocation de l'Idole :

Sous l'enchevêtrement des poutres de cèdre,
 Dans un décor effacé de toiles peintes,
 Se tient l'Idole, rigide en sa cathèdre
 D'ivoire à jour enserrant des images déteintes.
 Sur sa robe, parmi l'or tissé des fleurs royales,
 Des lys, au svelte calice de lumière,
 S'envole du vol de ses ailes fatales
 Un symbole hiératique de Chimère.

En ce vêtement de splendeur qui l'enlace,
Dévoilant le secret de ses charmes grêles,
Elle est un rêve de chasteté, de grâce
Sainte, comme une vierge dans une neige d'ailes.

Glorieux de candeur, sveltes comme sur la robe
Au tissu royal, des lys vivants s'élancent,
Des lys au profond calice où se dérobo
Aux impurs l'âme de leurs parfums qui pensent.

Elle, Elle sourit un peu dans la clarté
Que fait l'or de ses cheveux en auréole.
L'air s'allège de Matérialité
Par la présence sanctifiante de l'Idole.

A vrai dire, toutes les pages des *Flammes mortes* ne valent point celles-là; le livre est inégal, et heurte par la conjonction fréquente de certains mots, et de trop peu variés accouplements d'épithète à substantif. Mais, ce que je n'ai pas encore mis en lumière, c'est la liberté d'allure de ces vers et leur désinvolture de gestes souples. Gabriel Mourey use avec habileté, — je dirai plutôt avec l'instinct du flottant et de la ligne courbe, — il use des rythmes emmêlés de vers de 9, 11 et 13 syllabes, raccourcis et plus ondoyants par des muettes.

“Que ton vers soit la chose envolée....”, a dit Verlaine; ce n'est point cela, ici; mais plutôt des poses lentes de vers aux attitudes de jeune femme lasse: oui, les jeunes femmes trop de chair, les nonchalantes de ses pensées, et leur mol languir qui les fléchit en paresseuses aux tièdes plages noyées de crépuscule. Par ce côté de sa technique, Gabriel Mourey nous intéresse doublement. Mais s'il a rompu avec l'ancien alexandrin caduc, cependant il use très peu des harmonies internes; aux rares places où se perçoit l'indication d'un *ton*

musical, on sent le hasard ou la simple ébauche d'une première tentative encore isolée de la droite ligne logique. Cela, j'espère que Gabriel Mourey le voudra bientôt perfectionner, et qu'une dernière évolution le fera des nôtres aussi complètement par la *réalisation* d'art, qu'il l'est déjà par la communauté d'un libre désir vers l'œuvre qui sera.

ALBERT MOCKEL.

PETITE CHRONIQUE.

Le Jury de la Seine tient à conserver sa réputation d'incorruptible Joseph Prud'homme. Camille Lemonnier s'est vu citer devant lui, à propos d'un conte publié dans le *Gil Blas*.

Voici quelques noms d'infâmes littérateurs ainsi traînés au tribunal : sans compter le " vil pamphlétaire, „ il y a Pierre-Charles Baudelaire, Gustave Flaubert, les frères de Goncourt... Cela suffit, n'est-ce pas ?

* *

Notre ami et collaborateur Stuart Merrill et M. Arthur James, l'auteur de *Toques et Robes*, ont eu tous deux la douleur de perdre leur père. La rédaction de *La Wallonie* leur adresse ses plus vives condoléances.

* *

Deux mariages à la *Wallonie* : Auguste Vierset le 17 août, et René Ghil le 20 août.

Ce dernier s'est fixé à Melle, dans les deux Sèvres ; mais en quittant Paris, il n'a rien abandonné de ses idées, et conservera son attitude militante de novateur qui veut que l'œuvre soit.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Contes pour l'aimée

PAR

MAURICE SIVILLE

Un volume grand in-8°. Édition de grand luxe, caractères elzéviriens. Illustré de 25 compositions,

par

EMILE BERCHMANS.

Tirage de bibliophile à 250 exemplaires numérotés portant
imprimé le nom du souscripteur.

Prix : 10 francs.

On souscrit chez Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur, à Liège
12, rue du Jardin Botanique, 12.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 50 centimes
en timbres-poste.**

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Stuart Merrill Le rêve du Bouffon (vers).
Léon Donnay Duel.
Gabriel Mourey Vers.
George Keller Évocations.
Achille Delaroche Sonnets symphoniques.

Chronique littéraire :

Célestin Demblon Impressions et Sensations.
Ernest Mahaim Anthologie des prosateurs belges.
Albert Mockel { Madame Lupar.
Flammes mortes.

Petite chronique.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

A LIÈGE : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du
Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire,
48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard),
libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart St-Catherine.

Des presses de H. Vaillant-Carmagne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 8.



30 Septembre 1888.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, ILLUSTRÉ,
paraissant le Samedi.

DIRECTEUR : **Maurice SIVILLE.**

Abonnements pour la Belgique : 6 francs l'an, étranger 8 fr.

Direction et Administration :

Rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Caprice Revue publie un portrait en chacun de ses n^{os}. Ont paru : Villiers de l'Isle Adam, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Erasme Raway, Joséphin Péladan, Jules Destrée, Alb. Giraud, Georges Rodenbach, etc.

A paraître : Félicien Rops, Edm. Picard, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, Mars, etc.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

LES POÈTES NAMUROIS

par AUGUSTE VIERSET

En souscription dans nos bureaux, et chez A. Bénard,
éditeur, rue du Jardin Botanique, Liège.

Prix : fr. 1,50.

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles :

SCÈNES DE BAL

1 petit vol. de vers, par ALB. ST-PAUL.

LE TRAITÉ DU VERBE

par René GHIL.

Les Flambeaux Noirs

Livre de vers par Émile VERHAEREN.




LES VIERGES.



patrones en lourds manteaux, célèbres Vierges
Des coins d'autel et des piliers des cathédrales
Ténébreuses, vierges noires, avec des cierges
Et des seins d'or et la gorge nouée en rales
Et l'épée à travers la prière des yeux
Vierges magnifiques et princesses du ciel
Dont le superbe sang rouge et silencieux
Coule depuis quatre siècles comme du miel
Sur les lèvres et sur les cœurs, vierges chrétiennes,
Sous des brises d'encens et des brises d'antiennes
Ivoire argent orfroi rubis et diamant
Imposez-vous en nous impérialement
Robes, gaines, colliers, diadèmes, agrafes
Flammes de majesté, brûlures de splendeur
Lys mystiques dressés de toute leur roideur,
Arabesques roulant leurs éclatants paraphe,
Sur les rubans et les voiles et les brocarts
Et les traines, imposez-vous pendant ces soirs
D'église abandonnée et de vitraux blafards
Où l'on écoute entrer en soi les désespoirs
Imposez-vous, oh les infantes et les vierges
Des coins d'autel et des piliers des cathédrales
Ténébreuses, les madones avec des cierges
Et des seins d'or et la gorge nouée en râles
Et l'épée à travers la prière des yeux !

LA GRILLE.

vec de la fureur et du métal tordu
 Et du soleil éteint et de l'ombre, la grille
 Comme une bête en fer fourmilleusement brille
 Et se hérissé et fend le dallage fendu
 Et transversalement coupe les stalles fières.
 Buissons de dards, fleurs d'aiguilles, bouquets de pointes,
 Lances d'acier, faisceaux de morsures — disjointes
 Et plus cruelles ainsi sur les barres altières —
 Au fond le tabernacle est imposé, vainqueur.
 Et l'ostensoir fulgure et la grille qui mord
 Paraît entre ses dents broyer des choses d'or
 Quand on voit à travers étinceler le cœur. —
 — Et mâchoire pour les souffrances et langues
 Et crocs et tenailles pour les peines, et pal
 Pour les remords et les péchés, et crucial
 Autel pour les frayeurs et les crimes exsangues —
 Suspendez-y vos cœurs et vos sanglots, chrétiens,
 Et vos amertumes et vos espoirs anciens
 Et vos rêves de ciel — et la grille qui mord
 Paraît entre ses dents broyer des choses d'or.

ÉMILE VERHAEREN.





LE SEUL AMOUR.

à celle qui se voudrait la Seule.



Ue soir la symphonie du Doute approfondit ses murmures; un sourd désir d'amour frissonne en ma poitrine; je ne sais quel parfum tragique diffuse en moi ses caresses, et des musiques de harpes sont mêlées de soupirs. Rien ne respire autour de ma pensée, sinon la magnétique haleine des choses aimées; et pourtant, comme une ondulation d'ailes conseillères, glisse près de moi le vol d'un secret. Enervé, je me lève et mon regard, cherchant un appui, s'arrête à une impressionnante gravure, un lointain *Profil de Lumière* qui dans l'ombre sourit l'orgueil givré de son sourire. Oh l'étrange profil d'être surhumain, cette neige idéale de lumière, et le froid, l'inaccessible glace en fleur de ce sourire! Que souvent le regard dédaigneux de cette assyrienne figure, que toujours me fascine ce regard qui fuit! Et parfois, les nuits de clair travail pensif, elle me semble vivre, l'Assyrienne glacée, et son regard, je le sens qui me suit et rythme la

confuse harmonie de ma réflexion. Mais ce soir, non, l'impression m'électrise trop fortement; je ne veux plus, je ne veux plus voir le profil; fiévreusement je pose dans un angle obscur l'étrange dessin; et l'image d'une aimée le remplace bientôt.

Alors, pour éloigner les visions qui me troublent, mes yeux cherchent dans les yeux de l'Aimée le souvenir qu'y laissa tel soir d'amours angéliques. Et je lui dis.

— Tu crois m'aimer; m'aimer éternellement! et me l'assures. Mais sais-tu si *vraiment* ton être m'aime ainsi? Et moi....

— Oh toi! répondit le souvenir, toi non plus.... Qu'importe? Que nous ayons *réellement* l'amour, qu'importe? puisque nous en avons l'Image et que tous deux nous croyons aimer....

Mais invinciblement, une forme aérienne s'impose à mes regards, indécise et d'une onctueuse lumière diffusée; cette forme, elle se précise, et voici qu'elle voile, — oh, douloureusement! — la forme de l'Aimée.

Elle est là, pâle et tragique, l'étrange Assyrienne! Elle se dresse féerique en moite blancheur, et darde soudain sur moi la flèche mystique de ses yeux.

— Vers ma froideur comme la Mort, dit-elle, vers moi va planant la mort du Rêve. Mais je suis œuvre et suis l'Art et sa vie; mon symbole? ce *but de lumière* qui te sera l'éternel et illusionnant désir. Tu veux

aimer, — et cette Vie tangible que tu répudierais! — Va le seul amour est de l'Idée : vois, JE t'aime et suis à toi.

Fascinante, elle posa sur mes lèvres l'inexorable amour de lèvres molles et impassibles. Je sentis mon être de jadis défaillir en moi, et dominé soudain et courbé sous une paralysie, — oh! par mes lèvres ce long serpent, de marbre et se glissant dans ma chair, se glissant comme un long frisson languide.....

Lorsque je parvins à surmonter ma torpeur, l'apparition déjà s'était fondue. Rien, plus rien. Un peu de fumée éparse luttait près du foyer, avec un rayon de lune perçant mes rideaux de mousseline.

Le profil assyrien là, tranquille dans la pénombre ; mais cette figure pensive et triste, et le dédain, l'inexorable glace en fleur de ce sourire ! Alors je sentis, je sentis qu'irrésistiblement un Être occulte avait pénétré en moi, et que ma volonté était devenue sienne.

Mais pourquoi, pourquoi toujours, depuis, cette neige idéale de lumière, — oui ce magique et *féminin* rayon de Lune qui m'obsède ?

ALBERT MOCKEL.

Hiver 1887.





O SOLEIL !

*Elle est noire et qu'importe, les
charbons aussi sont noirs ; mais
quand ils sont en feu, ils brillent
comme des cahiers de roses.*



n l'entrelacement des colonnades

La négresse descend aux esplanades

Où le miaulement d'un jaguar qui l'attend

Par les larges hangars s'entend monte et s'entend.

La négresse descend aux esplanades

Sous l'ombrage des arbres à grenades.

Et s'étend sur la dalle et tend la volupté

De son ventre au jaguar — mâle qu'elle a dompté.

Sous l'ombrage des arbres à grenades

Vaguent aux kiosques clos des sérénades.

Et le fauve s'enroule, ulule, griffe et mord,

Et la négresse laisse errer un regard mort.

Vaguent aux kiosques clos des sérénades

En l'entrelacement des colonnades.

Et c'est fête, Nature ! ô Nature, ta fête :

L'épanouissement sauvage de la Bête.

ALBERT SAINT-PAUL.



LE PÉLERIN.

*V*oici cette ombre au bord du sentier de soleil
Et le clapotis d'or d'un ruisseau sous les saules,
O pèlerin de deuil qu'ont apâli les géôles
Du barbare et maigri les marches sans sommeil.

*Trêve à ton vain voyage ! ici rira l'éveil
De la naïade au vert des roseaux que tu frôles,
Et tu sauras ravir, pâmé sur ses épaules,
La rose des baisers à son rêve vermeil.*

*Mais redressant d'un geste ascétique ton torse,
Et les larmes aux yeux et l'âme, hélas ! sans force,
Tu tournes tes pas las, là-bas, vers le manoir.*

*Car, tonnerre de bronze en le silence agreste,
Sonne, des tours du bourg dévasté par la peste,
Le bourdon qui te somme à quel noir désespoir !*

STUART MERRILL.





ÉVOICATIONS (*).



E doute. Je doute de mon doute.

Espérer!

Toutes nos chimériques conceptions furent si cruellement désillusionnées en la vie!

La vie. — Rues des villes, rues des faubourgs, lupanars des idées, rues équivoques et mauvaises dont les maisons déshonorées élèvent des stupres d'étage en étage au seuil des croisées.

Oh! les ténèbres livides où grouille la populace infâme avec ses cris féroces, débraillée, énorme et grondante, ruée heureuse en cet impérieux besoin satisfait de faire le mal.

Etre grossier, brutal, ignare, sans honte; sa pensée haletante effarouche la lubricité; son œil opaque et battu rougeoit d'une lueur fauve, par instants, quand s'allume le désir d'une lutte avec

(*) Ce feuillet des *Évocations* de George KELLER, tombé à la mise en pages, devait être placé à la sixième ligne de la page 320.

l'autre, celui-ci, pour s'approprier cette femme, là-bas, vautrée dans le ruisseau, nu-tête, échevelée, impudique, provoquante, canaille, suant le vice par tous les jours de ses vingt ans.

*
* *

Vois-tu, c'est fait de moi.... Je ne saurais supporter tout cela plus longtemps.

GOETHE.

Plus de foi, plus d'espérance; rien qui tente encore l'âme désenchantée; pas d'action possible pour équilibrer la poussée des déceptions, déboires, duperies de ce monde éternellement mauvais.

Vivre. A quoi bon? Pourquoi n'en pas finir? En finir! Comme je lutte contre cette pensée, brisé, désespéré, presque fou! Et cependant je comprends parfaitement tout l'excessif de ces deux mots: En finir! Mais je ne puis plus, je ne puis plus résister: l'heure maintenant est là, inexorable, et cette velléité de suicide qui m'obsède depuis des mois entend le sablier pleurer le glas de la minute ultime.

GEORGE KELLER.





POUR REGRETS

d'Elle.



*plus. — Seuls, abélir de nos doux pas les sentes
Lors que le soir bien las enlace le hallier,
Seuls ! par de très dolents silences rallier
Nos blancs penser de rêve aux fleurs opalescentes
De la Lune baignant sous les lacs bleus des yeux
Tant de perles dont l'eau que l'Étoile a dorée
Laisse s'alangourir l'émoi de l'adorée
Et s'azure, ô céleste, à regarder les cieux.*

* *

*Impassible Passante, Incertitude, l'Une
Et Vierge bien-aimée en mes voulos dédain,
O viens encor nous perdre aux là-bas des jardins,
Seuls ! par de très dolents paysages de Lune
Où les vierges baignaient de soupirs les roseaux,
Vierge passive, ô viens, pâle et blanche et rose aux
Symboles de la fleur de rêve épanouie,
La Lune radieuse entr'ouvre des milliers
D'écrins d'or et nous tend les sanhirs familiers,
O viens, laisse, dis-moi, baiser de mon ouïe
Ta voix alanguissante aux aveux imprécis,
Et sous l'essor vainqueur des rêves éphémères
Baiser de ton regard le regard des chimères.*

* * *

*O plus. — Je ne veux plus écouter les récits
De ces landes d'amour vaguement merveilleuses,
Mais je veux m'aberrer, fort et seul, et bénir
De rêve l'ilial l'aurore souvenir
Brillotant sous les feux furtifs que ses veilleuses
Allument aux chemins des proximes cyprès.
Et plus. — Et ma jeunesse — oh que seule — arrosée
De calmes irréels croit Léthé la rosée
Qui tombe de mes yeux au seuil de mes regrets.*

GEORGE KELLER.





VESPÉRALE.

DANS l'air lourd et affadi de la vesprée, plane avec d'immenses ailes de chauve-souris invisible, le rêveur Esprit du Calme : au-dessus de la pelouse veloutée, doux-fleurante, mollement affaissée comme un hamac d'amour entre les épaisses frondaisons des acacias langoureux et les discrètes clématites où rêve la comtesse.

Et il lutte, l'Esprit, contre les oiseaux bavards qui, malgré les heures plaintives, blessant l'instant trop peu ensoleillé pour leurs notes de cristal, chantent l'*Alleluia* dans un temple mélancolique. Si troublants, pour les cœurs névrosés, leurs trilles et leurs vocalises sonores !

Et il lutte, l'Esprit, contre les grappes doucement mais obstinément détonnantes des acacias trop illuminés, — contre les Senteurs qui montent et vont retrouver le soleil, s'exhalant de la Terre jaune de pollen, sommeillante et mi-évanouie après la large pamoison sous les brûlantes clartés.

Et la comtesse, — la belle, la tranquille, — lutte avec l'Esprit contre tout ce qui est *Vie*.

Elle est renversée dans sa chaise rustique faite de branches de noisetier qui s'arrondissent pour ne point blesser sa chair maintenant calme ; et, dans son vaste peignoir de velours rouge-sombre, flamboie, parfois triomphale, une ligne indiscreète, aussitôt brisée aux plis moelleux de l'étoffe sous laquelle l'œil avide et déçu la continue.

Tandis que marmoréenne et satisfaite, la blancheur de sa gorge et de ses joues n'a pas bougé, un insecte a troublé, devant elle, l'impassible accalmie ; et s'est estompé imperceptiblement son regard sans but.

Les pieds baignés de hautes herbes aux relents vainqueurs, un petit sapin compact, trop noir, descend, *avec des airs de moine* qui se recueille, la pente en face de l'amante du Calme.

Et il vit, ce moine ; il s'avance, il parle aux acacias qui se penchent vers lui, il écoute les oiseaux, il anime de sa robe obscure l'espace que l'Esprit tente d'immobiliser sous ses grandes ailes sourdes — et il obsède la comtesse, ce moine ; la comtesse qui baisse les yeux pour ne plus le voir. Car, elle est presque contrariée, la comtesse, et retire à demi, dans une manche hiératiquement large, sa divine main blanche.

Elle ferme les yeux et elle lutte avec l'Esprit du Calme contre tout ce qui est *Vie*.

Mais le monde où nagent ses yeux clos est plus vivant encore que celui qu'elle fuit. Le moine, elle ne le voit plus qu'en un rêve et elle le distingue mieux, il est moins recueilli.

Les longs cils de la comtesse se soulèvent et le moine, sur son bras noir qu'il remue, le moine lui montre deux oiseaux qui se becquètent avec des frémissements d'ailes...

O vie! aux heures d'apaisement, désolante, inassouvie, provocante Vie!

La comtesse laisse retomber les paupières doucement, et c'est armé de toutes les séductions de l'inconnu, embaumé des parfums maladifs, tenant en main les fleurs noires du crime, qu'il s'avance vers celle qui lutte, le moine puissant et sacrilège. L'obscurité le rend audacieux et il murmure des paroles d'amour enfiévré et mystique pour la madone qu'appelle son âme : la vierge rouge!

Il s'avance encore, transformant le milieu.

L'Esprit du Calme est vaincu.

Tout est Vie! Elle rose les joues de la rêveuse, la Vie, et sous les longs cils noirs se devine un effet de l'éclat qui s'allume aux prunelles.

Oh! combien suggestif et magnétique, le moine de la pelouse!

Et l'âme envolée de la comtesse attire la grande âme des choses, et une feuille amoureuse se détache du platane voisin et vient frôler, d'un contact de lèvres au baiser froid, la main pâle que la comtesse retire en se levant droite, effrayée :

— Oh! Non! Non! Avec cette robe, jamais! crie-t-elle. —

Et toute rouge, la comtesse, dans son peignoir de velours rouge-sombre, s'enfuit à travers le crépuscule animé et, sur un lâche sofa, s'affale en son boudoir tendu de vieux cuirs de Cordoue aux phosphorescents reflets....

Le pas du comte résonne dans les corridors et la comtesse, de sa voix dolente, très dolente de rutilante vie intérieure :

— Walter! Mon beau Walter....

H. STIERNET.





L'EXIL DES POÈTES.

A Albert Mockel.

Poètes, grands rêveurs aux larges fronts d'ascètes
Détournez d'ici bas vos regards et pareils
Aux condors triomphants sur les couchants vermeils
Prenez un vol immense au milieu des tempêtes.

*Enfermez-vous là-bas dans vos penses d'orgueil,
Hautement dédaigneux du sarcasme des foules,
Où, par dessus l'effort des bises et des houles
Seront vos chants d'amour et vos psaumes de deuil.*

*Ayez le fier mépris des humaines louanges,
Que vos esprits vivant leurs désirs éternels
Planent sur les destins de vos frères mortels
Et les protègent ainsi que des ailes d'anges.*

*O poètes sacrés ! dans vos cœurs de héros
Naissent les grands vouloirs et s'éteignent les rêves,
Vos yeux enflammés comme des réveils de glaives
Regardent la douleur briser votre repos.*

*Et vos lèvres d'airain crachent dans le silence
Le blasphème éternel du crime et du remords ;
Mais vos cœurs sont meurtris souvent ; vos yeux alors
Souffrent et vos hymnes pleins de votre souffrance*

*Ascendent lourdement aux sombres avenir.
Si les larmes alors dilatent vos paupières,
Exilez-vous loin dans les retraites altières
Des rêves exempts de haine et de trahison.*

*Et tandis que vos fronts auront l'empreinte noire
De tous les maux soufferts sans pleurs et sans soupirs,
Les camènes avec vos palmes de martyrs
Tresseront dans l'azur vos couronnes de gloire!*

LES MARBRES.

A Fernand Roussel.

*M*alme, ainsi les dieux endormis sous les arbres
Autrefois dans les quinconces noirs des jardins,
Somnolent, les yeux clos de songes, les vieux marbres
Rigides avec leurs masques de baladins.

*Têtes de héros, de poètes ou de vierges
Avec des palmes, des couronnes et des fleurs,
Aux soirs de lune blonds comme des feux de cierges
Ils endeuillent le parc de leurs tristes paleurs.*

*Et leurs sourires froids dans les sites sauvages
Où geignent nuitamment les désespoirs amers,
Sont en eux le sublime regret des vieux âges
Et l'ironie aussi de nos siècles pervers.*

ARTHUR DUPONT.



MORTE.

Oh ciels, les yeux pourrissent-ils
comme le reste ?

JULES LAFORGUE.

QOMBIEN lent cet express à franchir l'espace !
Plus vite, plus vite donc ! Là-bas sans doute,
la grand'mère agonise, et désespérément il
songe à ce regard dont l'expressive clarté
s'est tue, à ces lèvres, si volontiers jadis s'empour-
prant sur ses roses chairs et que l'ange noir a frôlées
de ses ailes... Se peut-il que les aïeules douces ne
s'éteignent point, sereines, au milieu de leurs proches,
les bénissant de leurs grêles mains diaphanes ! La
mort se comprend-elle sans l'adieu ?... L'adieu !... Un
frisson lui parcourut les vertèbres. La voix chère
qui lui chantait les berceuses d'antan, les yeux que,
tel un ciel profond, se plaisaient à contempler ses
yeux, les doigts fuselés qui se jouaient parmi sa
chevelure bouclée, tout s'immatérialiserait en de
vagues et infidèles remembrances !

O jours anciens où la grand'mère, avec une tendresse jalouse, recueillait les premiers balbutiements de sa pensée, et lui ouvrait les horizons du rêve par la magie des contes féeriques et la grâce naïve des légendes !

Baisers où la mélancolique vieille oubliait sa prime vie endeuillée.... Evanouis à jamais ?... *A jamais*, de sa bouche désormais close, envolés les baisers frémisants ?... S'efface-t-il si tôt, le soleil des couchants heureux ?... L'oiselle délaisse-t-elle sa couvée, ou la biche son faon aux jambes grêles ?... Vous voyez bien qu'elle ne peut mourir.

Et les pensers se heurtent en sa tête bourdonnante, et c'est en lui tout un confus éveil d'appels nostalgiques, de souvenirs lointains, d'espoirs impossibles, d'un vague et fol désir d'héroïsme et de sacrifice, de croyances soudaines à des philtres mystérieux et des pouvoirs occultes, — comme une rébellion misérable et superbe contre Asraël, l'archange de mort.

.... Combien lent cet express ! Plus vite, plus vite donc ! Et son agitation intérieure semble activer soudain le mouvement des choses ambiantes ; la locomotive halète, le cahotement rythmique du rail a des secousses plus brusques, les clochers plus rapidement s'effacent à l'horizon, et le long de la voie, où fantastiquement s'abaissent et se relèvent les fils télégraphiques, les hêtres poudrés valsent plus follement leur ronde carnavalesque... Plus vite,

mon Dieu, plus vite ! Le deuil plane et les corbeaux, trouant de leur vol noir le ciel émerisé, jettent ironiquement leurs clameurs omineuses.... Plus vite, plus vite encore, car le temps passe, et la grand' mère râle, là-bas...

Un sifflement déchira l'air, des colis furent hâtivement remués sous les banquettes, et le train stoppa, roues grinçantes, en un tamponnement sourd de wagons. Cet arrêt l'apaisa quelque peu, et tel un convalescent dont de futiles riens absorbent l'esprit affaibli, il s'intéressait au va-et-vient houleux de la gare, au claquement des portières ballantes, à l'incompréhensible et bestiale poussée de la foule, à la sortie, aux grappes tenaces de parents et d'amis se détachant à regret du train en marche, aux gestes d'adieu échangés, à l'effarement pantois d'un voyageur en retard regardant filer l'express....

Il ne l'avait pas manqué, lui, du moins. Et il se revoyait relisant la dépêche atterrante. Œil voilé, lèvres pâles, gorge étreinte, il avait ressenti au cœur le déchirement brutal d'un ressort qui se brise ; mais l'émotion vaincue, se souvenant ne pouvoir partir avant plusieurs heures, il s'était remis tout entier à sa besogne, si bien que nul n'eût pu soupçonner quelles angoisses célaient ses traits placides. Et maintenant, à part soi, il se félicitait de ce rassérènement feint, de cette vaniteuse obstination au devoir. Vraiment, c'était très fort ce qu'il avait fait là ! Combien d'autres en eussent profité pour quitter immédiatement le bureau !

Le caillitage étourdissant de deux vieilles assises devant lui l'arracha à cette délectation intime. Le train roulait toujours à travers l'interminable plaine, parfois endeuillée par les sombres hachures d'une futaie ou l'appel d'une cloche épandant son glas sourd, au loin.... Combien lent cet express.... N'aurait-il donc point la triste consolation de clore les yeux de la morte ? Et voici que lui venait, rapidement réprimé, le désir d'une sensation neuve, la curiosité mauvaise d'une agonie, l'envie inexprimable de surprendre les dernières vibrations de l'être, de voir enfin la camarade à l'œuvre. Puis, la présence de tous ceux qu'on chérit lui semblait aviver la souffrance de l'adieu suprême.... peut-être valait-il mieux qu'il arrivât trop tard ! Inconsciemment il se mit à fumer, et se rappelait, l'œil vague, tout ce que créa l'imagination humaine pour adoucir l'amertume de la séparation fatale : la métempyscose était-elle un mythe ? les âmes délivrées recommençaient-elles en d'autres mondes, à traîner, forcés de la Vie, le boulet des plaisirs et des peines ? se retrouvait-on quelque part, en un Eden peuplé d'archanges ou de houris ? ou la Mort n'était-elle qu'une intégrale absorption de l'être dans le grand Tout, une désagrégation lente de notre *moi* au sein de la protéenne Nature ?... L'entrée en gare, secouant soudain sa dolence, lui rendit toute l'acuité de son premier désir. S'il pouvait la voir, vivante encore ! — et le long du square aux arbres visqueux, par les rues sales et

glissantes où le brouillard suintait des façades poissées, il dévalait, automatiquement, comme en songe, exaspéré de l'indifférence quiète de la foule, du roulement des voitures, de la muette impassibilité des choses, — et voici que la maison lui apparaissait, tranquille, grille baillante, comme si rien d'anormal ne se fût passé en elle.

Il gravit l'escalier en toute hâte, aperçut le groupe exploré des parents — le lumineux onglet des cierges, — et s'affaissa sur un siège, le gosier rauque de sanglots. Et cependant, au milieu de l'atroce douleur — oh ! qui dira jamais le *comment* de l'humaine pensée ? — l'esprit implacable syllogisait sans trêve : le brasier des souffrances intimes n'avait donc que des flammes illusoires puisque les pleurs suffisaient à l'éteindre ? — ou bien, aimait-il trop peu la grand'mère pour qu'il lui fût donné l'ultime sensation de souffrir pour elle ? ... Troublé par la crainte d'un manque irréparable d'affection, il entendait à peine les détails qu'on lui murmurait à voix basse : on n'avait pu le prévenir plus tôt... ç'avait été si soudain... la veille encore elle avait pris part aux repas... une apoplexie foudroyante, disait le docteur... du reste, elle ne s'était point vue mourir... elle s'en était allée sans râle, sans regret, sans désir, inconsciente de son état.

— Viens donc la voir, elle est si belle...

Sous le drap blanc que relevaient les orteils rigides, les doigts pieux entrelacés d'un chapelet, la bonne aïeule semblait dormir, sereine, le front mi-voilé par

ses bandeaux grisâtres où çà et là brillaient quelques fils argentés. Longtemps le désespoir le prostra au chevet, ressecoué de nouveaux spasmes, baigné de larmes renaissantes ; et maintenant, debout, la tête en feu, l'œil fixé sur la morte, il sentait surgir en lui — douceur clémente — les vagues et fluidiques visions du passé : les soirs lointains où l'épopée napoléonienne se racontait aux pètarades d'un feu clair, les confidences de grand'mère, tout imprégnées du patriarcal bourgeoisisme de jadis, ses gronderies un tantinet sévères, vite oubliées sous ses caresses, ses bonbonnières mises au pillage, ses tant chères promenades qu'il guidait, enfant, à pas lents et menus...

Et maintenant, jamais plus n'étincellerait la bénigne clarté de ses regards ; jamais plus ses mains ne chercheraient, tremblantes, son épaule ; en son âme seule, — comme le chant des flots au sein d'un coquillage — vibrerait désormais, assourdi, l'écho de sa voix éteinte, et l'autre soir — oh ! combien il se reprochait de l'avoir sitôt quittée ! — les embrassements banals du départ avaient donc scellé le suprême adieu !

Il s'enfuit affolé, pour échapper au lancinant regret des baisers non donnés et des paroles tues.

Au dehors, en tourbillons pressés, valsait la neige, hermine des tombes ; et cet effeuillement de lys célestes, aux pétales baignés de silence, semblait cette fois adoucir la cruauté de l'inertie environnante. Le calme lourd d'une mer lasse de houles l'envelop-

paît, léthargique, neige occulte lui couvrant le cœur, étouffant les cris et les désespérances, et paralysant enfin l'intolérable Pensée.

Il ne sut jamais exactement comment s'étaient passées ces heures inconscientes : plus tard, il se ressouvint du fleuve à la robe jaunâtre, léopardée de taches glauques, couches minces et désagrégées des derniers glaçons, du parc désert aux déesses métamorphosées en pierrettes, d'une personne bousculée par mégarde et dont les apostrophes violentes le poursuivirent, d'un chien de cour qui dans le soir avait hurlé à la mort... Il était allé ainsi devant lui, par les quais, les boulevards, les places, les ruelles, insensible et morne, cédant à une impulsion machinale, et quand le froid et la faim avaient enfin secoué sa torpeur, il s'était trouvé avec surprise à deux pas du logis.

Blasphème inexplicable dont l'ironie lui sembla plus tard atroce, le souper fut presque gai, tant s'y accumulèrent ces mille riens provocateurs du rire ! Et pourtant, ils adoraient l'aïeule, ceux-là dont un infernal hasard profanait despotiquement les larmes ; nul, pour voir se dresser l'inanimée, et s'entr'ouvrir un instant ses yeux clos, n'eût hésité à remplacer — corps rigide, mains en prière sur le linceul — celle qu'un fauteuil impassible attendait, bras ouverts, au coin du foyer. Avec elle, s'était brisé le lien qui les rassemblait à la table familiale, et leur rire tinta devant la place vide !

Lentes s'évidaient les heures, en un silence troué par intervalles de réflexions insipides, et bientôt il resta seul, pour la veillée, en compagnie d'une vieille dame, amie de la défunte, dont la tête lasse vite s'appesantit sur le psautier.

Il revint sur la pointe des pieds s'asseoir près du lit morne. La mort n'avait point encore affaissé les raideurs du corps ni amolli la face calme; et sous le bonnet à tuyautés dont les rubans empesés coquettement se nouaient sous le menton, l'aïeule semblait près de s'éveiller en un sourire. Elle aussi l'avait veillé jadis, berçant sa couche d'un pied monotone; n'allait-il point à son tour — puisque les vieillards et les enfants ont le sommeil baigné de songes d'or — surprendre sur ses lèvres l'épanouissante joie des rêves? Il se pencha, embrassa le cadavre sur la joue, et se redressa effroyablement pâle, dans un frisson qui lui montait des talons à la nuque, la bouche brûlée du glacial baiser; fuir... oh! fuir... mais l'épouvante le clouait au sol. Morte, morte.... et dans quelques jours, hideuse! Il n'y avait donc nulle pitié là-haut pour les angoisses filiales? Irrémisiblement, pour le triomphe du Ver, se putréfieraient ce cœur d'amour, ces yeux de bonté?..

Un crépitement bref et saccadé lui fit tourner la tête. La flamme des bougies, échanquée par le milieu soubresautait en cornes fumeuses, dont le reflet fantastique faisait se convulser l'hiératique crucifié. Il renouvela les cierges et fit un pas vers la porte, le

regard fixé vers le lit. Il s'arrêta soudain, les artères lui sifflant aux tempes : la lumière, inconsciemment déplacée, projetait sur la courtine une onde mouvante qui semblait animer l'aimée, et *très distinctement* l'illusionné perçut le bruit vague d'une respiration. Il ne fit qu'un bond vers la chambre : " elle vit ! „ cria-t-il exultant à la vieille dame réveillée en sursaut. Tous, bientôt sur pied, s'ingénièrent tristement à dissiper cette folie, mais sa certitude absolue les ébranlant enfin eux-mêmes, on décida, par crainte d'un ensevelissement prématuré, d'en appeler au docteur.

Le praticien entra, alla directement au lit et, rejetant les couvertures, longuement écouta l'oreille au cœur ; tout le monde avait fait cercle autour de la couche.

— Rien ! fit-il en se redressant. Vous pouvez être tranquilles. La léthargie, excessivement rare chez les vieillards, était du reste impossible dans ce cas.

Toutefois, pour lever les derniers doutes, il approcha un miroir des lèvres de la défunte, l'examina ensuite à la loupe...

Lui, assistait à la scène, inconscient, l'œil fixé sur l'aïeule, s'attendant, puisque le secours était là, à la voir se dresser, pâle et douce...

— Voulez-vous que j'ouvre une artère, que j'emploie la brûlure ? continuait le docteur. Mais croyez-moi, ce serait complètement inutile, car les signes pathognomoniques abondent : les lividités cadavé-

riques, la rigidité des membres, l'œil voilé et vitreux, tout permet une affirmation catégorique.

Et s'écartant à demi pour démasquer le cadavre, il souleva les bras qui retombèrent comme un ressort sur le ventre concave, éclaira la morte à la lueur d'une bougie et souleva complètement la paupière..

Un cri retentit alors, surhumain, râlant l'agonie des derniers espoirs, et il s'affaissa, devant l'atroce vision de cette bouche *maintenant* tordue, aux commissures violacées, et de l'œil terne, révulsé, sans regard, qui sinistrement trouait la face blême.

AUGUSTE VIERSET.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

JEANNE BUKOFF (1)

Notre ami Fritz Ell a terminé récemment une comédie: *Jeanne Bukoff*. C'est, chez nous, l'un des rares essais d'instaurer la vie sur la scène, mais sans l'énevraut souci du document humain, si lourdement faible et mort lorsqu'il est transporté de la grande scène du monde à l'artificielle scène du théâtre, et, loin du luxueux soleil des villes et des campagnes, aux seuls maigres feux de la rampe. Mais, bien que transposée sous des nuances *idéales* dans cette atmosphère idéale qu'est la vie *simplement rappelée et rêvée* d'une pièce, l'action de *Madame Bukoff* se meut trop dans la foule. Ce regret pourrait être proféré à l'égard de presque toutes les pièces de théâtre. Son importance relative paraîtra donc minime; j'ai voulu cependant l'énoncer, parce que la *nuance d'inconnu* que recèle l'atmosphère d'une œuvre est à mon avis le plus subtil critère de sa valeur.

(1) Comédie en deux actes, et en prose, par Fritz Ell. Trente exemplaires hors commerce.

Mais il faut apprécier beaucoup Fritz Ell, pour certaines choses qui, chez lui, étonnent d'abord. Cet adolescent à l'œil noir et mobile, cet adolescent qui veut être mondain et semble fait pour les superficiels plaisirs des flirtations par hasard nouées et dénouées, oui, ce papillon des jeunes filles est au fond plus réfléchi que ses apparences ne le laissent voir; et dans ses comédies, attention bien rare, *il met quelque chose*. *Une Réparation*, il y a quelques mois, analysait brièvement, — trop brièvement, certes, — ce moment indécis où le jeune homme se sent devenir vieux garçon; non pas encore à cette limite d'âge où l'on parle de "faire une fin"; mais les vingt-cinq ans en province, la fatigue de l'esseulement et le désir encore indécis de quitter la jeune femme pour la jeune fille. Joué dans un bal, terminé par un mariage (ou plutôt, avec une portée plus grande par *le mariage*), l'acte paraît contenir ce qu'ordinairement contient un bal; Madame de Cry est la majeure du syllogisme, M^{lle} de St-Girons en est la conclusion.

Jeanne Bukoff, bien que publiée plus tard, est antérieure à *Une réparation* au moins comme idée et comme première écriture. Ici la conception est moins normale, mais plus profonde; c'est encore le Mariage, mais sous un autre aspect. Une femme qui a vécu le Mariage, et qui en a souffert, veut épargner à sa fille le désir même de cette déchéance. L'éducation de Suzanne Bukoff a tendu à ceci: éloigner d'elle, et de ses désirs, et de ses plus secrets pensers, toute image *idéale* de l'Epoux. Ici, n'y aurait-il pas mieux et plus profond que ne nous le *montre* Fritz Ell? La jeune fille, théoriquement au moins, et l'être ingénu au seuil de la Vie, le Rêve au seuil de la réalisation. Ecarter la Vie, fuir la réalisation — mortelle au rêve, — telle est l'idée mère du drame.

Mais à côté de Jeanne Bukoff, la femme pessimiste au grand relief noir, Suzanne voit des amis plus superficiels, bourgeois foncièrement, bonnes gens et optimistes. Alors, poussée par la nature et tant de circonstances extérieures qui tuent l'influence amère et mâle de Jeanne Bukoff, Suzanne obéira à l'inévitable loi d'amour. Elle aimera. Qui ? Oh, un jeune homme quelconque, Jacque Dulac, ni très fort ni très bête : ordinaire. Et Madame Bukoff voyant sa volonté débordée, et qui doute d'elle-même lorsqu'elle découvre le néant des conseils, de l'éducation, des influences longuement combinées, Madame Bukoff qui se retrouve mère et faible sous sa virile armure de pessimiste, cède enfin ; non point convaincue certes ! mais sans force devant cette pensée : le cours fatal des choses ne peut être arrêté.

J'ai de mon mieux analysé Jeanne Bukoff, et tâché d'exprimer clairement l'idée assez neuve qui vit au tréfond du drame. Mais, s'il faut louer Fritz Ell pour le fond, il faut sévèrement le critiquer pour la forme. Fritz Ell n'est pas assez maître de sa langue, et laisse passer des phrases trop superficiellement construites, qui ne *tiennent* pas bien, des tournures embarrassées et lourdes, parfois. A côté de cela, il faut signaler quelques scènes douces où le verbe s'atténue très heureusement avec le son des voix, et d'autres plus vigoureuses où brillent certaines expressions d'un beau relief de médaille. Mais si Fritz Ell me paraît destiné à mieux écrire pour la scène que pour le livre, je trouve cependant son dialogue encore terne. Il n'y a pas assez de variété dans le dessin, pas assez de vivacité de langue ; des scènes trop longuement tenues, comme des points d'orgue, et des redites. *Une Réparation*, inférieure certes quant au fond, l'emporte comme restitution de la parole mondaine et de sa vie. Mais qui donc

a su jusqu'ici construire un dialogue *réel* ? Je ne vois guère que les de Goncourt en certains chapitres de *Charles Demaiily*, ce chef-d'œuvre, et Camille Lemonnier dans les deux admirables premiers actes de son *Mâle*.

A cela, il y a une raison toute naturelle; c'est qu'en général les causeurs parlent ainsi qu'ils pensent, et par *association d'idées*; tandis que les auteurs combinent des *liaisons d'idées*, logiques et pour cela surtout visiblement artificielles.

Je veux encore reprocher à Fritz Ell quelque scène dramatique où Jacques Dulac sort du rôle qu'il devrait logiquement tenir, si la conception de l'œuvre est bien telle, et profonde, que je l'ai comprise. De plus, quelques personnages épisodiques sont inutiles ou nuisibles, et quelques détails vraiment puérils; — ces tribunaux égyptiens, par exemple; — il y a aussi des passages déclamatoires qui détonnent. Mais cela, Fritz Ell pourra le remanier à loisir, lorsqu'après cette édition provisoire Jeanne Bukoff sera définitivement publiée.

Un mot encore. J'ai tenu compte de ce que Fritz Ell désire faire autant que de ce qu'il a fait. Mais j'ai entendu le juger avec la sévère et cordiale franchise qu'il mérite, comme l'un de ceux qui veulent chercher l'art au théâtre. D'autres écrivains de comédies, dans ce qu'on appelle la Belgique, auraient eu droit à bien plus d'indulgence : si l'indulgence est la sœur du mépris.

ALBERT MOCKEL.

PETITE CHRONIQUE.

Va paraître bientôt : *L'Ame des Choses* (*), recueil de poèmes en prose, par Hector Chainaye. L'auteur a voulu rendre sensibles les courants magnétiques et de sympathie qui unissent les êtres et les choses, et toute la vie latente de ce que nous appelons *inanimé*.

Les Heures, par Albert Mockel, petite symphonie de littérature et de musique que doivent continuer les *Soirs mouvants*. En ces vers, l'auteur tâche à montrer l'idée du Temps — et aussi l'idée de l'Espace, — de plus en plus appesanties sur l'homme, depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte : et de ces idées, la Douleur. Une introduction et de brèves liaisons musicales doivent circonscrire et nuancer l'atmosphère, et, par *l'abstraction* qui est le résultat direct de la musique, permettre l'énoncé plus synthétique de la notion dégagée du concret.

Enfin, l'éditeur Deman a sous presse les *Scènes de bal*, d'Albert St-Paul. Un fragment notable en a paru ici, disant bien la grâce de mièvreries fluettes, l'adorable XVIII^e siècle, et tout cet ingénument pervers, ce poudré de sourires qu'Albert St-Paul excelle à transposer en ses vers.

Va aussi paraître un volume d'Auguste Vierset : les *Poètes namurois*, étude de littérature wallonne. En souscription chez l'éditeur, A. Bénard, rue du Jardin Botanique, Liège.

* * *

Errata. — Dans la pièce d'Achille Delaroche parue en l'avant-dernier numéro, p. 270, au lieu de : *où règne le rêve de*, lire : *où règne un rêve de*; et vers 51, au lieu de : *en l'arcane impollue*, lire : *impollue en l'arcane*.

Dans la pièce de Em. Verhaeren, page 251, le premier vers doit se lire :

Sur le bord de mon livrè, où comme en un miroir,
et non : *Sur le bord de mes lèvres.*

Dans le dernier n^o — *Évocations*, par George Keller, — page 318, *rappel*, et non *appel*; *oh fluette....* et que *douce* au lieu de : *ah fluette....* et que *bonne*. Page 319, où les larmes *passent*, et non *puissent*.

(*) Monsieur Charles Fuster s'est emparé de ce titre, récemment; mais dès l'été 1886 Hector Chainaye l'avait inscrit en tête du poème principal, lequel fut publié en automne 1887.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Contes pour l'aimée

PAR

MAURICE SIVILLE

Un volume grand in-8°. Édition de grand luxe, caractères elzéviriens. Illustré de 25 compositions,

par

EMILE BERCHMANS.

Tirage de bibliophile à 250 exemplaires numérotés portant
imprimé le nom du souscripteur.

Prix : 10 francs.

On souscrit chez Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur, à Liège
12, rue du Jardin Botanique, 12.

3^e ANNÉE, N^o 8.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Emile Verhaeren.	} Les Vierges. La Grille.
Albert Mockel	Le seul Amour.
Albert Saint-Paul	O soleil (vers).
Stuart Merrill	Le Pèlerin (vers).
George Keller	} Évocations. Pour regrets (vers).
H. Stiernet	Vespérale.
Arthur Dupont.	Vers.
Auguste Vierset	Morte.

Chronique littéraire :

Albert Mockel. Jeanne Bukoff.

Petite chronique.

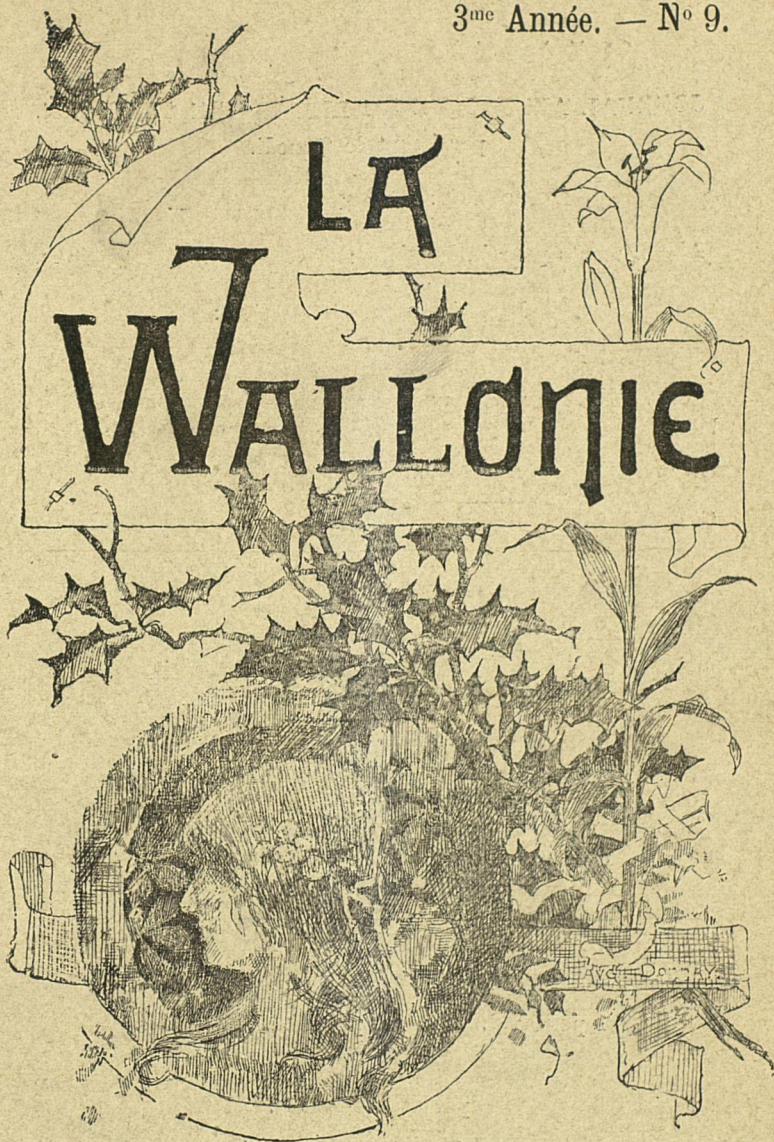
Quelques collections de LA WALLONIE (1836 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gнусé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
- A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
- A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
- A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue Aux Vaches.
- A ANVERS : chez M^{me} Ve De Vetter, rempart St^e-Catherine.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 9.



31 Octobre 1888.

CAPRICE REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, ILLUSTRÉ,
paraissant le Samedi.

DIRECTEUR : **Maurice SIVILLE.**

Abonnements pour la Belgique : 6 francs l'an, étranger 8 fr.

Direction et Administration :

Rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Caprice Revue publie un portrait en chacun de ses n^{os}. Ont paru : Villiers de l'Isle Adam, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Erasme Raway, Joséphine Péladan, Jules Destrée, Alb. Giraud, Georges Rodenbach, etc.

A paraître : Félicien Rops, Edm. Picard, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, Mars, etc.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

LES POÈTES NAMUROIS

par AUGUSTE VIERSET

En souscription dans nos bureaux, et chez A. Bénard,
éditeur, rue du Jardin Botanique, Liège.

Prix : fr. 1,50.

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles :

SCÈNES DE BAL

1 petit vol. de vers, par ALB. ST-PAUL.

LE TRAITÉ DU VERBE

par René GHIL.

Les Flambeaux Noirs

Livre de vers par Émile VERHAEREN.



LE SEMEUR.

Hirsute, à demi nu, l'épieu lourd en main,
Lèvre avide de sang, front mauvais, œil louche,
L'Homme par les forêts traquait l'ours farouche,
Oublieux d'Hier, sans souci de Demain.

La Femelle passive, sur son chemin,
S'offrait parfois — l'éclair des dents sur la bouche;
Et ricanant, il l'emportait vers sa couche,
Comblant ses désirs en un brutal hymen.

Par les landes, les bois touffus, les monts chauves
Rougis de meurtres, et pleins du cri des fauves,
L'effroi mouillait les fronts de froides sueurs.

— Mais l'Amour eut pitié des mortels moroses,
Et d'un geste domptant les sombres Tueurs,
Sema les Rires, les Rimes et les Roses !

A. VIERSET.





TRISTAN ET ISEULT.

*S*ous les noirs arceaux où la lune pleure en larmes d'argent
Tristan le doux barde, à l'épaule un luth, chemine en songeant.
Voici bien des nuits, sous les blancs rosiers s'étant endormie,
que la blonde Iseult, hélas ! fut ravie au séjour vermeil !
Voici bien des nuits que Tristan soupire à sa douce amie !
mais rien ne répond et pas ne finit l'éternel sommeil !
et la brise geint douloureusement dans les branches mortes
où tintaient jadis les ébats rieurs des filles accortes !

*Les longs carillons égrènent au loin l'urs joyeux " Noëls ! „
Minuit ! c'est l'heure où rôdent les Esprits immatériels !
les lutins follets, couronnés de thym, dansent aux clairières,
tandis que la nef où fume l'encens en spirales d'or,
résonne aux accents de l'orgue sacré rythmant les prières.
Bercé d'hozannas, le petit Jésus dans sa crèche dort :
et le Korrigan qui secoue au vent sa crinière brune
guide le sabbat, chorège fantasque, au clair de la lune.*

„ Iseult ! et l'écho répercute : „ Iseult ! „ — „ Sous les sombres ifs
„ ton cœur entend-il, sanglotés au luth, mes appels plaintifs ?
„ Ah ! t'en souvient-il, dans le navrement de ta nuit profonde
„ de ces soirs d'amour où mon bras pressait ton langoureux
[corps ?
„ où Morgane fit ruisseler ses ors sur ta tresse blonde,
„ quand mon luth berçait ton sommeil léger de ses mols accords ?
„ Ah ! reviens danser, comme aux soirs d'amour, sous les hauts
[genièvres ! „
Et la brise geint sur Tristan pâmé de languides fièvres !

Il dort ! et sur lui tourbillonne en songe un cercle de feu.
Mais un enfant blond, souriant, l'appelle au paradis bleu.
En robe étoilée, apothéotique, une forme blanche
glisse doucement : „ Iseult ! „ , c'est Iseult que voit son ami !
un baiser de glace effleure le front du barde endormi :
sur son cher Tristan, sylphe floconneux, la Vierge se penche :
et le lendemain, sous le haut genièvre, un pâtre en songeant
Vit ce corps roidi que la lune pleure en larmes d'argent !





POÈMES IRONIQUES.

X.

... un silence énorme et rigide...

Pour Albert Mockel.

ALBERT MOCKEL.

Quand son Amante eut exhalé, en un long et gémissant soupir, le souffle dernier de sa vie, avant que le pas lourd des ouvriers de la mort eût retenti dans les longs corridors de la maison déserte, il posa son front pâle sur le front du cadavre, comme pour communier avec sa pensée.

—

Apre et hagard et trébuchant, il descendit les larges escaliers. Son pas sonna sur les dalles des vestibules, hésitant et incertain. Alors, il s'enfuit à travers la campagne, pleurant et maudissant le ventre de sa mère.

—

— Jusqu'à ce qu'il entrât dans une forêt noire.

L'horizon était noir et partout bordé de lointains profils d'arbres ; — la voûte de la forêt impénétrable à la vie bleue du ciel. Et l'Amant se dressa, debout le long d'un chêne au tronc noir et velu ; il étendit

largement les bras comme pour étreindre la forêt, et d'une voix douce, il l'implora :

—

Masse impénétrable et silencieuse, manteau d'oubli, tombe éternelle et insatiable, et génitrice de l'anéantissement.

—

Ouvre-moi ton sein, ô forêt, ton sein de terre légère. Que ton sol me couvre, rigide et froid comme les chevaliers de pierre couchés sur les tombeaux. Que les racines de tes grands arbres m'enveloppent comme dans un suaire. Mais n'étends sur moi nul poids qui m'opprime. Rien que le terreau des bruyères, la caresse des lianes et la mollesse des mousses, que le pas élastique et doux des chats sauvages et des louves : afin que mon sommeil ne soit point troublé.

—

Forêt, étends sur moi la paix de ton dôme de verdure et la moiteur de ton tapis de feuilles mortes. Que ta placidité sombre fasse à mon cadavre inquiet comme un manteau d'oubli. Que la lourde humidité de ton silence défende mon éternel sommeil contre les ailes diaphanes des songes. Ah, dans la mort que je cherche, ah Forêt, donne-moi l'abolition.

—

Fais descendre en moi ton atmosphère sourde et tranquille que jamais les vents n'agitent et qui ne

connaît le chant ni la lumière. Que ta paix sereine
glace mon cœur. Que ton sein m'absorbe et m'abo-
lisse. Sois mienne et que je sois tien.

—

Il avança de quelques pas encore et par un geste
lent joignit ses mains sur sa poitrine comme pour
attester qu'il avait souffert. Il se coucha rigide et
froid, les yeux fermés, s'abandonnant. Et il fut Mort.

—

Alors on eût pu voir une force mystérieuse pal-
piter dans la forêt sombre. Les racines des grands
arbres joignant leurs flottantes chevelures. La terre
légère du sol se rida comme un lac à la brise du soir
et comme une marée lente envahit le cadavre froidi.
Les feuilles sèches poussées par un vent de mort
enlacèrent une ronde métallique.... Mais tout étant
couvert, l'antique forêt se rasséréna.

—

Et l'on n'entendit plus que le bruissement vague
des vieux chênes, penchant l'un vers l'autre leurs
larges frondaisons touffues, comme pour endormir le
Bien-Aimé.

—

— Qui dort Anéanti.

XV.

J'ai scruté le douloureux secret et découvert le but certain de ma force. Je sais la fleur fatale où s'épanouira le parfum de ma vie et son essence — *la mort*. — Pour saisir les arcanes de la déesse grise, j'écouterai les pleurs des humains et verrai les sanglots des mourants. J'ébranlerai les portes de bronze des tombeaux sourds ; je heurterai mon front aux murs humides des caveaux sombres afin que leur écho pâle me révèle le dernier mystère. Alors, j'entendrai l'herbe pousser sur les fosses, et songer les morts.

Et je t'épouserai, ma chaste fiancée, la Fée froide et Eternelle.

GASTON VYTTALL.





MER MONTANTE.

à Gaston Dubedat.

où l'immémoire d'estuaires d'angles lent
Tonnants de houle est dans le vol du goëland.

Ors et néants du vèpre et le germe sanglant
se perdaient-ils vitaux en la nuit d'aventures :
et longtemps étrangeait les lumières allant
narrant que maternel est le ventre du vague,
la montée en proie à l'espoir sempiternel
de la mer végétant de phosphore et de vague :

où l'immémoire d'estuaires d'angles lent
Tonnants de houle est dans le vol du goëland.

le vent de la genèse et des primes natures
instamment et longtemps diurnement part et
Assaille quels vœux vers des limites d'arrêt
stagnant, et la mer pleine haut

(mais où des doutes !

où la mémoire d'estuaires d'angles lent
Tonnants de houle est dans le phare désolant),

Tonnante et qui s'éparre en spumantes déroutes
monte vers les amas pétrés et dans les nuits

Tortionnés des Ages loin et sépultures
géologiques de monstres et leurs ennuis,
Monte sanglots d'une plangueur et sous leurs voûtes
Tonnante grand!

et, que native vers les nuits!
Toute! et qu'empreinte aux ondes des gloires mûries
et longues du soleil narrant que maternel
est le ventre du vague en palpitant l'énorme
ondulement : la vie a haut, passant la norme
de granit nuitamment qui s'enorgueillissait
de l'âpre pierrerie et d'astres d'astéries,
la vie a haut ah! sangloté plus haut, qui sait
qu'elle est le droit saignant de ses vagues meurtries.

Horizontale dans la largeur large ailant
où l'immémoire d'estuaires d'angles lent
Tonnants de houle est dans le vol du goëland:

Tonnante et qui s'éparre en spumantes déroutés
elle a haut dominé les amas des ennuis
et monte radiante au phare désolant :
et, sur quel angle morne qui vainquait,

stature

émergente vénuste en vague de nature
l'Aimée est dans les nuits, vitale!

lorsque sait

qu'elle est le droit saignant de ses vagues meurtries,
la mer ventre du vague énorme et maternel.

Côtes de St-Palais, Août 88.

RENÉ GHIL.



LE JOUEUR D'ORGUE.

(CROQUIS.)

GOLIER ravi par l'embrasement des fenêtres où se mirait un beau soleil d'août, je cheminais lentement entre deux haies touffues, m'arrêtant de temps à autre pour recueillir l'épi subtilement agrippé par une ronce au passage de quelque charretée de blé, quand m'arrivèrent aux oreilles les notes langoureuses d'un orgue de barbarie qui se vidait de ses valse sous le porche de la ferme voisine.

Après deux minutes d'une course folle, je me trouvais haletant, auprès du joueur d'orgue.

C'était un homme de haute stature, râblé, musculeux, vêtu d'une jaquette étriquée et d'un pantalon dont les jambes, effiloquées dans le bas, couronnaient de franges des souliers béants auxquels deux cordes servaient de lacets. Sa casquette de soie, qui lui venait aux oreilles, laissait passer deux ou trois mèches de cheveux châtons au bout desquelles

oscillaient quelques brins de paille provenant, sans doute, de la gerbe qu'on lui avait libéralement octroyée la veille au soir pour s'en faire un matelas.

Travailleurs et travailleuses avaient suspendu leur besogne et, groupés autour du joueur d'orgue, balançaient lentement la tête tandis qu'un vague sourire de bonheur écartait un peu leurs lèvres où la poussière des fenils et des granges avait tracé deux raies noires.

Dans un silence d'église où l'on officie, seuls, l'air plaintif de l'orgue et les hurlements du chien montaient vers le ciel bleu. Une fillette, mi-vêtue et pieds nus, tendait sa petite main terreuse aux auditeurs. Quelques-uns tiraient du fond de leur poche une bourse en toile grise et payaient deux centimes le plaisir d'entendre un peu de musique.

Le joueur d'orgue, l'œil fixé sur le toit d'en face où le soleil lustrait de ses rayons les plumes soyeuses d'une volée de pigeons, raide, froid, automatique, tournait lentement de la main droite, la manivelle de son instrument, tandis que son bras gauche, qui se terminait par un moignon emboîté dans une gaine de cuir, oscillait le long de son corps avec la régularité d'un balancier.

Cela dura cinq minutes. Le joueur d'orgue ne desserra pas les lèvres, mais le pli qui lui coupait verticalement le front entre les sourcils s'approfondit insensiblement. Peut-être sa volonté bataillait-elle

contre sa pensée, de crainte que celle-ci, chevauchant les notes qui filaient, invisibles, vers le ciel azuré, ne s'entretînt là-haut avec les menteuses illusions et les décevantes chimères.

Quand il eut fini, il fit sauter d'un coup de hanche l'orgue sur son dos, puis, plié en deux, l'épaule gauche creusée par la courroie de son instrument, il gagna, suivi de sa fillette, le chemin poudreux. — Les ouvriers, toujours muets, le regardèrent s'éloigner. En allant reprendre sa besogne, l'un d'eux murmura : " C'est sans doute un Français qui a eu la main emportée à Sedan. „

HUBERT KRAINS.





RONDE.



*l'ombre du bleu perron,
Par les lis roses et les lauroses,
Les amours dodus dansent en rond
Comme en un crépuscule de roses.*

*Culs vermeils, orteils en l'air,
Fous du tumulte de leurs culbutes,
Ils se bousculent dans l'azur clair
Au rire des fifres et des flûtes.*

*Et lorsque l'heure du soir
S'empourpre de lueurs d'auréoles,
Entrelacés, ils se laissent choir
L'aile lasse, en leurs lits de corolles.*

*Cependant que lentement,
Dans le parc où pâlissent les marbres,
La voix lointaine d'un instrument
S'étouffe en le silence des arbres.*





VILLANELLE.



*A l'heure où la rosée arrose les lilas '
Et l'aurore, en le lac, rougit les eaux moroses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?*

*Le bal a défloré tes légers falbalas,
Et te voici rêvant aux soirs des baisers roses,
A l'heure où la rosée arrose les lilas.*

*Pâle, et tes cheveux d'or épars en leurs longs lacs,
Quand tu veilles ainsi sur le sommeil des choses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?*

*La musique n'est plus des lumineux galas,
Hélas ! et l'ombre afflue au seuil des salles closes
A l'heure où la rosée arrose les lilas.*

*Le vent dans les roseaux s'éplore en morne glas :
Iras-tu dire aux eaux moroses, si tu l'oses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?*

*Mais le sais-tu toi-même, amante d'au-delas,
Dont l'âme a réveillé l'âme des vieilles roses
A l'heure où la rosée arrose les lilas,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?*

STUART MERRILL.



NOTES A PARIS.

10 décembre 1887.

FINESSE grise d'hivernale matinée parisienne, si délicate !

Flânerie voluptueuse, au hasard, par les grandes rues ; pendant que se dégourdissent les jambes en une étirante mollesse d'allure discrète, et que modérément volète l'irrégulière pénétrante caresse d'une sourdine de causerie.

Nous sommes deux. Des flèches de visions fuyantes agréablement percent la sensibilité en éveil : parfois se détache plus visible un infini développement de toitures de fiacres, s'en allant mornes, ternes et plates, lourdes ou actives.... s'éparpillant.

Et roule — et roule, et roule, et sempiternellement monte et roule, roule et dévale, et presque tout à fait se perd et roule encore le grondement des roues, parfois vivant pour l'ouïe seule, parfois emplissant le regard d'un papillotement trouble de rais, en même temps que, plus assourdissante, la rumeur envahit le crâne et l'ébranle.

Lente, croît une griserie de nerveux bien-être.

Par l'entrelacement de phrases discutantes, tremble et s'embue la notion juste du chemin. Pour moi, l'ignorance de but en la promenade n'est qu'une augmentation de jouissance vague; je vais, dans une toujours plus croissante somnolence du souvenir des rues.

Et, un moment, tout sombre dans une plénitude d'oubli; excepté un lointain charme des yeux, que remplit quand même cette subtile insistance d'atmosphère si doucement grise.

Humidité pas excessive, d'une engluante fraîcheur — duveteuse.

Soudain, dans une rue, pour moi quelconque — suivant depuis quelque temps l'ami d'une allure machinale — j'éprouve l'étonnement d'un corridor de porte-cochère dans lequel je suis entré sans presque m'en apercevoir. Du coup, disparaît même l'oculaire jouissance de cette grise amitié d'air. On monte : et déjà me détend une artificielle chaleur de serre. Propreté confortable et silencieuse, épanouissement d'un charmant égoïsme de délicats et tièdes épidermes.

Encore vague, trouble, la mémoire, revenant avec peine de lointains immobiles marécages, où elle s'oubliait et stagnait. Et déjà les lèvres s'ouvrent pour demander vers quelle moelleuse cachette de femme l'ami nous mène; mais l'ami, délicatement, a

poussé une élasticité d'épaisse porte, et nous plongeons en une finesse douillette de chaudes ondes de parfums, qui vaguement me fait imaginer le délice d'une macération savante de féminine chair en les complications quintessenciées d'odeurs.

Surgit presque, devant l'imagination flattée de visions sensuelles, une nervosité pâle de fluette parisienne; et le rêve de plus en plus s'aristocratise dans une précipitation de déductions idéales, pendant que, en quelques secondes, à la suite de l'ami silencieux, je traverse cette suggestive antichambre sobrement voluptueuse.

Mais s'écroule la sympathie de l'imaginaire échafaudage, et presque désagréablement mon attention constate la transformation de l'amoureux rêve en une réalité de commençante boutique. Cette exquise enjôleuse préparation d'embaumées tiédeurs n'aboutit qu'à une salle où se rangent, en l'attente, des bataillons de flacons soignés, un débit de marchandise parfumée, qu'offrent aux chalands deux correctes silhouettes, dans une politesse à peine chuchotante.

L'ami ayant fait des emplettes, nous sortons. Et, dans les rues, longuement, je songe encore, avec un curieux sourire intérieur, à ce hasard de rêverie, à cette illusion de supérieure jouissance sensuelle, dont a su, pour un moment, m'inonder l'intelligent fard d'une boutique parisienne, où cependant, en réalité, ne trône que la matérialité pure du dieu Commerce.

26 décembre

Café de Paris.

En l'attente de l'heure du dîner, devant un verre de madère : cherchant à combattre une persistance de cruel ennui par une promenade inquiète du regard.

Visages usuels, inutiles. Rengaine d'actions niaises, écœurante fadeur de sourires banals. Quelque peu sympathique — à peine ! — sur ma table, la douce transparence du vin dans cette légèreté silencieusement amicale de calice.

Si ternes tombent sur le marbre et s'éparpillent des cendres de cigares. Et, d'une souplesse lente, nage et monte, et se déroule et s'amincit et monte, et se gonfle et se subtilise et monte, et monte et s'évanouit la molle tristesse de la fumée, elle aussi pitoyable et nulle en la vacuité immensément morne de l'heure.

Mais un vague intérêt s'accuse là-bas, dans un angle de salle, où, d'abord, ne tente qu'une somnolence sourde et lourde de grenat : la haute et large tenture qui sur le vitrage se repose. Un obstacle de crédence et de dressoir cache, de ce coin-là, le carreau, les tables. Et, sur un marbre supposé, ne se détachent pour l'œil que des têtes parfois remuantes. Encore, on n'aperçoit, de chair, que deux visages féminins ; quant aux hommes, apparaissent seules des actions de chapeaux de soie, comme un automatisme de coiffures se penchant, écoutant immobiles, affirmant, niant...

Par les garçons qui passent apparues et disparues, ces têtes féminines ne cessent de pénétrer d'un toujours plus vif intérêt le regard, dans la générale insignifiance n'ayant trouvé qu'en elles une exception de saveur. Et s'accroissent, à travers les vides du dressoir, ces vivacités parisiennes, qu'une complication d'harmonie subtile enveloppe et anime, toujours d'une si nerveuse attirance ! — Vibrent d'un inquiet fard d'intelligence ces physionomies. L'une, frêle et si pâle, frissonne d'un tourment de sourire d'éclairs ; rose — mais pâlement rose — l'autre, avec, dans les pétilllements des yeux, de plus joyeuses franchises. Et la rose s'enjolive, aux oreilles, de menus diamants, qui paraissent souvent, par de minces lumineux dards, vivre d'une étrangeté irrationnelle et chatoyante de babillage.

Lentement, par l'approche de l'heure du dîner, les dressoirs et un buffet à la blanche nappe, naguère presque dégarnis, se pomponnent d'un étalage de victuailles. Un empressement de tabliers blancs et de gestes noirs s'agite tout autour, avec une prodigalité de soins vifs. Enfin, festonnés de fruits, fleuris de pâtés, enguirlandés de sauces, ces meubles demeurent dans un isolement de triomphe, riches de sourires allécheurs, vibrant des invites de gourmandises raccrocheuses à l'affût des estomacs blasés.

Mais vite l'œil, en l'indifférence pour ce cuisinier étalage, par dessus saute et se glisse vers cette unique persistante attirance de coin à demi caché,

où continue de se jouer la comédie étrange et délicate de chapeaux masculins et de féminines têtes. — Maintenant, les chapeaux de soie sont raisonneurs, s'inclinent avec une illusion d'insistance d'arguments, tout à coup se renversent, comme dans le plaisant désespoir d'un raisonnement subtil qui se bute et échoue contre une joliesse d'entêtement. Cependant que, en effet, les deux vivaces têtes des femmes semblent s'électriser d'un refus sourieur, les yeux remplis d'un badinage de lumières confuses, les noires petites capotes si coquettement remuées.

Agonise, au fond de l'élançé calice, la transparence d'une goutte dernière.

Un plus actif bruissement, derrière mes épaules, agite l'Avenue, convie à la respiration d'une fraîcheur d'air; j'obéis — je sors.

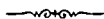
Et, dans l'Avenue, un moment, sous la secousse de la large retentissante vie au plein air, la vision de cette heure de Café soudainement croule, s'éparpille, se perd.

MARIO VARVARA.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.



CONTES POUR L'AIMÉE

par MAURICE SIVILLE. Illustrations d'EM. BERCHMANS. Liège,
Aug. Bénard, 1888.

Imaginez un Espagnol profondément liégeois. Pour beaucoup, c'est assez difficile. Mais pour ceux qui ont vu Maurice Siville dans l'intimité, par exemple à maintes joyeuses réunions des *Wallonie*, place du Théâtre, rien de plus aisé. Et ils diront que ce n'est pas tout, que cet Espagnol est un homme extraordinairement... polygone, où d'imprévus contrastes semblent s'être donné un rendez-vous narquois et brillant. L'incarnation de plusieurs coq-à-l'âne enchevêtrés dans une mystérieuse harmonie ! Un Wallon en résulte non seulement spécial, mais encore renforcé. Dire tous ses contrastes serait long. Siville ouvre la bouche : vous entendez tout d'abord une énorme voix qui fait vaguement pressentir l'oracle de Delphes ; mais, ô rassurante surprise ! au lieu des solennelles vaticinations de la pythie, il ne sort de ce tonnerre-là que des choses charmantes et légères, — comme des oiseaux qui s'envolent hors d'une caverne. Car, et c'est toujours un contraste, Siville a résolu ce problème d'avoir l'air grand d'Espagne sans posséder un grain de morgue. Mais, cela va sans dire, comme nous tous, il possède là-bas un château. Ce

château est une chaumière — et son cœur ! — ainsi qu'en témoignent les *Contes pour l' Aimée*. Si je néglige d'ajouter qu'il possède aussi une mandoline, toujours adroitement dissimulée dans les grands plis de son manteau, c'est que tous les promeneurs de Liège, y compris André Dumont, savent parfaitement cela. Maintenant, si on examine Siville au point de vue du tromblon, le Liégeois reparait : son aménité lui interdit l'usage d'un instrument trop dépourvu de grâce et de mélodie. A l'instar de l'Armande de Molière, Siville ne veut ressembler à l'Espagne que par les beaux côtés. S'il a jamais détoussé quelque chose, ce n'est pas une diligence.

Faut-il encore des contrastes sivillans (ne pas lire sévillans), j'ajoute que notre ami a beaucoup voyagé en carosse d'or dans la Bohême, qu'il mêle en tout et partout le sangéne à la coquetterie, la bonhomie à la distinction, qu'on trouve en lui de l'étudiant, de l'aïeul, du conspirateur, du muguet, de l'homme d'affaires et que toutes ces choses-là, et d'autres encore, ne l'empêchent nullement de n'avoir que vingt-quatre ans. S'y retrouve qui peut. Pour moi, Maurice Siville n'est pas un homme, c'est un nouvel ordre d'architecture composite !

Très souvent, on a vu des ordres d'architecture, composites ou non, inspirer des livres, et même des livres qui s'étaient donné le mal d'être soporifiques. Mais une chose à coup sûr nouvelle et inattendue, c'est de voir un ordre d'architecture produire un livre, un petit livre qui, chose rare, — même chez les gros ! — néglige absolument d'être ennuyeux.

Je ne m'attarde pas au luxe de l'édition. Chacun le trouvera exceptionnel. Ni même aux jolies vignettes capricieusement semées par Emile Berchmans, un jeune et consciencieux artiste en qui une sorte d'injection du parisien Willette

dans des conceptions à l'Adolphe Menzel transparait sous une recherche attentive des tonalités nuancées propres à notre pays.

Quant au profil de médaille renaissance qui lève dans les palmes sa grâce puissante, imperceptiblement pimontée d'exotisme, qu'oser en dire sans être trop indiscret ou trop insuffisant ? C'est chose d'une redoutable délicatesse que de parler de la Laure dont on n'est pas le Pétrarque — surtout le Pétrarque destiné à devenir le seigneur Hugues. Je me félicite singulièrement de ce que cette Laure-là n'ait pas besoin de compliments, moi qui n'ai jamais su en faire !

Maurice Sivilie ne révèle guère qu'un de ses côtés dans les *Contes pour l' Aimée*, mais c'est le fondamental — et le plus nécessaire ici : une sentimentalité frêlement gracieuse.

Oui, du fond de cette nature variée et d'aspect un peu hautain que montre à sa table Berchmans, sortent constamment, comme une source d'un bois, les ondes d'une rare bonté pleine de bonhomie. Cette absence d'artifice et d'âpreté marque tout ce qu'il écrit d'une très douce simplicité. Témoin les quelques gouttes de ces ondes qu'il nous présente, en manière de préface, dans sa flurette coupe de cristal :

„ A chacun il est advenu de retrouver — oubliée de longue date au fond d'un tiroir — une photographie sienne où l'on se revoit enfant, en la gauche attitude des années premières. L'on sourit, mais on l'enserre à nouveau pour la seule raison qu'elle est *soi*.

Ainsi de ce livre.

Sans ajoutés ni retouches vers l'Aimée je laisse s'envoler ces Contes, phalènes écloses au souffle d'un printemps d'amour. „

Presque tout le livre est en germe là-dedans. Mais il y a plusieurs manières d'être simple et gracieux, et Sivilie a la sienne.

Dans le groupe déjà compact qui s'est révélé comme par enchantement autour de la *Wallonie*, il apparaît le plus exclusivement latin des prosateurs et, si je ne m'abuse, des poètes aussi; sans être pour cela moins Wallon que les autres.

Il a d'incontestables affinités avec certains conteurs français, ceux de la lignée d'Hégésippe Moreau et de Charles Nodier. Et s'il faut chercher un cousinage chez les vivants, on songe immédiatement à René Maizeroy et à André Theuriet. Ce n'est pas qu'il ne pousse à l'occasion une pointe vers les conteurs à la Boccace, mais si imperceptible, et il s'arrête si vite effarouché! Theuriet mêlant son rêve campagnard au rêve citadin de Maizeroy dans une miniature — une miniature où sur fond de paysages confondus ressort un fier et charmant sourire enguirlandé de graminées, de camélias et de pervenches — voilà qui donne idée approximative *Contes pour l' Aimée*.

On se figure aussi notre Nicolas Comhaire plus artiste et revu dans un salon, à travers la physionomie moins artificielle du conte moderne — généralement fait, qu'il soit brutal ou tendre, d'exactitude et de déception.

Le sujet chez Siville est réduit à sa plus simple expression, et ses contes semblent de courtes idylles actuelles, sonnante vrai. C'est un de ses mérites, d'avoir et de ne jamais perdre ce rare accent de sincérité dont la singerie chez de célèbres conteurs français — souvent chez Daudet même — est si insupportable. Loin d'être un naïf voulu, Siville est sincère sans seulement y songer.

C'est cette absence de pose, de " truc », d'effet — et cette discrétion cordiale portée jusque dans l'indiscrétion même — qui le rattache à notre race.

La forme aussi. L'auteur des *Contes pour l' Aimée* n'a pas l'afflux des sensations instantanées et divergentes qui semble une des particularités du génie wallon; ni cette obsession des épouvantables et savoureux mystères de la nature de la mort qui nous rattache à la grande poésie du Nord; il a, légèrement embrumé, l'amour d'Horace et de Ronsard; mais il n'a pas non plus la phrase exclusivement *idéale* du Français n'employant l'image que pour éclairer sa pensée: sa phrase est constamment et comme inconsciemment picturale. Son léger et continuel coloris s'égrène en paillettes fluides comme des ailes de tipules dans l'or doux d'un rayon crépusculaire.

Considérées dans leur ensemble, ses fines phrases appellent la vision rêveusement riante d'une rosée sur une pelouse rase dans la pâleur de l'aube.

Chaque conte de Siville apparaît comme un œillet par lui "trouvé", selon le mot des botanistes, œillet qui se nuance imperceptiblement de religiosité dans *Prière*, de deuil dans *Chambre close*, de finesse dans *Giovanna*. D'où une unité que tel conte un peu étranger contrarie, mais ne détruit pas, et que résume heureusement ce joyau final, *La seule Étoile* :

« Le vent m'apporte les fumées de Liège qui réveillonne, en ce soir de décembre.

Je regarde :

Se découpant sur la masse des bois long-couchés, l'horloge de la gare de Kinkempois, vue de profil, paraît un oiseau fabuleux veillant sur le sommeil des guinguettes échelonnées sur la rive.

Disparu le quai de Fragnée de jadis et ses maisons, grandes pas plus que des jouets d'enfants, dont certaines se reculaient par crainte de tomber dans l'eau fluant proche, et d'autres se penchaient pour mieux

voir les embarcations qui, au cours des journées estivales, côtoyaient le vieux mur dont chaque lézarde était un nid d'hirondelles

La Meuse coule, silencieuse ; il y a dans ses eaux comme une jonglerie de lunes et les peupliers qui, d'un côté, la bordent, pointent hardiment vers le ciel où brille, seule, une étoile.

Et je pense :

Dans mon ciel aussi, si loin que se reportent mes souvenirs, une étoile brille, SEULE. »

Maintenant... *in cauda venenum.*

On peut éplucher maintes expressions hasardées et juger sévèrement maintes pages — telles les treizième et quatorzième — qui semblent de lourds hannetons parmi les phalènes, des pissenlits parmi les œillets.

Nous attendons enfin que l'art des *Contes pour l'Aimée* se creuse davantage Mais qu'importe à l'auteur ! Mais qu'importe à l'amour ! Beaucoup voudraient refaire les pages moins larges de la vingtième année, au prix de l'exquise aurore qui leur donna naissance. D'ailleurs, l'arôme d'ingénue élégance qui se dégage ici, le jeune écrivain le retrouvera-t-il si ingénu ? Comme je le lui souhaite ! Hélas ! l'enchantresse et indicible physionomie de l'adolescence se modifie, et c'est une douleur des âges suivants de ne pouvoir jamais bien la récupérer. Maurice Siville se développera encore pour nous ; mais puissent les *Contes pour l'Aimée* rester son enfant préféré, dirais-je, si je ne savais trop l'inutilité d'un tel souhait !

CÉLESTIN DEMBLON.



PETITE CHRONIQUE.

Le *Gil Blas*, dans un de ses derniers nos, faisait appel aux littérateurs, aux journalistes, à tous les parisiens soucieux d'art pour s'unir à tous ses collaborateurs dans un grand banquet qu'il voulait offrir à Camille Lemonnier, à l'occasion des poursuites dirigées contre lui par le parquet français.

Nous apprenons que l'écrivain a décliné cet honneur.

La date de cette manifestation et son caractère public lui donnaient, en effet, une allure de défi qui ne pouvait s'accorder avec la réserve et la dignité de l'artiste.

Si une réunion a lieu, non pas avant, mais après le procès, elle sera tout intime et ne se composera que de quelques-unes des illustrations littéraires de Paris, soucieuses de donner à Camille Lemonnier et aux deux défenseurs de la cause qu'il soutient, un fraternel témoignage de sympathie.

(*Art Moderne.*)

Le 21 octobre a eu lieu, à Bruxelles, une cérémonie de Souvenir à Charles Henry de Tombeur, mort depuis un an. Charles de Tombeur fut directeur de *la Basoche*, de laquelle *la Wallonie* est très proche parente; et, bien que tenté surtout par les naturalistes, il eut assez de clairvoyance et de largeur d'idées pour donner en sa revue une grande place aux modernistes. Il avait su grouper de loin, ces poètes : René Ghil, Stuart Merrill, Georges Khnopff, Pierre Quillard, Jean Ajalbert, Ephraïm Mikhaël, Auguste Vierset, Grégoire Leroy, Rodolphe Darzens, Jean Lorrain; en prose, Arnold Goffin, Célestin Demblon, Hector Chainaye, Ernest Mahaim, Luc

Malpertuis, Maurice Frison. Et, parmi les plus anciens, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Catulle Mendès. *La Basoche* publia, la première, le *Traité du verbe*, de René Ghil.

Charles de Tombeur, qui se répandit en nombreuses chroniques dans les journaux, donna peu de chose à sa revue, — j'entends peu de pages écrites. Quelques critiques littéraires, et quatre nouvelles seulement, parmi lesquelles deux furent imprimées sous pseudonyme. *La grâce de Dieu* est un conte paisible qui rappelle un peu le Camille Lemonnier de la première manière; c'est aussi la meilleure page de Charles de Tombeur; dans la principale des nouvelles sous pseudonyme, on le sent tirailé par l'influence des modernistes, aux prises avec l'influence des naturalisants.

Mais ce que Charles de Tombeur eut surtout, c'est l'impénétrable faculté du dévouement, une activité que rien ne brisait, des talents de *chef* au plus haut degré. Ceux qui l'ont connu, se rappelleront avec émotion cette franchise abrupte et cordiale, et toute l'ingénue bonté camarade que ses paroles tendaient aux sympathies comme des poignées de main. Mais il ne sied pas, ici, d'insister, — par respect.

Charles Henry de Tombeur est mort à 23 ans.

A. M.

* * *

Monsieur Silvain Dupuis nous annonce du nouveau, et vraiment de *bon* neuf, nous dit-on. Il organisera cette année une série de *concerts populaires*, donnés en matinée. Bravo pour les *matinées* qui nous débarrasseront du chic mondain, des toilettes trop attirantes, et du petit babillage tapageur des premières loges. M. Dupuis entend faire la part grande aux œuvres de l'école nouvelle. Nous ne savons si l'on peut

attendre de lui une compréhension profonde des symboles musicaux qu'il va devoir nous révéler. Mais au moins faut-il le féliciter de sa tentative, et peut-être nous en féliciter aussi lorsque nous l'aurons vu à l'œuvre.

* * :

Théodore Jadoul, honorablement connu par de bonnes transcriptions de Borodine et de Gladzounow, nous envoie un " poème en quatre chants, „ composé sur des vers de F. V. Dwelshauvers. Malgré le titre, nous n'avons pas vu d'unité dans ce recueil ; des quatre mélodies, toutes influencées par la jeune école russe (Borodine surtout), la deuxième et la dernière nous plaisent le plus : l'une par la naïveté ancienne et simple de la déclamation, l'autre par une note douloureuse qui tranche sur la mondanité un peu superficielle des autres pages.

* * *

Les parodies ont plu sur nous, ce mois, comme tombent les averses aux giboulées de Mars. C'est d'abord notre collaborateur Melek (Léon Donnay), qui a eu l'audace de nous railler et de se railler lui-même — pourquoi donc à travers Joséphin Péladan ? — en un *Palyale Hermyde* vraiment fallacieux. Puis un conte, " *Sourires de Sardines*, „ auquel nous devons l'un de nos meilleurs moments. Et puis, la *Jeune Belgique* dédie à René Ghil deux amusantes fantaisies alexandrino-flûtistes ; et puis, nous dit-on, la *Jeune Belgique* nous en prépare encore ; et puis Auguste Donnay nous lithographie avec des cygnes et des lys près de l'Académie, le traître ! Et puis, et puis il y a la meilleure page de toutes : l'ébouriffant article du *Journal de Liège*, sur les *Contes pour l' Aimée*, et la gouaillerie pas méchante avec laquelle sont arrangées ses deux colonnes : des lignes ou des demi-lignes

de Garnir, Olin, Merrill, Saint-Paul, Demblon, entrelardés de quelques vers d'Achille Delaroche; une phrase de George Keller, une strophe de René Ghil, une épithète de Maurice Siville, un mot d'Albert Mockel, tout cela trituré, mêlé, déchiré, confondu, puis ravauté triomphalement et "synthétisé", en la gloire d'un brillant costume d'arlequin blagueur.

Merci, merci, confrères, merci, car on ne rit pas souvent d'aussi bon cœur; et merci pour tout ce travail gratuit: car vous ne nous ferez pas payer la réclame, n'est-ce pas?

* * *

Caprice-Revue publie d'exquises visions limpides, en ces vers de George Keller:

L'EAU

LORELEY.

*Elle rêve blonde et rose aux
lointains où l'Eau folle se grise
à noyer au cœur de la brise
les baisers mouillés des roseaux.*

*Et vaguement contemplative,
elle croit que le doux Rêvé
vient enfin d'avoir enlevé
le bijou d'or que l'Eau captive.*

*Mais non.... le ciel s'obscurcissant,
l'ironique lune s'incline
et reprend à l'eau lazuline
hélas! le merveilleux croissant.*

COQUETTERIE.

*La lune a bleui son halo,
et sous le pâle bleu de l'heure
la Chinoise suave effleure
le bleu de la lune sur l'Eau.*

*Et dolente et bien pure, azure
au baiser du flot fabuleux
les frêles diadèmes bleus
des boucles de sa chevelure.*

*L'Eau s'illumine d'azurs subtils...
et la Chinoise, hélas ! s'y noie
à vouloir y bleuir la soie
combien exquise ! de ses cils.*

ECHOS.

*Par l'opale paix que l'espace
exquisement conduit s'asseoir
sur l'escalier vierge du soir,
l'Eau limpide et chantante passe.....*

*Et c'est un long murmure d'or
que répercutent les rosées
roulant leurs clochettes rosées
en quelque calice qui dort.*

*Ainsi le chant de nos Poèmes
se retrouve répercuté
sur l'escalier d'éternité
qui monte aux Musiques suprêmes.*

* * *

Bienvenue à notre confrère nouveau-né, le *Passant* (!). C'est notre ami Fritz Ell qui le dirige, et qui va conduire là-bas la joyeuse lutte de l'art, en pleine province flamande. A vrai dire, ceci est plutôt un espoir qu'une vision de choses déjà réelles. Le *Passant*, qui imite un peu *Caprice-Revue*, devrait prendre aussi sa belle allure décidée, et sa juvénile franchise de critique. Allons, un peu plus de nerf, amis, et marchez plus délibérément. Vous imprimez des tas de jolies proses et de vers mignons; mais défiez-vous des célébrités locales. Prenez garde à l'Art provincial! Il se trouvera toujours une foule pour acclamer un Georges Ohnet, un

(¹) Le *Passant*, journal artistique illustré; publié en chacun de ses n^{os} un portrait, des nouvelles, des vers, un dessin; le *Passant* est édité avec soin sur papier crème; abonnement, 7 francs l'an; avec dessins tirés à part, 10 francs; bureaux, 49, rue Courte du Jour, Gand.

Charles Fuster ou un Quelconque. Mais à vous, jeunes artistes, il appartient de soutenir l'art jeune, et, contre tous ces don Ramon de lettres, les rares Fontanarès qui nous restent. Cordialement, ceci; et bon courage, amis.

* * *

Bientôt va paraître, des *Ecrits pour l'Art*, une livraison isolée. Et dès janvier prochain, la fière revue sera publiée chaque mois régulièrement, sous la direction de Stuart Merrill.

Le manifeste de juin 1888, — *La Wallonie* l'a résumé, — énonce toutes les idées qui sont jusqu'ici le seul drapeau du groupe; et ces idées, la revue intransigeante les rendra plus notoires et précisées par les œuvres, chaque mois, sans regret pour le dehors. Il importe de le proclamer, rien dans ces principes ne peut restreindre la personnalité et le libre vouloir de chacun. J'asons divers, les poètes des *Ecrits pour l'Art* veulent tous marcher à la conquête de la Toison d'or entrevue; mais sans la discipline épaisse d'une " Règle „ qui étouffe le rayonnement de leurs désirs.

Il va de soi que les *Ecrits pour l'Art* et *La Wallonie* sont et resteront des revues sœurs, étroitement unies vers le but commun.

* * *

Errata. Dans l'avant dernier n° (critique de *Madame Lupar*), lisez *argumenté* et non *argué*.

Enfin, une ancienne coquille, oubliée; au n° 1, pages 97 et 98, il y a inversion de phrases; lisez donc: Ses vers, parfois sonores et beaux, etc..... en dehors des horizons qui s'éclairent à nos yeux. On y trouve du lyrisme, etc..... du moins une très apparente faculté d'assimilation. M. Pascalis n'est pas le premier venu. Mais, parce que dans ses vers, il fait de l'aimée la madone, etc, etc.

Page 99, au lieu de Pahureau, lisez Tahureau.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

LE PASSANT

GAZETTE D'ART

Paraissant tous les samedis. Directeur : FRITZ ELL.

Bureaux : Rue Courte du Jour, 19, GAND

7 francs l'an.

Bureaux : 47 bis, avenue de Cléchy, Paris.
La livraison : 50 centimes ; abonnement : 6 francs l'an.

REVUE MENSUELLE

ÉCRITS POUR L'ART

Vont paraître bientôt :

3^e ANNÉE, N^o 9.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes en timbres-poste.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Auguste Vierset Le Semeur.
Achille Delaroche Tristan et Iseult.
Gaston Vyttall. Poèmes ironiques.
René Ghil Mer montante.
Hubert Krains. Le joueur d'orgue.
Stuart Merrill Vers.
Mario Varvara Notes à Paris.

Chronique littéraire :

Célestin Demblon. Contes pour l'aimée.
Petite chronique.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

A LIÈGE : Chez MM. Gausé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennowitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart Ste-Catherine.

Des presses de H. Vaillant-Carmagne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 10.



30 Novembre 1888.

CAPRICE-REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, ILLUSTRÉ,
paraissant le Samedi.

DIRECTEUR : **Maurice SIVILLE.**

Abonnements pour la Belgique : 6 francs l'an, étranger 8 fr.

Direction et Administration :

Rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Caprice-Revue publie un portrait en chacun de ses nos.

Ont paru :

Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle Adam, Erasme Raway, A. de Witte, Jules Destrée, Henri Simon, Louis Kéfer, Georges Rodenbach, César Thomson, Oscar Dossin, Raggianti, Albert Giraud, E. Reyer, Théo Hannon, Sully Prudhomme, Mars, Henry de Groux, Edmond Picard, E. Tinel, Arnold Goffin, Amédée Lynen, Célestin Demblon, etc.

A paraître :

Félicien Rops, Catulle Mendès, Caran d'Ache, René Maizeroy, Alfred Stevens, Wagner, César Franck, James Van Drunen, Julien Dillens, Franz Servais, Albert Baertsoen, Jef Lambeaux, Xavier Mellery, Ivan Gilkin, Stéphane Mallarmé, René Ghil, etc.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

LES POÈTES NAMUROIS

par AUGUSTE VIERSET

En souscription dans nos bureaux, et chez A. Bénard,
éditeur, rue du Jardin Botanique, Liège.

Prix : fr. 1,50.

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles :

SCÈNES DE BAL

1 petit vol. de vers, par ALB. ST-PAUL.

LE TRAITÉ DU VERBE

par René GHIL.


Les Flambeaux Noirs

Livre de vers par Émile VERHAEREN.



AUBE DE SPLEEN.

A Albert Mockel.

 *h ! que cette langueur de l'Aube me poigne,
Cette aube bête qui se lève au-dessus des toits !...
J'en pleure presque ; les semaines s'éloignent,
Et les mois, et les ans.... et puis, quoi ?*

*A la fenêtre d'en face quelqu'un chante,
— Oh ! ta voix jadis, votre voix d'amant poitrinaire —
Cette aube-là me tord les nerfs et m'enchanté
Au fond — Notre-Dame, sois-moi débonnaire !*

*Épargne-moi tout ce jourd'hui de heurter
De mes pieds affaiblis les pierres noires du Mal,
Afin que je sois digne des baisers veloutés
De la Lune, et de son amour baptismal !*

*Oh ! mes souvenirs, vous me faites si dure
La Vie et si douloureuse la Pensée.
Espoirs, Rêves, Amour, tous en allés — Le Spleen dure ;
Et jamais ne voir sa prière exaucée !...*

*Alors, mieux vaudrait vivre comme les brutes,
Dans le triomphe des instincts, au hasard ;
Mais ne pas se damner dans l'enfer d'Amour et d'Art,
Et, sans nom, crever, un jour, comme les brutes.*

GABRIEL MOUREY.

Extrait de : CRÉPUSCULES D'ÂME, en préparation.





DANS LE RÊVE.

Pour Eux.

.... Sous l'alanguissement vespral des arcades assoupies, delà l'obscur améthyste des eaux tendues d'ombres et de rêves, romantiques perspectives noyant aux rosées d'air du crépuscule les ramées vaporeuses.

Ils partent, délicieusement émus et seuls, rêvant, par ces calmes qui nagent diaphanes en l'affulgence ultime, attardée, là-bas, derrière l'or des nuées blondes.

O soirs d'été ! Dans cette quiétude flottante, oubliée sur les routes du couchant de pourpre au zénith d'azur, l'étoile veille les pelouses célestes, l'inaccessible recueille un troublant symbole d'amour. Et sous les mille vocables de la brise gazouillant les bouffées d'infini qui enivrent les horizons, les souffles lointains qui ouvrent les bocages aux parfums des anthèses, les fluides, multipliés de délices, qui vont, viennent, s'épanchent, restent inexplicables et vagues, sous ces parfums ces souffles, ces fluides, tout, comme les cœurs s'aiment, comme ils battent, comme ils s'étreignent, comme ils débordent d'aspirations, de souhaits, de mystères!...

La seule et tant aimée ! Les anneures de ses cheveux ballants sur ses épaules engerbent les rayons des soleils chimériques ; l'inconnaissable clarté bleue des lacs sacrés baigne sur ses chers pâles yeux limpide ment mouillés aux émotions des bonheurs ; et la fragilité suave de son être, la mièvre cadence charmant sa

démarche subtile, la vierge floraison des plus riches trésors de sa jeunesse la suridéalisent pour l'identifier en l'âme adorante aux visions éternelles.

Ils partent, seuls, rêvant, elle, bien-aimée et bien douce, de nulle banale douceur, la voix bercée d'attendrissements, voix blanche et fluette éparpillant des mots imprécis, achevés dans le cœur, comme les rimes, entre-croisées exquises, achèvent dans le triomphe des strophes les sons arrêtés sur les lèvres, voilés d'immatériel, en l'harmonie des vertiges de ces adorations, vers le ruisseau, le lac, les roses collines, s'imboire des tendresses et des joies diffuses grisant les halliers de l'espace.

Seuls.

O plus loin, partent-ils, écoutant leur cœur, dans une reprise de voyances merveilleuses et jeunes, prolonger aux toujours des immensités claires, leur rêve, immanent rêve ailé du zéphyr des soirs embrasés, par les rythmes, d'eux seuls ouïs rythmes dolents des cantiques de vie et des hymnes d'amour, et les flots de poésie chantant les poèmes — quels poèmes! — éperdus au-dessus des mondes avec l'écho des nuits pures et le reflet du ciel, prolonger leur rêve aux adéquations inconnues des toujours....

Juillet.

GEORGE KELLER.





APREMENT.

DANS leur cadre d'ébène et d'or
Les personnages d'Anton Mor
Persécutent de leur silence.

Ils vous imposent leurs pensées,
Ce n'est pas eux que vous fixez,
Mais ce sont eux qui vous commandent.

Masques terreux, visages durs,
Serrés dans leurs secrets obscurs,
Et leur austérité méchante.

Haute allure, maintien cruel,
Orgueil rigide et textuel :
Barons, docteurs et capitaines.

Leurs doigts sont maigres et fluets :
Ils signoleraient des jouets
Et détraqueraient des empires.

Ils cachent sous leurs fronts chétifs
Les fiers vouloirs rébarbatifs
Et les vices des tyrannies

Et les ennuis de leurs cerveaux,
Scellés comme d'obscurs caveaux
Aux banals soleils de la vie

Et le caprice renaissant
De voir du sang rosir le sang
Séché trop vite, au coin des ongles !



UR le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Une idole est debout — le mystère la masque.
Un diamant se mêle à la nuit de son casque ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Elle impose, là-bas, son dardement de pierre
Sans que depuis mille ans ait bougé la paupière ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Le chef qui se prolonge ainsi que des murailles
Dresse immensément un front de funérailles ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Les deux seins noirs, pareils à des lunes funèbres,
Laissent deux baisers froids tomber en des ténèbres ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Les deux bras étendus dont les mains sont coupées,
Tendaient pour les aïeux l'orgueil droit des épées ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Le ventre enguirlandé d'une toison virile
Reluit lividement magnifique et stérile

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer. .

ÉMILE VERHAEREN.





LES CARILLONS.

à Pietro Lanciani.



ES notes des carillons s'égrènent en galop aérien — et des beffrois tragiques elles pleuvent sur les pignons, pareilles à d'idéelles fusées.

Quelles heures provinciales ils scandent ainsi de leurs métalliques refrains, les carillons, boîtes à musique ouvertes dans le ciel !

Leur envolée s'abat sur des ruelles anciennes, égaie des jardinets fleuris de geraniums, et se mêle au chant du rouet des vieilles filant dans leurs chambres mélancoliques.

Tel, le beffroi carillonnait jadis, angélusant de joie leurs amours passées, et argentinait leurs rêveries par les remparts, sous l'aile des moulins — deux à deux.

Et leurs aveux de fiancées, tissés d'azur et de lys, aussi, comme des romances sentimentales de pensionnaires, furent accompagnés de cette monotone ritournelle — toujours, toujours planant au firmament de leur vie. Et le même air baptisa leur hymen:

Aussi, quand le beffroi laisse flotter sa sonnerie comme une oriflamme harmonieuse, les vieilles rêvent, rêvent, rêvent.....

EUGÈNE DEMOLDER.





LES BIENFAITS DE LA LUNE.

Traduit de Baudelaire.

Loelleusement, ce soir, la Lune descendit
Son cëleste escalier d'astres et de nuages,
Et s'infiltrant sans bruit à travers les vitrages
Sur sa face et son front, souple, elle s'étendit.

Et sa lumière alors, vivante, lui prédit :

*" Ta beauté sera faite à mes seules images ;
Éternellement tu subiras les servages
De mon pâle baiser à ton front engourdi.*

*" Tu chériras la Mer, la Mer immense et verte,
Le Silence et la Nuit, l'Immensité déserte,
L'amant et tous ceux que tu ne connaîtras pas ;*

*" Les parfums délirants et les fleurs monstrueuses,
Les chats se pâmant sur les piano's, — les chats
Gémissant comme des femmes voluptueuses... „*

PROSES PSYCHIQUES.

Pour l'Atangüe.

LAISSE, oh ! laisse-moi baiser tes lèvres comme des
ailes de chair roses, — et bleus comme des lacs
de ciel, laisse-moi baiser tes yeux.

Laisse-moi respirer sur ta bouche les parfums, — les doux, les capiteux parfums des fleurs, — des fleurs de Rêve, idéales et célestes.

Des fleurs d'Eden et de Paradis.... Laisse-moi plonger, oh ! longuement plonger ma lèvre entre tes lèvres : ces vivantes corolles.

Sur les flots de tes cheveux cendrés laisse-moi m'embarquer pour l'ardent voyage, — comme sur les vagues d'or d'un Océan-Soleil.

Laisse-moi m'enfoncer dans tes seins comme dans les plis neigeux d'un Rêve rose, — d'un Rêve qui serait de ouate et de satin.

Laisse-moi, oublie-moi dans ton Etre, comme dans quelque ciel, féérique, enchanté, où l'amour me couvrirait du duvet de son aile.

Et laisse-moi écouter ton cœur, — ton cœur, cadran vital de mes jours à Vivre, ton cœur balancier de mon âme et de son bonheur.

Mais surtout, reste silencieuse : je veux tout ignorer du langage humain, et ne rien savoir des mots qui meurent rien qu'à naître.

Ou si tu veux, ma Toute-Ineffable ! oui, si tu veux pourtant me causer d'amour, — oh ! parle, parle-moi la musique de ton âme !

A suivre.

RAOUL PASCALIS.





TE-DEUM.

à Célestin Demblon.

ARGUES aux vastes frémissements mystiques
Dont vibre l'âme des pierres des saints lieux,
J'ai, dans l'extase puissante de vos musiques
Puisé le charme fort des enivrements pieux.

L'olympé illuminé des vitraux ogivals,
Où rêvent nimbés d'or des saints hiératiques,
Magnifie ses splendeurs en prestiges idéals
A vos hymnaires clameurs apothéotiques ;

Le souffle sacré de vos voix magistrales
Vers l'Eucharistie suprême des cathédrales
Hymnant du culte les sublimes gloires,

Exalte la flamme incantatoire de l'encens,
Dont les suavités béatifient les sens
Et plane en l'allégresse de mystiques victoires.

SOIR PATHÉTIQUE.

à Albert Mockel.

AU loin des lointains nocturnement sérénisés
Sous l'immense accalmie vespérale,
Vaguent mes yeux et aux azurs solennisés
Où s'illumine l'apothéose astrale.

La terre, vibrante de sève dans le soir
Dont mes sens exaltés chantent l'apologie,
Par les germes sacrés de l'auguste semoir
Fécondait les œuvres de l'humaine géorgie.

La lueur suprême du grand ciel extatique,
Une lustrale lueur, ardente, séraphique,
Ruisselait sanctifiant la paix profonde.

Et la Lune sainte d'un éclat prodigieux,
Triomphale, montant vers l'apogée radieux
Mystiquement sublimisa le Monde!

JEAN DELVILLE.





DU LOINTAIN.



E vaguais ce jour-là par nos plaines de Hesbaye. Les récoltes enlevées avaient élargi les horizons et soulagé les regards d'une oppression. C'était ce vide où l'âme, aux râles de ses suprêmes illusions, prononce son renoncement à la vie et se retire en une vaste et sereine indifférence.

Je sentais mon âme, — lassée d'avoir tendu ses rêves vers l'incompréhension des âmes passantes, — se replier sur elle-même en une morne et fière indépendance; grandissait en elle la résolution de se parer sous les seuls yeux de l'Idéal, sans plus demander à quiconque ni compréhension ni affection.

J'allais donc par les campagnes comme désormais j'irais dans la vie : fier de ma liberté dans la mélancolie de ma solitude.

Dans un ciel bleu, monotone et désert flottait une lumière *inerte* qui semblait éclairer *sans but* ces champs aux étoiles phosphorescentes; une lumière

telle qu'elle doit être là-haut en dehors de l'atmosphère, là où la vie est impossible; telle qu'elle doit être dans les déserts léthargiques ou sur les planètes où la vie s'est figée à jamais.

Le soleil descendait vers l'Occident et le paysage se faisait d'une grandeur calme et biblique. Alors j'eus la sensation d'un involontaire isolement vers une solitude d'où les choses m'apparurent tout extérieures et étrangères; c'était comme une lente ascension par les temps et les espaces et, pour mon esprit, la faculté d'être présent et conscient dans l'inaccessible même.

Quelque Ruth glanait dans ces champs chimériques. Je savais, je me *rappelais* que ce soleil éclairait ces tableaux depuis des myriades de siècles.

Le soleil éclairait ces campagnes dégarnies; ces éteules phosphoresçaient; cette apparence glanait, courbée vers la Terre; ces ombres, là-bas, chargeaient leur chariot, et les gerbes s'élevaient en un flamboiement d'or, — depuis toute éternité.

A vivre dans l'ailleurs et l'autrefois, le présent et l'actuel m'échappaient; nul lien ne m'y rattachait plus.

Puis j'eus une vertigineuse émotion : il me semblait qu'à la limite de ces régions que jamais ma faiblesse n'eût pu franchir, une main invisible m'entraînait dans la magie d'une nouvelle ascension: mais comme si la lumière avait été pour mes yeux humains, une infraction à la Loi, mes idées ne par-

venaient plus à se former; elles restaient à l'état d'ébauches, de vagues pressentiments flottant dans la conscience simple : c'était la confuse sensation d'une antériorité, comme si Dieu permettait au papillon la remembrance de sa chrysalide.

Je sentais que l'heure était solennelle et j'attendais une décisive arrivée. Il me semblait qu'il allait m'être donné d'apercevoir enfin le fantôme de la Vérité au fond de ce gouffre que mon âme anxieuse scrutait hélas ! en vain depuis si longtemps. Je présentais un de ces symboles que Dieu réalisa de toute éternité, d'une de ces correspondances mystérieuses, d'une de ces énigmes jetées par l'Être à notre activité.

Aujourd'hui, — délivré des hantises du Doute et arrivé à la plus ineffable félicité où puissent aspirer les postulations humaines, — il m'arrive parfois de reconstituer l'état de mon âme à ce moment de trouble suprême. Il me semble que je flottais dans la léthargique lucidité des rêves : je pouvais voir sans qu'il me fût permis de penser; les choses défilèrent à mes yeux comme feraient des tableaux isolés aux yeux des êtres privés de pensées. Comme dans les rêves les choses m'apparurent sans transition, sans enchaînement, elles furent sans devenir. Et je ne pouvais concevoir d'étonnement, car elles furent naturellement, comme les choses qui doivent être.

Lors il y eut au zénith un vol lourd et visqueux de sept couples d'oiseaux monstrueux dont la couleur

faisait à ma vue l'impression sourde du feutre ou d'ailes de chauves-souris au toucher ou encore de la peau glabre d'animaux nouveau-nés. Le repliement mou et lâche de leurs ailes semblait impuissant à les soutenir, et cependant ils avançaient dans un désordre imbécile. Par moments un cri leur échappait et tombait flasque et misérable. Ils parcoururent ainsi une trentaine de degrés puis ils disparurent soudain comme si un voile les eût dérobés à mes regards, et je n'eus de ce fait, tout fatal, aucun étonnement. J'attendis quelques secondes, puis un autre vol de sept couples d'oiseaux fut au même point que le précédent; une vie un peu plus intense animait leurs mouvements et leurs cris étaient un peu plus vibrants. Ils disparurent au même point que les précédents.

Puis il y eut une série d'autres vols avec les mêmes progressions de vitalité.

Ensuite un vol hagard et forcené de sept couples noirs aux reflets rappelant le rouge-blanc des paroxysmes et les tons rongeurs et verdâtres de l'envie. Leurs cris étaient des grincements livides et je sentais en eux la férocité essentielle. A un moment, les individus de chaque couple se précipitèrent l'un sur l'autre comme dans un désir de se transpercer mutuellement, cela avec des cris dont l'horreur pourrait se traduire seulement par *l'absolue volupté d'une haine infinie*. Il y eut un enlacement preste et ophidien de leurs ailes nerveuses et, par une magie étrange, les cadavres agriffés continuèrent leur chemin, poussés jusqu'à la limite.

Dans les séries suivantes, le vol était de moins en moins hagard et les cris de moins en moins horribles, quoique le meurtre restât leur *destinée*, et dans la dernière combinaison, j'eus l'intuition que leur férocité était la même que celle des animaux les plus féroces de cette terre.

Après eux, vint une traînée ignominieuse de sept couples qui traversèrent le champ des apparitions comme une lèpre. Leur seule vue me donnait les nausées que donne l'odeur d'une charogne. Leurs ailes avaient un repliement si douloureux qu'il semblait impuissant à les soutenir, et cependant ils avançaient poussés par une force qui prolongeait leur supplice. Des cris leur échappaient par intervalles réguliers et dont l'horreur pourrait se traduire seulement par l'*absolue rage d'une souffrance infinie*. Parfois les individus d'un même couple tentaient de se rapprocher, mais aussitôt une invincible répulsion les écartait l'un de l'autre comme si leur pestilence réciproque avait augmenté leurs tortures.

Puis il y eut la même succession qui m'était déjà apparue.

Une émotion avertit ma conscience et je sentis en moi comme un progrès de lucidité. Et c'est avec un frisson d'attendrissement que je vis apparaître sept couples d'oiseaux d'une angélique blancheur ; leur vue faisait s'exhaler de mon cœur tout ce que la souffrance y avait refoulé d'éthérée tendresse. D'une aile légère et joyeuse, ils s'ébattaient dans le fluide azuré

ou se laissaient bercer aux moelleuses vagues de l'air, insoucieux du *but*.

Mais je constatai à plusieurs reprises, sans que j'eusse remarqué ni cherché de transition, que leur candeur s'était souillée de teintes grisâtres, puis noires. Leur vol eut des raideurs douloureuses avec quelque chose d'inquiet et de désordonné ; des violences passionnées et comme des projections de haine ou des lâchetés de tendresse maladive, et aussi, en des isollements, de spleenétiques et coupables méditations.

Puis, comme si mon esprit, créant ces visions, avait passé à un autre sujet de méditation, il se trouva un seul oiseau gris, aux teintes grises des mélancolies, avec la tête blanche ; la tête était blanche ! En vertigineux élans de suprême inquiétude, il semblait chercher une issue ou voler à la rencontre d'une arrivée longtemps désirée, et ses cris, d'ardents appels de tendresse, se perdaient mornes dans le vide de cette solitude. Oh ! pourquoi tremblais-je ainsi à le voir, et pourquoi ce bouleversement passionné dans mon cœur ? Oh ! comme mon âme *visait son âme*. Espérance, amour, solitude, espérance encore ! Ah ! mon Dieu, qu'allait-il advenir ?

Et à ce moment, par le point où les visions précédentes s'étaient évanouies, s'élança vif comme un voyageur amoureusement attendu, un autre oiseau aux transparences cristallines, *car à travers, je croyais voir l'azur du ciel*.

Pourrais-je dire cette explosion d'amour dans leur réunion ! Comme s'ils s'étaient évaporés en leur bonheur, ils s'élevèrent côte à côte, diminuèrent, s'élevant jusqu'à ce qu'ils ne furent plus qu'au seul point que les larmes ruisselant de mes yeux me cachèrent.

A ce moment, j'entendis à mes côtés un soupir de doux soulagement et j'eus la divine vision d'une femme étrangement belle, d'une beauté *faite de passé*, et comme les figures de nos rêves, auréolée de souvenir.

Elle aussi pleurait. Elle abaissa vers moi son regard magnétique. Avec une extraordinaire lucidité *comme si ma pensée venait de plonger dans la reculée des temps évanouis* :

— Est-ce toi ? demandai-je, sans penser à la singularité de mes paroles en une telle occurrence.

— C'est *moi*, fit-elle d'une voix lointaine et le regard fermé, comme dans la contemplation d'un monde immensément éloigné.

— Es-tu de ce pays, dis-je, que je n'ai jamais quitté ? Et d'un geste vague j'enlaçais des fuites d'horizons.

— Non, jamais je n'y vins.

— Et pourtant je te reconnais....

— C'est *moi*.

Nous restâmes silencieux.

Dirai-je les accès de démence dont mon cerveau était près d'éclater ? Vertigineuse giration de siècles,

de destinées, de fatalités ; ouragans fabuleux dans la poussière des temps ; éclairs surnaturels traversant ce gouffre ténébreux de la vérité !...

Et quand je la serrai dans mes bras, Elle que je me rappelais, Elle que je reconnaissais, Elle qui m'arrivait en un tel moment à un rendez-vous donné oh ! mon Dieu, dans quelle véhémence nuit du passé, pourrais-je exprimer les affres de bonheur dont je râlais !

Demandez au naufragé jetant son cri d'agonie au vide des cieux et à qui les cieux tendraient une main secourable ; demandez à l'affamé dans un désert, à qui une manne céleste donnerait la vie, demandez-leur le vertige de leur doute en un tel bonheur !

Nous étions épuisés de joie ; nous nous regardions attendris et nous recueillant pour savourer une félicité inouïe, quand la nuit vint furtivement à pas veloutés, et comme avec un doigt sur les lèvres.

AUG. HENROTAY.





CHRONIQUE MUSICALE.

Le premier des nouveaux concerts sera donné le dimanche 2 décembre, au Conservatoire, sous la direction de Sylvain Dupuis. Au programme : la première symphonie de Beethoven, la suite norvégienne de Lalo, et, de Wagner, la *Huldigungs-Marsch* (marche inaugurale pour Louis II) et la *Siegfried-Idylle*.

Nous sortons d'une répétition des nouveaux concerts. Vigoureusement conduit, l'orchestre de M. Dupuis a montré des qualités de puissance, de cohésion et de finesse desquelles nous avait déshabitués la direction cotonneuse de M. Radoux.

C'est bien commencer.

Le 5 décembre, au Conservatoire, piano récital par HANS DE BULOW.

* * *

Vincenzo Emm. Lombardi nous envoie sous ce titre : *Glose à l'air nuptial de René Ghil*, une suite de brèves pensées musicales, qui doivent comme entourer d'une atmosphère caressante le poème de notre ami. Le genre fut inauguré, par Lombardi, en sa *Glose à l'après-midi d'un Faune*, de Stéphane Mallarmé. En ce nouvel essai, les mêmes défauts et les mêmes qualités que dans le précédent; une certaine note personnelle qui cherche à percer, une louable indépendance; mais une inexpérience très visible, et pas assez de richesse et de continuité dans le développement des thèmes.

Quant au genre, il est proche du Poème symphonique, en supposant le poème écrit ; il y a là cet écueil d'une musique parfois *descriptive*, et jamais subjective qu'à demi, puisque pensée à travers la personnalité d'un autre.

* * *

AU CONSERVATOIRE, le premier concert annuel. L'orchestre a interprété brumeusement la deuxième symphonie de Brahms ; des parties s'étouffaient dans les échos bouffis des autres, et de l'Adagio il ne restait plus qu'une grande plaque grise, un ciel d'octobre troué ci et là par un éclair aux éclats sourds : et c'était derrière le quatuor, une entrée de cors qui s'imposaient. Nous aurions à nous plaindre encore plus s'il fallait parler de cet admirable *finale* devenu presque superficiel sous le bâton de Monsieur Radoux. Mais, enfin : nous avons eu du Brahms.

Du Dvorak aussi (prononcer Dvortschkmpgrstowzak) dont quelques cahiers de profondes mélodies, de très large envergure, nous étaient connus. Ces fragments pour orchestre que l'on nous a donnés, ne valent point, il est vrai, la belle œuvre d'Art que sont ces mélodies ; certes ils sont plus en surface, mais d'un intérêt vif, et qui se renouvelle.

Enfin la *Kaisermarsch* de Richard Wagner.

Il nous est toujours pénible d'entendre ce fragment de musique officielle, inférieure à l'Œuvre du grand dompteur de Formes et de Symboles : Richard Wagner. L'orchestration, nourrie, variée, colossale, étonne encore et captive l'admiration. Mais nous sommes blessés par une relative pauvreté d'idées ; et ce choral de Luther qui s'applique à la partition sans pouvoir se fondre avec elle ? Il faut avoir le courage de le dire, la *Kaisermarsch* est, en comparaison des vraies compositions de Wagner, un pêle-mêle de thèmes

disparates, dont un ou deux sont même vulgaires, — et non, certes, non le développement logique et musical d'une idée. Quelques effets rappellent des passages des grandes œuvres du Maître, — sans les égaler ; cet effort des cuivres grandissant sous les cordes, tout l'émoi tressaillant de l'orchestre avant la bataille, on le dirait inspiré de l'ouverture des Maîtres chanteurs ; et la bataille même, l'une des plus belles parties de la *Kaisermarsch*, rappelle, en restant inférieure, la bataille de la *Walkure*, à la fin du deuxième acte, et l'effroi qui tressaute et les assauts de la peur sournoise, à l'improvisiste, et les chocs haletants au cœur qui se convulse.

Quant à l'exécution, elle a été ce qu'elle devait être : l'agréable parodie de celle que dirigeait Hans Richter à Aix-la-Chapelle.

Parlerons-nous des virtuoses ? Il y avait M. Delaborde, pianiste au jeu correct, rompu " au métier, „ un peu froid, mais austère et sans charlatanisme. Et, précisément le contraire, Mme Landouzy ; très jolie sans grande finesse, comme l'est sa voix de cristal, avec parfois des inflexions grièches ; plus d'aplomb que de grande pénétration, ou, même au point de vue de la méthode, que d'art véritable ; j'entends l'*Art du Chant*, car sans qu'on puisse la comparer à Melle Mézeray, Mme Landouzy vocalise avec limpidité.

J'ai gardé pour la fin la meilleure de mes impressions : il y avait eu d'abord un chœur de Beethoven vraiment mal traduit par les classes de chant d'ensemble ; mais alors, beaucoup mieux interprété, un adorable madrigal de Waelrant (16^e siècle), sans accompagnement, tout formé d'accords qui doucement consonnent, une suave pensée de regret d'une fragilité mélancolique et de tendresse, ainsi des contours qui s'effaceraient à demi, noyés sous un reflet de lueurs mauves.

ALB. M.

**

A Bruxelles, les concerts d'hiver commencent leur deuxième année; ils seront au nombre de six, sous la direction de Franz Servais, dans la salle du théâtre de l'Alhambra (boulevard de la Senne).

Les concerts d'hiver promettent un niveau d'art encore supérieur à celui de l'année dernière : l'orchestre, alors recruté un peu à la hâte, l'orchestre s'est assoupli sous l'artiste et vigoureuse direction de Franz Servais; de plus, les musiciens, alors étrangers les uns aux autres, ont pris cette fameuse " habitude du collier „, l'habitude de jouer à côté de *tels* camarades et non de tels autres. Or c'est là l'un des plus grands éléments de la force et de la cohésion d'un orchestre.

Les plus grands soins seront apportés à l'exécution des œuvres, toutes choisies parmi les chefs-d'œuvre de la musique ancienne et moderne et le concours des plus illustres virtuoses assure à ces séances un intérêt artistique considérable.

Le premier concert aura lieu le Dimanche, 16 décembre prochain.

Abonnements pour les six Concerts :

Premières loges	fr. 36.00
Baignoires	36.00
Fauteuils d'orchestre	25.00
Fauteuils de balcons (1 ^{er} et 2 ^e rangs de face)	25.00
Stalles de parquet	20.00

Administration des concerts d'hiver : Montagne de la Cour, 41.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.



LE PROCÈS DE CAMILLE LEMONNIER.

Comme on le sait, Camille Lemonnier, notre grand artiste, est poursuivi devant les tribunaux français pour *outrage aux bonnes mœurs* (!!). Nous avons déjà protesté et nous protestons encore de toute la force de notre indignation contre ces ridicules et funestes attaques de la justice.

Ceux qui ont lu Camille Lemonnier et qui l'aiment pour sa puissance dédaigneuse, — l'éclat de sa grande puissance fière, — ceux-là savent tout l'odieux de pareilles accusations portées contre lui. Mais une intelligence d'élite, Edmond Picard, a voulu défendre l'écrivain qu'on insulte. Nous empruntons aux journaux l'analyse de sa plaidoirie qui dit tout ce que nous pourrions dire, et mieux que nous ne le pourrions dire :

“ M^e Edmond Picard, très ému, prend alors la parole :

„ Il est, dit-il, l'ami, l'intime camarade de Camille Lemonnier, “ depuis l'enfance, depuis toujours, et il est heureux de venir le défendre en France, parce qu'il est toujours doux de venir au secours de ceux qu'on aime. „

„ Ce n'est pas Camille Lemonnier, d'ailleurs, qu'il va expliquer aux juges français, mais la littérature belge.

„ Étranger je suis, Messieurs, et je souhaite de vous le paraître autant que je le suis. C'est que nous sommes très différents de vous, quoique si près l'un de l'autre. J'ajoute que, si nous sommes différents, nous vous aimons, nous vous admirons, nous admirons votre hauteur de vues.

„ En Belgique, poursuit M^e Edmond Picard, la loi qui protège la morale publique est plus sévère encore que la vôtre, car, si vous condamnez seulement l'outrage aux bonnes mœurs, nous condamnons, dans notre pays, tout ce qui leur est contraire. Eh bien ! *l'Enfant du Crapaud* a été publié à 1,000 exemplaires à Bruxelles, et jamais notre parquet n'a songé à s'en émouvoir.

„ Camille Lemonnier, en effet, en écrivant son ouvrage, n'a pas eu le sentiment qu'il outrageait les bonnes mœurs. Et il avait devant les yeux, circulant en liberté en France, Zola, poussant, tel qu'un dogue, ces aboiements vigoureux qui charment les uns et blessent les autres.

„ Lemonnier ayant lu *l'Assommoir*, ayant lu *Nana*, ayant lu *la Terre*, aurait-il pu croire que son *Enfant du Crapaud* outrageait les mœurs françaises ?

„ C'est un passant pour vous, Messieurs, il a vu de là-bas, de loin, et je me demande même respectueusement si, au point de vue du droit, une œuvre créée à l'étranger relève de votre justice.

„ M^e Edmond Picard rappelle ensuite la thèse de l'indépendance absolue de l'écrivain, qui a ses partisans, et la condamnation d'antan de Baudelaire, pour avoir fait un chef-d'œuvre qui circule librement aujourd'hui.

„ Condamnez Lemonnier, dit en terminant M^e Picard,

mais vous n'arrêterez pas l'artiste, et je vous garantis qu'il recommencera, parce que l'artiste sort son œuvre comme la femme sort l'enfant, malgré elle et sans le farder.

„ Nous avons en Belgique vingt-huit procureurs du roi avec beaucoup de substituts ; pas un n'a songé à poursuivre. „

Le tribunal a condamné le gérant du *Gil Blas* et Camille Lemonnier, chacun à mille francs d'amende, et, solidairement, aux frais.



POÈMES D'EDGAR ALLAN POE (*).

Le nom d'Edgar Allan Poe si précisément évoque celui de Baudelaire, que le nom si noblement gracile et fort de Stéphane Mallarmé, près du sien, n'est pas sans nous donner une étrange impression de joyeuse surprise toujours nouvelle. Le magistral sonnet du Poe mémorial et ce morne bloc aux lueurs noires dans je ne sais quelle atmosphère demi-rougeâtre et phosphorescente, — le noir de la *Maison Uscher* ou du *Corbeau* sous un reflet de *Ligea* —, ces vers marmoréens nous donnent la transition désirée. Les Poèmes de Poe sont aussi plus baignés de nuances d'iris pâle, et d'une subtilité plus *suave* que la plupart des *histoires extraordinaires* ; et puis, surtout pour le lecteur français, ces LL si mols et des voyelles pareilles complètent l'apparence consanguine. Mais ce mot : EDGAR POE, brusquement convulsé d'un reploie-ment nerveux, plus étrangement noir et d'un autre monde,

(*) *Poèmes d'Edgar Poe, traduits par Stéphane Mallarmé ; Deman, éditeur, Bruxelles.*

Edgar Poe n'a pas cette force nonchalante un peu, et d'une sérénité plus lointaine des ombres, oui cette gracile noblesse de Stéphane Mallarmé.

Ce qui devait tenter le poète français, dans l'œuvre d'Edgar Poe, c'est, j'imagine, surtout la philosophie dédaigneuse (*) et qui s'évade, et puis la cantilène éthérée de quelques pages, ou les accords lugubres de syllabes qui s'écrasent comme en bavures de clameurs. Les œuvres les plus philosophiques, Baudelaire nous les a données. A Stéphane Mallarmé plus qu'à tout autre se montraient le devoir et le pouvoir de traduire les musiques.

Mais, avant d'analyser l'œuvre, il sied de donner ici le sonnet du Poe Mémorial, puisque les harmonies du Poète français nous apparaissent comme l'ouverture nécessaire au drame qu'Edgar Poe rêva.

LE TOMBEAU D'EDGAR POE.

*Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouventé de n'avoir pas connu
Que la Mort triomphait dans cette voix étrange*

*Eux comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens trop pur aux mots de la Tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange*

(*) Rappelez-vous le sonnet de Mallarmé *le vierge, le vivace, ou les fenêtres*, les sonnets de la Revue indépendante, et celui-ci : « Quand l'ombre... » Et même (dussé-je paraître émettre un paradoxe), ne devinait-on pas quelque intellectuelle parenté, et de tendances, entre l'auteur IDÉALISTE de l'*Après-midi d'un Faune*, et l'auteur de *Morella, Ligea, Terre de songe* ? n'est-ce pas également la création d'un monde idéal ? consciemment ou inconsciemment, un monde qui devient sensible.

*Du sol et de la nue hostiles ô grief
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la Tombe de Poe éblouissante s'orne*

*Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur*

Stéphane Mallarmé voulut donc transposer en français les musiques éparses dans les strophes anglaises : énorme était la difficulté. D'abord l'accentuation n'est pas la même dans les deux langues. La base du rythme de la langue française est l'iambe; la langue anglaise veut le contraire. Il y a donc une opposition complète dans *l'orientation des lignes*. Et du reste, comme si l'iambe permettait plus de lenteur au nonchaloir du mot qui se repose sur la longue finale, tout l'art français reste plus doux, les angles cassants veulent s'arrondir en courbes, plus près de la volupté, plus loin du sec protestantisme; on pourrait dire, avec un grain de paradoxe) que l'art français tient dans un fauteuil Louis XV.

Pour l'Art anglais, le symbole serait le triangle.

Il y avait, en outre, un dur obstacle dans le *ton*. Examinez la différence de sonorité, d'avec les françaises, des syllabes anglaises les plus proches de notre langue. Qui pourra traduire en caractères latins la note grave, légèrement enrhumée, des *a* durs en anglais ? et le mot *count*, ces *ou* que nos lettres *ow* ne rendent qu'à peu près ! Et ces difficultés sont les moindres. Saisissez la nuance qui distingue — pour les voyelles, — *count* de *now*, *though* de *no*, et, pour les finales, *fortune* de *motion*. Et je ne parle ni du *th*, ni des syllabes en *ng* que notre prononciation du mot *gong* ne peut que laisser

entrevoir, ni des *a* lourds de *call* ou de *hall*, ni des muettes noyées, ni des *h* qu'on aspire avec force, ni de ce petit sifflement doux, un peu " de hautbois, „ qui pourrait faire dire, en parlant des Anglais et des Américains surtout : " Ils gazouillent du nez. „

Il était impossible à Stéphane Mallarmé de prendre, pour sa traduction, la même tonique, la même dominante qu'Edgar Poë. Il y avait donc tout un travail préparatoire pour trouver, avec une pénétration précise et une subtile finesse d'ouïe, le ton français, la gamme syllabique dans laquelle il fallait transposer. Or, les tons musicaux diffèrent des tons de la langue parlée en ce que ceux-ci sont défectifs et très dissemblables entre eux. La traduction n'était donc plus une *juxtaposition* de sons et d'idées, c'était l'artiste *harmonisation* des mots de notre langue pour donner une impression d'ensemble analogue à celle qu'avait voulue Edgar Poe. Stéphane Mallarmé a dû choisir d'abord le ton qui, en français, séait le mieux à évoquer cet indécié fluide ou sombre, — Hélène ou Ulalume — qu'affectionne Edgar Poe; puis, fondre toutes les syllabes françaises dans une *relation* adéquate à la relation des anglaises. Il fallait scruter le rapport de telle flexion avec telle autre, noter telle progression dans l'harmonie du poète anglais, et reproduire, dans le poème français, non pas toujours *la même* progression, mais une modulation qui aboutit pour nous au *même* effet.

Et tant mieux, certes! Lorsque M. Wilder traduit un poème dramatique de Wagner et juxtapose à la musique des syllabes françaises, en comptant les fortes et les faibles, — il fait à très grand'peine un travail d'ouvrier. Mais Stéphane Mallarmé, par l'artiste intelligence des rapports harmoniques qui unissent les Idées aux musiques formelles, Stéphane Mallarmé a fait œuvre d'Art.

En cherchant, en reproduisant les inexprimables influences et contre-influences réciproques des syllabes, en maintenant le rapport harmonique de ces influences aux influences des idées entre elles, Stéphane Mallarmé a fait grande œuvre d'Art, œuvre synthétique de musicien et de Poète.

Il ne nous sied pas de louer ici en détails le travail du traducteur; que les curieux lisent et comparent, texte contre texte, que les esprits mesquins s'indignent d'un *trop peu littéral*, parfois. Nous voulons, nous, admirer en toute joie l'œuvre du Poète; nous laisserons pourtant passer un seul regret, celui de voir à telle place isolée, au lieu de l'harmonie qui évoque, des traces de "mélodie imitative", alors si loin des pures *musiques pour l'Esprit!*

Mais ce déplaisir est si rare, et noyé dans la glorieuse symphonie de tant d'admirables pages! Il faudrait dire l'imprévu haut suggestif de ces vocables décisifs et d'une ampleur définitive, ces mots à pointes barbelées qui parsèment les STANCES A HÉLÈNE, *le Corbeau*, *la Terre de songe*, *Eulalie*, *Israfil*, *la Cité en la mer*, *un Rêve dans un Rêve*, *à quelqu'un du Paradis* et ULALUME.

Ces pièces requièrent souverainement vers Stéphane Mallarmé l'effort de notre attention, — notre attention étonnée subtilement, et qui admire.

ALBERT MOCKEL.



PETITE CHRONIQUE.

La Wallonie adresse ses condoléances les plus vives à Gabriel Mourey, qui vient de perdre sa mère.

* * *

Il est curieux de juger l'attitude de notre presse, de notre presse si vraiment " belge „ à propos du procès de Camille Lemonnier. Ces choses ne nous révoltent point : nous nous y attendions ; comme nous nous attendions à voir des articles de journaux français donner une leçon de dignité à quelques-unes de nos gazettes.

* * *

A lire le dernier n° de *l'Art moderne*, entièrement consacré à ce procès. *L'Art moderne* reproduit presque *in extenso* l'éloquent discours d'Edmond Picard.

Beaucoup de ce que le puissant orateur a dit de *notre art* nous paraît ne pouvoir s'appliquer qu'à *l'Art flamand* seul. Notre idéal esthétique, à nous wallons, vit bien loin de celui-là, qui est la *matière magnifiée*. Notre maître n'est pas Pierre Paul Rubens, — comme il n'est pas celui de Camille Lemonnier en toutes les parties de son œuvre.

Cette distinction nous paraît nécessaire. Mais qu'importe ? Sans regarder *toujours* le même horizon, nous serons *toujours* prêts à acclamer le grand évocateur des glèbes et du soleil, Camille Lemonnier et son altier vouloir du Beau.

* * *

Les *Écrits pour l'Art* viennent de paraître. Ce n'est pas une livraison détachée, comme nous l'avons annoncé par

erreur, mais le premier n° d'une série régulière. Les *Écrits* seront publiés chaque mois, sous la direction de Gaston Dubedat (une autre erreur nous avait fait écrire Stuart Merrill).

Voici le sommaire de ce premier n°.

1° Le manifeste du groupe.

2° *Aénor*, pièce de vers d'une suave impression matutinale avec des orgues et des violes pressenties, au loin ; c'est, par Achille Delaroche, l'ouverture du poème que nous avons annoncé.

3° Les premières pages du *Traité du Verbe*, de René Ghil, édition définitive. (L'analyse de ce fier article exigerait une longue étude, — et une discussion que nous ne voulons entamer.)

4° *Lohengrin*, sonnet éclatant, aux reflets de bannières et de cuivre, et là, vers le peuple qui s'étonne et s'émeut, le noble avènement du chevalier du Saint-Graal. Outre ce sonnet de Stuart Merrill, une *villanelle* du même auteur ; elle avait paru dans la *Wallonie*.

5° Un fragment des *Heures* par Albert Mockel.

6° *Moussmé*, vers par Albert Saint Paul, avec des reflets d'orient, et des jets d'eau retombant au soleil, — une impression qui semble vraiment de là-bas. Cependant nous avons lu de plus beaux vers d'Albert Saint Paul.

7° Des *Notes à Paris* de Mario Varvara ; vives et précises évocations de choses mornes en l'activité d'une foule qui passe dans la *cour du Louvre* ; et puis, sur la scène d'un beuglant vulgaire, trois enfantines fillettes, ingénument égarées là, pour vivre, et qui chantent.

Mario Varvara publie aussi l'analyse élogieuse d'une œuvre musicale de V. Emm. Lombardi : *Glose à l'air nuptial* (de René Ghil).

* *

Notre ami et collaborateur Maurice Wilmotte prépare à la Société d'Emulation une solennité d'art intéressante. Il s'agirait de reproduire en petit, une représentation du moyen-âge (une *farce* et un *mystère* du XIV^{me} siècle, sans doute).

Il y aurait des musiques populaires d'alors, authentiques, et, complément nécessaire, une causerie de Maurice Wilmotte disant les sujets, le cadre, l'atmosphère esthétique d'alors.

Une étude de Maurice Wilmotte sur *le théâtre du moyen âge*, paraîtra bientôt dans *la Wallonie*.

* *

Aux XX, cinq candidats se disputaient trois places vacantes; on a élu le sculpteur RODIN, et les peintres HENRY VAN DE VELDE et GEORGE LEMMEN. Bravo!

* *

CAPRICE-REVUE — la feuille artistique illustrée qui a nos sympathies, toute question de camaraderie mise à l'écart — entre fièrement, le 1^{er} décembre, dans sa seconde année. Avec *La Wallonie*, sa sœur aînée, *Caprice-Revue* ne cesse de lutter pour l'Art jeune en un milieu réfractaire et souvent hostile.

Caprice-Revue publiera, en cette seconde année, les portraits de : Félicien Rops, Wagner, Stéphane Mallarmé, Jef Lambeaux, César Franck, Julien Dillens, Frans Servais, James Van Drunen, Xavier Mellery, Constantin Meunier, Ivan Gilkin, Albert Baertsoen, Catulle Mendès, René Ghil, Rodin, Omer Coppens, Théo Van Rysselberghe, Alfred Stévens, Jean Delville, Caran d'Ache, Paul Bourget, Puvion de Chavannes, Barbey d'Aurevilly, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

LE PASSANT

GAZETTE D'ART

Paraissant tous les samedis. Directeur : FRITZ ELL.

Bureaux : Rue Courte du Jour, 19, GAND

7 francs l'an.

Bureaux : 47 bis, avenue de Clichy, Paris.

La livraison : 50 centimes ; abonnement : 6 francs l'an.

REVUE MENSUELLE

ÉCRITS POUR L'ART

Vont paraître bientôt :

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Gabriel Mourey.	Aube de Spleen.
George Keller	Dans le Reve.
Emile Verhaeren	Aprement.
Eugène Demolder.	Les Carillons.
Raoul Pascalis	{ Les Bienfaits de la Lune. Proses psychiques.
Jean Delville	{ Te Deum. Soir Pathétique.
Aug. Henrotay.	Du Lointain.

Chronique Musicale :

Les nouveaux concerts. — Glose à l'air nuptial de René Ghil. —
Au Conservatoire. — Les concerts d'hiver de Bruxelles.

Chronique Littéraire :

Le procès de Camille Lemonnier. — Poèmes d'Edgar Poe.

Petite chronique.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

A LIÈGE : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du
Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.

A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.

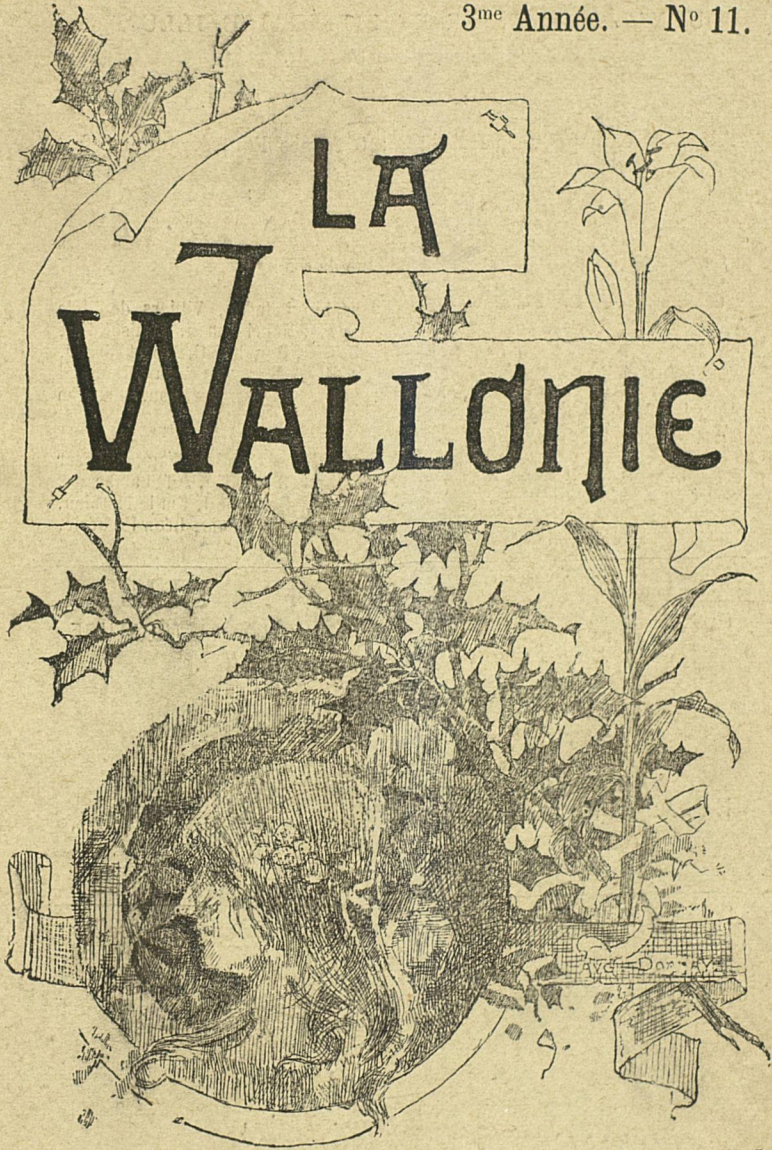
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire,
48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.

A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard),
libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue aux Vaches.

A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^{te}-Catherine.

Des presses de H. Vaillant-Carmagne, à Liège.

3^{me} Année. — N^o 11.



31 Décembre 1888.

CAPRICE-REVUE

JOURNAL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, ILLUSTRÉ,
paraissant le Samedi.

DIRECTEUR : **Maurice SIVILLE.**

Abonnements pour la Belgique : 6 francs l'an, étranger 8 fr.

Direction et Administration :

Rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Caprice-Revue publie un portrait en chacun de ses n^{os}.

Ont paru :

Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle Adam, Erasme Raway, A. de Witte, Jules Destrée, Henri Simon, Louis Kéfer, Georges Rodenbach, César Thomson, Oscar Dossin, Raghianti, Albert Giraud, E. Reyer, Théo Hannon, Sully Prudhomme, Mars, Henry de Groux, Edmond Picard, E. Tinel, Arnold Goffin, Amédée Lynen, Célestin Demblon, Félicien Rops, Julien Dillens, etc.

A paraître :

Catulle Mendès, Caran d'Ache, René Maizeroy, Alfred Stevens, Wagner, César Franck, James Van Drunen, Franz Servais, Albert Baertsoen, Jef Lambeaux, Xavier Mellery, Ivan Gilkin, Stéphane Mallarmé, René Ghil, Emile Mathieu, Ed. Lalo, Hans von Bülow, Edvard Grieg, Paderewsky, Rodin, Léon Frédéric, Constantin Meunier, Théo Van Rysseberghe, Willette, etc.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

LES POÈTES NAMUROIS

par AUGUSTE VIERSET

En souscription dans nos bureaux, et chez A. Bénard,
éditeur, rue du Jardin Botanique, Liège.

Prix : fr. 1,50.

A paraître chez E. DEMAN, rue d'Arenberg, Bruxelles :

SCÈNES DE BAL

1 petit vol. de vers, par ALB. ST-PAUL.

LE TRAITÉ DU VERBE

par René GHIL.

Les Flambeaux Noirs

Livre de vers par Émile VERHAEREN.



TRAIN DE SOIR.

Ce soir — d'énormité d'où sourdonnant émeuve
d'extraordinaire, ah! quel éparre d'hivers
haut sinistrés,

le Train qui long stoppa déroule
la stagnante stupeur de sa seule raison
Tintamarrante pour la dérouté normale
de ses deux phares inassouvis de nuit male
et de Temps, d'où sourdonnants meuvent hors saison
ce soir les éparres qui le meurtrissent.

Stride

cri d'être et d'ire qui pâtisse! quand ouïs
sont, mêmes mouvements de portes qu'on verrouille.

Il partit sursautant et plaquant, dans l'erreur
de l'orage sourdant de l'épaisseur d'horreur
véhémentement et sans ventée, et la plaine
le prend, et longue au loin pleut la sinistre haleine
avant le diluement aux airs épanouis
Traînant en doute des lumières mortes, veuve!

Y vivront! — cri d'être et d'ire qui pâtisse, ah!
étrangères dans la perpétuité neuve
Qui ne savent, aux nuls gestes évanouis
Y vivront sursautant en des songes, des Vies :

et, d'énormité dont pleure l'heur maternel
C'est, qui sourdait éparre! un vagissement d'être
et d'ire, ah! agrippant l'espoir sempiternel :
même si quelque sort qui s'en va disparaître
est là près — cri d'être et d'ire qui pâtisse, ah!
est dans la grande nuit une sinistre haleine
avant le diluement aux airs épanouis
Trainant en doute des lumières mortes, veuve.

et, d'énormité dont pleure l'heur maternel
C'est, qui sourdait éparre! un vagissement d'être
ah! agrippant des mains l'espoir sempiternel
pour les Terres qui sont de l'être inassouvies!

Y vivront sursautant en des songes, des Vies
Tintamarrantes dans des éparres d'hivers
et d'improviste vers quelle largesse,
vers
Quelle loi d'heur plus vaste en la splendeur aride.

RENÉ GHIL.

Décembre 88.





DE L'ALBUM PARISIEN.

9 Septembre 1887.

VOICI la nuit. Le soleil là-bas ne barre plus l'extrémité de la rue de Châteaudun. Vers la gare Saint-Lazare, une clarté rousse encore se décompose, pâlisante et bleuissante. Des fiacres, des omnibus et d'autres voitures roulent dans cette brume et font onduler des reflets criards d'eau courante au soleil.

Je gagne un trottoir. Une foule compacte m'entraîne, me bouscule, muette. Malgré moi je m'arrête. C'est un va-et-vient ininterrompu de personnes affolées qui entrent au galop dans une boutique ouverte et vide, en sortent un peu calmées et viennent se figer en la résignation d'une résolue attente au bord du trottoir.

Soudain une poussée se produit, une dégringolade sur la chaussée de toute cette masse sombre qui laisse le trottoir blanc.

Deux, trois, quatre omnibus sont là, arrêtés.

Désagrégée, la foule semble avoir multiplié ses têtes aussi nombreuses derrière chaque omnibus que tout à l'heure ensemble devant le bureau.

Une voix parle, proclame des numéros, et quelques-unes des têtes contournent l'escalier de l'impériale, tandis que des emmitoufflements de robes disparaissent à l'intérieur — comme des victimes engouffrées dans le ventre d'un indifférent minotaure, à leur appel.

Les lourdes voitures peintes repartent, remplies et les têtes toujours aussi nombreuses reviennent se mêler, s'unir, étendre leur ombre houleuse sur la blancheur du trottoir.

Je suis à l'angle de la rue le Pelletier : quelques coudoiements, je passe. J'arrive devant l'oratoire de Notre-Dame de Lorette.

Anonchali d'idées crépusculaires, hélas ! et d'autres mélancholieuses, j'y entre. La porte matelassée retombe sourdement sur le vacarme de la rue... et je suis grisé aussitôt par un silence vide, glacial, imprégné d'un long, persistant, lointain parfum d'encens.

Je n'ose marcher, car mes pas résonnent trop fort sous l'immensité de la voûte et me troublent.

Au fond du chœur se devine l'autel — à peine jaune, à peine gris dans la pénombre, éteint. Seule plus claire, blanchit, tortillée à la rampe, la nappe de la sainte table. Au long de la nef, encadrées dans la hauteur des piliers gisent, éventrées, les chapelles

solitaires, abandonnées. Ici, à gauche de l'entrée, une plus sombre presque noire, dont on ignorerait les murs si ne transparaissait la pâleur d'une croix : la chapelle des agonisants, béante en immense gueule lugubre d'infini, d'inconnu. Et rien, pas une prière, pas une ombre agenouillée, pas un craquement de chaise.

Devant la chapelle à gauche une femme se lève, ouvre un tronc, le vide, en referme le cadenas et des sous dégoulinent dans une poche en toile — avec des suffocations de rire précipité. Elle range ensuite sa chaise contre un angle intérieur de la chapelle, souffle un à un des cierges inégaux en un candélabre épanouissant des lys de métal, graissés de cire, et, sans bruit en sa marche, se dirige vers la sacristie.

On va fermer les portes.

Le suisse, en pantalon de ville, portant seulement la livrée et le bicorne, rôde et flaire dans tous les coins, une lanterne à la main. Un sacristain, dont la face pâteuse est proprement rasée, promène la tache noire d'une calotte de velours sur la nudité de son crâne çà et là par l'église vide. Ses gestes et ses pas trahissent l'énervée préoccupation d'un homme pressé. Il vient à moi, me toise, une responsabilité dans le regard :

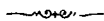
— " On ferme „ crie-t-il rudement.

Un grand clapotement de planches légères qui s'effondrent nous surprend. Il me quitte.

Dans l'obscurité qu'éclaire mal sa lampe, le suisse

a accroché son bicornes en l'entrelacement des chaises empilées, furetant sous elles. Par le seul mouvement fait pour se relever, le frêle échafaudage s'était écroulé. Dès lors le bruit ne cesse. Des paroles volent. Il faut replacer toutes ces chaises. Et le sacristain lance un nom de Dieu qui emplit la nef, d'un large élan bondit vers la voûte où le murmurent, l'embrouillent, le traînent et le déchirent des échos.

Je sors.



20 septembre.

Faubourg Montmartre. A la terrasse du café Pousset : sur le large trottoir un chassé-croisé de tabliers blancs; l'empressement des " garçons " apportant les plateaux de bocks dont s'empilent, en guise de vaines soucoupes, les rondelles de feutre; un tumulte de petits pas éparpillant le jaune sali de la sciure de bois répandu autour des tables. Quelques formes humaines, à part seules, hypnotisées derrière l'éclatant rectangle d'un journal au soleil, séparées par des groupes riant haut, parlant fort, gesticulant sans prendre garde à la feuille étalée au bout du geste — tels auprès d'une statue. Et là, sur l'étroit espace de trottoir libre, la promenade ininterrompue de multiples, renaissantes, différentes silhouettes, mais enfuies dans la sémillante banalité des journalières visions.

Pourtant, de l'ordinaire milieu qui passe, se détache soudain une enfantine et frétilante robe noire, d'une sveltesse macabre, aux dalmatiques plis. Elle s'en va dansant sous une profonde capote noire aussi svelte, aussi lugubre en l'ornementale courbe qui la tiare. Et c'est un galbe qui sautille, un rire qui s'endeuille, un friselis passager de crêpe qui chante; et la baladine jupe lisse semble suivre un pas de polka, l'élégante rondeur du corsage s'effile en virgule d'encre; et ce caprice noir s'efface comme une larme.

“ Il n'y a que les femmes habituées à marcher à pied qui sachent tout à fait s'habiller pour la rue, „ a dit l'un des Goncourt. Elle devait être une femme habituée à marcher à pied. Et son fantôme suggérait quelque dessin troublant de Rops, ou telle pschut-teuse esquisse de Van Beers.

ALBERT SAINT-PAUL.





VISION.

A Puvis de Chavannes.

Hne lente fuite d'ombres sur le parvis
d'un temple rose que le Songe recule
loin, dans un paysage de crépuscule,
semblable à ceux que rêva le dieu Puvis.

*Des herbes verdissent le marbre des vouîtes :
il fait comme un matin de jour pluvieux ;
l'air est gris, et les fantômes sont très vieux ;
ils vont, puis s'arrêtent et leur pose écoute.*

*Ils semblent chercher de leurs oreilles closes
une voix qu'ils attendent depuis longtemps,
des Paroles qui dans leurs cœurs repentants
doivent faire fleurir des apothéoses.*

*Ensuite, d'un même mouvement de leurs mains frêles,
caressantes et bonnes comme des ailes,
penchés ils cucillent des asphodèles.*

*Et les voilà tous agenouillés
devant la porte noire du temple,
dont les gonds hélas ! sont à jamais rouillés
pour leurs âmes douloureuses qui contemplent.*

*Encor, dans un geste implorant, leurs mains frêles
se lèvent et s'abaissent comme des ailes.*

*Ils sont des deuils pâles dans le crépuscule,
des formes transparentes de douleurs grises,
au seuil du temple que le Songe recule,
des formes que la prière immobilise.*

*Ils supplient pour les fêtes de lumière
que l'on a promises à leur repentir,
pour la résurrection de leur poussière,
le jour où la Parole doit retentir.*

*Des lys du pardon seront jonchés les chemins ;
un bonheur suprême illuminera les visages ;
ils dépouilleront leurs vêtements humains,
purs comme les vierges et savants comme les mages.*

*Dieu ! comme leurs longues robes d'hyacinthe
traînent mélancoliquement ! O leurs larmes,
vous êtes chastes comme de filiales étreintes,
mais que vous saignez des regrets du vieux Charme !*

*Ah, quand s'ouvrira le seuil ? Quand tendra-t-on
les voiles de lin odorant sur les avenues ?
Est-ce bientôt qu'au marbre fier des frontons
vont reflleurir les tendresses méconnues ?*

*O Mariamm, fais que leurs vœux soient comblés !
Ce sont les Souvenirs : montre-toi clément !
Songe que toujours ils ont, dans les tourmentes,
tourné leurs espoirs vers tes yeux étoilés !*

*Prononce les Paroles de résurrection !
Que de ta lèvre et de ton âme ce Verbe tombe !
Tu es la Souveraine des consolations !
Tu es l'Ange miséricordieux de la tombe !*

GABRIEL MOUREY.



REMORDS.

Pour Albert Mockel.

Au milieu de tout le luxe oriental inventé par cette agonie d'un siècle trop laborieux, Jean Ferrilla, pour la première fois, se sentit chez lui. Instinctive était en lui l'intuition de cette vie de nabab et quand la femme qu'il aimait le rendit maître d'une fortune princière, ce fut sans un étonnement qu'il franchit le seuil de ce vieil et somptueux hôtel familial écussonné où étaient entrées toutes les dignités et toutes les grandeurs.

Certes, la rapidité de l'ascension comme celle de la chute insensibilise; mais l'étourdissement avait été instantané. Un mois, il s'était laissé vivre, non surpris, plutôt ennuyé d'un changement d'existence; puis, il avait joui de ces richesses comme d'une chose connue et depuis longtemps injustement ravie. A peine se souvint-il de son modeste appartement de jeune médecin, des longues heures de splénétique inquiétude pendant lesquelles son âme, tour à tour,

invoquait l'Elue, ou, moins envolée, tournait sceptiquement dans ce cercle vicieux : une clientèle pour faire un bon mariage, et se marier pour arriver à une clientèle.

La riche lumière des torchères dorées étincelant aux marbres du grand escalier ne l'éblouit point. Il dévisagea sans sourciller les preux solennisant les murs des salons et qui devenaient ses ancêtres. Avec une suprême aisance, il foula les précieux tapis de Smyrne, promenant à travers toutes les opulences ses formes élégantes et infiniment aristocratiques.

Sa vie depuis six mois : un conte de fée, la réalisation d'un rêve géant. Il était heureux.

Jean Ferrilla est assis à son bureau vieux chêne aux lourds pieds torses, seul aussi, sans un sourire.... Et cependant au milieu des mille petits riens éparpillés devant lui, l'image de l' Aimée, sur de jolis chevalets en peluche, çà et là, reparait incitant à l'idée consolante qui illumine les labeurs.

Fiévreux, Jean Ferrilla, et triste son regard, et brûlant son front pâle.

Sous les mordantes caresses du soleil coloré aux antiques verrières, saignent les grands martagons rouge-sombre des tentures brunes et s'allument les dos armoriés des livres derrière les vitres, et dégouttent d'or les pointes des kriss de la panoplie.

Il remue des livres, des papiers... Mais, cette lettre

mortuaire, il a beau la déplacer, la cacher, l'enfouir, toujours elle revient obsédante sous sa main, avec ses grandes bordures noires, toujours ! Et toujours sa main l'agrippe malgré lui, et la déplie—et toujours surgit le fantôme blanc.

— Oh ! terrifiant, en sa tranquillité, le fantôme !

— Une jeune fille.... morte à dix-huit ans.

Affalé dans un sofa, avec la lucidité maladive et cruelle des heures tristes, il revit le passé : et vogue son âme vers les grandes plaines songeuses qui s'enveloppent dans leurs brumes comme dans un suaire ! Et vogue son âme vers la petite ville de province aux mélancoliques vesprées ; et vers la vieille maison à encorbellements où il a grandi entre sa mère, douce et pieuse femme, et son père, vieux docteur, froid charcutier d'hommes.

Puis, c'était son enfance dans une atmosphère de serre chaude, épanouissant les fleurs noires de son intelligence précoce, aiguisée plus tard aux lectures énigmatiques des livres de médecine traînant sur les meubles ; ses rêveries perverses grandissant monstrueusement des scènes devinées, des gravures mal comprises qui affinaient ses sens et faisaient de lui, à seize ans, un timide et satanique curieux aux morbides fringales.

Puis, rouge le jour du crime.... : dans le grand pré empli des parfums triomphants des foins, au milieu duquel, niaisement, une rangée de grands arbres minces couraient le long du ruisseau qui laissait

voir, à travers les ajoncs, le reflet magique de ses déliquescentes créatrices, derrière un de ces arbres... La fillette blonde.... La fillette innocente.... Là!.... Oh! le Spectre! Puis, revenant, la fillette classée dans le troupeau de celles dont la poitrine brûlera à vingt ans et qui tôt se faneront en punition du mal que leur ont fait ceux qui les ont perdues! Éternelle justice!

Elle est couchée maintenant, à dix-huit ans, blanche avec des transparences de cire et froide, les mains jointes, couchée sur son lit blanc, au quatrième étage dans une rue malsaine de la grande ville où ses parents ruinés sont venus cacher leur misère.

Et le fantôme épouvante l'âme damnée de Jean Ferrilla pour qui les sciences de l'âme et du corps n'ont plus de secret et dont l'effroyable logique écartèle la conscience.

Cynique ou irresponsable, il a oublié. Le roulis de sa vie agitée a endormi le Remords. Huit ans a duré le sommeil du Vengeur qui se relève terrible, oh! terrible!

Jean Ferrilla se cache la face, le misérable. Et se transforme le luxueux salon en une chambre mortuaire et, sous sa main inexorable, sous son regard d'acier, le grand Inquisiteur rouge, le Remords le tient à genoux, en face du fantôme blanc, lui mettant au cœur toutes les affres de l'assassin confronté avec sa victime, et sur les lèvres, de lâches supplications.

Sa jeune femme qui, de le voir triste, longuement

et douloureusement a pleuré ses premières larmes de femme, — sa jeune femme revient près de lui, les yeux rougis et tremblante et consolatrice.

— Jean, tu as de la peine, dis? — Pense à nous, à notre enfant! —

Leur enfant! c'est vrai, il sera père!... Il sera père et l'Évangile dit que le père coupable sera puni dans sa progéniture....

Oh! si c'était une fille! — Non! non! — Il en mourrait... Car, bien sûr...! Mais, non, non...!

Et Jean Ferrilla attend anxieusement le moment où il sera père; il souffre, il maigrit, rongé dans son cœur.

Et par le Dieu impitoyable des justes retours, pour le triomphe et l'apaisement du Remords, ce sera une fille qui grandira, belle et frêle, très frêle et qu'il verra, un jour, quand elle aura vingt ans, étendue, blanche et froide, sur un grand lit blanc.

J. STIERNET.





THÉÂTRE ET MUSIQUE.

THÉÂTRE DE MEININGEN.

Peut-être trouvera-t-on qu'il est bien tard pour venir parler encore des Meiningers et de leur Art. Nous dirons ceci : Nous ne sommes pas une revue d'actualité et si ce titre " Revue „ a été pris, c'est que nous n'en connaissons pas d'autre alors, qui pût rendre notre pensée, enfin qu'il était consacré. Ensuite une belle chose doit être dite, non pas à heure ou date fixe, mais bien au moment opportun.

On en a parlé, beaucoup parlé. Quelques enthousiastes-naïfs ont espéré voir le mouvement se propager. Quatre mois se sont écoulés : Oubliés ! sauf chez quelques-uns, et la routine aussi maîtresse que naguère, et l'écœurement du théâtre d'aujourd'hui plus vif que jamais.

Le *Théâtre* ! Songez à tout ce que pourrait, à tout ce que devrait être cet Art complexe et si puissant — d'une puissance d'action si directe et si prompte : Scènes de vie, histoire ou symbole, rêve, légende ou accident de tout à l'heure — toutes les formes peuvent y vivre, toutes ! et le théâtre est mort.

Ce qui a tué le théâtre c'est la lèpre du cabotinage, l'importance des cuistres illettrés qui se chargent, en maquereaux des planches, moyennant argent, d'égorger l'œuvre si elle est bonne ; si elle est mauvaise, il y a parfois chance de réussite. Ils sont les maîtres. Ils n'étudient pas ce qu'on leur donne,

mais on doit *faire* spécialement pour l'épanouissement et la glorification de leurs pseudo-qualités. Race ignoble : tous, ainsi qu'autrefois forçats, on devrait les marquer de la fleur de lys infamante et rétablir à leur usage les antiques lettres de cachets, pour supprimer ces valets lorsqu'ils se font trop remarquer. Ou bien... qu'ils soient ce que sont les Meiningers.

Honneur à ces artistes modestes, qui, consciencieux, cherchent à *interpréter* l'œuvre qu'on leur a confiée, qui, tel jour 1^{er} rôle, le lendemain simples figurants muets, ne croient pas déroger. Aujourd'hui tragiques, demain comiques, hommes simplement et souples comme les fait la vie. Voilà pour les interprètes.

Quant à l'idée mère, l'honneur entier en revient au duc de Saxe-Meiningen, de la race de ces ducaillons de Saxe qui feraient pardonner aux gens de leur espèce la grande quantité d'imbéciles inutiles et encombrants qu'ils procréent.

Il a fait une œuvre qui le classe homme d'intelligence sagace et artiste, et l'impression qui se dégage de cette troupe homogène, merveilleusement travestie, où les costumes savent être portés, où les foules vivent, s'agitent et vivent enfin ! où tous les détails les plus menus sont soignés, l'impression qui se dégage est grande, belle et reposante. On est en face d'un théâtre d'Art et non plus d'une entreprise de cabotinage financier.

Nous n'en dirons rien de plus ne voulant que glorifier l'une des plus nobles manifestations artistiques que nous ayons eu à saluer, et nous nous en honorons ! Les détails sont œuvre de journalisme dont nous n'avons cure, ou d'étude longue et sérieuse que nous n'avons le temps d'entreprendre. Le journalisme, cette autre lèpre et cet autre cabotinage par ses

organes les plus autorisés et les plus coquelins, s'est naturellement, en grosse bête qu'il est, moqué de ce qu'il ne pouvait comprendre et n'a pas raté cette riche occasion de se montrer le fin idiot qu'il est. Ainsi soit-il et in omnia sæcula sæculorum !

Bruxelles. Novembre, 88.

P. M. O.

RICHILDE.

Bruxelles.

Il y a à dire beaucoup en bien ma's aussi beaucoup en mal au sujet de *Richilde*, l'œuvre de M. E. Mathieu que vient de monter le théâtre de la Monnaie. M. Mathieu avait donné de grandes espérances, d'abord par *Georges Dandin*, qui méritait mieux qu'un succès relatif, mais surtout par le *Hoyoux* et *Freyhir*, ses deux derniers poèmes pour chant et orchestre. Parmi les grandes qualités qui distinguaient ces œuvres, la première était l'évidente volonté de sortir du banal qui se percevait dans le consciencieux travail de l'orchestration. L'œuvre nouvelle de M. Mathieu a remporté un très grand succès; des acclamations ont salué la chute du rideau après chaque acte, et ont appelé le compositeur sur la scène. Mais s'ensuit-il que *Richilde* soit à la hauteur des espérances d'art qui entouraient le nom de M. Mathieu ?

Sur un sujet quelque peu mélo-dramatique qui a servi au compositeur à écrire un libretto genre ancien, quoique l'on puisse louer la disparition d'une bonne partie des imbécillités d'autrefois, telles que la série interminable des duos, des trios, quatuors, etc., — M. Mathieu a très sincèrement travaillé une partition touffue, compacte, souvent très méritoire,

souvent aussi très bien orchestrée, mais dont le défaut capital au point de vue de l'esthétique d'une œuvre dramatique est d'être une suite de tableaux détachés, qui, s'ils sont très beaux, peut-être, pris isolément, ne sont pas, musicalement, l'enchaînement d'une œuvre. Car les quelques thèmes assez indécisément développés qui accompagnent plutôt qu'ils ne caractérisent les personnages, ne suffisent pas au travail de synthèse musicale qui commente les drames lyriques de Wagner.

Qu'on ne me reproche pas de juger à un point de vue exclusif, il serait, certes, suprêmement insupportable que les musiciens désormais se crussent obligés de plagier Wagner, mais il est certains de ses principes qui s'imposent depuis le moment de leur révélation, tant ils sont le simple énoncé de lois inéluctables en musique dramatique, et les musiciens qui les méconnaissent s'exposent à voir disparaître leurs œuvres, malgré de très réelles qualités, comme un architecte qui aurait construit un édifice sans tenir un compte suffisant des lois d'équilibre qui régissent la stabilité des corps.

Il y a dans *Richilde* de ces lacunes graves qui la condamnent, malgré tout, à n'être qu'une très intéressante œuvre de formation. Dans la hiérarchie des œuvres de Mathieu, elle vient probablement très bien à sa place, elle n'est pas inférieure à *Freyhir* (si l'on tient compte de la différence du drame et du poème musical), mais celle-ci nous avait fait supposer que la première grande œuvre dramatique de ce compositeur aurait plus de perfection et plus de *valeur absolue*.

Richilde est une œuvre dramatique *extérieure*; la musique ne se contente pas d'être un simple accompagnement harmonique, c'est vrai, mais elle ne pénètre pas la chair ni l'esprit

des personnages ; elle les indique simplement par ses qualités décoratives ; de plus, j'ai déjà dit le manque de cohésion et d'unité de la partition, mais ici que l'on ne croie pas à une juxtaposition d'airs ; il y a une réelle union entre la musique et l'action momentanée, mais il n'y a pas de relation générale dans le drame ; les scènes apparaissent comme des *fragments symphoniques*, faiblement enchainés par les quelques motifs-thèmes esquissés mais nullement approfondis. Ce qui manque donc à *Richilde* c'est la profonde et sincère pénétration psychologique qui fait d'une œuvre d'art mieux qu'un dessin ou un tissu musical, qui les rend vivantes en leur donnant une âme.

Il faut hautement critiquer les *ficelles* que M. Mathieu n'a pas tout à fait proscrites ; tel le coup de gosier prolongé en point d'orgue qu'il permet trop souvent à ses chanteurs ; un ensemble *scuglophone* qui termine bruyamment le 1^{er} acte, — le moins bon de la partition, l'abus des cuivres qui, s'ils donnent la vigueur et l'énergie aux passages de force, doivent être employés, pourtant, avec ménagement, faute de quoi ils perdent la qualité caractéristique de leur apparition. — Le ballet est (un des plus déplorables restes de l'ancien opéra, laissé dans *Richilde*, et nous avons peine à comprendre que M. Mathieu ait voulu interrompre son drame par ce vieux et bête *rossignol* du divertissement ; il en a été puni par la faiblesse de l'inspiration de ses airs de danse.

Donc, en résumé, *Richilde* est une œuvre de formation ; le compositeur n'a encore saisi qu'une partie des nécessités exactes du drame lyrique, ou si l'on veut de l'opéra rénové. Son œuvre marque de la conscience, a de réelles qualités, mérite des félicitations aussi bien que des critiques ; elle nous fait espérer que M. Mathieu produira prochainement

une œuvre qui sera, elle, définitive et complètement débarassée des tares que nous déplorons de retrouver cette fois.

L'interprétation, l'orchestre, les costumes, les décors, tout est excellent. Il faut tirer hors pair M^{me} Caron qui a créé le personnage de *Richilde* et a rendu ce caractère complexe, — trop peu fouillé par le musicien — avec une puissance et un réalisme tragiques. C'est décidément une incomparable artiste.

LUDWIG GHELDRE.

MUSIQUE A LIÈGE.

Cette fois, force me sera de me borner. Mais il faut dire la joyeuse surprise que nous réservait M. Dupuis, par sa direction ferme, nerveuse, artiste. Avec un orchestre moins nombreux que celui de M. Radoux, et privé des excellents musiciens qui, au conservatoire, occupent les premiers pupitres, M. Sylvain Dupuis a réalisé en peu de temps des projets qui nous paraissaient chimériques.

Ce n'est plus, comme sous le bâton de M. Radoux, cette mollesse adipeuse des instruments à la débandade, puis ces brusques flons-flons de cuivre qui ressemblaient à des colères d'hydropique; aux nouveaux concerts on peut écouter de la musique, j'entends un ensemble homogène, en masse non rompue, les mouvements observés, chaque instrument à sa place, et la ligne de l'œuvre en pleine lumière. — J'ai critiqué jadis, en M. Sylvain Dupuis, le compositeur; je suis heureux, d'autant plus, de rendre pleine justice au chef d'orchestre.

M. Sylvain Dupuis prouve encore son goût éclairé par le choix des œuvres qu'il interprète.

A vrai dire, tout n'est pas encore parfait, mais exiger plus était impossible. Je ne m'amuserai donc pas à blâmer la monotonie des sons à la première partie de la symphonie de Beethoven, — d'autant plus que la suite a été remarquable : — un seul regret pour la *Huldigungs-Marsch* de Wagner, exécutée obscurément, avec trop de bruits confus. Mais la *Siegfried Idylle* a été dite suavement, dans sa fluide atmosphère de rêve vers l'avenir. On le sentait, M. Sylvain Dupuis y avait donné tous ses soins aux répétitions.

A ce même concert, un virtuose, M. Scharwenka, dont le talent très réel a été un peu jeté dans l'oubli par Hans de Bulow et Paderewsky, venus ensuite, M. Scharwenka détaillait un concerto de sa composition, qui ne manque assurément pas de valeur et qui est bien de la musique, sans pourtant sortir des formes néo-romantiques.

Hans de Bulow, lui, avait mis sa maîtrise au service de Beethoven. Un léger étonnement d'abord : l'interprétation du grand pianiste, pour admirablement scrupuleuse qu'elle soit, m'a paru, dans la première sonate jouée, un peu moins rigide que je ne m'y attendais. Mais encore cette réflexion me paraît même puérile, si je me rappelle l'incomparable jouissance d'art qui, ce soir, m'a ému. Il sied ici de ne pas s'appesantir, et de songer seulement à ces courtes heures dont les mots déflorent le souvenir.

* * *

Tout autre, Paderewsky. Fougueux, en dehors, exagéré, ennemi des transitions, romantique; maître de son instrument qu'il martèle de ses doigts ou qu'il effleure de grêles thèmes, sachant faire parler toutes les voix du clavier, il éblouit l'auditeur en l'enveloppant d'un resplendissant nuage d'harmonie. — Mais il ne donne pas, comme de Bulow, une profonde interprétation des œuvres :

Ce sont des fusées de traits, des splendeurs de sons qui pleurent, largement, des tonnerres d'accords, les notes péleméle en bataille, et puissamment les basses qui tonnent;

puis d'inouis murmures de sardines, et dans le haut des motifs qui se lutinent, luttent de suavité, futilité de musiques mutines, aux cordes caressées qui s'éclairent de sourires.

Paderewsky étonne et captive; musicalement Hans de Bulow commande le respect.

* *

Après de tels souvenirs et lorsqu'on a parlé de Hans de Bulow, le concert des Prix au conservatoire, paraît ridicule. La *Conjuration des Fleurs*, de M. Bourgault Ducoudray, fait songer à de la crème à la vanille gâtée, — ou les grâces minaudières de M^{lle} Joseph Prud'homme. Les chœurs se moquaient d'eux-mêmes, et M^{lle} Bastin, soliste, n'a pu montrer qu'une bonne volonté mal servie par sa technique presque nulle. — Puis un habile violoniste, M. Harzé, et un chanteur très fin, à la voix assouplie, fort apprécié : M. Demest.

* *

Quant à l'orchestre, il s'est démené à l'aveuglette, lourdement, à travers cette forêt : l'ouverture des *Maîtres chanteurs*. Tout le monde s'y est égaré.

Mais malgré le programme, nous hésitons à croire que ce soit, *cela*, l'ouverture des *Maîtres chanteurs*. Nous demandons de la musique de *Richard Wagner*, et non de *J. Théod. Wagner*. Jusqu'à présent, le Conservatoire n'a pas voulu.

* *

Quelques mots encore de la cantatrice-étoile M^{me} Melba, nous présentée il y a quelques jours. M^{me} Melba jouit d'une voix adorable, au timbre de cristal et d'or, limpide, capti-

vante. Lorsqu'elle saura la manier, et qu'elle aura appris la musique, Mme Melba sera une chanteuse de valeur.

A ce même concert, M. Clayes, le baryton fêté des Liégeois. Ses notes chaudes, la force de ses poumons, l'ont fait applaudir; en outre, M. Clayes connaît l'art du chant. Mais il est regrettable qu'il chante des bras et des épaules autant que du gosier; aussi, qu'il choisisse de pareille musique.

L'orchestre de M. Dupuis jouait des choses connues; la *Huldigungs-marsch* plus clairement qu'aux Nouveaux concerts; le reste également bien.

*
* * *

Enfin, la 1^{re} audition du Conservatoire nous a montré un excellent corniste et un pianiste consciencieux, un peu sec; un violoniste, M. Bourdoux, bon musicien mais qui tire de ses cordes un son un peu frêle; un autre violoniste, M. Charlier, qui promet un virtuose. Puis toute une classe de violonistes "présentés en liberté", comme l'année dernière. La classe était bonne (celle de M. Dossin), elle a bien joué de belle musique (1), mais de grâce qu'on n'acclimata point chez nous ces mœurs musicales bizarres et illogiques.

L. HEMMA.

(1) Exception pour la paraphrase de Wagner; la musique du maître n'est pas faite pour cela, et l'allier à des exhibitions de ce genre est pénible.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LE TOURBIER (1).

Un roman de mœurs picardes, annonce l'auteur; et tel est bien son livre: de simple et nue observation, parfois ponctuée d'une réflexion, parfois enveloppée dans une action rudimentaire, toute de simple paysanne, elle aussi, — presque trop —; et, parmi des échappées descriptives où M. Duvauchel se révèle plutôt poète, quelques pages d'analyse juste mais facile, et, pour finir, une très sincère étude de la nostalgie.

Cet exposé sommaire laisse deviner déjà quels sont les défauts, quelles les qualités du *Tourbier*.

Tout d'abord un très apparent manque d'unité. Les chapitres semblent danser la ronde à l'aventure, comme en goguette les petites maisons des hameaux qui escaladent les collines. Mais, si l'on remarque la similitude de *ton* de tous ces chapitres, l'unité du livre petit à petit se recompose dans la mémoire, et telle qu'une " fagne „ un peu triste, morne mais qui se consolerait, apparaît le *Tourbier*, placidement noir, qui de son âcre chair nourrit des tribus d'hommes.

Ce titre, *le Tourbier*, sauve la force du livre en expliquant les pourquoi. C'est bien au *Tourbier* et du *Tourbier* que tout vient et va; dans l'œuvre de M. Léon Duvauchel on le sent, ce *Tourbier*, la rude mammelle dont le lait noir et âpre s'est

(1) Par Léon Duvauchel; Paris, Savine; fr. 3,50.

fait maternel pour les campagnards de Picardie, rustres mineurs en leurs marais. Cependant ce n'est pas encore la grosse synthèse, si puissante massivement, d'Emile Zola, ou ce demi-symbolisme farouche et biblique de Camille Lemonnier (1). Le tourbier manque d'énergie, sinon de vérité. Aussi M. Léon Duvauchel n'est-il pessimiste. Il voit et il raconte, nouant négligemment les frondaisons de ses notes de mœurs, au tuteur un peu grêle d'une action telle quelle. Ces notes sont assurément la partie du livre qui nous a intéressé le plus. Les mœurs picardes sont proches parentes des mœurs wallonnes, et tel chapitre pourrait se vivre en Condroz ou en Ardenes. Il y a, par exemple, la suite des *têtes et fêtes de Pi ards*, curieuse de coutumes là s'agitant toutes vives, et des bouts de chansons éparsemés en bribes de joie populaire.

Tout cela, la forme de M. Duvauchel le présente assez artistement, un peu lâchée parfois, mais avec de savoureuses particularités d'écriture.

Je n'aime guère, en général, les énormes descriptions, toutes d'extérieur, des naturalistes ; souvent elles apparaissent brillantes mais superflues. La plupart des tableaux de M. Duvauchel se lient au sujet, si le but du livre est bien la chanson de la terre picarde. C'est aussi que l'auteur n'est qu'à demi naturaliste, plus vraiment *naturaliste*, je crois, et comme un disciple immédiat de Camille Lemonnier et de Léon Cladel. Il s'écarte encore des naturalistes par des analyses de la pensée, un peu superficielles et de hasard, mais qui sont appréciées. La meilleure, certes, et captivante

(1) Je parle du Camille Lemonnier, de la *Glèbe*, la *Genèse*, le *Doigt de Dieu*, (le *Mâle* même), et le *Mort*, qui est bien le plus beau.

sans ces restrictions, est la vie triste du paysan exilé de ses champs, à la caserne, la nostalgie grandissante qui l'accable, et, loin des habitudes aimées, sa mort.

Il faut regretter des imperfections, et comme une hâte de travail, dans les 300 pages de M. Duvauchel; aussi les titres des chapitres, qui gênent, et le " sujet ", lourd et presque de trop ici, si l'auteur ne voulait plus complètement le développer.

Mais, pour les pages d'analyse, pour la sincère et nette recomposition de l'existence des laborieux picards, pour les vifs croquis de coins d'auberge et de personnages rustiques, pour la silhouette d'un grand berger, tout vieillard, large penseur en des régions étroites, et biblique sur sa montagne; pour les portraits d'un couple bourgeois encyclopédiquement fureteur, et d'un ménage ambulante, toujours en promenades mercantiles; pour cela, pour des recherches de forme et parfois des échappées de jeune poésie champêtre, le livre de M. Duvauchel est à lire.

ALBERT MOCKEL.

RECUEIL DE NOËLS WALLONS

par AUGUSTE DOUTREPONT.

(Extrait de la *Revue des Patois gallo-romans*, publiée par J. Gilliéron et l'abbé Rousselot. Neufchatel, 1888.)

Dans ce recueil, les Noëls wallons sont à peu près complets, accompagnés de variantes, notés, traduits en français et précédés d'une préface judicieuse.

Le *Choix de Chansons et Poésies wallonnes*, publié en 1844, par B. et D., en contient huit. M. Doutrepont en donne

quinze. Des sept nouveaux, quatre (V, VIII, IX et X) viennent d'un manuscrit de la curieuse bibliothèque Capitaine, communiqué par M. Jos. Defrecheux.

La parenté de tous ces chants éclate. Neveux des Noël provençaux, cousins des allemands, ils sont entre eux frères et sœurs. Chacun a sa physionomie, bien que plusieurs soient imités, — parfois bien faiblement.

Je les étudierai un jour avec le soin qu'ils méritent. La palme reste au deuxième (Haïe djans! corans-y tot dansant) et au quatrième (Doux Diew, so-djé èwareie!). Le deuxième, le plus typique et, avec le premier, le plus connu, l'emporte surtout par le mouvement, car la fin en semble altérée. Au second rang se placent le troisième et le sixième qui est déjà déformé, mais où vibrent encore de beaux traits :

Leyans chal nos berbis;
 Les andge tchantet,
 Li 'eup l' zôret,
 In' vezret maïe vini!

Et cette admirable strophe finale :

Awet, noss' binamé,
 Nos vz aimans d' tot' nos fwesse!
 Oh! si no l' poli fé,
 Nos f' frit bin pu d' caresse!
 Min nos n'estans
 Qu' to paysans;
 Ayi pitié d' noz ôte!
 Prindez noss' cour
 Et noss' amour,
 Nos n'avans pu rin d'ôte!

L'âme populaire révèle parfois inconsciemment de ces accents dont s'enorgueillirait un écrivain de génie. On connaît les romanceros espagnols.

Aucun des nouveaux Noël's publiés par M. Doutrepont ne détrône les anciens. Aucun ne renferme des strophes comparables, par exemple, aux cinq dernières du quatrième, à la dernière surtout, d'un sentiment si simplement profond, et si suave dans l'euphonie de cette langue aimante qui va candidement au cœur, loin de l'odieuse sentimentalité :

Adiet, sauveur di mi âme, mi binamé,
 Ki dji v' bâhe co on pau d'avant d'enn' allé!
 Adiet, amour d'êfant, ô adiet don!
 Dji v' dimand' dé profon di m' cour pardon ;
 Rouvi tot çou qu' dja fait divin m' djônesse ;
 Dji sêret pu sôteie divin m' viesse.

Mais les nouveaux ont maints passages heureux, tel ce vers ravissant de naïveté malicieuse :

Li bon Dieu qu'est si vi, pout-i divni êfant ?

objectent les paysans à l'ange qui leur annonce la nativité dans un français atroce. Les chants panachés de français, le quatrième excepté, sont parmi les moins savoureux. Le scepticisme les refroidit, sans les rendre inexpressifs pourtant, car leur scepticisme est ingénu et non ironique. Ainsi les plus faibles ont encore des couplets comme celui-ci :

Dji n'sé s'i n' sont nin priesse :
 Ils ont des couronn' so leu tiesse,
 Dji n'sé s'i n'sont nin marié :
 Il ont des femm' à leu costé,

disent les gens du peuple à la vue des rois mages. Dans le plus faible de tous, seul, le XIII^e, perce une nuance satirique :

Qwand c'est qu'les doze heure ont sonnê,
 Not' Dam' sin mà s'a délivré,
 Mirak d'el' providence !
 Saint Djôzêf fouri êwaré
 Baicôp pu fwert qu'on n'pinse.

Il faut citer deux couplets d'un terroir accompli, qui rappellent comme qualité de délicatesse comique les paroles de la Vierge permettant aux femmes d'embrasser l'enfant :

Dji vz' el' permett' tour à tour,
Min qui s' seuite tot bai douc'min,
Qu'on n'el boudje nin dju dè four
Afin qu'on n'el kiboye nin !

Les voici :

Marcie et Djözèf tot plorant
Corist èvoie avou l'èfant
L'andge Gabriel qui les minéve
Bin sovîn les y dhéve :
Djan, mes amis, qu'on n'pleur' pu !
Allons à l'wàd' dè bon Diu !

Li voyèdge dura bin des djou :
Heureuz'min qu' l'agne esteu-st-avou
I pwèrtév' l'èfant et Marcie ;
I n'esteu jamaie nàheie
Portant l' bâdet n' saveut nin
Çou qui pwèrtév' so sès rin.

Des sept Noël's nouveaux sont absentes les vraies effusions.
J'y relève seulement :

O douloureux p'tit cour !
Qu'estév' mà fourni !
Bon Diu, si fà qui mour,
Fé qui dji mour ossi !

Et :

Leyans çial nos mouton, no gatte et noz ognai
Bin qui n'aïe del nivaïe, no trouvrans bin l'pazai.
Dji sin m'cour qui trêfel di djôte
Di veie ci binamé
Qwand no verans, s'il est èvoie,
Dji moûrret à ploré.

M. Doutrepoint dédie son travail à son " cher maître,
M. Maurice Wilmotte „ Le jeune et savant professeur l'a

initié aux recherches philologiques et aux règles graphiques des patois gallo-romains, que je n'ai pu suivre ici. Cet excellent travail renferme quelques légères erreurs. — Une *potalle* (page 8) est une niche, non un porte-allumettes (*brocali*); les *brocalle*s étaient de longues allumettes soufrées qui sont tombées en désuétude depuis trois ou quatre lustres. — Le *mustai* (p. 12) est le devant de la jambe opposé au mollet, le tibia. — Une *tchèfe* (p. 22) est un panier à pigeons, non une cage. — *Annoy* (p. 28), c'est : ennuyer. — *M'kateye* (p. 38), c'est : me chatouille, et *bradeye* : remue, s'émeut. *Ewaré* (p. 47), c'est étonné, non effrayé — *Lwègnreie* (p. 48) signifie plutôt bêtises, inepties, que bagatelles.

Les airs de Grétry, *Li Voyètehe di Tchaufontaine*, *Li Lidgwet ègadyi* même, provoquent surtout des visions liégeoises. Mais si l'on veut connaître le capiteux et révélateur parfum de la vieille Wallonie, c'est *Li Fiesse di Houte-si-Plou*, *Li Bataie di Dummartin*, *Li Salazâr lidgwet*, *Mathî l'Ohai*, et surtout le groupe des *Noëls*, qu'il faut respirer. Ils sont comparables à ces fines et fortes épices qui allument soudain dans le cerveau la nostalgie enivrante des lointains pays ensoleillés.

CÉLESTIN DEMBLON.





PETITE CHRONIQUE.

Viennent de paraître chez E. Deman, à Bruxelles, LES DÉBACLES par Émile Verhaeren, deuxième volume de la trilogie commencée par *Les Soirs* et que les *Flambeaux noirs* clôrent. — A bientôt l'analyse.

*
* *

Empruntons à *Caprice-Revue* ces notes musicales de Marcel P.

La reprise des séances Servais s'est faite dimanche dans l'excellente salle de l'Alhambra, devant un nombreux et attentif public. L'orchestre de Franz Servais s'est encore amélioré. On sent chez tous ces jeunes musiciens et surtout chez le chef une conviction réelle, une expansion vraie; ni paresse, ni scepticisme.

La symphonie de Beethoven a été enlevée admirablement sous une direction qui rappelait celle de Reinecke. Puis exécution soignée et lucide du prélude et du finale de *Tristan*; de l'ouverture de *Tannhauser*, des *Préludes* de Liszt (et non pas *Liszt*) et de la *Malédiction du chanteur* de Von Bulow.

Dans de prochaines séances viendront la *Materna* et la *Malten*, les incomparables interprètes de Wagner.

*
* *

La maison Muraille — et son très artiste représentant Henry Dabin, — publiera cet hiver les *Scènes hindoues* d'Érasme Raway, partitions d'orchestre et réduction pour le piano à quatre mains. Il faut applaudir à l'initiative intelligente et amie de Henry Dabin; on attendait les *Scènes hindoues* depuis des années. Il faut espérer que nous aurons aussi, et bientôt, la *Symphonie libre* de Raway, n'est-ce pas? Cette symphonie est un admirable monument élevé à la musique; et si de trop rares auditions ont attiré déjà sur elle

l'attention de notre monde artiste, tant d'esthètes l'ignorent encore ! Il faut qu'elle soit connue lorsque sera joué ce drame lyrique, *Freyja*, auquel le maître travaille en ce moment, et qui, par les quelques fragments entendus, s'annonce comme une œuvre de superbe grandeur.

*
* *

L'éditeur E. Deman met dès à présent en souscription les *Débacles* d'Émile Verhaeren et le *traité du Verbe* de René Ghil.

Débacles : tirage à 100 exemplaires ; 5 sur Japon, à 50 fr. (souscrits) ; 45 sur Hollande, avec frontispice d'Odilon Redon, 12 fr. ; 50 sur Hollande, sans frontispice, 8 fr.

Traité du Verbe : tirage à 110 exemplaires, avec portrait. 10 exemplaires sur Japon, 8 fr. ; 100 sur vergé anglais teinté, 3 fr.

*
* *

Bientôt aussi les *Scènes de Bal*, d'Albert Saint-Paul, seront mises en souscription chez le même éditeur. Les conditions seront indiquées ultérieurement.

*
* *

Caprice-Revue publiera sous peu les portraits de Stéphane Mallarmé et de René Ghil, tous deux suivis d'une étude par Albert Mockel.

*
* *

Cette livraison, la dernière de l'année, porte le n° 11. C'est par erreur ; la livraison de juin-juillet était double, et n'a porté qu'un n° simple. — De plus, on remarquera que le n° de 104 pages de janvier dernier, formait un supplément important offert gracieusement à nos abonnés. Cette année, une livraison double leur sera envoyée de même en janvier.

ERRATA. Dans le n° 8, page 350, à l'épigramme, lire *calices* de roses, et non *cahiers*.

Dernier n°, page 409, vers 6, lire *notre voix d'amants poitrinaires*, et non *votre voix d'amant poitrinaire*.

TABLE DES MATIÈRES

Pour l'année 1888.

<p style="text-align: center;">CHARLES-EUDES BONIN.</p> <p>VERS :</p> <p><i>Soir</i>, 24.</p> <p><i>les Héros</i>, 255.</p> <p style="text-align: center;">PAUL BOURGET.</p> <p>VERS écrits sur un exemplaire de « Mensonges. » 3.</p> <p style="text-align: center;">D.</p> <p>Chronique musicale : <i>Gioconda</i>, 76.</p> <p style="text-align: center;">ACHILLE DELAROCHE.</p> <p>ÉPIPHANIE (vers) :</p> <p><i>Pastourelle-Kermesse</i>, 60.</p> <p><i>les Illusions perdues</i>, 189.</p> <p><i>Epithalame</i>, 270.</p> <p><i>Sonnets symphoniques</i>, 321.</p> <p><i>Tristan et Iseult</i>, 378.</p> <p>Chronique littéraire :</p> <p><i>le Bonheur</i>, par Sully Prudhomme, 209. 288.</p> <p style="text-align: center;">CHARLES DELCHEVALERIE</p> <p>PROSES :</p> <p><i>Spleen</i>, 124.</p> <p><i>Souvenir d'antan</i>, 122.</p> <p><i>l'Abîme</i>, 206.</p> <p>Chronique littéraire :</p> <p><i>Histoires estudiantines</i>, par Georges <i>Rosmel</i>, 169.</p> <p style="text-align: center;">JEAN DELVILLE.</p> <p>SONNETS :</p> <p><i>Te Deum</i>, 447.</p> <p><i>Soir pathétique</i>, 417.</p>	<p style="text-align: center;">CÉLESTIN DEMBLON.</p> <p><i>Evocation des vieux Liège</i>, 248.</p> <p>Chronique littéraire :</p> <p><i>Impressions et Sensations</i>, par Ar- nold Coffin, 323.</p> <p><i>Contes pour l'Aimée</i>, par Maurice Siville, 397.</p> <p><i>Noëls Wallons</i>, par Aug. Doutrepoint. 466.</p> <p style="text-align: center;">EUGÈNE DEMOLDER.</p> <p><i>Les Cardlons</i>, 444.</p> <p style="text-align: center;">JULES DESTRIÉE.</p> <p style="text-align: center;">QUELQUES ŒUVRES D'ART :</p> <p><i>Cassel</i>, 108.</p> <p><i>La Haye</i>, 111.</p> <p><i>Amsterdam</i>, 143.</p> <p><i>Marken</i>, 148.</p> <p style="text-align: center;">AUGUSTE DONNAY.</p> <p>de la Peinture — Salon liégeois ; exposition de Witte-Mignon. 232.</p> <p style="text-align: center;">LÉON DONNAY.</p> <p><i>Duel</i>, 340.</p> <p style="text-align: center;">ARTHUR DUPONT.</p> <p>VERS :</p> <p><i>Souffrance d'idéal</i>, 286.</p> <p><i>les Feux-follets</i>, 287.</p> <p><i>l'exil des Poètes</i>, 360.</p> <p><i>les Marbres</i>, 361.</p> <p style="text-align: center;">GEORGE GARNIR.</p> <p><i>Vieilles Cloches</i> (prose) 155.</p> <p>VERS :</p> <p><i>Requiem</i>, 37.</p> <p><i>la Fin</i>, 38.</p>
---	--

<i>Gloire d'Amour,</i>	208.	GEORGE KELLER.	
<i>L'Impénétrable,</i>	242.	VERS :	
<i>le Châtiment des Poètes,</i>	244.	<i>Veillée de Lune,</i>	461.
LUDWIG GHELDRE.		<i>les Résignés,</i>	205.
		<i>pour Regrets,</i>	354.
		PROSE :	
CHRONIQUE DES ARTS :		<i>Evocations,</i>	317.
<i>à Bruxelles,</i>	78.	<i>Evocations,</i>	352.
<i>Théâtres et Concerts à Bruxelles,</i>	129.	<i>dans le Rêve,</i>	410.
<i>Richilde, opéra d'Emile Matthieu.</i>	157.		
		HUBERT KRAINS.	
RENÉ GHIL.		<i>le Joueur d'Orgue, croquis,</i>	386.
VERS :			
<i>extrait du Meilleur Devenir,</i>	117.	CAMILLE LEMONNIER.	
<i>Rondeau,</i>	183.		
<i>autre Air pastoral,</i>	246.	<i>En Allemagne :</i>	
<i>Mer montante,</i>	384.	<i>Introduction,</i>	4.
<i>Train de soir,</i>	441.		
		ALB. M.	
Chronique littéraire :		Chronique littéraire :	
<i>Les Soirs, par Emile Verhaeren,</i>	85.	<i>le Missel, par Raoul Pascalis,</i>	
<i>Memorandum,</i>	91.	<i>Elaine, par Eddy Lévis,</i>	97.
EDMOND HANTON.		<i>les Peintres de la Vie, par Camille</i>	
<i>le bon Grain,</i>	285.	<i>Lemonnier,</i>	199.
		<i>la Symphonie Libre,</i>	233.
L HEMMA.		<i>Ecrits pour l'Art,</i>	300.
Chronique musicale :		<i>Cour d'Ognon,</i>	304.
<i>Auditions; au conservatoire; César Franck,</i>	191.	<i>Chronique musicale,</i>	427.
<i>à Verviers, à Aix-la-Chapelle,</i>	195.		
<i>Musique à Liège.</i>	460.	ERNEST MAHAIM.	
		<i>de mon Carnet,</i>	34.
Chronique littéraire :			
<i>en Allemagne, par Camille Lemonnier,</i>	224.	Chronique littéraire :	
<i>du Silence, par Georges Rodenbach,</i>	226.	<i>Quillebeuf, par James Vandrunen,</i>	292.
<i>Episodes, par Henri de Regnier,</i>	229.	<i>Anthologie des prosateurs belges,</i>	
		<i>par C. Lemonnier, E. Picard,</i>	
AUGUSTE HENROTAY.		<i>Georges Rodenbach, Emile Verhaeren,</i>	332.
<i>DU LOINTAIN,</i>	419.	STÉPHANE MALLARMÉ.	
		<i>Lettre,</i>	105.

STUART MERRILL.			
Feuillets d'un vieux cahier,	42.	<i>Suggestion,</i>	316.
L'ULTIME THULÉ, vers :		<i>Aube de Spleen,</i>	409.
- <i>Appel,</i>	141.	<i>Vision,</i>	448.
- <i>Vespérale,</i>	142.	P. M. O.	
<i>Rex,</i>	264.	Chronique littéraire :	
<i>Argonaute,</i>	264.	<i>Forêts,</i> par James Vandrunen,	99.
- <i>Ballet,</i>	265.	Chronique des arts :	
<i>le Rêve du Bouffon,</i>	309.	Le salon des XX,	132.
<i>le Pèlerin,</i>	351.	Théâtre de Meiningen,	455.
<i>Ronde,</i>	389.	PIERRE M. OLIN.	
- <i>Villanelle,</i>	390.	MES MÉMOIRES (prose) :	
ALBERT MOCKEL.		<i>mon Mariage,</i>	41.
SOIRS MOUVANTS, prose sympho-		<i>Lettre à une amie,</i>	44.
nique (fragments)		<i>Déclaration tardive,</i>	47.
<i>Introduction,</i>	62.	<i>Symbole pour cinq ou six,</i>	49.
<i>Finale,</i>	67.	<i>le Doute,</i>	173.
<i>L'Antithèse</i> (vers)	220.	<i>Lettre qui ne fut jamais envoyée,</i>	179.
<i>le But,</i>	273.	<i>Combien douloureux!...</i>	180.
<i>le seul Amour,</i>	347.	<i>les Précurseurs,</i>	257.
Chronique littéraire :		<i>Suggestions,</i>	259.
<i>Note,</i>	77.	<i>les deux Cimes,</i>	260.
<i>Camille Lemonnier et la Belgique,</i>	94.	RAOUL PASCALIS.	
<i>le Lys,</i> de Fernand Severin,	135.	VERS :	
<i>Hors du Siècle,</i> par Albert Giraud,	162.	<i>Ames couchantes,</i>	256.
<i>A cœur perdu,</i> par Joséphin Pé-		<i>les Bienfaits de la Lune,</i>	415.
ladan,	184.	Proses psychiques,	445.
<i>Madame Lupar,</i> par Camille		HENRI DE RÉGNIER.	
Lemonnier,	337.	Satyre (vers),	241.
<i>Flammes mortes,</i> par Gabriel		Chronique littéraire :	
Mourey,	340.	<i>Ancaeus</i> par F. Viéle Griffin,	294.
<i>Jeanne Bukoff,</i> comédie en deux		GEORGES RODENBACH.	
actes par Fritz Ell,	372.	PAYSAGES SOUFFRANTS (vers),	10.
<i>Poèmes d'Edgar Allan Poe,</i> tra-		GEORGES ROSMEL.	
duits par Stéphane Mallarmé,	433.	HISTOIRES ESTUDIANTINES :	
<i>le Tourbier,</i> roman par Léon			
Duvauchel	464.		
GABRIEL MOUREY.			
VERS :			
<i>l'icône,</i>	415.		

Miss Dispute,	53	CHARLES VAN LERBERGHE.	
S.			
Protection des œuvres de la		<i>l'Annonciatrice</i> (vers),	124.
Pensée,	167.	MARIO VARVARA	
E. S.			
Chronique musicale :		ALBUM PARISIEN :	
A l'Émulation,	85.	<i>vieux Rieur</i> ,	18.
ALBERT SAINT-PAUL.		<i>Quadrille</i> ,	212.
		<i>Notes à Paris</i> ,	391.
		<i>au Café de Paris</i> ,	394.
VERS :		Chronique littéraire :	
SCÈNES DE BAL (fragment	125.	<i>Un Dilemme</i> , par J. K. Huysmans,	199.
<i>Amazones</i> ,	253.		
<i>O Soleil!</i>	350.	EMILE VERHAEREN.	
PROSE :		VERS :	
<i>Album Parisien</i> .	443.	<i>Là-bas; Légendes</i> ,	15
		<i>les vieux Rois</i> ,	16.
Chronique des arts :		<i>Londres</i> ,	152.
<i>Puits de Chavannes</i> ,	72.	<i>Pensées du Sotr</i> ,	251.
FERNAND SEVERIN.		<i>les Vierges</i> ,	345.
		<i>la Grille</i> ,	346.
LE LYS :		APREMENT,	412.
<i>Enfance</i> ,	31.	AUGUSTE VIERSET.	
<i>Le Retour</i> ,	32.	VERS :	
MAURICE SIVILLE.		<i>Concert</i> ,	218.
		<i>le Semeur</i> ,	377.
<i>Contes pour l'Aimée :</i>		<i>Morte</i> ,	362.
<i>pour oublier</i> ,	267.	GASTON VYTTALL.	
Chronique littéraire :		POÈMES IRONIQUES, en prose (frag-	
<i>la Comédie des Jouets</i> par Camille		ments) :	
Lemonnier,	92.	IV,	25.
<i>une Réparation</i> par Fritz Ell,	138.	V,	26.
<i>un Mâle</i> , comédie en 4 actes par		VI,	28.
Camille Lemonnier,	297.	X,	380.
HUBERT STIERNET.		XV,	383.
Vespérale,	356.	Petite chronique :	
Remords.	450.	Pages 101, 140, 170, 201, 232, 304,	
		344, 376, 403, 438.	

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

LE PASSANT

GAZETTE D'ART

Paraissant tous les samedis. Directeur : FRITZ ELL.

Bureaux : Rue Courte du Jour, 19, GAND

7 francs l'an.

Bureaux : 47 bis, avenue de Chichy, Paris.

La livraison : 50 centimes ; abonnement : 6 francs l'an.

REVUE MENSUELLE

ÉCRITS POUR L'ART

3^e ANNÉE, N^o 11.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Comité de Rédaction { ERNEST MAHAIM,
ALBERT MOCKEL,
P. M. OLIN.
MAURICE SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

**Envoi d'un numéro spécimen contre 30 centimes
en timbres-poste.**

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

René Ghil	Train de soir (vers).
Albert Saint Paul	Album parisien.
Gabriel Mourey	Vision (vers).
Hubert Stiernet	Remords, conte.
P. M. O.	Le théâtre de Meiningen.
Ludwig Gheldre	Richilde.
L. Hemma	Musique.

Chronique Littéraire :

Albert Mockel	Le Tourbier.
Célestin Demblon	Noëls wallons.

Petite Chronique.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886 et 1887) sont en vente
au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Decq; Desoer; Aubette du Pont d'Avroy; Aubette place Saint-Lambert.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai-St-Michel; Savine, libraire, 48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^{te}-Catherine.

Des presses de H. Vaillant-Garmanne, à Liège.



PH

UNIVERSITY

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.